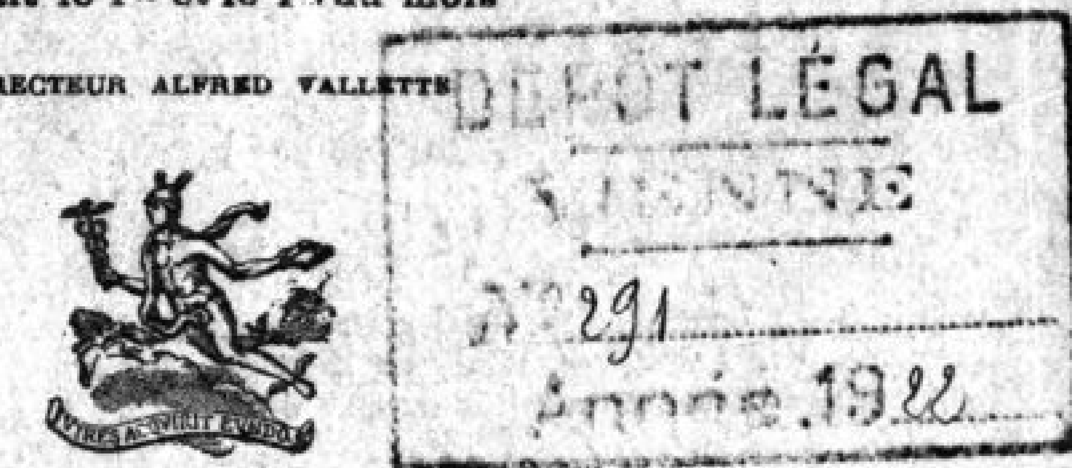
Nº 578 33e Année. Tome CLVII 15 Juillet 1922

MERCVRE DE FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

***France** .... 3 fr. 50 | **Etranger** .... 4 fr.*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Ainsi qu'on pouvait le présumer, le mouvement de mauvaise humeur manifesté dernièrement par notre marché a duré peu de jours ; répétons que la situation de place est absolument saine et que, dans ces conditions, une accentuation du mouvement de hausse qui n'est qu'esquissé n'aurait rien de surprenant.

Mais si les valeurs de la cote, prises dans leur ensemble, ont montré une belle fermeté, c est principalement le groupe ottoman qui a été la grande vedette. Le Turc unifié passe de 61 à 72,50 ; les tabacs sont à 368 et les chemins ottomans (Lots Turcs) bien que moins achalandés, atteignent facilement le cours de 115 en attendant mieux, semble-t-il.

Les Rentes françaises furent peut-être négligées, aussi participent-elles peu à la fermeté ambiante ; nous trouvons cependant le 3 o/o Perpétuel en amélioration à 57,85 ; le 5 o/o amortissable est plus discuté à 89,90 ; le 6 o/o est ramené à 88,45 ; quant aux différents types du Crédit National, ils sont calmes et bien tenus. En fonds étrangers, les Russes ont retrouvé, comme cela leur arrive de temps en temps, une certaine activité qui leur fait gagner quelques points. La Consolidé 4 o/o 1re et 2e série est à 19,50 et le 3 o/o 1891-94 à 12,50. Je crois bien que nous les avions laissé aux environs de 10 francs. Les Mexicains à peu de chose près reproduisent leurs cours antérieurs ; l'Extérieure d'Espagne ne bouge pas non plus beaucoup à 158,10.

Constatons une reprise assez sérieuse de nos grandes banques : Crédit Lyonnais 1330 ; Société Générale 708,50 ; Comptoir d'Escompte 950 ; Banque Nationale de Crédit 625 ; Banque française pour le commerce et l'industrie en forte hausse à 470, par suite de sa fusion avec la Banque Nationale de Crédit. A cet effet, elle convoque ses actionnaires en assemblée générale extraordinaire pour le mardi 25 juillet 1922, à 11 heures, à la Société des Ingénieurs Civils de France, 19, rue Blanche. Au groupe étranger, la Banque Ottomane s'est élevée à 730, en sympathie avec l'ensemble des valeurs turques.

Nos grands réseaux de chemins français ont été mieux traités : Est, 726 ; P.-L.-M., 884 ; Midi, 775 ; Nord, 1185 ; Orléans, 890. Aux charbonnages bien tenus, nouvelle avance des Houillères du Tonkin à 9.190 francs. Valeurs cuprifères stables, sans plus. Transports maritimes toujours dans le marasme et faisant tache au tableau avec les métallurgiques guère mieux disposées : Forges et Aciéries de Firminy, 204 ; Creusot (Schneider et Cie), 1990. En valeurs diverses, nous trouvons en légère amélioration Peñarroya, Kuhlmann, la Raffinerie Say ordinaire, 1660 francs. La Brasserie Quilmès s'adjuge encore une centaine de francs à 1285 francs.

Sur le marché en banque, les pétrolifères restent en bonne orientation. Il en va de même des valeurs de caoutchoucs, stimulées par la décision des planteurs hollandais de restreindre la production : la Financière des caoutchoucs est à 91.25 ; Padang cote 111 francs.

Amélioration de la de Beers ord. à 616 contre 579 et de la plupart des Mines d'or : Rand Mines 139 ; East Rand 23,75 ; Mozambique 39,50.

LE MASQUE D'OR.

Le nouvel emprunt du Crédit National

Le Crédit National procède à l'émission de nouveaux Bons de 500 fr. 6 o/o nets de tous impôts. Le Crédit National s'est toujours efforcé d'offrir à ses souscripteurs le type de titre correspondant le mieux au goût du jour en tenant compte des conditions du Marché financier. Cette fois encore, la formule adoptée est la plus propre à rallier tous les suffrages. Les nouveaux Bons sont émis, depuis le 26 juin, à 498 fr. 50 ; ils porteront intérêts à 6 o/o nets de tous impôts présents et futurs, payables par moitié les 1er janvier et 1er juillet de chaque année ; le premier coupon payable le 1er janvier 1923. Leur mode d'amortissement, particulièrement intéressant, s'inspire du goût manifesté par l'épargne. Ils seront remboursables au gré du porteur, soit à 500 francs, le 1er juillet 1925, soit à 505 francs, le 1er juillet 1928 ; soit à 515 francs, le 1er juillet 1934 ; soit à 530 francs, le 1er juillet 1940, sous la condition, pour les trois premières échéances, du dépôt préalable de ces Bons trois mois à l'avance. Le Crédit National se réserve le droit de rembourser ces bons à 515 francs le 1er juillet 1934. L'ensemble de ces conditions place ces nouveaux bons au rang des valeurs les mieux classées. Notons, en outre d'une sécurité absolue, de leur exemption d'impôts et des avantages qui s'attachent à leur caractère de placement à court terme, le taux élevé de leur intérêt, appréciable au moment où se manifeste une tendance nette à la baisse du loyer de l'argent.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an.............	60 fr.	Un an.............	75 fr.
Six mois...........	32 »	Six mois..........	40 »
Trois mois.........	17 »	Trois mois.........	21 »

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50 ; tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259.31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259.31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés residant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

—

I

Du rude terre à terre d'une vie malchanceuse, angoissée, dénuée, Villiers de l'Isle-Adam appareilla sans cesse vers le sublime et vers les mirages. Il eut du génie et il fut possédé par les chimères. Sa vie littéraire et sa vie pratique offrent le même visage. Il fut un créateur de féeries et il fut crédule aux illusions. La brièveté relative de son existence fut la rançon d'un labeur qui lui permit, malgré tant d'épreuves et de faux mouvements, de s'attester par une œuvre volumineuse et de la plus haute qualité. D'imagination errabonde, rêveur nomade des nuits parisiennes, il se disciplina à un métier littéraire qu'il s'était créé méticuleux. D'une extrême sensibilité nerveuse, il sut trouver en lui de la stabilité et ne se découragea, ni de la longue indifférence des liseurs et de la critique, ni des attaques personnelles et violentes que lui valurent la carrure de son art, la force de son sarcasme, les anomalies de son caractère, et les admirations de ses amis. Catulle Mendès l'appela, non sans correctif et paroles d'espérance vers l'avenir, un demi-génie. C'est une expression qu'il faudrait expliquer. Elle dénie, à Villiers la souplesse et la faculté d'adaptation au succès ou à l'examen des problèmes courants du présent. Elle prend acte surtout du refus de la généralité des contem-

porains à saluer une force qui ne leur est pas tout à fait accessible, ou dont l'expression est singulière. Elle laisse à Villiers la meilleure part, les grandes qualités de verve, d'intuition, la complexité, l'élan, la puissance de l'effort. Que l'appréciation de Catulle Mendès soit exacte ou erronée, il en faut retenir seulement que le mot de génie est prononcé. La plupart des amis de Villiers qui écrivirent de lui, Stéphane Mallarmé, François Coppée, Henry Roujon étiquettent du même terme, génie, la valeur qu'ils lui reconnaissent et leurs études sont imprégnées d'affection, non sans que parfois, chez Roujon notamment, on ne soit forcé de remarquer, à certains moments, le ton familier, un tour amicalement épigrammatique, et ceci lorsqu'ils rapportent quelques anecdotes célèbres de la vie de Villiers, que la belle notoriété de ces témoins empêche de reléguer à la légende. Il y eut donc, chez Villiers, une certaine bizarrerie dont, quoique très admiratifs pour l'œuvre de l'artiste et le caractère de l'homme, ils ont cru pouvoir sourire. Les singularités de cette vie de grand écrivain se peuvent expliquer par des raisons d'ordre divers, qu'un coup d'œil, jeté sur l'atavisme de Villiers et quelques circonstances où l'amena son origine, peut rendre claires.

De consciencieuses biographies (1) ont présenté la généalogie de Villiers, de façon à dissiper à cet égard toute ignorance ou toute malveillance. Dans ce que ces biographies nous ont présenté de prouvé et d'authentique sur le caractère des aïeux les plus immédiats, trouvera-t-on des explications de l'art et le caractère de Villiers ? Quelques-unes de ses vertus, de ses qualités, certains de ses défauts peuvent-ils apparaître comme inscrits, par avance, en lui ? Le conte populaire qui montre les fées accourant près du berceau du nouveau-né

(1) Notamment M. de Rougemont. *Villiers de l'Isle-Adam*, 1 vol. in-12. Mercure de France.

et lui attribuant, au fil de leur bonté ou de leur caprice, des grâces natives et des prestiges d'avenir, contrariés parfois par a mauvaise humeur d'une dernière venue ou d'une fée susceptible, revêt une vérité : c'est que, dès son berceau, l'enfant possède en germe des qualités et des défauts qui se développeront en lui, fatalement. Il ne sera libre de son avenir que dans une certaine mesure. L'atavisme, de même qu'il place dans les instincts des animaux des notions acquises, empreint l'intelligence humaine. Il y a des directions amorcées dans la mentalité de l'enfant comme dans son tempérament et sa santé. Ces indications sont-elles déracinables par l'éducation ? Difficilement, en tout cas d'autant moins que les aïeux ont eu des traits de caractère rares, bizarres, personnels. Que la même tendance puisse produire, au cours de la succession de la race, des effets dissemblables, certes, oui. Le milieu, les influences familiales, pédagogiques, le choix des études, les impressions et les contacts de jeunesse y sont efficaces. Il n'en reste pas moins une allure fondamentale et des traits généraux, imprimés dès le départ, dans un cerveau et dans une vie qui seront d'autant plus saillants, qu'ils auront été originaux, tranchant sur la conception ordinaire de la vie et différents de l'allure commune.

Vis-à-vis de ses aïeux, Villiers de l'Isle-Adam, quoique intimement certain d'équivaloir aux meilleurs, n'a point la nuance de pensée d'Alfred de Vigny, vis-à-vis des siens...

> Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

Villiers s'enorgueillit amplement de la célébrité du maréchal de l'Isle-Adam, qui joua un grand rôle sous Charles VI, du grand maître de l'ordre de Malte, qui défendit Rhodes contre les Turcs et d'une assez longue série d'officiers de la marine royale qui alternent dans sa

généalogie avec des juristes. La Révolution traita fort mal cette famille en la personne de son chef d'alors, le marquis Jean-Jérôme-Charles de Villiers de l'Isle-Adam, que son épitaphe déclare avoir été commandant d'artillerie. D'après M. du Pontavice, la fortune des Villiers était alors très médiocre. Le marquis de Villiers de l'Isle-Adam émigra en Angleterre, puis rentra aux années plus paisibles. Il semble avoir été un assez mauvais solliciteur, puisqu'il n'obtint rien de la royauté restaurée, avant 1828, où il reçut à grignoter une miette du milliard des émigrés. Il semble, pour un chétif résultat, avoir fatigué les distributeurs de cette manne, puisqu'un biographe, M. Louis Tiercelin, peut écrire de lui : « Comment exiger de la patience et du calme dans la requête d'un homme, qui croit avoir de si bons droits, qui voit tant d'émigrés mordre fortement au milliard, tout en y ayant moins de droits que lui, et qui est réduit à écrire ses doléances, faute d'argent, sans plume, avec un morceau de bois taillé dans un canif (1). » Déjà, on le voit, la pénurie prend, chez les Villiers, un caractère excessif et singulier. Le milliard des émigrés devait, selon les promoteurs de la loi, représenter à peu près la valeur du bien perdu avec multiplication du revenu. Le marquis toucha vingt-neuf mille francs. Nous n'avons pas d'éléments pour évaluer la proportion de cette indemnité avec les pertes subies, mais il est évident que le marquis de Villiers de l'Isle-Adam ne parvint que fort tard à se rappeler au souvenir des puissants, puisque Louis XVIII put croire la famille des Villiers de l'Isle-Adam éteinte et donner en 1815 à une famille Villiers des Champs le droit de prendre le nom de Villiers de l'Isle-Adam. L'aîné des sept enfants de l'émigré, le marquis Joseph de Villiers de l'Isle-Adam, paraît avoir souffert plus que matériellement du dommage causé à sa famille par la Révolution,

(1) On retrouve cette anecdote contée sur Villiers lui-même, à un moment d'excessive détresse dans les anas colligés sur lui.

puisqu'il semble s'être de bonne heure fixé pour but de reconstituer une opulence antérieure, par des moyens intuitifs, ingénieux, mais chimériques.

Il partait d'idées justes et même judicieuses qui, à l'application, ne donnèrent que des résultats d'abord médiocres, à la fin pitoyables.

En dix années de guerre civile, de la plus brutale, où le vol, l'assassinat, la destruction de pièces d'état civil, d'engagements notariés dans les études par les intéressés sous couleur d'émeute, de confiscation, de perquisition, de transmission de pièces aux tribunaux, avaient fleuri, il s'était passé, dans l'attribution des héritages, bien de l'arbitraire et de l'illicite. Le marquis Joseph de Villiers de l'Isle-Adam, qui se sentait le génie procédurier (en même temps que de sûrs talents de généalogiste) entrevit des sommes importantes à gagner, en faisant reviser nombre d'affaires jugées à la diable ou sur pièces insuffisantes. Il tenta de se créer une spécialité de recherches en ce genre, escomptant les pourcentages à obtenir sur des sommes recouvrées. Il lui fallait, certes, une grande connaissance de sa province, pour trouver les sources d'affaires, mais sans doute n'estima-t-il pas à son degré réel de difficulté la tâche de faire parler des témoins peu soucieux de se compromettre et de transformer une indication donnée en preuve testimoniale devant la justice.

Par extension, le marquis jugea qu'en Bretagne, pendant les temps de chouannerie et la période de banditisme caractérisée par les crimes des *chauffeurs,* il y eut certainement de l'or et de l'argent caché dans des pots et enfoui dans la terre. Il est probable que sous la paix impériale beaucoup de ces cachettes furent retrouvées et vidées par les possesseurs réels des sommes cachées. Mais beaucoup étaient morts de ceux qui avaient eu recours à ces enfouissements. On pouvait donc espérer que des recherches habiles avaient chance d'être rémunératrices. Dans la famille même des Villiers s'était créée la

foi à un trésor enseveli par un Villiers au château de Quintin, sans que nous sachions avec précision sur quoi s'appuyait cette légende, et à quel moment on pensait que le trésor avait été celé. Si c'eût été du fait de l'émigré, il s'en fût occupé lui-même ou eût laissé à son fils des indications précises. D'un autre côté, la famille ne possédant plus le château de Quintin, les fouilles offraient peut-être quelque difficulté, qu'il est impossible de préciser. Quoi qu'il en soit, le marquis Joseph se constitua chercheur de trésors.

De là des explorations entreprises pour lui personnellement, pour d'autres personnes, en association, en commandite. Stéphane Mallarmé disait : «Le père de Villiers était un homme qui avait d'immenses procès, desquels, avec beaucoup de temps et de difficultés, il finissait par tirer en général une petite somme.» Le marquis Joseph apparaît donc ingénieux et mégalomane, obstiné, laborieux, malchanceux. Dans cette recherche de l'or, à la fois hallucinée et réaliste, il gardait du sens pratique. Il se maria, et les extraits que l'on connaît de son contrat garantissaient, à lui et aux siens, la vie matérielle.

L'intérieur des Villiers à Saint-Brieuc, depuis la naissance de Mathias, du futur écrivain, ne manque point d'une certaine grâce familiale. Grâce à la tante de Kerinou, qui a assumé un rôle tout maternel vis-à-vis de la marquise de Villiers de l'Isle-Adam, née de Carfort, il y avait aisance. Le jeune Mathias grandit choyé, et dès que son intelligence se fut éveillée, admiré, tant et si bien que lorsqu'il sera devenu un jeune homme, réputé, dans son petit milieu, pour la vivacité de son esprit, son instruction, son talent de musicien et ses dons de poète, c'est lui qui deviendra la chimère de tous, à l'égal certainement des trésors cachés. C'est sur lui que se concentrent les espoirs de fortune et de gloire. On sent que la tante de Kerinou avait fait toujours une part aux mirages du marquis Joseph et que la recherche des tré-

sors lui était onéreuse Il est probable que le marquis Joseph mettait au service de ses idées une irréfutable logique et la tante de Kerinou était condamnée à perdre pied dès qu'elle abandonnait de rejeter absolument les postulats sur lesquels il se fondait. Mais il est certain que, dès que Villiers eut écrit ses premiers vers, le marquis Joseph ajourna ses recherches, tout au moins pour la Bretagne, et qu'il fut résolu que la famille se transporterait à Paris de façon à ce que tout fût fait pour seconder l'avenir d'un fils dont on espérait tout. Stéphane Mallarmé avait conservé le souvenir de lectures faites à Paris, chez les Villiers, par Mathias, poèmes, contes, ou fragments de drames écoutés, lui présent, par la tante de Kerinou, la marquise et le marquis, suivis avec un enthousiasme où se mêlaient l'affection la plus entière et la certitude de grands bonheurs de vie pour lui et les siens, sentiments tout pétris de tendresse et d'ambition beaucoup plus encore que d'espoir de lucre. Le désir de la fortune ne faisait qu'un avec l'amour pour un fils aussi brillant. Néanmoins le marquis Joseph n'avait perdu aucune de ses illusions. L'or régnait en maître dans le songe perpétuel qu'il vivait. Sa méthode, seule, avait varié.

Il faut dire à sa décharge que ce fut le moment où l'or fut le plus fréquemment découvert. La Californie, l'Australie avouaient leurs gisements. Des résultats inespérés encourageaient les prospections et les utopies. Mais l'or des placers était trouvé par des pionniers, individuellement. Les fouilles n'étaient point le fait de sociétés par actions. Ce fut dans une circonstance particulière, aux traits à la fois historiques et scientifiques, chimériques aussi, que le marquis Joseph parvint à réaliser, d'après les raisonnements les plus invincibles, les dernières pertes d'argent qui lui restaient loisibles. Ce fut dans une affaire totalement irréelle, d'apparence à la fois raisonnable et féerique, cette fois montée par

actions, l'affaire des Galions de Vigo, qui fut la joie de la finance sage et terre à terre, vers la fin du second Empire.

En 1702, l'amiral Chateaurenault convoyait les galions que, tous les ans, le Mexique envoyait à l'Espagne, en magnifique courrier d'Amérique. Se sachant menacé par la flotte quatre fois supérieure de l'amiral anglais Rook, qui le guettait, Chateaurenault voulut décider l'officier de marine espagnole, chef du convoi, capitaine Velasco, à venir mettre sa cargaison à l'abri dans un port français. Sur le refus de celui-ci, Chateaurenault ne put modifier la route ordinaire. Il entreprit d'atteindre la rade ouverte de Vigo (en Galice). Les Anglais le suivaient. Il y eut bataille et perdue ; on ne put débarquer qu'une partie du chargement. Nombre de galions furent brûlés ou coulés. L'or, pour la plus grande part, s'écroula au fond de la mer. Retrouver quelques-uns ou même nombre de ces lingots agrafés, par leur poids, au fond de la baie, dans des anfractuosités de rochers, hanta l'esprit de bien des chercheurs. Mais les moyens étaient médiocres, pour le moins. Pourtant les machines à draguer se perfectionnaient et MM. Rouqueyrol et Denayroux venaient de permettre, par l'invention du scaphandre, d'envoyer au fond des mers des éclaireurs. Les chercheurs de trésors entrevirent le succès, et, certes, le marquis Joseph, de par sa puissante imagination, se crut, une fois de plus, au seuil de la fortune. On estimait à plus d'un milliard les richesses englouties, et la réserve faite d'un tiers, pour le gouvernement espagnol, de qui dépendaient les autorisations de travaux, n'empêcherait point les actionnaires de s'enrichir en de fortes proportions. C'était un conte d'Orient que la science moderne réalisait. Ainsi le marquis Joseph pouvait aboutir au résultat espéré toute sa vie. Il restaurerait la splendeur de la famille et donnerait à son fils la situation due, sans que celui-ci eût à l'atteindre par la seule splen-

deur de son génie, ce qui eût été pénible à l'amour propre du marquis. Objectif très noble! Mais la dure réalité, qui change en feuilles sèches les ducats d'or du rêve, fut aussi implacable en Espagne qu'en Bretagne. L'affaire se termina par la perte des capitaux engagés qui allèrent dans la rade profonde s'ajouter à l'or des galions.

Et pourtant le trésor était dans la rade ; tout au moins il y était tombé. Ce n'est d'ailleurs point ce qui nous importe ; mais reconnaissons, à propos de cette ardente recherche de l'or, un point de contact entre le marquis Joseph et son fils, l'écrivain. Sans doute Villiers ne chercha pas de trésors, mais il crut à la possibilité d'en trouver, mais l'existence des trésors cachés fait partie du merveilleux qui sert de fond à ses rêves. Le thème de l'or y revient fréquemment. Le trésor du château de Quintin, multiplié par les lingots de Vigo, vous le retrouverez dans ses livres. C'est celui que garde Axel d'Auersperg dans son burg inaccessible et défendu, comme le furent certains castels de Bretagne aux temps de chouannerie. Ce sont ces richesses des *Souvenirs occultes* noyées dans des lacs ignorés, près des grands temples, dans les terres inabordables. D'avoir sans cesse entendu rêver tout haut à tant de trésors perdus, à les avoir vu pratiquement, méthodiquement rechercher, Villiers s'est accoutumé à leur pseudo-réalité, tout au moins il fut amené à voir dans leur poursuite un ressort littéraire. D'autres ont eu recours à ce moyen d'art. Edgar Poe, dans le *Scarabée d'or*, Richard Wagner par l'*Or du Rhin* encourageaient ce rêve ancien et atavique de Villiers. Il semble, d'ailleurs, que Villiers a d'autres traits communs avec son père : une extraordinaire promptitude à l'espoir, une extrême endurance contre le découragement. Sa lutte incessante contre l'indifférence ou l'hostilité n'a-t-elle pas, dans son entrain, des ressemblances avec l'opiniâtreté paternelle, dans une même indifférence vis-à-vis de la vie réelle, une même ténacité

à poursuivre des songes, qui, chez le père, bizarrerie néfaste aux siens, éclata, chez son fils, en vertu littéraire?

L'or, tel que le conçoit Villiers, n'a que de très lointains rapports avec l'Argent, qui possédait, dans la littérature antérieure à Villiers, exactement toute l'importance qu'y détenait Balzac. L'or, chez Villiers, n'est qu'un attribut de la puissance. Il lui emprunte des moyens de merveilleux comme aux sciences occultes. Là encore un fond de race et de terroir apparaît. Si le merveilleux de *Claire Lenoir*, en son originalité, peut avoir un contact littéraire avec l'œuvre d'Edgar Poe, celui de l'*Intersigne* procède bien du fonds breton, sans que cet appel à une marge de rêverie fantastique indique forcément une croyance. Simplement Villiers est attiré vers cette nuance de décor et de sujets fleurissants par des germes intellectuels, dès longtemps jetés dans son cerveau, par son milieu et par l'hérédité de sa race.

II

La date de l'exode de la famille de Villiers vers Paris est incertaine. M. de Rougemont incline vers 1857 en admettant des présences alternées à Paris et en Bretagne. M. du Pontavice fait commencer en 1859 les premières années à Paris de Villiers, Henry Roujon indique 1860. La date de la visite de Villiers à la *Revue Fantaisiste*, le début de ses rapports avec les poètes qui deviendront ses amis, ne peut être antérieure à 1861.

Il s'écoula donc un laps de temps assez long, de plus d'une année au moins, où Villiers vécut à Paris, dans un milieu différent de celui qui devait devenir le sien. Que fit-il ? Roujon signale des démarches. Villiers apportait de province des poèmes qu'il publia en deux plaquettes (1858 et 1859). Il ne semble pas que les Parnassiens en aient eu la notion avant de le rencontrer personnellement. Rien d'étonnant! Villiers, jeune, avait d'autres dieux qu'eux Il paraît, dans sa province, avoir

ignoré Leconte de Lisle, Banville et Baudelaire. Ses premiers poèmes, d'une jolie noblesse de pensée, sont hantés de Chateaubriand, du Hugo des *Rayons et des Ombres*, de Musset et de Lamartine. Sauf l'indication, nette par endroits, d'un tempérament personnel, c'est, en des rythmes de Hugo, une éloquence lamartinienne, qui s'énonce en larges périodes où ne manquent, ni la grandeur, ni le naturel du ton, ni des notes de paysage fermes et harmonieuses. Roujon précise que c'est muni de ce bagage qu'il alla voir Girardin et Villemessant. Rien, dans son œuvre en prose connue, ne s'indique comme étant les essais qu'il offrait à ces deux directeurs. D'ailleurs, il dut découvrir Paris assez vite pour ne point aller demander l'insertion de poèmes à l'anecdotier qu'était Villemessant et au politicien qu'était Girardin.

C'est une simple hypothèse, mais admissible, qu'il chercha à leur faire admettre le talent de pamphlétaire qu'il sentait en lui. Le *Figaro* d'alors était (avec les *Guêpes* d'Alphonse Karr) un petit recueil humoristique hebdomadaire, dans la gamme d'opinion politique qui pouvait convenir à Villiers. De 1856 à 1862, Girardin n'avait pas de journal. On ne voit donc pas bien ce que Villiers eût pu chercher auprès de lui d'autre que l'espérance d'entrer un jour en lice aux côtés d'un polémiste des plus connus en province, et parfois en bouderie avec le régime impérial. Peut-être désirait-il des recommandations, car Girardin était tout-puissant. Sa première visite à la *Revue Fantaisiste* eut pour objet, dit-on, de demander une note ou un article en vue d'une réimpression de ses poèmes, ou bien eut-il d'abord l'occasion de voir les écrivains de la *Revue Fantaisiste*, et son jeune directeur, Catulle Mendès, à la Brasserie des Martyrs, où l'avait conduit et présenté à quelques poètes M. Margne, alors secrétaire de Dumas père, et qui fut plus tard ministre. C'était la découverte de Paris qui continuait. Villiers apprenait des noms que la province ne connaissait pas encore. Il

s'orientait, ou il était ramené par les refus des gens en place vers les *jeunes*. C'est de ce moment que les documents certains abondent sur la vie littéraire de Villiers. C'est à ce moment qu'il naît vraiment à la vie de Paris. Les textes écrits plus tard. quand ils se réfèrent au Villiers de cette époque, montrent chez Catulle Mendès, chez Coppée, chez Léon Cladel un éblouissement, la certitude d'avoir affaire à un écrivain supérieur. On sait que pareille nuance d'opinion se détermina pour lui, chez Baudelaire, chez Théophile Gautier, chez Leconte de Lisle, chez Léon Dierx, chez Mallarmé, et, d'autre part, chez Dumas fils. Ce furent pour lui toutes les caresses d'une jeune gloire. Henry Roujon, qui ne put le connaître alors, mais qui avait sur cette période l'information verbale de Jean Marras, dit : « Ce fut conquérant, magnifique et meurtrier pour lui. Il a payé ces quelques mois d'enivrement de vingt-huit ans de déboires. »

C'est exact! Pourquoi ?

Des biographes de Villiers, qui lui portent une vive tendresse, ont parlé du rôle néfaste des faux amis, de conspiration ourdie contre le génie. Ce n'est pas d'une vérité absolue. Roujon, lui-même, très impartial pourtant, oublie, dans l'étude qu'il écrivait, vers la fin de sa vie, sur Villiers, que les détresses de Villiers n'ont pas commencé dès ce moment, que l'insuccès total n'a pas atteint ceux des livres de Villiers qui devaient devenir célèbres. Il oublie, ou plutôt ses amitiés lui cachent, qu'en 1861 ou 62 être admiré de Mallarmé, de Mendès, ou même de Leconte de Lisle et de Baudelaire n'était pas un titre à l'enthousiasme général. Qu'on se souvienne de la gêne et des difficultés de vie de Baudelaire, du peu que Gautier, qui l'aime, peut faire pour lui auprès des puissants ! Les petites ressources de la famille de Villiers furent alors peut-être un peu plus fortes que celles d'autres écrivains de ses amis, qui durent aliéner, dans des bureaux, une partie de leur indépendance. Jusqu'en 1870, Villiers

paraît n'être point dénué. Il a pu fonder une revue, la *Revue des Lettres et des Arts*; il voyage; il va à Triebchen, chez Wagner, il lit *Bonhomet* et *Révolte*, à la cour du grand-duc de Saxe-Weimar. Il rencontre des difficultés, des résistances; les autres luttent aussi. Ses ennuis nous paraissent inadmissibles, parce que nous aimons la vigueur de son talent; mais l'époque est dure. Peu ou pas de journalisme littéraire ; peu de revues, en dehors de la *Revue des Deux Mondes* (qui en reste à George Sand, et ne publie du Baudelaire qu'une fois, en spécimen, avec quelles cautions de prudence!), des revues éphémères que l'Empire subventionne maigrement et abandonne facilement, qui ne s'entre-bâillent que pour des écrivains célèbres, ou les plus notoires de la génération antérieure, Baudelaire ou Leconte de Lisle. Les directeurs de théâtre n'acceptaient point les drames de Villiers. Mais Banville n'arrive à faire jouer que ses petites pièces. Le seul poète intéressant qui arrive à la scène, c'est Bouilhet. L'époque est à Dumas fils, à Melhac et Halévy, à Labiche, à Théodore Barrière, à Sardou, à Augier et même à Ponsard. Villiers n'a pas eu le succès éblouissant qu'il avait pu entrevoir, mais les autres non plus. Néanmoins, incontestablement, un mauvais destin pesa sur lui. Sa légende commence à se créer, défavorable. Il a des ennemis. Où les a-t-il trouvés ? Là même où il a rencontré des admirateurs et des camarades. Dans les petits journaux et surtout à la Brasserie.

III

La Brasserie! Plus tard on a dit le Café littéraire. Avant, Victor Hugo l'appelait l'estaminet. Baudelaire écrivait des littérateurs d'estaminets : le *docteur Estaminetus crapulosus pedantissimus*, sa pipe, son hégélianisme, son fiel, portraits de la jeunesse moderne... » Aux temps du Parnasse on allait à la Brasserie. L'attentat d'Orsini avait tué par ricochet, en rendant impitoyable

la censure impériale, les revues et les petits journaux; les survivants, parmi ces petits recueils, se souciaient peu de littérature. Donc on n'en pouvait pas écrire, mais on en parlait près des chopes. On était écouté et, pour écouter, parmi les poètes qui discutaient, se glissaient des gens qui n'écrivaient que des rapports à M. Pietri ou à ses chefs de bureau de la préfecture de police. Mais en quoi cela pouvait-il gêner ceux qui furent les Parnassiens? Banville, quand il venait à la Brasserie, ignorait Stramir ou Delahodde, à qui Glatigny ou Mendès, ou Dierx, ou Marras ne prêtaient point attention. La Brasserie était multiple. Elle s'ouvrait aux conversations au Divan de l'Opéra, qui fut, selon Banville, l'endroit de monde où l'on causa le plus et où l'on but le moins, au café de Mulhouse, au café de Madrid sur le boulevard Montmartre, au Tabourey près de l'Odéon, au vieux café Procope, favorisé des politiciens et voisin du café de Buci préféré des écrivains, au Rat mort, après minuit, quand la Brasserie des Martyrs fermait ses portes; à la Brasserie des Martyrs grondante de monde du matin à minuit. C'était là l'endroit où la foule était le plus bigarrée; il s'y mêlait des journalistes, des musiciens, des poètes, des auteurs dramatiques, des filles, des théâtreuses; c'était une avancée de Montmartre sur Paris, une halte entre les boulevards et la Butte. Ses vastes salles trônaient au rez-de-chaussée et au premier étage d'une vaste maison de rapport ayant façade rue des Martyrs et issue rue Notre-Dame-de-Lorette. Il y avait de grandes salles pour parler, de plus petites pour écrire. La Brasserie n'avait point de terrasse, mais une large véranda vitrée d'où l'on pouvait voir passer la vie, rue des Martyrs. Toute une génération d'artistes s'y est plu. Elle a tenu glorieuse jusqu'en 1878, et s'est survécu quelques années, désertique. Villiers y trouva des succès de causeur. On y disait parfois des vers, à mi-voix, à la table où l'on était, parmi le brouhaha des conversa-

tions et le tumulte des garçons. Il y venait des gens de tous les mondes, mais c'étaient toujours les mêmes personnes. Ces rencontres régulières créaient une opinion publique. C'était une petite force, malaisément disciplinée, à peine, pour quelques jours ou quelques semaines consentant à faire de la table de marbre un pavois éphémère, souvent pour un médiocre, mais sans ridicule, parce qu'il y a, parmi les hérauts de ces enthousiasmes, des jeunes à la jeunesse généreuse ; le plus souvent la brasserie a plusieurs prophètes, et des oscillations se produisent dans les admirations. Souvent, comme au sein des commissions, il arrive qu'on se met d'accord pour pousser un écrivain de second plan, car il n'y a pas là que des enthousiastes, il y a des calculateurs, des envieux, des crédules et des ignorants qu'on voit faire nombre et jusqu'à un certain point foule.

A la Brasserie, il vient des artistes qui ont travaillé tout le jour et se délassent en jasant du labeur du lendemain; il vient des artistes qui ont donné le plus beau de leur journée à des besognes matérielles, à des bureaux, et qui cherchent le soir l'illusion de la liberté. D'autres, maîtres de leur temps, s'y rendent comme au bureau, menés par l'habitude. Des échotiers arrivent en quête de nouvelles ou de potins ; ils en apportent aussi. Les jeunes écrivains y sont attirés par l'espérance d'y voir des amis qu'y conduit le désir de voir des jeunes ; la Brasserie avait alors ce caractère. Un des traits de la Brasserie des Martyrs était que, non pas un cénacle, mais plusieurs s'y donnaient rendez-vous, d'où bariolage, variétés, discussions, houle. Mendès a donné de la Brasserie des Martyrs, dans *Glatigny*, une synthèse abrégée et dominée d'ailleurs par les besoins de son drame. Il y avait à une table ceux qu'on a appelés les Parnassiens, mais en face ceux qui ont fait le *Parnassiculet*, d'où, un soir, échange de témoins. Il y avait, antithétiques, Mendès, Glatigny, Dierx, Marras et Amédée Rolland et Jean du

Boys. Mais ces groupes pouvaient se mettre d'accord pour railler un ennemi : ils le firent contre Armand Barthet, dont Rachel avait joué le *Moineau de Lesbie*. Il y avait mille jalousies et des préjugés de corps; les prosateurs mésestimaient les poètes qui les méprisaient, les écrivains faciles avaient horreur des disciples de Leconte de Lisle ou de Banville qui les bannissaient. Mais ils s'unissaient pour dédaigner la curiosité et l'ignorance des journalistes, qui, du haut de leurs petits travaux précis et quelque peu lucratifs, les considéraient comme des lunatiques. Il se faisait à la Brasserie beaucoup de *mots*, et comme beaucoup de ces jeunes gens avaient de l'esprit ces *mots* étaient spirituels; comme cet esprit n'excluait pas, au contraire, la méchanceté, et que la verve s'allume davantage quand l'heure s'avance et qu'on a ferraillé, ces *mots* étaient souvent cruels. Pothey, le modèle de Morvieux dans le *Glatigny* de Mendès, en faisait et surtout en colportait. Il se planta là de bonnes haines, bien vivaces, parties d'un lazzi à pointe aiguë, parfois empoisonnée par quelque rivalité amoureuse, et plus tard la concurrence sociale exaspérait la petite plaie. Les rancunes trouvent leur compte à s'exercer lorsque les poètes en arrivent à vouloir leur part du pain des journaux. Un exemple bien connu, c'est l'animosité qui sépara Aurélien Scholl de tous ceux qui furent le Parnasse, haine qui ne désarma pas. A peine la mort d'Aurélien Scholl l'amnistia. L'aversion monta à ce point que dans les déboires qui l'atteignirent, bien après ces années de jeunesse, Villiers était généralement disposé, tout d'abord, à reconnaître une intervention malicieuse de Scholl. Ce Villiers des jeunes années, sourcilleux, dédaigneux, prompt au sarcasme, amoureux de la raillerie, maître de formules rapides et bafouantes, enthousiaste à ne se point ménager lui-même, et encore moins les autres, encouragé, grisé un peu par l'admiration ambiante, usa de mots cruels.

Mais le jour où parut *Isis*, la presse se tut. *Elen* et *Morgane* étaient œuvres d'avance discréditées auprès des directeurs et des comédiens. On ne pouvait dénier à Villiers le talent; mais on exagérait l'âpreté, l'indépendance, la singularité de ce talent. Villiers laisse-t-il voir un côté faible ? Montre-t-il à d'autres qu'à des amis le manteau du Saint-Empire romain, la croix de Malte, cette ferblanterie héraldique qui stupéfia Leconte de Lisle! Fit-il simplement sonner trop haut et trop souvent les gloires du maréchal et du grand maître ? Quel que soit le détail, il avait découvert un point vulnérable, et comme il se trouve toujours des personnes bassement vexées de s'appeler Durand, même sous un pseudonyme, malveillantes à qui ne s'appelle pas Durand, peu disposées à admettre que tout le monde ne porte pas ce nom répandu, les attaques qu'on lança contre Villiers, du fait de la généalogie, portèrent et trouvèrent de l'écho. Il se défendit nerveusement ; on continua. Il ne comprenait point, étant d'âme haute, ce petit moyen d'attaque. Il se fâcha : on trouva la recette excellente, on s'obstina. D'où, chez lui, une exagération de la valeur de son patrimoine patronymique, des montées dans sa mentalité d'un peu de la mégalomanie paternelle et des actes qui firent s'esclaffer une bonne galerie, volontiers railleuse, bien démocratique, dûment stylée, égayée aux bons moments et aux bons endroits par des ennemis ingénieux, qui, sans doute, ne doutaient nullement de la véracité de ses titres, mais qui trouvaient leur affaire et leur plaisir à la nier. Ils avaient bon terrain, car le pseudonyme nobiliaire était à la mode; depuis le vicomte de Launay, il fallait au bas des chroniques des noms à particules. Si Sarcey abandonnait son de Suttières légal, About s'appelait Valentin de Quevilly; la petite presse s'étoilait d'un armorial fantaisiste et devenu quasi-habituel, de sorte que les indifférents acceptaient assez volontiers et sans malveillance que Villiers de l'Isle-Adam

fût un pseudonyme. A quoi Villiers répondait que le blason est une science exacte comme l'algèbre. On pouffait ; il y était bien pour quelque chose, au moins par ses formules lapidaires. Il y eut davantage encore de sa faute, quand il voulut trop prouver, car il est probable que la plupart des traits, disons audacieux, de sa vie anecdotique furent inspirés par le besoin qu'il éprouva de certifier à tous sa généalogie par un témoignage public et éclatant.

Son coup de gong, comme dit Roujon (d'autres ont dit, avec moins de bienveillance, son coup de réclame), du procès Perrinet Leclerc, déclanché par lui en 1875, n'a pas d'autre but. Il voulait étaler ses papiers devant les tribunaux et les faire consacrer dans les attendus d'un jugement dont il eût obtenu des insertions. Sa candidature au trône de Grèce n'eut pas d'autre objet.

A qui ferait-on croire qu'un homme d'un esprit aussi délié, lyrique, c'est entendu, mais net et railleur, que ce pamphlétaire agile à saisir le ridicule humain ait pu croire, un instant, à la bonne issue de cette démarche, que cet humoriste de talent ait pu se passionner à ce point pour la mémoire lointaine du maréchal de l'Isle-Adam, que l'auteur de *Morgane* (fondée sur une conspiration) ait jugé que dire que le Maréchal avait conspiré contre le roy, et arguer qu'il manigança contre le Dauphin pour le duc de Bourgogne, c'était délictueusement le présenter comme un criminel ? Qu'espérait-il en demandant une audience impériale pour expliquer ses titres au trône de Grèce (le refus certainement escompté) ? Qu'on lui répondrait officiellement que, quoique étant de parfaite noblesse, avec ses titres ennuagés de lointain, mais précisément reconnus anciens, il ne pouvait être le candidat de la France, que ses titres n'avaient qu'une valeur historique. On n'alla pas si loin dans le sens espéré, mais enfin l'audience avait été obtenue. Tout le petit Paris de lettres qui suivait l'affaire pas-

sionnément sut qu'il n'avait pas été éconduit. On rit, mais on était désarmé; la méfiance de certains se dissipait. Le but de Villiers était partiellement atteint. L'épisode terminé, on le voit se remettre tranquillement au travail, et quand, avec ses amis, il ira, sous l'égide de Wagner, dans les petites cours allemandes, son titre de grand seigneur français ne lui sera nullement contesté.

Il en est de même pour le procès Perrinet Leclerc. Villiers avait alors trente-sept ans. Ses qualités intellectuelles florissaient. Il était chimérique comme il le fut toujours; d'accord; mais, non seulement il écrivait de belles œuvres, encore il luttait contre des difficultés quotidiennes avec un sérieux certain, puisque, tant bien que mal, il les surmontait. Et voici qu'au vu d'une affiche de théâtre, annonçant la reprise d'un vieux mélodrame historique, il bondit dans un procès qui devait lui prendre du temps, lui coûter de ce dont il manquait le plus, de l'argent, sans avoir pu, un seul instant, concevoir l'idée que les tribunaux admettraient une recherche de diffamation, à cinq siècles de distance, ayant, lui, connaissance parfaite du drame historique de son siècle, des libertés sans cesse prises avec l'histoire, malaxée par tous les dramaturges vivants! Et, tout de même, il obtint à peu près ce qu'il avait désiré. Après le procès, outre qu'il réussit à mettre au point les revendications rivales des Villiers des Champs, on ne le chicana plus sur l'exactitude de sa généalogie. D'ailleurs, à mesure qu'on le sut plus malheureux, on lui disputa de moins en moins sa noblesse. Par bonté ? peut-être pas; mais beaucoup de gens pensèrent qu'on pouvait lui abandonner ce qui n'était pas lucratif. Il était d'ailleurs très pittoresque, très figure parisienne, sous ses aspects de grand seigneur dénué et fournissait commodément ainsi à l'édification de sa légende.

Les biographes portent aux années qui suivirent la guerre et la Commune la ruine complète des Villiers de

l'Isle-Adam. Auparavant, si elle fut souvent difficultueuse, sa vie n'était pas privée d'éclat. Voyages en Allemagne, lectures célèbres à Weimar! Il avait bon rang parmi les triomphateurs certains du lendemain. Il avait publié *Isis*, *Elen*, *Morgane*, et dans sa *Revue des Lettres et des Arts*, *Claire Lenoir* et l'*Intersigne*. Comment avait-il pu mettre debout, pour quelques numéros, une revue? On ne sait. Sans doute avait-il décidé le marquis, son père, à un essai dans ce sens. On a conté des anecdotes sur la misère de Villiers, au moment de la publication de cette revue, dont les bureaux lui auraient servi de domicile, meublé seulement de paquets d'exemplaires invendus, dont il avait construit un large divan. Sans doute, le *bouillon* était suffisant pour cela, et peut-être ce divan singulier exista-t-il. Mais rien de moins prouvé. En tout cas l'infortune n'était pas encore venue.

Quand elle se présenta, Villiers était évidemment sans force contre elle. Il était trop fier pour accepter de basses besognes de presse, qu'on ne lui eût d'ailleurs sans doute pas confiées, car ce n'est pas en matière de journalisme qu'on admet que qui peut le plus peut le moins. De 70 à 78, ce qui est le moment le plus aigu de sa misère, il n'y avait pas de journaux littéraires. Ses émules n'avaient pas, beaucoup plus que lui, place au soleil. Mendès avait publié la *Demoiselle en or* et *la Petite Impératrice* à l'*Evénement*; il n'en avait été payé qu'imparfaitement. Ses pièces : *les Frères d'armes*, un petit succès à Cluny, et *Justice*, un échec sonore à l'Ambigu! En attendant qu'il trouvât, en 1880, un journal littéraire, le *Gil Blas*, et qu'en 1882 il obtînt des applaudissements au théâtre avec les *Mères Ennemies*, il faisait de tout au *Petit Parisien*, avec Piégu. Dierx était dans un bureau. Seul Coppée était plus heureux et Sully Prudhomme était riche. Peut-être, vers 1880, un heureux effort de ceux de ses amis qui collaboraient aux nouveaux journaux littéraires eût-il pu assurer à Villiers, pour ses contes,

une place brillante et rétribuée. Cela n'aboutit pas, ou ne fut tenté. Il était d'ailleurs de rapports difficiles, susceptible, parce que malheureux, avec des éclats d'orgueil alternés de modesties subites et sincères. Sur le tard de sa vie, à ceux qui lui disaient l'admiration éprouvée à la lecture de certaines de ses pages, il répondait : « Oui, c'est peut-être ce que j'ai fait de moins mauvais. » Ce n'était pas joué. Sa conscience et son ambition d'artiste jugeaient ses premiers livres insuffisants. Il détruisait ce qu'il pouvait trouver d'exemplaires d'*Isis*, d'*Elen* et de *Morgane*. Mallarmé qui s'était fait (à peu près) une collection de ses œuvres et notamment de ses contes, introuvables (sauf ceux qui avaient paru au *Spectateur franco-russe* qui joncha quelque temps les quais), devait défendre ses petits et précieux cahiers contre des invites spécieuses de Villiers à les lui confier, pour qu'il les mît au point par des corrections manuscrites. Mallarmé eût craint de ne jamais les revoir. Il se passait de longues périodes où Villiers demeurait invisible à ses amis, même les plus chers, Marras et Mallarmé. Il était inquiet, ombrageux, tout à fait incapable d'une concession à un goût directorial.

Peut-être, en des moments de découragement profond, songea-t-il alors au refuge d'un mariage conclu grâce à son nom ? En tout cas, il ne le fit pas. Il paraît certain que des agents matrimoniaux le sondèrent, peut-être à plusieurs reprises. Mais on est assuré qu'un écrivain, qui préféra son indépendance et ses droits au style à tout, et pendant si longtemps, était incapable d'une concession quelconque à l'argent. L'histoire qu'on a racontée sur une tentative de mariage en Angleterre offre un caractère d'authenticité. Elle a un aspect pittoresque qui l'explique et fait comprendre que Villiers s'y soit peut-être prêté. Pour trier le vraisemblable, le vrai et le faux dans cette légende de Villiers à laquelle toute la bohême collabora de toute sa verve et de toute son

imagination, il faut quelque prudence. On doit écarter tout ce qui a pu être inspiré par la haine ou la polémique, n'accepter que sous réserves, si l'on croit devoir en élucider le bien fondé, les dires de ceux qui passèrent, à tort ou à raison, pour avoir été, à l'égard de Villiers, de faux amis. Donc, outre les assertions de Judith Gautier, on ne peut admettre sans discussion que des précisions données, par exemple, parmi des contemporains immédiats, par Mallarmé ou par Roujon. Le témoignage de Roujon figure dans une assez longue étude (fort intéressante), dans sa *Galerie des Bustes*. Les portraits de Villiers par Mallarmé (sa conférence et ses pages dans *Divagations*) ne contiennent pas d'anecdotes. Mallarmé n'en écrivait point. Simplement, dans sa conférence, il dit que Villiers allait à des *affaires*, sans préciser lesquelles, mais leur attribuant le mérite d'avoir aidé à vivre l'écrivain besogneux. Quelles étaient ces affaires ? peut-être dans le goût de celles qui lui firent confier un journal naundorffien. Il se peut qu'il ait tenu la plume pour S. M. Orélie-Antoine Ier, roi d'Araucanie, vulgairement M. de Tounens, qui fut avoué à Périgueux. Villiers fut certainement de la cour de cet étrange ex-souverain, mais n'y demeura point longtemps. D'ailleurs le pittoresque de ce basochien pouvait captiver. Il avait été réellement roi. Il avait réalisé, avec un sérieux qui alla jusqu'à de fortes escarmouches, le miracle prédit dans *Robert-Robert*, un des livres alors à la mode pour l'enfance, de devenir le souverain de peuplades sauvages.

Et ces clans avaient une réputation de courage consacré par l'épopée espagnole. Orélie-Antoine devait mélanger dans les récits faits à son entourage, à la table de la brasserie, l'*Araucana* de Ercilla et des rêves de placers. Orélie-Antoine put quelques années espérer un retour de chance, les tribunaux chiliens l'avaient déclaré fou, mais ils étaient partiaux dans la question, puisque M. de Tounens avait rêvé et un instant réussi à arracher

au Chili une part de souveraineté. La marine argentine avait été mobilisée contre lui. Il avait au surplus comme adversaires inconscients, mais des plus nocifs, les capitalistes français qui ne songeaient pas à souscrire à ses emprunts. Il y avait autour de lui un concours empressé de courtiers et presque de courtisans. Il bénéficiait aussi d'un courant de préoccupations du temps. L'affaire du Mexique avait remis en vigueur la mémoire du comte de Raousset-Boulbon, qui avait tenté de s'installer à main armée dans des coins du Mexique riches en trésors naturels.

Mais enfin, après 70, Orélie-Antoine perdit de son prestige, car il ne cherchait plus tant à recruter des aventuriers, et des bateaux, selon la grande tradition des flibustiers, qu'à vendre des plaques et des rubans d'un ordre qu'il avait fondé, la Couronne d'acier, et qu'on ne pouvait naturellement porter impunément que dans sa chambre, la loi frappant les porteurs de décorations non reconnues, comme suspects de vouloir en imposer au crédit. Villiers, dont le personnage dramatique fondamental est l'aventurier de haute race et de grande envergure, pouvait se plaire à fréquenter un homme de la trempe de M. de Tounens. Des milieux de ce genre autour de rois ou prétendants chimériques sont toujours très mêlés; il s'y trouve des curieux. La curiosité était peut-être le mobile de Villiers. Il s'y rencontre des dupes de caractère généreux et illusionniste. Cela pouvait être son cas. Il survint aussi, attirés par ces deux premières catégories de personnes, de nombreux aigrefins. Mais, pour être ou tarés ou douteux, ils ne sont pas moins colorés et souvent plus intéressants à observer qu'un parfait négociant ou un irréprochable petit rentier. C'est sans doute parmi les brasseurs d'affaires et les pirates en disponibilité du groupe de M. de Tounens que Villiers rencontra le sieur Lahousset ou Lahoussaye (je n'ai jamais vu son nom orthographié, et Mallarmé, qui me le révéla,

ne me donna pas de précision à ce sujet). Lahousset ou Lahoussaye était un personnage singulier, pas très riche, mais non sans ressources, très capable d'ailleurs d'en improviser. Il avait été quelque peu négrier, disait-on, quand ce n'était déjà plus un bon commerce. Fort de son expérience nautique, il avait rêvé d'aborder et de détrousser la malle des Indes, mais il l'avait ratée. Ce sont des tentatives un peu chères, bateau à fréter, à armer, gens à payer. Il n'avait sans doute pas de quoi renouveler l'essai. Il revint à Paris et fit des affaires entre Paris et Londres, sans doute d'une nature aussi rare, quoique moins audacieuse que la course en pleine paix ; aussi peut-être s'occupait-il de faire des mariages, car il eut vent, à Londres, de l'existence d'une demoiselle à marier, fille unique d'un M. Smith, ou Moore, gros négociant. Elle voulait épouser un grand seigneur français, qui devait être jeune et spirituel. Il avait semblé à Lahousset qu'elle se piquait de littérature. C'était aux environs de 1875. Villiers était jeune, grand seigneur, spirituel. Lahousset s'en saisit et arriva à le persuader de tenter la fortune. Il semble exact qu'il le nolisa tout gréé, ayant avancé sur ce mariage, qui lui paraissait probable, des frais de voyage et de garde-robe et la légende (ce n'est que la légende) veut qu'un manteau de velours vert habituel (dit la légende) aux princes du Saint-Empire romain ait été placé dans les malles. Rien d'étonnant à ce que Lahousset ait mené Villiers chez un tailleur ; son candidat ne pouvait avoir l'aspect d'un pauvre hère. La dentition de Villiers était devenue défectueuse. Il y fit remédier. Villiers emporta sa brochette d'ordres périmés ou non reconnus. La présentation se fit dans une loge à Covent-Garden ; le lendemain la jeune fille quittait Londres sans laisser aucune indication sur ses déplacements. Lahousset accusa Villiers d'avoir consacré le temps de la présentation à une affolante conférence sur Hegel. Pourtant il ne lâchait point la partie, mais ses informations furent si vagues

qu'il dut renoncer à poursuivre la jeune fille. Il fut vilain joueur. Il exigea de retrouver le montant de ses avances, s'empara des nippes de Villiers qu'il abandonna dans Londres, dénué, et Villiers dut se faire rapatrier par le consulat de France, ne gardant de cette aventure que les bénéfices de sa visite au dentiste.

Cette histoire, si elle est tout à fait véridique, n'est d'ailleurs point pour infirmer la noblesse de tant de dures années vaillamment vécues dans un Paris aussi ingrat aux efforts des écrivains audacieux et de formule neuve. Le théâtre seul, par un succès obtenu, eût pu donner à Villiers quelques années de tranquillité. Il s'y essaya ; il espéra. Roujon nous dit qu'un ami, sans doute Jean Marras, le vit éclater en sanglots lors de l'échec de *Révolte* (juillet 70). Il tint l'occasion entre ses doigts, en 1875, lors du concours Michaelis. Si les engagements pris avaient été tenus, ses misères eussent été, au moins pour un temps, très atténuées. Michaelis, éditeur rue de Maubeuge, avait résolu de drainer l'or, en monopolisant les rapports dramatiques et musicaux entre les Etats-Unis et la France. Avait-il les reins assez solides pour une telle entreprise ? Il n'y parut pas. Pour fonder sa réputation d'agent dramatique, Michaelis avait eu une idée. C'était d'offrir à la France et à l'Amérique, à l'occasion du centenaire de l'Indépendance Américaine, un drame écrit par un auteur français en l'honneur de Washington et du drapeau étoilé. Pour donner plus d'éclat à ses projets et pour faire sonner plus de fanfares en leur honneur, l'éditeur mettait le drame au concours. Victor Hugo avait accepté la magistrature idéale de chef du jury en cette occurrence. C'était un grand patronage, même si Hugo devait se désintéresser du choix et planer de loin sur les séances. Il était balancé par l'attribution de l'expertise à des personnalités telles qu'Augier, Feuillet, Legouvé, Perrin et Sarcey, ce dernier pesa sur les délibérations. Une belle

prime était promise et la représentation assurée au lauréat, dans tous les territoires dont Michaelis rêvait l'occupation, France et Amérique. Ce fut très probablement l'espérance de l'appui de Victor Hugo, qui le distinguait et avait eu un mot bienveillant et étonné pour les *Demoiselles de Bienfilâtre*, qui décida Villiers, aussi peu épris que possible des palmarès académiques, à tenter la chance. Il y avait là, tout de même, quelqu'un dont il pouvait se faire entendre ; son espérance ne fût pas tout à fait vaine.

Pour ne pas avoir à juger une série de drames consacrés à célébrer les mêmes épisodes de la Révolution américaine, les promoteurs du concours demandaient un drame intime, où Washington, sans en être le héros, eût l'occasion de paraître et qui célébrât l'Indépendance américaine sans entrer dans le détail des faits ni retracer uniquement des dûment personnages historiques. Tout cela allait fort bien, mais pendant les six mois donnés pour écrire le drame et l'année que prit le jury pour juger les manuscrits, l'astre naissant de l'éditeur Michaelis perdit de ses rayons à ses premiers passages d'Atlantique, et quand le jury eut terminé ses opérations, il n'avait plus personne derrière lui pour tenir les engagements pris. Sarcey s'arrangea à ce que le drame qu'il avait patronné contre celui de Villiers, *l'Espion d'Armand d'Artois*, fût joué (on n'abusa pas). Les amis de Villiers se désintéressèrent davantage de leur opinion. Villiers le fit remarquer ; on ne lui en sut point gré. Plus tard deux directeurs improvisés risquèrent la partie de faire représenter au Théâtre des Nations, alors inoccupé, ce drame qu'ils admiraient, *le Nouveau Monde*. Leur inexpérience, le décousu de leurs efforts aboutirent à un échec sonore. MM. Pop et Lalouette y perdirent quelque chose et Villiers plus encore. Il demeurait, pour les gens de théâtre un grand injouable, quelque chose de dangereux dont il fallait se garder d'autant plus qu'il était séduisant et

qu'on pouvait croire au succès à la simple lecture de ses drames. Villiers n'insista pas et reprit sa vie de pauvre conteur et d'essayiste, payé convenablement à peu près une fois l'an (au *Figaro*) de par la volonté de Francis Magnard et généralement acceptant un taux infime, essuyant les plâtres de petites revues qui mouraient de littérature ou de journaux, qui, avant d'échouer dans leurs projets de commerce de publicité, donnaient quelques articles acquis à bas prix d'écrivains glorieux et malchanceux.

Infortune sans entr'actes ? *Le Gaulois* commença de publier l'*Eve Future*, l'œuvre la moins faite au monde pour être découpée en feuilletons. L'abonné le fit bien voir en protestant. *L'Eve Future* alla échouer à la *Vie Moderne* qui allait à la dérive. Ce n'est qu'aux toutes dernières années de Villiers que la librairie, que des revues intelligentes, mais éphémères sollicitèrent l'écrivain, qu'on lui demanda quelques conférences, genre pour lequel il était peu fait... C'était bien tardif ; cela le parut davantage quand la maladie survint. Son histoire littéraire avait été un peu celle de son *Envoyé de Léonidas* pris pour un autre, traité comme tel et reconnu bien tard.

IV

Le théâtre romantique vit d'intensité, de pittoresque et de mouvement. Ce théâtre (ce qui prouve sa valeur théorique) fut complexe et vaste. Il y fut réalisé, en de belles œuvres, des analyses de chocs passionnels dont les grands classiques n'eussent peut-être pas nié l'intérêt, tandis que dans les nombreuses pièces de moindre ou de basse qualité qui pullulent autour et à l'ombre de ses chefs-d'œuvre, c'était souvent à Guignol que les spectateurs étaient conduits. Les tragédies étaient belles et nobles ou prosaïques et plates; le drame romantique fut superbe et de sujet rare, ou banal, imbrogliaque, bâti sur des éléments de comédie, tournés arbitrairement au

cruel, au féroce, à l'attendrissant. Parce qu'on en avait assez des Grecs et des Romains pour en avoir tant vu défiler la main sur l'épaule des confidents, on explora toute la surface de l'histoire. Comme les chefs-d'œuvre du drame romantique avaient compté parmi leurs sources la menue chronique et les récits d'aventure, le drame de cape et d'épée fleurit. Il y eut parmi les dramaturges romantiques des adeptes d'Hugo et des imitateurs de Dumas ; des praticiens adroits concilièrent en prose empanachée tous les moyens de surprise et d'émotion. Quoi qu'il en soit de la qualité des ressorts employés, tout le théâtre de drame fut acquis aux romantiques jusqu'à ce que la comédie de mœurs reléguât au boulevard extérieur, sauf les chefs-d'œuvre, leurs pièces violentes et cliquetantes d'estocades. Le drame en vers, qui vient de se réaffirmer contre la tragédie avec Rostand, est, avec précision dans les détails, de source romantique. Le théâtre romantique, actuellement quasi séculaire, offrit des aspects et des moments variés. Le théâtre est un point d'optique, dit Victor Hugo dans la préface de *Cromwell*. L'optique, chez les dramatistes soucieux d'art, se modifia parfois. Le théâtre romantique eut des minutes diverses. Villiers représente une de ces variations d'optique et il fut une de ces minutes. Pour juger d'ailleurs équitablement sa production dramatique, il faut songer à la quasi-impossibilité qu'il y eut, de 1860 à 1890 (au cours de la vie de Villiers) pour un écrivain, à faire jouer une œuvre qui s'écartât du modèle de la comédie bourgeoise ou du mélodrame. Hors des comédies, les quelques œuvres nouvelles que donna le Théâtre français représentaient simplement le tribut dû à la tragédie classique. Depuis que la prescription interrompit le rôle dramatique de Victor Hugo, les poètes, sauf piécettes, ne peuvent aligner en face des Ponsard et des Bornier que Louis Bouilhet dont le succès ne couronna jamais l'effort sincère. Il en fut ainsi jusqu'à Coppée, poussé

par le succès de ses premières œuvres, et à Richepin. La possibilité de donner de grands drames en prose était ouverte à Sardou, grâce à l'autorité que lui créait ses succès dans la comédie légère. Auparavant Scribe, s'il l'eût voulu, eût imposé des drames en vers. Il hésita, et, comme il avait ouï dire que ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante, il confia ses conceptions héroïques aux musiciens. Le théâtre, du moins ses entrepreneurs, se méfiait des stylistes. Villiers ne fut pas joué, mais Flaubert ne réussit pas, et le *Candidat* était une comédie. Banville ne put faire ouer ni *Florise*, ni *Riquet à la Houppe*, ni *Esope*. Ces difficultés expliquent que les pièces de Villiers soient peu nombreuses. Elles expliquent aussi l'avortement pratique de Villiers, en tant qu'auteur de drames ou comédies modernes, dont *Révolte* demeure le spécimen éclatant. Il est superflu de souligner combien cet insuccès de *Révolte*, qui fut si pénible à Villiers, était de nature à l'arrêter dans cette recherche du drame passionnel moderne, où il venait, délaissant son romantisme, de faire une si brillante incursion. Il est admissible, étant donnée la gamme d'émotion ou de satire de certains de ses contes, qu'il eût trouvé dans la lutte de l'esprit et des affaires, de l'éclat et de la médiocrité, des thèses hardies et belles qu'il était de taille à soutenir. L'Elisabeth de Villiers a d'ailleurs des traits de ses héros dramatiques. Elle représente une face différente de la même pensée. Un peu plus tard, Villiers eût trouvé, parmi ceux qui défendirent les actions de psychologie et d'éthique d'Ibsen, des défenseurs et un public. Les choses se passèrent autrement ; l'instant était défavorable.

Le Théâtre de Villiers se compose d'*Elen*, de *Morgane*, d'*Axel*, de *Révolte*, de *l'Evasion*, du *Nouveau Monde*. Les deux premiers drames furent seuls écrits par Villiers en dehors de velléités précises de représentation, et projetés, sinon totalement écrits, avant que ses premières

années de Paris aient quelque peu modifié sa mentalité en lui ouvrant des horizons nouveaux et que se soient manifestées les influences de Poe et de Wagner. Ils sont précieux pour l'étude de la psychologie de Villiers à la première période de sa vie.

M. de Rougemont, dans sa consciencieuse biographie, dit que Villiers écrivit *Morgane* en 1855, tandis qu'*Elen* serait postérieure à 1860. Sauf démonstration du contraire, on peut croire *Elen* antérieure à *Morgane*. Il ne faudrait pas trop se servir, pour situer la date de *Morgane*, de ce que, au coin d'une phrase, apparaît, sous un déguisement de cardinal, l'ami Marras, pourvu, pour la circonstance, du prénom de Severiano, choisi comme convenable à son allure sombre et sévère. Cette plaisanterie, peu surprenante chez Villiers, amusé d'inscrire en un coin de son texte le nom d'un ami cher, peut n'avoir été qu'un jeu de plume, lors de la correction des épreuves en 1866. Mais ce qui est plus sérieux, Mallarmé a toujours cité *Elen*, comme antérieure. M. du Pontavice dit « *Elen* et *Morgane* ». Roujon dit *Elen* et *Morgane*, de même Mendès. Chaque fois qu'un contemporain de la jeunesse de Villiers cite ces deux drames, c'est dans cet ordre que nous n'avons aucune raison de croire alphabétique. De plus, *Elen* est de conception et de style moins ferme que *Morgane*. On y perçoit d'ailleurs une influence que Villiers écarta très vite et qui imprégna certains de ses premiers poèmes, car, en se demandant si l'on n'a pas vu quelque part un prototype du héros d'*Elen*, Samuel Wissler, on est bien forcé de songer à Frank de *la Coupe et les Lèvres*, ce qui a son importance, puisque Villiers, aux premiers débuts, n'est point sans imiter Musset. Pourquoi Samuel, une fois renseigné sur la personnalité de sa maîtresse d'un jour, se dépouille-t-il de sa fortune ?... pour la payer, parce qu'il peut penser qu'elle est vénale. Pourquoi se dépouille-t-il de sa dignité et déclare-t-il à ses amis qu'il est indigne

d'être leur chef ?... parce qu'*Elen* est une courtisane.

Le cœur de l'homme vierge est un vase profond...
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure
La mer y passerait sans laver la souillure...

Là s'arrête le point de contact qui est bien un point d'origine. Deidamia existe-t-elle dans *Elen*? Oui! c'est la petite Grête, mais Villiers traduit son rôle et en quelques phrases en fait une figurine d'abandonnée. Elle ne saurait retenir Samuel. Elen est traitée autrement que Belcolor. Elle est grandie, elle touche par la splendeur de sa beauté et la force de ses richesses au type même des héroïnes de Villiers, Morgane, Isis, Sara. Ne verra-t-on point quelques similitudes entre la scène où Mme de Wurzbourg se présente chez Elen, pour acheter son départ, et celle où lady Hamilton (l'ennemie de Morgane, comme Mme de Wurzbourg est celle d'Elen) se présente à la tente de Morgane qu'elle va essayer de vaincre par la ruse. La scène de *Morgane* est traitée avec beaucoup plus de sûreté, de détail et de profondeur. Elle est plus développée. Elle ne peut donc être un premier essai et de ces deux scènes, celle qui paraît avoir été écrite la première, c'est celle d'*Elen*. Tout le drame de *Morgane* est d'ailleurs supérieur à *Elen*, en mouvement, mobilité, intensité dramatique. Les phrases lyriques y sont mieux en place et mieux concentrées. Dans *Elen*, le *rêve d'opium* (morceau fameux parmi les amis de Villiers) apparaît comme un îlot isolé. Les appels de la poésie, fréquents dans *Morgane*, y sont brefs et enchâssés dans l'action. On pourrait objecter que dans *Axel*, très postérieur, Villiers ne s'est pas gêné pour développer, comme par jeu, ce qu'il appelait familièrement la *leçon de géographie*, l'évocation lyrique des paysages où Sara veut entraîner Axel, et c'est d'un mouvement plus large et c'est plus long que le rêve d'opium ; mais l'on voudra bien songer que, lors de la dernière rédaction d'*Axel*, Villiers ne songeait pas à la

représentation et se passait le luxe lyrique de cette *Invitation au voyage.*

Quoi qu'il en soit des dates d'*Elen* et de *Morgane*, ces deux drames posent les types du héros et de l'héroïne, pivots de la littérature dramatique de Villiers, et qu'un de ces drames ait été conçu et écrit en Bretagne avant la vie parisienne de Villiers, ceci témoigne que sa conception de ses personnages lui est propre et que, lorsqu'il l'a retrouvée partiellement semblable dans le théâtre wagnérien, il n'a fait que confronter son idéal avec celui du musicien allemand et qu'il n'en a point imité la dramaturgie.

Ce couple héroïque du théâtre de Villiers revêt le héros et l'héroïne d'aspects parfois antithétiques.

Le héros doit être empreint de fatalité, porter la marque du destin. Un lourd bonheur ou une grande infortune pèse sur lui. Il a de la beauté, du génie, de la bravoure, de la vertu, Samuel est un héros purement vertueux. Sergius d'Albamah a les vertus de sa race et de son ambition. Axel est pur et grand. Les héroïnes de Villiers sont surtout dotées d'intensité. Elles sont grandes, belles, et, en même temps que très passionnées, viriles. Mais la force et l'ambition leur sont surtout attribuées. Elles n'ont point de vertu; elles appareilleraient facilement vers le crime. Qu'induire de cette conception ? Que le héros, l'homme, est à un plan supérieur dont la femme ne peut qu'approcher ? Que la vertu, indispensable à l'homme pour l'accomplissement des grands desseins, n'est point, pour le même but, nécessaire à la femme. L'héroïne de Villiers, volontiers obscure et fatale, ne s'embarrasse d'aucun des scrupules qui dictent à ses héros leurs actes et leur mentalité. Elen est à la recherche du héros, d'un homme capable de combler son cœur. Morgane est plus compliquée ; c'est une grande dame de style renaissance italienne. Quand le marquis d'Ast lui rappelle son passé, on croirait entendre Gubetta rappelant à Lucrèce Borgia

quelques souvenirs. Morgane a l'ambition d'un bonheur parfait selon sa nature, d'un destin qui lui donnerait une couronne et un roi. Dans l'attente de celui qu'elle jugera digne de remplir sa vie, elle a beaucoup aimé. Mais elle a gardé une fougue et une fraîcheur de passion telle que, lorsque lady Hamilton lui montrera Sergius reconduisant à sa voiture Sione, à qui il donne un premier et dernier baiser, la jalousie l'embrasera tout entière, et deviendra son mobile unique. Sans doute par ce contraste de tant de profondeur et de tant de faiblesse, Villiers a-t-il voulu résumer tout ce qu'il croyait ou rêvait de la femme.

Est-ce seulement la conception amoureuse d'un jeune poète qui se sent du génie, et qui à Saint-Brieuc, presque enfant et tout ardent, se projette sur l'écran banal du milieu et au-dessus des dames de la ville, une image de grande amoureuse ? Certaines figures féminines de George Sand ont-elles fourni un aliment à son imagination? Faut-il songer à un ressouvenir des amazones qui firent le coup de feu aux côtés avec des cavaliers qu'elles aimaient, pendant la chouannerie, et pour qui la vertu courante et bourgeoise n'existait pas ?

L'épisode de jeunesse, qui donne lieu à ses premières élégies douloureuses, a trait à une jeune fille, mais nous savons peu de chose de ces amours de Bretagne. Faut-il accorder une importance biographique à ce poème à *Elen*, imprimé en tête de l'œuvre, postérieur sans doute (vu la fermeté du style) au drame ? Deux êtres y passent par un soir admirable sur la grève atlantique. Il s'y trouve ces beaux vers :

> Le danger la revêt d'un rayon familier,
> Même dans son étreinte oublieusement tendre
> Les crimes rappelés sont tels qu'on croit entendre
> Des crosses de fusil tombant sur le palier.

Rien ne nous permet de spécifier et d'unir ces vers par un trait, même ténu, à la vie de Villiers, et d'affirmer

que ces paroles ont été proférées autrement que dans le songe littéraire. Faut-il admettre que sa conception de l'héroïne est purement dramatique, formulée par rapport au héros et en un repoussoir à lui? Le terrain d'hypothèse est ici plus solide et certainement Samuel et Sergius (comme Strally d'Anthas dans *Isis*) nous donnent un Villiers projeté dans le rêve et gonflé de ses personnelles ambitions et de ses visions de grandeur.

§

Le héros, chez Villiers, est sans tare morale. Il a toutes les qualités physiques : force, adresse, courage, décision. Il est désintéressé et génial; avec Axel il joindra à ces qualités une clairvoyance absolue, une intuition souveraine. Ce héros n'est pas construit à la mode hugotique sur une antithèse entre ses vertus et ses rêves, ou un contraste violent entre sa situation sociale et ses facultés intellectuelles.

Il sait toujours qui il est. Il n'a point été perdu tout enfant. Les heurts qui le font trébucher viennent du dehors. Il est vaincu par une conjonction de circonstances : c'est le monde extérieur qui triomphe de lui. Intuitivement d'accord avec Baudelaire, qui veut que son type de beauté et de grandeur porte le caractère du malheur et de l'étrangeté, Villiers donne à Axel, à Sergius, un halo de malheur immérité. Sergius est le descendant d'une race écrasée; c'est le dernier des Hohenstaufen. Il descend de Conradin qui fut mis à mort en Sicile. Axel porte le poids d'une ombre grave jetée sur le nom paternel. Cette prédestination du héros est, par excellence, romantique. Romantique aussi, cette mise en milieu, favorite de Villiers, qu'il est habile à trouver et à graduer, évoquant un décor, pour ainsi dire, à résonances. Samuel, qui est Villiers jeune (au moins dans la définition qu'il donne de lui-même à son ami Gœtz) vit sur un fond veh-

mique, qui éveille toute une période d'aventures, de masques, de coups d'épée secrets.

Morgane a lieu dans une atmosphère faite à souhait pour l'intrigue, dans une de ces cours d'Italie dont la vie ravissait Stendhal, toute proche de l'aventure, si mêlée de drame, si empreinte à la fois de cautèle, d'hypocrisie, de liberté, de générosité, de barbarie, si raffinée, si brutale, féconde en jeux de poignard, où tant de difficultés trouvent leur issue dans l'emploi du *carcere duro* et du poison. C'est un règne à la fois falot et tragique, corrompu et policier, carnavalesque et sanglant que celui de ce François de Naples, dominé par une reine que conduit une aventurière d'extraordinaire beauté, partenaire d'un terrible ministre de comédie. Lady Hamilton et Acton sont excellemment choisis comme personnages historiques d'un drame dont les héros imaginés approcheront du fantastique, par leurs caractères et par leurs actes.

Le milieu d'*Axel* est du pur romantisme, alors que nos romantiques s'étaient créé un Schwartzwald qui était vraiment une immense forêt noire, étrange, énorme, abrupte, abstruse, reculée et profonde, limit ophe d'un Rhin, vu par Hugo en visionnaire du passé venant réveiller l'essaim des légendes. Ici Villiers ajouta aux féeries du décor un élément neuf de merveilleux, l'occulte. Il ne faut pas appliquer une critique trop sévère à l'examen de ces marges de rêverie romantique. Tous les merveilleux renferment, même le merveilleux scientifique, un rien d'enfantin, qu'un grand écrivain sait noyer de prestige; Villiers y parvint. Nous trouvons dans son merveilleux la Rose-Croix. C'est un moyen excellent créé par l'histoire anecdotique, la fable, la superstition et même l'ironie, s'il est vrai que l'exposé de doctrine de Valentin Andrex (1616) soit avivé de satire. Des légendes sur les Templiers y viennent confluer avec des paradoxes sur les Mystères, des rêveries de cabbalistes, avec des aperçus de commentateurs mystiques du nouveau Testament,

avec des échos des loges où se rencontraient des alchimistes, des astrologues, des aventuriers, et des esprits libéraux, avant l'aurore historique de la liberté ; tout cela créait une singulière atmosphère intellectuelle. La vue claire de la pérennité de certains dogmes ou opinions, à travers toutes religions, pouvait amener à la création du symbole d'initiés immortels. Puisque la parole des mages est la même, à travers les siècles, pourquoi ne pas admettre que le mage est éternel, qu'il y a des hommes qui ont dompté la mort. Les chercheurs de transmutation n'étaient point incrédules à une essence impondérable se jouant des transmutations physiques normales. La foi à l'immortalité de l'âme peut engendrer la foi à l'immortalité de certains corps. S'il y a possibilité de miracle, pourquoi se borner aux miracles officiellement célébrés ? Il se joint, à ces tendances immortalistes, un souvenir des procès de sorcellerie à la suite desquels les adeptes d'une philosophie nouvelle font état, comme de vérités, des assertions les plus osées des represseurs. Il y a, dans ce merveilleux, pas mal de désordre. Les accusations portées par les conseillers de Philippe le Bel sont en partie reproduites par des personnes dont la sensibilité s'attendrit sur les Templiers. On croit apercevoir, entre des contraires, des liens et des identités. N'avons-nous pas vu, très récemment, un néo-catholicisme littéraire se référer à la *possession*, dont parlèrent les exorcistes, très capables (ceux qui étaient de bonne foi) d'étiqueter *possessions*, des aliénations mentales. Bref, il y a là mélange d'un peu de vrai, de beaucoup d'irréel et de chimérique, c'est-à-dire de merveilleux. Appeler ce merveilleux, le manier est légitime, et artistiquement d'autant plus utile que celui qui l'évoque désirerait, ataviquement ou esthétiquement, lui accorder créance. Le tout est de le concilier avec des éléments modernes. Villiers eût voulu le mettre d'accord avec la foi catholique. Roujon dit que Villiers se plaisait à la conversation des gens d'é-

glise et que ceux-ci ne le lui rendaient pas. Il cherchait à les enserrer de questions captieuses pour légitimer, de leur avis, les résultats de son exégèse personnelle. La légende baudelairienne prête à Baudelaire la même particularité, sous la forme de cette anecdote : Baudelaire a entrepris de faire trébucher, sur sa doctrine du satanisme, un bon curé de campagne, qui ne comprend pas grand'chose aux dires de son interlocuteur ; mais, appuyé sur son bon sens et son traditionalisme, il répond aux inquiétudes de Baudelaire sur la nature de Dieu : « C'est peut-être que vous vous faites de Dieu une idée trop grande ». Au moins, Baudelaire et Villiers s'en forgeaient-ils une plus complexe que les représentants officiels de la foi, et c'est peut-être pour cela que les réguliers de la religion ont toujours tenu à l'écart les Baudelaire, les Villiers ou les Barbey d'Aurevilly ou les Verlaine. Non seulement ils ne les ont point patronnés, mais ils ne les ont pas reconnus, quand ils ne les ont point blâmés ou fait contester (1). Sans doute ils préféreraient un sage athée à un croyant trop compliqué. Quoi qu'il en soit, on sait que Villiers, terminant *Axel*, fut gêné pour accorder avec des croyances religieuses son merveilleux et sa philosophie. Mais le théâtre n'est, ni de la vérité, ni de la théologie, et Villiers devait s'accorder que les fonds de pensée et de chimère d'Axel fournissaient un élément neuf de beauté.

Les horizons d'*Axel* sont établis, non seulement sur la magie et la Rose-Croix, mais encore sur le trésor d'Auersperg. Nous avons vu qu'il suffit, pour s'expliquer ce ressort, de se reporter au trésor enfoui au château de Quintin et qu'il n'est pas nécessaire d'évoquer l'or du Rhin, encore que le rôle de l'or chez Wagner et chez Villiers offre des similitudes. La conception d'Axel a dû, chez Villiers, devancer la notion de la Tétralogie, de même que la pureté de Parsifal ne doit pas avoir servi

(1) Brunetière contre Baudelaire, Doumic contre Verlaine.

à modeler Axel. En 1862, date probable du premier essai d'*Axel*, qui n'est d'ailleurs qu'une formule meilleure de Strally d'Anthas ou de Sergius, Villiers ne connaissait de Wagner que les quatre poèmes d'opéra et ni *Tannhauser*, ni *le Vaisseau Fantôme*, ni *Lohengrin*, ni *Tristan* n'ont d'approximations de types avec l'œuvre de Villiers. On ne peut donc conclure initialement qu'à une parenté des deux esprits. Certes, outre qu'il fut fervent de la beauté musicale des œuvres de Wagner, ce fut à Villiers une raison d'admiration que ces voisinages d'idées. Faire d'Axel le débiteur de Siegfried, c'est un peu le constituer le créancier de Parsifal, et il n'y a dans les concepts que similarité et non imitation. Wagner n'eut-il donc pas d'emprise sur Villiers ? L'influence existe, mais ressentie par un homme de génie, elle ne se manifeste pas lourdement. Elle filtre dans les développements presque symphoniques des drames ; on la voit dans la structure des grandes phrases musicales, dans l'agencement grandiose du finale d'*Axel*, plus finale que dénouement. C'est une des belles caractéristiques de Villiers dramatiste que d'avoir voulu maintenir au théâtre la beauté absolue du style, non seulement dans les morceaux d'éclat, mais dans le détail du dialogue et la présentation des personnages. C'est d'un art si précis que les phrases brèves des scènes d'action sont en plein accord avec les pages lyriques et rythmiques, d'une cadence si individuelle par l'absolue cohérence de la pensée. Sauf sur ce point, *Morgane*, conçu pour la représentation (si *Axel* en est, par avance, découragé) est un très beau drame. Il est fort malheureux qu'un directeur ne se soit pas décidé à l'accueillir dès le manuscrit. Une belle carrière dramatique se serait ouverte à l'écrivain. Une preuve de plus de la possibilité de cet avenir est fournie par le *Nouveau Monde*, dont l'insuccès fut amené par une rencontre de malechances et qui aurait pu marquer une victoire sur la fortune.

GUSTAVE KAHN.

(*A suivre.*)

LES RAISONS DE LA STABILITÉ

DU POUVOIR DES SOVIETS

—

I

LE SECRET DE LA STABILITÉ DU RÉGIME BOLCHEVISTE AU POINT DE VUE DE LA SITUATION INTÉRIEURE EN RUSSIE

On a écrit des milliers de pages, on a accumulé des millions de chiffres pour illustrer l'absurdité de ce qui se passe maintenant en Russie, de ce régime de souffrances intolérables qui est néanmoins supporté par le peuple russe depuis près de cinq ans déjà.

On a parlé de la passivité slave, épilogué sur le fatalisme de populations illettrées qui ont fait depuis longtemps l'apprentissage de la tyrannie. Mais ne serait-ce pas le moment, au lieu d'entasser de nouveaux arguments d'ordre général, plus ou moins solides, de concentrer son attention sur un problème concret dont l'importance paraît encore trop peu mise en lumière par toute la littérature à laquelle a donné naissance la question russe? Ce problème se pose ainsi: *Comment peut-on expliquer* que le peuple russe, malgré toutes les souffrances que lui a apportées le régime soviétique, continue à le supporter ? quel est le secret *d'ordre psychologique* de la stabilité de ce régime effroyable ? quelle est la vraie raison immédiate de l'impuissance du peuple russe à le renverser ?

Tel est le problème dont la solution peut seule préve-

nir les insuccès, hélas, trop nombreux déjà, de la lutte contre le bolchevisme.

La peur des baïonnettes ne saurait être l'unique cause de l'état de prostration dans lequel se trouve le peuple russe, puisque, à en croire tous les précédents historiques, si les baïonnettes sont, en effet, presque toujours le meilleur moyen d'arriver au pouvoir, elles ne sont, par contre, guère bonnes pour « s'asseoir dessus » et y demeurer, et il n'y a aucune raison pour que l'on se trouve, sur ce point, en présence d'une exception à cette vieille et universelle règle.

Serait-ce alors le vertige verbal, cette sorte de « terreur idéologique », favorisée par ces grands courants de mysticisme politique qui entraînent parfois les peuples et leur masquent la dure réalité ?

Peut-être. Ce serait, en effet, se refuser à une réelle compréhension des faits que de nier la portée de cet élément psychologique, surtout en présence de masses aussi peu cultivées que sont les masses russes, composées de grands enfants et, comme tels, accessibles à l'influence des mots sonores qui font miroiter devant les yeux de ceux qui les écoutent des perspectives de progrès social et de fraternité. Pourtant, depuis les cinq années interminables qu'a duré déjà cet atroce régime soviétique, qui n'a fait, en réalité, que piétiner ses principes les plus hautement proclamés, les enfants ont eu le temps de grandir, ils ont eu le temps de devenir capables de se rendre compte de la distance énorme qui sépare l'épouvantable et désastreuse réalité de ces belles idées dont la grandeur et la magie ont servi à leur masquer la plus abominablet yrannie que l'histoire ait jamais eue à enregistrer et dont elle ait jamais eu à rougir.

D'ailleurs, ce sont les précédents mêmes de l'histoire qui nous mènent encore à poser, dans le cas présent, la même question que tout à l'heure. Pourquoi les faits historiques qui se déroulent actuellement en Russie

devraient-ils faire exception à la règle générale ? Pourquoi devraient-ils tendre à faire croire qu'un grand peuple, si inculte soit-il, est capable de résister à toutes les épreuves, à toutes les souffrances du désenchantement le plus absolu, sans réagir, sans se révolter enfin, sans chasser du pouvoir ceux qui l'ont si indignement trompé et ont profité de sa passivité et de son insouciance pour s'emparer, par le fer et par le sang, de postes auxquels rien, ni leur passé, ni leurs capacités, ne leur permettait de prétendre, et dans lesquels ils n'ont pu se maintenir que par le meurtre et la terreur ?

Il n'est plus permis d'en douter : la véritable raison de la stabilité du régime bolcheviste en Russie, son meilleur et son plus puissant appui, *c'est la famine*, cette même famine que l'on s'attendait toujours à voir devenir, au contraire, la cause de sa ruine et qui est, en réalité, son soutien le plus fort, alors que s'avère la formidable faillite de cet essai plus fou que grandiose de la « socialisation » de tous les moyens d'existence, essai qui, lui, n'a pas de précédents dans l'histoire, essai que l'on ne risque pas de voir se renouveler, tant cette désastreuse expérience, dont le peuple russe est victime, a montré combien c'était là un défi à la raison.

Véritable enchaînement des faits, c'est précisément par suite de la « socialisation » de tous les moyens d'existence que la population des villes (qui était et reste toujours et partout la seule vraie force motrice du renversement révolutionnaire du pouvoir existant) est réduite à un état d'esclavage et de prostration beaucoup plus apte à assurer la sécurité du pouvoir que la terreur des baïonnettes.

On peut lire dans les manuels anciens de droit criminel que de toutes les tortures que l'on employait dans le passé, il y en avait une qui, tout en étant d'une simplicité des plus élémentaires, faisait souffrir les suppliciés plus que tous les autres moyens de torture les plus com-

pliqués. Elle consistait à empêcher un prisonnier de dormir plus de cinq minutes. Aussitôt endormi, le malheureux était réveillé par un geôlier spécialement préposé à cette besogne, après quoi on lui permettait de nouveau de se rendormir... pour cinq minutes. Et de nouveau, après cinq minutes de sommeil, recommençait le même jeu qui mettait l'infortuné dans un tel état de fatigue et de faiblesse qu'il était prêt à tout, pourvu qu'on lui donnât la possibil.té de s'endormir de nouveau... encore pour cinq minutes. Et jamais, jamais dans sa vie, le prisonnier n'avait su apprécier le bien-être du sommeil comme il l'appréciait durant ces malheureuses cinq minutes. Aussi, quoiqu'il fût plein de haine contre ses bourreaux, il était prêt à leur baiser les mains au moment où ils lui donnaient la possibilité de profiter de ces 300 secondes de repos...

Or, c'est comparativement le même jeu qui se passe maintenant, mais sur une échelle gigantesque, dans la Russie soviétique. Mais, au lieu de sommeil, il s'agit de la nourriture de la population urbaine. Ayant « nationalisé » tous les moyens d'existence dès le premier moment de son avènement au pouvoir, le gouvernement bolcheviste ne lui distribue chaque jour que la quantité de vivres absolument indispensable à sa nourriture quotidienne, de telle sorte que celui qui reçoit cette maigre portion alimentaire ne meure pas immédiatement d'inanition, mais sache qu'il mourra inévitablement s'il ne reçoit pas le lendemain cette indispensable et minime « ration ». Aussi, de même que le prisonnier privé de sommeil, l'habitant des villes en Russie soviétique, bien que plein de haine contre ses bourreaux, est arrivé à un tel état qu'il est prêt à leur « baiser les mains » et, par la force même des choses, se tourne vers eux pour obtenir sa honteuse ration. Car c'est le seul moyen pour lui de continuer à pouvoir v'vre, si l'on peut appeler *vivre* une semblable existence qui n'a pour horizon qu'une maigre

ration de 1/8 de livre de pain et qu'il faut chaque jour recommencer à mendier. Ni Dante dans son *Enfer*, ni Octave Mirbeau dans son *Jardin des supplices* n'ont imaginé rien d'aussi épouvantable, rien d'aussi monstrueux. Et cela se passe en plein vingtième siècle, en pleine Europe civilisée !...

C'est pourquoi cette « terreur économique » est, sans aucun doute possible, beaucoup plus efficace que la terreur physique ordinaire : aussi répandue et aussi générale que puisse être cette dernière, elle ne peut, en effet, atteindre directement la population entière d'un pays, tandis que l'esclavage que comporte la terreur économique, en établissant une dépendance complète à l'égard de l'autorité despotique, réduit à un véritable état de prostration des centaines et des centaines de milliers d'habitants des villes. De plus, la terreur physique, par sa nature même, ne peut être appliquée, et c'est l'évidence même, qu'à des personnes séparées, douées d'un courage et d'une activité particulière qui peuvent les pousser à prendre l'initiative d'une action révolutionnaire. Du reste, pour que cette initiative réussisse, il est indispensable que ses auteurs soient suivis par des masses plus ou moins importantes, sans quoi il n'y a rien de plus facile pour l'autorité despotique que de faire avorter, dès leurs débuts, tous leurs mouvements insurrectionnels, en les faisant fusiller ou tuer de toute autre manière quand ils n'obtiennent pas le concours des masses.

Or, c'est justement la terreur économique, l'état d'esclavage économique des masses urbaines, qui fait que celles même qui sont profondément hostiles à l'autorité soviétique restent tout à fait inertes et sourdes à toute initiative qui aurait pour but de renverser cette détestable autorité. Quand on ne sait où prendre du pain pour ne pas mourir de faim le lendemain, on est incapable de se révolter contre celui qui, si haï soit-il,

représente malheureusement la seule source des moyens d'existence.

Toutes autres considérations mises à part, entreprendre quoi que ce soit dans cette voie serait briser cette monstrueuse machine à distribuer le pain qui, toute imparfaite qu'elle soit avec sa ration de 1/8 de livre de pain par jour, le distribue tout de même. Si cette machine est brisée aujourd'hui, on craint de mourir demain, même si l'on reste politiquement vainqueur : et ne serait-ce pas la pire des victoires à la Pyrrhus ?

En réalité, il est certain pourtant que cette crainte n'est pas fondée, puisque toute nouvelle autorité, en conservant peut-être, pour les premiers temps, la socialisation du pain, saurait faire sa distribution avec non moins de capacité que l'autorité soviétique. Mais ce qui est vrai aussi, c'est qu'il se passerait au moins quelques jours jusqu'à l'établissement de cette nouvelle autorité et à la réorganisation du ravitaillement de la population, quelques jours durant lesquels il ne serait pas assuré que la distribution des vivres s'effectuerait d'une manière satisfaisante.

Et *ces quelques jours, personne ne peut les attendre*, pour une raison qui, dans toutes autres conditions, paraîtrait étrange, mais qui, dans les circonstances actuelles, n'est que trop plausible : c'est que personne n'a chez soi les quelques livres de farine nécessaires pour pouvoir vivre durant cette période transitoire entre le renversement de l'autorité existante et le commencement du fonctionnement de celle qui lui succéderait.

Et c'est pourquoi l'on se croit obligé de veiller à la conservation de la machine existante et de s'en contenter, tout en maudissant les machinistes et en exécrant leur insuffisance et leur cruauté.

Rien de plus humiliant donc que cet état d'esclavage qu'ont produit la « socialisation » et la « nationalisation » de tous les moyens d'existence et qui, grâce à la famine,

alliée fidèle de l'autorité soviétique, ravale les hommes au degré des bêtes. Même s'il m'était donné de vivre trois vies, jamais je ne pourrais oublier ce spectacle humiliant, et je tiens à ce qualificatif, que j'ai eu l'occasion d'observer à Moscou, — moi professeur de province, qui n'avais pas droit à une « ration » académique, — quand je voyais devant le guichet où l'on distribuait cette misérable ration un long défilé de malheureux qui tendaient leur main, comme des mendiants, pour obtenir des mains d'une demoiselle soviétique 1 /4 de livre de riz ou une malheureuse moitié de hareng. Et l'on pouvait remarquer parmi ceux qui figuraient dans ce défilé pitoyable et lamentable de grands savants, dont les noms sont connus et respectés non seulement dans toute la Russie, mais aussi en Europe et dans le monde entier.

Certes, ce n'est pas pour accuser ces malheureux, ni leur tenir rancune de cette façon d'obtenir, en le mendiant, le pain des mains de l'autorité soviétique que je mentionne de pareils faits. Est-ce que l'on peut accuser un prisonnier politique, même le plus ferme dans ses convictions, quand il reçoit dans sa prison des mains de ses geôliers sa misérable ration de soupe? Dans une prison on n'a aucune possibilité de se procurer de nourriture autrement que des mains des geôliers.

Et la Russie soviétique est une prison immense dont E. Richter ne pouvait certainement pas présumer l'énormité quand, au cours de son fameux duel oratoire avec Bebel, il comparait, le premier, la fantastique organisation socialiste à une grande maison de réclusion.

Les dictateurs moscovites, non seulement méconnaissant les principes du vrai socialisme, mais les foulant à terre à chaque pas de leur néfaste activité, ont prouvé par cette socialisation des moyens d'existence opérée par leurs mains criminelles quelle arme extrêmement dangereuse peut présenter une pareille façon de procéder pour l'organisation de l'autorité politique, sans qu'il

y ait de garanties suffisantes contre les terribles conséquences de la concentration des moyens d'existence dans les mains d'un gouvernement omnipotent. Le « Truck System », qui, on le sait, a toujours fait l'objet des jugements les plus sévères et les plus fondés de tous les hommes de bon sens qui avaient trop de raisons d'y entrevoir un système d'asservissement des ouvriers, n'est vraiment qu'un simple jeu d'enfants comparé au système d'esclavage complet dont l'invention revient à l'autorité soviétique.

Si l'on veut sauver la Russie de la famine, ce qui est impossible sans que le pouvoir bolcheviste cesse d'exister, on devrait faire juste le contraire de ce que l'on fait ; on devrait lui porter secours en donnant du pain non pas aux villages lointains de la région de la Volga, mais à la population des grandes villes comme Moscou et Pétrograd.

Du jour où la grande partie de la population de ces villes ne se verrait plus en face de l'obligation inévitable de conserver cette machine de distribution de 1/8 de livre de pain qu'est pour elle le pouvoir soviétique, on peut affirmer avec certitude qu'elle pourrait recouvrer les forces physiques et morales qui lui sont indispensables pour renverser le gouvernement.

En résumé, en assurant le pain « non soviétique » à deux ou trois villes comme Moscou, Pétrograd, Kiev ou Kharkov, non seulement on n'aurait pas à craindre de consolider le pouvoir bolcheviste, mais ce serait, au contraire, le moyen le plus sûr et le moins coûteux d'arriver, en renversant le bolchevisme par les mains des Russes eux-mêmes, à la reconstruction de la Russie et à la reconstruction de l'Europe.

II

LE SECRET DE LA STABILITÉ DU RÉGIME BOLCHEVISTE AU POINT DE VUE DE LA POLITIQUE DE L'EUROPE ENVERS LA RUSSIE SOVIÉTIQUE

Tout le système de lutte de l'Europe contre le bolchevisme souffre d'un défaut primordial qui n'est rien d'autre que la fameuse question des « dettes russes », ce pilier de la politique européenne à l'égard de la Russie soviétique.

Dans le total des dettes que la Russie a naguère contractées à l'étranger, et notamment en France, la moindre partie en incombe certainement aux intellectuels russes. Mais nous avons contracté, nous autres intellectuels russes, une dette envers la France qui vaut beaucoup plus que tout l'or du monde : nous lui devons presque toute notre civilisation, civilisation qu'ont importée en Russie, il y a plus de cent ans, ceux des émigrés français qui, tout imbus des grands principes de 1789 et pleins d'horreur devant leur dénaturation, trouvèrent en Russie, où à cette époque presque toutes les familles possédaient un précepteur français, un champ exceptionnellement vaste où faire germer les grandes idées françaises.

Le moment est venu peut-être où nous autres Russes, et surtout intellectuels russes, nous devons payer cette grande dette. Si nous voulons le faire consciencieusement, si nous voulons nous consacrer nous-mêmes et persuader nos amis d'Europe de se consacrer avec le plus d'efficacité possible à la défense des bienfaits de la civilisation menacée par le bolchevisme, notre premier devoir dans l'acquittement de notre dette est de commencer à la payer par l'or le plus pur qui puisse exister au monde : la vérité.

Figurons-nous que nous soyons, non pas en 1922,

mais en 1792, que nous nous trouvions non pas à Paris, mais à Vienne, qui était alors le centre de la lutte contre les excès de la Révolution française, figurons-nous qu'il s'agisse de la fameuse question du manifeste de Brunswick, qui devait rappeler la France à la reconnaissance du principe monarchique, de ce même principe de monarchie légale qu'elle renversa avec tant de haine en 1792 pour saluer avec tant de joie sa restauration en 1815, après toutes les secousses de vingt-trois années de lutte.

Figurons-nous qu'un des émigrés français qui se trouvaient à Vienne en 1792 se soit adressé à l'opinion publique européenne et lui ait dit : « Ne commettez pas cette grande faute, ne permettez pas que le duc de Brunswick lance le manifeste projeté. Si vous voulez que l'ordre se rétablisse en France, sans secousses qui puissent être dangereuses pour toute l'Europe, gardez-vous bien d'attiser le feu de ce brasier qui n'est peut-être pas loin de s'éteindre. Sachez qu'en soulevant maintenant la question de la monarchie absolue vous risquez non seulement de compromettre complètement sa cause en France, mais de donner même aux chefs du mouvement révolutionnaire actuel des forces toujours nouvelles pour soutenir la « terreur idéologique » sur laquelle se base ce mouvement. Prenez garde qu'au lieu de mettre fin à ce mouvement, vous ne risquiez de lui donner de nouvelles forces et de fournir à ses chefs de nouveaux points d'appui pour leur influence sur les masses, influence qui est peut-être à la veille de s'épuiser. »

Si, en 1792, quelqu'un de ceux qui connaissaient bien la psychologie du peuple français de l'époque eût tenu un pareil langage, ses conseils se seraient trouvés plus que confirmés par toute l'histoire de cette époque.

Eh bien, ce qu'aurait pu dire ce personnage hardi, en 1792, à propos du manifeste du duc de Brunswick, et ce que l'histoire elle-même a confirmé par la force des faits, tout cela pourrait être répété avec non moins de

fondement à propos de cette fameuse question actuelle des dettes russes.

Je me rappelle très bien que je ne pouvais retenir un sentiment de dépit quand, me trouvant encore de l'autre côté de la frontière soviétique, j'entendais parler des manifestes et des proclamations de l'amiral Koltchak ou du général Dénikine qui énonçaient comme un des principes fondamentaux de leur lutte contre le bolchevisme la reconnaissance des dettes russes envers les pays étrangers. Ils croyaient certainement provoquer par cette proclamation les sentiments de loyauté des masses populaires russes, comme le duc de Brunswick s'attendait à provoquer les sentiments de loyauté du peuple français envers le roi, mais ils arrivaient à des résultats tout à fait opposés, puisqu'ils méconnaissaient le véritable état de leur psychologie qui était profondément anti-capitaliste.

La question des dettes, au lieu de ramener ces masses aux sentiments de loyauté, ne faisait que renforcer seulement leurs sentiments d'indignation contre les « capitalistes », de même que le fameux manifeste du duc de Brunswick ne faisait que donner de nouvelles forces au mouvement anti-monarchiste sur les bases d'une idéologie patriotique et nationale.

Or, l'horreur du « capitalisme » et tout ce qui a un rapport quelconque avec ce terme, c'est pour la Russie, après sa révolution « sociale », à peu près la même chose que l'horreur de la « tyrannie » pour les masses révolutionnaires de 1792. Il suffit, pour pouvoir en juger, de mentionner, à titre de curiosité, que, lors de l'épidémie de choléra en Russie, en 1920, les chefs bolcheviks, qui font, comme on le sait, leur propagande dans les domaines les plus différents par d'énormes affiches couvrant les murs des villes, des gares, etc., n'ont pas trouvé de meilleur moyen pour prévenir la population contre les dangers du choléra que de rédiger leurs affiches en ces

termes : « *Le choléra et le capitalisme, voilà les plus dangereux ennemis du prolétariat.* » Pour faire comprendre et apprécier toute la gravité du danger de l'épidémie de choléra, ils croyaient donc ne trouver de moyen plus sûr et plus éclatant que de la mettre au niveau du danger le plus incontestable : celui du « capitalisme ».

Cette considération est d'une portée d'autant plus grande qu'elle intéresse non seulement la Russie soviétique, mais toute l'Europe actuelle.

En effet, qu'est-ce, en somme, que la « question russe », la question de la lutte contre le bolchevisme ? Ce n'est pas certainement une question de « politique extérieure », mais une question de politique intérieure pour chaque pays de l'Europe. Examinons, par exemple, la manière dont un ouvrier anglais peut envisager cette question des dettes russes. Pour celui-ci qui souffre du chômage et qui a la naïveté de croire que la cause de ce chômage réside, quant à la question russe, non pas dans le système néfaste du gouvernement russe actuel, qui a paralysé toutes les facultés de production du peuple russe, mais dans le système du « blocus », — pour cet ouvrier donc l'acte de mettre comme condition à la cessation de ce « blocus » le paiement des dettes tsaristes aux « capitalistes » européens ne peut certainement pas contribuer à apaiser ses sentiments « naturels » de prolétaire contre les capitalistes.

Il faudrait en conséquence que les gouvernements européens se rendissent bien compte que, dans leur lutte contre les idées destructives du bolchevisme, une des conditions les plus essentielles du succès est non seulement d'attendre le moment où les bolchevistes se compromettront définitivement, par leur banqueroute économique, aux yeux du prolétariat européen, mais d'y contribuer aussi, par leur propre action, et ce n'est certainement pas par la voie des conditions touchant la reconnaissance des dettes qu'il leur faudrait procéder, mais

par une autre voie dont leur politique, dans ce domaine, ne nous a montré que des ébauches trop insignifiantes pour que l'on puisse en faire état.

Cette voie, où ils devraient s'engager franchement, ce serait exclusivement la voie des conditions capables d'endiguer et d'arrêter cette œuvre destructive qui s'opère dans le pays du bolchevisme, destruction de la liberté individuelle, destruction des grands principes d'égalité, destruction de toutes les bases fondamentales de la civilisation.

Les chefs du bolchevisme russe ont malheureusement offert à l'Europe un trop grand choix dans leurs procédés sous ce rapport. Et si les gouvernements savaient mettre au premier plan non pas cette fameuse question des dettes russes que la Russie ne pourra jamais payer sans l'établissement du principe de la liberté individuelle russe, mais la reconnaissance par les Soviets du principe de la liberté, de la liberté individuelle, de la liberté politique, alors le concours et les sympathies des masses populaires européennes seraient beaucoup mieux assurés à la politique de leurs gouvernements envers les Soviets, que lorsque cette politique a pour pivot la question des dettes russes.

Si l'on veut arriver à la reconstruction de la Russie et à la reconstruction de l'Europe, ce qui est impossible sans que le pouvoir bolcheviste cesse d'exister, on devrait donc, encore ici, faire juste le contraire de ce que l'on fait : on devrait commencer par comprendre qu'il n'existe pas, peut-être, de moyen plus sûr de compliquer l'intervention de l'Europe dans les affaires de la Russie, intervention qui devra, tôt ou tard, se produire, que de prendre pour un des piliers de la politique européenne envers ce pays la question des dettes russes. Au contraire, en intervenant, par exemple, quoique sans aucun « droit » juridique formel, dans la question de la délivrance des milliers de prisonniers politiques dont sont remplies les

geôles soviétiques, l'Europe pourrait rendre le moment du recouvrement de ses dettes dix fois plus proche qu'en insistant sur leur reconnaissance par les bolchevistes. Ce n'est en effet qu'après que le pouvoir bolcheviste aura été renversé que la Russie pourra retrouver ses capacités de production, première et indispensable condition de la possibilité d'acquitter ses dettes.

Un point encore devrait retenir particulièrement l'attention des gouvernements, dans leur lutte contre l'expansion des idées bolchevistes. C'est celui même qui fut méconnu, il y a plus de cent ans, pendant les premières années de la Révolution française : celui de la dignité nationale d'un peuple qui, tout en souffrant de tous les malheurs d'une situation due à son propre gouvernement, devient capable d'oublier tous ses griefs contre ce dernier, lequel peut alors trouver dans la façon dont le traitent les gouvernements étrangers un appui pour la défense non seulement de ses propres intérêts, mais aussi des intérêts de toute la nation, des intérêts de la dignité nationale.

Sous ce rapport, je dois dire que si, par exemple, la Pologne, pendant sa guerre avec la Russie soviétique, avait eu assez de perspicacité politique pour savoir bien tirer une ligne de démarcation entre les bolchevistes, en tant que détenteurs actuels du pouvoir en Russie, et la Russie elle-même, elle aurait pu arriver à des résultats beaucoup plus stables et beaucoup plus sûrs que ceux du traité de Riga.

De même pour ne pas négliger les précédents historiques et avoir l'air de prophétiser sans raisons suffisantes, alors que ce qui pourrait sembler une prophétie n'est en somme qu'une déclaration logique tirée des leçons et des expériences de l'histoire, j'en appellerai au passé, un passé encore récent, quoique il date d'une centaine d'années, et je me permettrai d'émettre l'opinion que professent d'ailleurs les gens du pays le plus réaliste

du monde, les Etats-Unis, c'est que l'époque que nous, traversons verra aussi, un jour plus ou moins proche, son congrès de Vienne, sa « Chambre de révision ».

Or, il est permis d'affirmer avec certitude, dès maintenant, que, parmi les changements de territoires qui se réalisent actuellement ou viennent de se réaliser aux dépens de la Russie, il y en aura qui ne seront pas assez stables pour survivre à l'arrêt de ce futur tribunal. Qui sait, en effet, si beaucoup de ces changements ne subiront pas le même sort que durent subir les éphémères royaumes de Westphalie, de Naples, etc...créés à une époque qui seule dans l'histoire peut être comparée à la nôtre, malgré cette différence qu'alors c'était la France révolutionnaire qui créait ces changements, en prenant ces territoires aux Etats limitrophes, tandis que maintenant c'est la Russie «révolutionnaire » qui laisse temporairement prendre ses territoires par les Etats voisins. Pourtant, les Polonais avaient un moyen sûr, non seulement de s'assurer contre les vicissitudes que peut apporter l'avenir, mais même d'influencer cet avenir dans une orientation qui aurait pu être beaucoup plus avantageuse, tant pour la Pologne elle-même que pour la Russie et pour toute l'Europe. Ce moyen aurait été de faire savoir au peuple russe, à l'Europe, au monde entier, que la Pologne ne combattait pas la Russie pour lui arracher des territoires, mais que les troupes polonaises ne s'étaient mises en campagne que pour délivrer le peuple russe de ses geôliers bolchevistes, que pour l'aider à se défaire de ses bourreaux. Il aurait fallu que cette guerre ne fût pas une guerre de conquête, mais une croisade sainte, non pas contre un grand peuple, mais contre le joug barbare sous lequel il est asservi.

On ne sait peut-être pas assez en Europe que, lors de la guerre entre la Pologne et la Russie soviétique, tous les murs des édifices, gares, etc... étaient couverts par des affiches du gouvernement soviétique, dont la teneur

était au moins inattendue de la part de ceux qui ont fait toute leur « révolution sociale » sous le pavillon de ce mot d'ordre fameux du manifeste communiste de Karl Marx : « Les travailleurs n'ont pas de patrie. » Ces affiches ne contenaient rien d'autre qu'une proclamation rédigée comme d'ordinaire dans le style lapidaire de la littérature propagandiste soviétique, en ces quelques mots : « *Tout le monde à la défense de la Patrie !* »

Je connais personnellement des officiers russes, des plus contre-révolutionnaires, qui, lors de la guerre entre la Pologne et la Russie soviétique, raisonnaient de la sorte : « L'autorité soviétique, que je hais de tout mon cœur, n'est qu'un phénomène passager et temporaire, tandis que la Russie, la patrie, est pour moi une idée éternelle, une idée sainte. Si les Polonais ne faisaient la guerre que contre le pouvoir soviétique, non seulement je n'aurais pas levé un seul doigt pour défendre ce pouvoir, mais j'aurais été capable de m'enrôler dans les rangs des troupes polonaises pour combattre avec elles les bourreaux de la Russie. Mais dans les conditions actuelles, quand il s'agit de la défense des territoires de la Russie, je ne puis pas hésiter à me ranger sous le commandement de n'importe quelle autorité, même soviétique, si cette autorité vient défendre ma patrie contre l'invasion étrangère. »

Des centaines et des milliers d'officiers russes, suivant l'exemple donné par le général Broussilow, ont fait ce raisonnement, se sont tenus ces propos et non seulement ne se sont pas soustraits à la mobilisation proclamée par le gouvernement soviétique, mais se sont empressés de lui proposer leurs services dans cette guerre contre la Pologne.

Mais alors, objectera-t-on, comment aurait pu faire la Pologne pour discerner entre la Russie et le gouvernement soviétique russe ? La réponse est bien simple et ramène à ce que nous disions plus haut. Le gouverne-

ment polonais n'avait qu'à déclarer qu'il faisait la guerre non pas au peuple russe, non pas au pays russe, mais à son gouvernement soviétique : il n'avait qu'à le prouver en déclarant que tout en prenant possession temporaire des territoires qui ne sont pas essentiellement polonais, il était prêt à remettre l'attribution et la possession définitive de ces territoires jusqu'au moment où il y aurait en Russie un vrai gouvernement qui exercerait son autorité non pas comme un usurpateur heureux, mais comme un représentant honnête de la volonté nationale. Si la Pologne avait agi de la sorte, on peut affirmer, sans risquer de tomber dans le domaine de l'utopie, que non seulement les Polonais n'auraient pas vu les troupes soviétiques arriver jusque sous les murs de Varsovie, mais que cette guerre se serait réduite pour eux à une marche triomphale accomplie sans coup férir jusqu'à Moscou. Ce serait la population russe elle-même, dans sa grande partie déjà déshypnotisée de la terreur idéologique bolcheviste, qui leur aurait prêté son appui pour renverser le joug des usurpateurs.

Que s'est-il passé au contraire ? Au lieu de suivre cette voie qui aurait pu assurer à la Pologne la gratitude des meilleurs éléments du peuple russe et de son futur gouvernement, et par cela même asseoir les fondements de ses rapports avec la Russie future sur des bases beaucoup plus avantageuses, parce que plus stables, que les garanties aléatoires du traité de Riga, le gouvernement polonais a préféré s'engager dans une voie tout à fait opposée. Mais « la séance continue », l'histoire poursuit sa marche en avant, et il n'est même pas besoin d'être un patriote russe pour émettre l'opinion que des actes tels que le traité de Riga ne peuvent contribuer à l'assainissement politique de l'Europe.

On a malheureusement trop de raisons de se demander, aussi bien au point de vue de l'avenir qu'au point de vue actuel, si la situation de ceux de ces territoires

qui ont été organiquement liés à la Russie par la civilisation russe ne peut être fertile en dangers pour la paix du monde comme terrain de l'activité bolcheviste, malgré les sentiments de dégoût et de haine que nourrit leur population contre le pouvoir soviétique. Telle est, par exemple, la situation des territoires cédés par le traité de Riga, telle est aussi celle de la Bessarabie, puisque, dans l'état actuel de leur annexion « définitive » à d'autres pays, la partie pro-russe de leur population présente, par la force même des choses, un milieu où les bacilles bolchevistes peuvent trouver facilement à se développer et cela pour les mêmes raisons qui ont poussé les officiers russes « contre-révolutionnaires » à se battre dans les rangs de l'armée rouge contre la Pologne.

C'est pourquoi on est en droit de se demander, non pas en considérant le seul point de vue des sentiments des patriotes russes, mais celui des intérêts de l'Europe et peut-être même des états limitrophes de la Russie, comme la Pologne et la Roumanie, si la question des territoires sus-mentionnés n'aurait pas dû recevoir une meilleure solution que celle qui lui a été définitivement donnée. N'aurait-il pas mieux valu s'en tenir, pour ces territoires, à une solution qui, en excluant pour les bolcheviks la possibilité de spéculer sur les sentiments patriotiques russes, aurait permis aux deux parties de la population de ces territoires, pro-polonaise et pro-roumaine d'un côté, de l'autre pro-russe, de garder l'espoir d'une solution vraiment définitive, librement consentie de leur sort, non pas au moment si compliqué de la domination bolcheviste en Russie, mais après que cette domination aurait pris fin ?

Pour arriver à ce résultat qui, seul, aurait pu donner satisfaction aux principaux intéressés, on aurait pu, par exemple, instituer pour ces territoires une sorte de « moratoire » territorial, une situation internationale provisoire intérimaire pour un certain nombre d'années.

On aurait spécifié de plus que l'autorité, dans telle province, devait appartenir à la Pologne et à la Roumanie tant que durerait le régime soviétique en Russie, ou pour un temps déterminé, cinq, dix ans, temps renouvelable si, à son terme, les bolcheviks eussent toujours été au pouvoir à Moscou. Après quoi le sort de ces territoires aurait été réglé par un plébiscite de la population. Les droits de la Pologne et de la Roumanie auraient pu même être renforcés comme agissant en qualité de mandataires de toute l'Europe, ce qui aurait eu l'avantage de garantir de la part de celle-ci, le cas échéant, une aide et une protection beaucoup plus efficaces que la ratification par différents Etats de la réunion de ces territoires à leurs nouvelles patries. D'un autre côté, ce régime provisoire, qui aurait duré tant que les bolcheviks eussent été à la tête de la Russie ou pendant une période déterminée, aurait été suffisant pour la Pologne ou la Roumanie pour se garantir, par un système de gouvernement sage et bienveillant envers tous les éléments de la population, un plébiscite favorable et pour se rallier même les voix de ceux qui se montrent les plus opposés au détachement de ces territoires de la Russie.

Dans tous les cas, une pareille combinaison eût pu servir de manière d'agir la plus sûre pour arracher aux bolcheviks toute arme d'agitation basée sur les sentiments patriotiques hostiles à un détachement effectué comme définitif à un moment où la vraie Russie était sans aucune force pour y donner son assentiment ou pour en empêcher la réalisation.

En parlant des territoires en question, il faut encore ajouter que l'on peut très bien envisager comme possible, pour ne pas dire probable, l'idée de leur invasion par les bolcheviks. Sans vouloir préjuger des qualités des armées polonaise ou roumaine, que l'on prétend être à un haut degré de perfection, on peut admettre évidemment, par exemple, qu'un soldat du « vieux royaume », comme

on appelle en Roumanie les premiers territoires constitués en 1878 en un Etat indépendant, n'hésitera pas à tirer sur les soldats de l'armée rouge, si cette armée passe la frontière. Mais il y a une autre question, c'est de savoir si ce soldat hésitera à tirer non sur les soldats de l'armée rouge, mais sur ses propres compatriotes, les paysans de Bessarabie. Il n'est pas douteux, en effet, que si les bolcheviks se décident à entreprendre une invasion, ils commenceront par placer devant eux, en avant-garde, des groupes de paysans de Bessarabie, chez qui ils ne cessent de faire de la propagande bolcheviste. Dans ce cas, qui dit que le soldat roumain, au lieu de tirer contre ces paysans qui seront ses compatriotes, ne fera pas cause commune avec eux ? On verrait alors reprendre par les armes ce qui aura été pris par les armes, et les traités existants ne serviront plus à rien.

Tout cela pour montrer que le moyen employé par la Pologne et la Roumanie pour s'approprier des territoires russes contenait en lui des germes de conflits futurs, et par cela même n'était sans doute pas celui dont ces pays auraient dû user.

Ici encore, et nous le répétons pour la troisième fois, si l'on voulait se préserver contre les dangers qui peuvent menacer l'Europe au point de vue de la sécurité et de la stabilité des frontières entre la Russie soviétique et les Etats qui lui sont limitrophes, on devait faire juste le contraire de ce qui s'est fait en réalité. Non seulement il ne fallait pas profiter d'un moment soi-disant favorable pour enlever à la Russie des territoires dont le caractère non-russe est loin d'être prouvé, mais il fallait, tout en donnant aux populations de ces territoires la possibilité de se soustraire à la domination bolcheviste, se conduire à leur égard avec sagesse et réserve pour ne pas donner aux bolcheviks la possibilité de spéculer sur les sentiments patriotiques russes de ces populations.

III

(PERSPECTIVES APRÈS GÊNES ET LA HAYE)

Il nous reste à nous demander si la réalisation des projets ayant trait aux conférences de Gênes et de La Haye ou à toute autre conférence semblable où pourrait être faite une tentative d'arriver à un compromis avec le gouvernement bolchéviste, si cette réalisation serait vraiment capable d'amener à un résultat excluant les dangers qui résultent de l'orientation guerrière de ce gouvernement.

On se rappelle la fameuse parole lancée un jour par Jules Guesde, en parlant de la Société « capitaliste », que la guerre est aussi fatalement en elle, que le choléra aux bouches du Gange.

Or, jamais cette parole ne s'est mieux appliquée qu'aux Soviets, qui sont pourtant tout l'opposé d'un régime capitaliste. Un gouvernement qui a pris naissance dans des flots de sang, qui n'a cessé de proclamer pendant quatre longues années qu'il n'avait qu'un seul idéal, celui de « couper la gorge à tous les bourgeois » du monde, un gouvernement qui n'a su que détruire tout ce qui était vivant dans un grand pays comme la Russie, toute sa civilisation, toute son industrie, toute son agriculture, un gouvernement qui a su accomplir une tâche aussi inconcevable que celle de la transformation du grenier de l'Europe en un royaume de la famine, un tel gouvernement ne peut être qu'un agent de la guerre, cette personnification suprême de la destruction et de la mort.

Il suffit, en effet, de mettre en regard des faits comme, d'un côté, une famine épouvantable telle que le monde n'en a jamais connu de semblable, et, de l'autre, le maintien d'une armée qui est la plus forte en nombre de tout l'univers, pour comprendre le vrai sens de la fameuse « évolu-

tion» du gouvernement bolchéviste, des tendances soi-disant pacifistes que l'on a cru discerner dans sa politique de cette dernière année, de ses insistances pour la convocation d'une conférence internationale aux fins de voir les gouvernements bourgeois traiter d'égal à égal avec les Soviets. Tout cela n'est, en réalité, qu'une campagne diplomatique n'ayant qu'un seul but, celui de la préparation psychologique d'une « bonne » guerre. Les bolcheviks désirent, avant que n'éclate cette guerre, créer dans l'esprit des masses populaires non seulement de la Russie, mais de toute l'Europe l'impression qu'ils ne l'entreprennent qu'à contre-cœur, contre leur propre désir, après avoir épuisé tous les moyens d'arriver par une voie amiable à défendre les intérêts du prolétariat et à faire aboutir ses justes revendications. C'est pour cela seulement que le gouvernement soviétique, qui ne cesse pas un seul moment de rêver à la révolution mondiale, s'est offert le luxe de s'humilier dans son auguste dignité prolétaire, au point de s'adresser à l'Europe « bourgeoise » pour lui demander de secourir la population affamée de la Russie. En effet, il ne pouvait qu'envisager deux résultats également favorables pour lui. Ou cette Europe montrerait assez d'abnégation pour assumer la tâche de nourrir un pays comme la Russie, et cela non pour une seule année, mais pendant autant d'années que durerait le pouvoir soviétique, véritable et unique cause de la famine, tandis que, pendant ce temps, lui-même ne ferait qu'augmenter de plus en plus sa force armée qui est une menace constante pour l'Europe. Ou, cas beaucoup plus probable, l'Europe ne témoignerait que peu d'empressement pour une pareille tâche et alors le gouvernement soviétique, une fois tous ses préparatifs, pour livrer cette bataille décisive, terminés, aurait beau jeu pour dire au peuple russe :

« Vous pouvez vous rendre compte maintenant jus-

qu'à quel point nous avons poussé notre abnégation en ne pensant qu'au bien du prolétariat ; vous voyez que nous ne nous sommes arrêtés devant rien pour vous sauver de la mort et de la famine. Comme l'héroïne de la légende classique, Lady Godiva, qui n'hésita pas à parcourir toute nue les rues de toute une ville pour en sauver la population par ce sacrifice, nous ne nous sommes pas arrêtés devant le sacrifice suprême en immolant notre dignité auguste de gouvernement prolétaire sur l'autel de notre fidélité aux intérêts du prolétariat !

« Vous pouvez constater maintenant toute la bassesse, toute l'ignominie de ce misérable régime capitaliste. Nous avons fait le possible et l'impossible pour obtenir de lui le pain qui est nécessaire pour sauver vos vies ! C'est en vain que nous l'avons supplié de vous secourir. A nos appels, il n'a pas répondu. Il n'a rien voulu entendre, rien voulu écouter. Eh bien ! maintenant, c'est à votre tour d'agir ! Ce pain que l'on vous refuse, c'est à vous d'aller le prendre, par la force, dans les mains de ceux qui se sont montrés impitoyables envers vous.

« Maintenant, c'est à votre tour, à vous. Allez et prenez vous-mêmes ce pain que l'on vous refuse ! »

Et Trotzky, ce nouveau « Napoléon », d'adopter une attitude napoléonienne et de s'écrier, en imitant les généraux glorieux de l'histoire devant leurs troupes, à la veille de l'attaque d'une forteresse : « Soldats, je vous la donne, cette forteresse, je vous la donne cette Europe, la forteresse des capitalistes et des bourgeois ! »

Quelle sera la première de ces « forteresses » ? Vers quel pays les chefs du bolchevisme pousseront-ils leurs armées ? C'est une question où il serait certaiment téméraire de prophétiser.

Cependant, sans vouloir faire de prophéties, mais en se mettant seulement à la place de ces chefs, on peut supposer que ce n'est pas vers le Nord, ni même vers la Pologne qu'ils tourneront les yeux, et cela pour

de nombreuses raisons qu'il est facile d'énumérer.

Pour la Finlande, en effet, on peut dire, sans risquer de se tromper, que ce pays ne peut les intéresser, à cause de sa situation territoriale même qui est à l'écart des grandes voies de l'Europe. De plus, c'est ici qu'ils pourraient le moins compter sur les sympathies des masses d'un pays qui n'a jamais rien eu de commun avec la civilisation russe et où le nom de la Russie a laissé, surtout pendant le dernier règne, des souvenirs trop malencontreux.

Quant aux autres petits États, tels que l'Esthonie et la Lettonie, où la domination russe n'a pas laissé de trop mauvais souvenirs, l'autorité soviétique (dont toute la politique, il ne faut pas l'oublier, n'est basée que sur une habile spéculation sur des grands mots sonores), doit se sentir particulièrement gênée à leur égard par le fait qu'elle a été un peu leur marraine au moment de leur naissance. Et ceci, en vertu du fameux principe de « l'auto-détermination » des peuples, proclamé par elle avec tant de force lors de son ascension au pouvoir, ce qui ne l'empêche pas de le fouler aux pieds dans les pays qui sont assez éloignés de l'Europe, comme, par exemple, la malheureuse Georgie. Aussi, pour les Soviets, commencer leur action « libératrice » en Europe par l'asservissement de petits pays comme l'Esthonie et la Lettonie, situés presque au centre de l'Europe et récemment formés en vertu du principe « d'auto-détermination », ce serait quelque peu exagéré. En outre, on ne peut nier que, tout en ne gardant pas de trop mauvais souvenirs de la domination russe, ces pays ne nourrissent pas non plus des sympathies particulières envers la Russie ; en effet, c'est la culture allemande qui s'est implantée dans ces pays que l'Allemagne ne se cache pas d'envisager comme son « Hinterland », et ce ne serait certainement pas un acte de sagesse politique de la part des Soviets que d'orienter leur politique

guerrière dans une direction qui puisse faire naître des appréhensions du côté de Berlin.

Restent la Pologne et la Roumanie.

Ici, la position « idéologique » des Soviets paraît être plus forte, d'autant que les territoires ci-devant russes de ces deux pays, loin de former quelque Etat indépendant en raison du droit d'auto-détermination, font partie d'autres Etats qui les ont « annexés ». Cependant, en ce qui concerne la Pologne, il existe une série de considérations qui doivent compliquer la tâche d'une offensive dans cette direction.

Tout d'abord, la population des territoires même les plus proches de la Russie n'est pas assez homogène et comporte beaucoup d'éléments polonais : or, par l'expérience déjà faite pendant la première guerre avec la Pologne, les Soviets ont eu l'occasion de se persuader que les sentiments ataviques de haine de ces éléments contre tout ce qui est moscovite rend les masses populaires polonaises peu sensibles même aux mots d'ordre soviétiques les plus sonores, quand c'est par une bouche moscovite qu'ils sont proclamés.

De plus, porter la guerre en Pologne, ce serait, pour les Soviets, se trouver en présence de difficultés particulières au point de vue international. En effet, cet Etat est plus qu'aucun autre protégé par le fait même de sa résurrection récente après plus d'un siècle d'esclavage politique, ce qui lui assure non seulement la protection des gouvernements européens qui le considèrent comme leur propre création, comme un des symboles de la victoire remportée dans la grande guerre, mais aussi les sympathies de la plupart des peuples que représentent ces gouvernements.

Par contre, il y a un pays où une offensive soviétique non seulement ne serait pas accompagnée de toutes ces difficultés, mais pourrait présenter, au contraire, des avantages particuliers, au premier rang desquels on peut

placer ce résultat inappréciable pour la Russie soviétique affamée de se procurer du pain ». Ce pays, c'est la Bessarabie.

La Bessarabie, « annexée », comme on sait, lors de la Révolution Sociale Russe, à la Roumanie, voilà la direction la plus avantageuse et la plus naturelle où doivent se tourner les yeux des dictateurs du Kremlin.

Je base ce point de vue non sur un sentiment personnel, mais sur ce que les faits eux-mêmes semblent avoir accumulé le plus possible d'arguments en faveur de cette hypothèse.

Tout d'abord, la Bessarabie est peut-être la seule province frontière de l'ancienne Russie où les bolcheviks, dans leur gaspillage sans précédent de territoires, ne se soient pas destitués des droits qui appartenaient à la Russie. En conséquence, non seulement ils peuvent, du point de vue « juridique », prétendre sauvegarder les droits russes sur cette province, mais, au point de vue « idéologique », c'est probablement le seul pays limitrophe qui puisse être un terrain favorable à leur spéculation sur les sentiments nationaux et patriotiques des masses.

Pour ne pas être mal compris, je m'empresse de déclarer que, s'il était imaginable que la Russie dût rester sous le pouvoir des bolcheviks, je serais le dernier à nier que, pour le bien-être même de la population russe de la Bessarabie, que je connais assez bien, ayant passé six mois dans ce pays lors de ma fuite de la Russie soviétique, l'autorité roumaine ne soit un véritable bienfait comparée à l'autorité russe soviétique. Mais je ne suis pas sûr que la solution qu'a reçue la question de Bessarabie soit de nature à garantir suffisamment tant les intérêts de la Russie que ceux de la Roumanie (par rapport à cette province).

Tout d'abord, il faut considérer que cette province, exceptionnellement riche en produits du sol, est un pays

de paysans par excellence, et que la population rurale y joue le premier rôle. Or, cette population rurale , comme toujours beaucoup moins cultivée que la population des villes, s'est trouvée pendant la domination russe dans une situation qui ne peut même pas être comparée, par exemple, à celle de la population de la Pologne, qui a enduré tant de maux, surtout au point de vue des questions religieuses, qui ont une si grande importance dans cette classe.

On sait, en effet, que la population de la Bessarabie est orthodoxe, c'est-à-dire coreligionaire du peuple russe, et que l'annexion de la Bessarabie à la Russie non seulement n'a pas été un fait de conquête, mais bien la libération de ce pays du joug ottoman, qu'il subissait alors à cette époque, la Roumanie ne s'étant constituée définitivement, également grâce à la Russie, que par le traité de Berlin de 1878.

Rien d'étonnant, dans ces conditions, que la classe paysanne de la Bessarabie, province qui a toujours servi à la Russie de porte naturelle pendant toutes ses guerres contre la Turquie, à la suite desquelles les chrétiens des Balkans furent libérés du joug ottoman, rien d'étonnant que cette classe garde pour la Russie, en tant que telle et indépendamment du pouvoir qui la régit, des souvenirs et des sentiments dont les bolcheviks, maîtres dans l'art de jouer avec les grands sentiments, ne manqueraient pas de se servir pour le triomphe de leur cause.

La question de la Bessarabie paraît être d'une importance d'autant plus grande qu'en supposant même que les bolcheviks n'y entreprennent pas immédiatement, en cas de succès, une marche plus en avant, on est fondé à se demander si, après s'être persuadés de la difficulté d'entraîner les masses populaires plus cultivées de l'Europe occidentale, les maîtres du Kremlin qui mettent non sans fondement, comme on le sait, beaucoup d'espoir dans le succès de leurs idées en Orient, ne prendront

pas ou n'ont pas déjà pris la décision d'orienter la Révolution mondiale dans la direction des Balkans. Comme il a déjà été dit, c'est justement dans ces pays qu'ils peuvent rencontrer des masses populaires non seulement moins cultivées et moins aptes à la critique du bolchevisme que le prolétariat européen, mais conservant en outre un pieux souvenir atavique à la Russie « libératrice ».

Les grands procès communistes qui ont eu lieu non seulement en Roumanie, mais aussi en Yougo-Slavie, où a été découverte une conspiration contre le roi et les ministres, les événements qui viennent d'avoir lieu dernièrement en Bulgarie prouvent éloquemment que Moscou ne laisse pas cette direction des Balkans hors de ses prévisions.

Le danger bolcheviste n'est donc pas dans une invasion des troupes bolchevistes *russes* en France ou en Angleterre. Il réside dans l'éventualité de troubles d'ordre social en Europe sous l'influence de succès militaires que les bolcheviks pourraient remporter dans tel ou tel pays limitrophe de la Russie.

La Russie, dans son état de prostration actuel, est incapable de renverser par elle-même le joug bolcheviste. Quand l'heure aura sonné, ce n'est qu'avec l'aide de l'Europe qu'elle pourra revenir à son état normal. Mais cette heure ne sonnera qu'après une tentative militaire bolcheviste et seulement dans le cas où les gouvernements européens auraient su assurer dans leur politique intérieure un état de choses tel que les masses populaires, entrant de plus en plus dans la voie du désenchantement à l'égard du bolchevisme, n'hésiteraient pas à suivre leurs gouvernements dans la défense de l'ordre social contre la force destructive du régime soviétique.

Or, il y a actuellement deux systèmes politiques des gouvernements européens à l'égard du bolchevisme, systèmes qui semblent s'être personnifiés dans les figures

de deux grands hommes d'État : M. Lloyd George et M. Poincaré. Chacun de ces deux systèmes a ses qualités et ses défauts. L'un a la grande qualité de se montrer intransigeant à l'égard des Soviets ; mais son défaut ne consisterait-il pas dans un manque de souplesse vis-à-vis des éléments européens qu'il serait particulièrement important de ne pas surexciter pour ne pas créer un terrain favorable au développement des idées bolchevistes ?

M. Lloyd George, lui, ne manque certainement pas de cet art de la souplesse. Malheureusement, cette qualité du premier ministre anglais est, si l'on peut dire, mal placée : au lieu d'être appliquée dans la politique intérieure du pays par la voie des grandes réformes sociales qui sont à l'ordre du jour et qui pourraient seules former une digue sûre contre les dangers du bolchevisme, il s'ancre dans l'idée que la panacée qui doit restaurer le calme social en Europe est une politique de souplesse à l'égard des Soviets.

Or, ici et encore une fois, l'unique moyen de garantir la sécurité de l'Europe serait de faire justement le contraire de ce que font les deux grands chefs de la politique européenne : ni intransigeance seule envers les Soviets, sans que des mesures soient préalablement prises pour assurer l'harmonie à l'intérieur de l'Europe ; ni souplesse à leur égard, palliatif illusoire et d autant plus dangereux qu'il fait perdre de vue le véritable remède, la pacification de l'Europe.

C'est de la concorde sociale et des efforts larges et sincères pour la réaliser que l'on doit surtout attendre la préservation contre le péril bolcheviste.

A. GOROVZEV

Ancien professeur aux Facultés de Droit de Perm et de Pétrograd.

EN PATROUILLE

—

Sale nuit de novembre 1914. Pendant que l'offensive des vents contre l'averse faisait rage, la lune balançait sa vieille lanterne. Des nuages chevelus blanchis par endroits tournoyaient sur une région couverte de broussailles, hérissée d'arbres en effusion, trouée d'un réseau de chemins. Entre les ronces et les touffes, les escouades en armes, alertées, arrêtées, aux écoutes, enchevêtraient leurs croupes difformes, noires à reflets métalliques.

— C'est pour aller au bois des Chiens.

Marchant sur les mains et les genoux, Verquilleux se détachait à peine. Il retenait son souffle, il articulait si profondément les syllabes qu'elles semblaient venir du vent.

— En reconnaissance, toute la compagnie, jusqu'au matin.

On avait franchi la ligne des avant-postes. Le paysage grouillait comme une multitude. La boue avait la couleur des cadavres dépecés. Comme le vent et la pluie alternaient, on pouvait par intervalles entendre un homme marcher ou le distinguer sur fond clair s'il n'était pas vêtu de gris. Pensée irritante.

Le type qui restera sur le carreau est bon pour faire un mort.

Il y a des crécelles plein les buissons.

Ces crinières sifflantes.

Des charges de hulans dans les nuages.

Applique-t-on son regard sur un arbre, il bouge, et les yeux pleurent.

Un casque à pointe sur chaque souche.

Le lieutenant de Loynes rassembla la première section, qu'il connaissait mieux, et demanda cinq hommes pour la patrouille de tête. L'émotion altérait sa voix. Personne ne répondit.

Ce que voyant, Claude Lunant fut sur le point de parler, mais se retint à cette pensée : j'aurais l'air de vouloir faire le malin ; aussitôt suivie de cette autre : trop de risque.

Le lieutenant désigna le sergent Vollande, puis Brâillon de la première escouade, Poriette de la deuxième, Bourgeois de la troisième, un homme de la quatrième, enfin Duclos le braconnier. Le sang de la honte afflua dans les veines de Claude Lunant. Je les vaux bien, songeait-il.

— Lunant !

Son épine dorsale vibra comme une tringle.

— Vous serez chef de patrouille à vue, à gauche, avec quatre hommes. Choisissez-les. Le caporal Foutand ?

— Présent.

— La même chose à droite.

Claude Lunant s'agite, s'embrouille, entre à la fois en action et en colère, cherche du sang-froid et son paquet de pansement. Il se baisse.

— Que faites-vous ?

— ... mes lacets de souliers.

Émotions violentes, contradictoires : ce n'est pas mon affaire, moi, pas gradé. Qui choisir ? et s'ils refusent ? Allons, idiot, bouge, parle. Et s'ils sont tués ? et toi ? Agis.

Des mouvements bizarres contractaient ses doigts sur son fusil.

Il désigna quatre hommes. Les crécelles des buissons répondirent : ils n'ont pas confiance en toi.

Son cœur serré lui fit mal. Assurant sa voix :

— On n'est pas encore tués, quoi ! Je paye le vin chaud en rentrant.

La compagnie, le troupeau piétinant, adressait à la guerre des jurons étoffés.

Morot, Garnier, Gaudemèche, Basset, quatre ombres, s'approchèrent de Claude.

— Vous deux à gauche, vous deux à droite, trois pas les uns des autres. Attention à vos fusils. Tous sur la même ligne.

Il s'engage dans le taillis. Ses coudes et ses épaules ramaient. Une puissance le poussait en avant des autres depuis qu'il était leur chef. Les branches sèches cassées échauffaient les oreilles. Ornières, cailloux, teupes rejetaient les pas aveugles. Les fronts suèrent. Les jambes portèrent des entrailles creuses.

★

Il devint impossible d'apercevoir la troupe à droite, à cause des fourrés, mais on entendait froissements et cliquetis. Gaudemèche, qui se trouvait à l'aile longeant l'inconnu, éprouvait une paralysie croissante du côté gauche, de même Garnier à côté de lui.

Avec la lune, les nuages en translation générale du sud au nord, tandis qu'on se dirigeait de l'ouest à l'est, jouaient un jeu sinistre. Elle trahissait en éclairant de face. Ils répandaient une obscurité subite et obstruaient la marche : branches lancées en crocs en jambes, arbustes aux doigts épineux griffant les pattes d'épaules. Pans de capote retenus. Tentatives de strangulation. On trébuche, on s'arrache. L'ennemi happe la pensée.

S'il ne nous voit pas, il nous entend ? Quel est le bougre qui tombe dans l'eau comme un paquet ? Une branche roide me cingle : fulgurations étincelantes dans les broussailles. Ces crécelles sont des squelettes. Ces lianes sont des lassos. J'entends une longue plainte qui vient de loin. Clair de lune macabre. Danse des perspectives frénétiques.

O mes années de collège !

— Attention à vos fusils !

Ils sortirent obliquement du bois, se trouvèrent dans un champ d'herbages, étendue grise, coupé d'oseraies, lignes noires. A gauche courait un ruisseau. A droite la compagnie, moutonnement noirâtre. Des équipes d'esprits allaient en corvée entre ciel et terre. La pluie s'éloignait, le bruit lugubre du ruisseau agaçait.

Approchant des lignes noires, Claude adjurait la lune :

— Barre-toi, garce, ou change de camp.

Au delà des lignes noires les terres se soulevaient confusément vers un tertre dénudé. Direction du bois des Chiens, pensait-il en surveillant ses hommes appliqués à marcher en arrière de lui. C'est encore loin. Ce ciel mouvementé de nuages bitumeux, ces terres grises, ce tertre rappelle la scène du Calvaire dans les musées. Oui, c'est encore loin. A la moindre alerte, la consigne enjoint de gueuler une sommation. Stupide, bon pour... Se jeter à terre vaut mieux, mes gaillards le savent. En avons-nous reparlé ? Je ne me souviens plus. J'ai soif.

Toutes les cinq minutes halte à genoux. Avant de se baisser les plus calmes tâtaient le sol du bout de leur crosse et choisissaient un endroit sec. Les vagues de vent courbant les herbes apportaient des bruits dans les oreilles, rafraîchissaient les visages moites. Narines dilatées aspiraient l'odeur forte des feuilles pourries. Surveillance. Tournements et lèvements de tête : derrière ces sacrés nuages le ciel délayait les couleurs de l'uniforme allemand.

— J'te demande où qu'on va dans ce bousin-là !

— Ça va-t-y bientôt finir c'te vie-là ?

— J'ai trente-quatre ans d'hier, si c'est pas malheureux !

D'autres ruminaient d'inquiétude : les boches cèdent le pas s'ils se croient inférieurs en nombre, persuadés du contraire, ils attendent de pied ferme et ouvrent le feu à bout portant.

Chaque fois qu'il arrivait près d'une ligne noire, Claude respirait mal, son ventre se pliait, il s'encourageait par des injures. Il étreignait sa culasse ouverte, touchait la balle claquetante, s'apitoyait, hésitait, enfin, affrontant le danger, se jetait dessus.

Il n'y a rien dans ce buisson.

Les poumons avides profitaient de chaque halte d'alarme. Une pensée remuait dans sa tête comme la balle dans l'auget : l'affreuse lettre de Madeleine m'ôte beaucoup de courage. C'est idiot.

Au moment de sortir :

— Oust ! on te croit célibataire.

Oh ! encore un buisson.

Il leva le nez, un nuage bienveillant s'avançait pour cacher la lune, la gaille ; il attendit, reconnut le gros de la troupe, pincée de limaille ; sortit, s'avança, resta immobile, la moelle secouée d'une certitude angoissante, suant froid.

A travers les branches craquantes, quelqu'un.

— Halte là ou je fais feu. Il s'était jeté à terre, son coup de culasse retentit. Son poil se hérissait.

— T'es fou... c'est moi.

— Hhaa !

Il se leva, ses jambes fléchirent, sa langue fut nouée. L'homme s'extirpa du buisson.

— C'est moi, Brâillon.

Claude, avec chaleur :

— J'allais te tuer.

— J'ai dû me perdre.

Ils s'approchèrent l'un de l'autre et se reniflèrent, l'œil torve, bêtes sauvages.

Ou bien se débiner, songea Claude.

— Alors reste avec nous.

Mais, par un effet de malheur, plans et lignes du paysage avaient bougé comme des écrans. Nuages, comme des peluches brassées, devenaient noirs, herbes entraient en

rumeur, ténèbres s'entassaient sur broussailles, broussailles sur ténèbres. Claude, élargissant les yeux, ne vit plus sa patrouille, ni le remuement de la troupe : zut ! Regardant le ciel, vit le bon gros nuage immobile, cantonné là, s'étirant à l'aise, charogne ! sifflant ses hommes, écouta le vent. Tous les arbres sifflaient, chameaux !

— On est tout seuls.

Ils traversèrent le taillis avec violence. Brâillon perdit son képi. L'éclipse totale de lune développa un continent de ténèbres virulentes où s'allongeaient des salamandres.

— Laisse ton képi tranquille. On n'a pas le temps.

Une dernière main de lumière dessinait des zigzags avec leurs baïonnettes et picotait leur râble.

Vache de lune, chameaux de nuages, sale nuit !

De l'autre côté du taillis, un fossé : ils sautent. Un chemin : ils traversent. Une jachère, des buissons, un peuplier. Claude courut à droite, courut à gauche, écouta, chercha à s'orienter, fier d'agir avec sang-froid. Oui, la peur flanche comme une chèvre. Brâillon posant son fusil contre l'arbre se laissa choir sans ménagement.

— Ça y est, on est perdus.

*

Telles étaient alors les dispositions de la guerre en cet endroit vide de canons, dépourvu de tranchées, occupé de troupes peu nombreuses, que l'événement délia le jeune athlète d'un rude carcan.

— Où sont-ils passés ?

— Moi, disait Brâillon, j'attends le jour sur place. D'abord la lune est boche. Tiens, la revoilà.

Floraisons, arborescences de nuages balafrés de lueurs, d'herbes rongées d'ombres, multitudes germinantes. Le long du chemin une rangée d'arbres frémissants.

Claude :

— Ils font trop de bruit. Si on allait ailleurs ?

— Plus maintenant. Avec c'te capote et c'te culotte

rouge noire, on nous voit venir comme des curés. Pis, j'ai mon képi par là.

— Le lieutenant, qu'est-ce qui va dire ?

— Où que tu veux aller dans ce fouillis-là ?

Sale nuit, sale guerre, songeait Claude, debout, l'arme à la bretelle.

Pour un sou par jour nous remuons les montagnes de gloire qui cachent la liberté du monde.

— Où diable sont-ils passés ?

— Y a rien à faire, mon vieux, rétorquait d'avance Brâillon, j'te dis qu'elle est boche, la lune, alors...

Claude s'assit à côté de lui, il posa les armes à terre par prudence. Les baïonnettes luisantes trahissent leur homme de loin dans la nuit.

Approximativement trois kilomètres entre les lignes, des centaines d'hectares de protection. Claude enleva son bidon et le présenta à son soldat.

— Un coup !

L'autre, sans répondre, soupesa le bidon et but avec application. Ses yeux regardaient de travers le halo roux de la lune. Ensuite :

— Attends, j'ai un bout de sauss... On a le temps, pourvu que les nuages nous pissent pas dessus. Si on pouvait seulement en fumer une.

Peu de temps après ils changèrent d'arbre, à cause que l'écorce rugueuse du peuplier leur talait le dos, et se tournèrent d'un autre côté pour se cacher de la lune.

— Tiens, là, on n'entend plu ce cochon de ruisseau.

— Le ruisseau que tu crois, je crois que c'est le vent.

Ils étaient couchés comme deux cailloux.

— On fait sentinelle double.

— Quand j'te dis que la lune est boche.

— Où sont-ils passés ?

Brâillon respirait profondément. Brâillon commença de dormir. L'acuité nerveuse de Claude fut décuplée. Il aperçut un corbeau sur un arbre déchiqueté. Ah !

Le vent a faibli, les bruits vont porter loin. Ces champs mouillés fermentent comme ceux de Gueurgaine. Mon père y a travaillé ce soir. Ce soir ou hier ? Hier, on a sûrement passé minuit. S'ils rencontrent une patrouille boche les balles passeront au-dessus de nous. Nous nous sommes perdus. Je n'y suis pour rien. Si c'est le chemin d'Hallo-ville, le bois des Chiens doit se trouver encore loin sur la gauche. Me voilà aussi calme que mon fusil. Une vie de peaux-rouges à vingt-sept ans! Guerre de somnambules. Le corbeau imaginaire a disparu, l'arbre déchiqueté se transforme en poteau. L'écriteau me dit : chasse gardée, pièges à loups, danger de mort. Comment ça, un piège qui tue ? Épouvante ballot. Ce que j'entends à droite n'est-ce pas un bruit de marche ! Des hommes qui mâchent de la boue avec leurs pieds. Non, c'est le vent. Petit je rêvais que des galériens ramaient toute la nuit sur une mer de terre, en tournant. Ils renaissent. Tiens, ils s'éloignent. On dirait une chaîne de condamnés qui remuent des sacs sur le chemin. Hé ! c'est fini.

A tout à l'heure.

L'héroïsme est vendu chaque matin deux sous partout, en feuilles. L'opinion publique fait du cent à l'heure. Nous, nous travaillons au grand rabais de galère.

Mon cousin le Gall édifie des colonnes de phrases sur notre courage. *Le Phare* devient bihebdomadaire. Quatre sous par semaine multipliés par mille. Comment s'étonner que les vaincus de 70 admirent ce journaliste ! Ils disent que le génie a modifié son regard. Patriotisme condensé. Il va épouser Madeleine.

— Brâillon ?

— Onnpfff.

— T'entends pas des types qui marchent ?

— Non. J'vas dormir ailleurs si tu m'embêtes.

— Reste.

Inapte au combat, il s'arroge le droit d'en écrire. Ma haine surpasse ma jalousie. Mon cœur est levé de dégoût.

Doux jardinage du devoir militaire pour les malingres. Pour nous voie fatale du devoir.

Le saucisson de Brâillon me revient comme le Gall. J'envie de vomir et de déserter. O Genève, heureuse patrie si négligeable.

— Reste là.

Encore ma haine pour le Gall, père prochain et légal de mon enfant. Garce de destinée !

Ce bruit de marche revient. C'est d'une bande armée. Mon oreille sonne. J'ai des visions.

Au lieu de : chasse gardée, pièges à loups, danger de mort ; patriotisme, devoir militaire, danger de mort ; abandon de poste, infamie, danger de mort. L'âne de Buridan.

Qu'est-ce que les boches fichent dans ce pays ? Mes nerfs sortent de ma peau. Reste là.

On fabrique un communiqué.

Front de Lorraine, entre Ancerviller et Halloville, rencontre de patrouilles...

Dans toutes les capitales on rigole et l'opinion publique se brasse comme une affaire. Livres verts, livres jaunes, livres sterling. Les ondes hertziennes me traversent. Le téléphone passe d'avantageuses commandes, Mission spéciale de Charles Humbert.

— Voilà un homme qui voyait clair !

J'ai tort de me plaindre. Sur les bords de l'Yser ils ont de la boue jusqu'au-dessus du ventre.

Il y a des gares où l'amour embarque avec les canons, et va prendre position comme une batterie. Abris se creusent comme des alcôves. Obus et enfants jaillissent.

Encore ce bruit de marche. Ils pataugent dans du gravier.

De l'autre côté de la rue, le facteur est passé. Derrière le rideau à fleurs, visages et bougies pleurent. Le facteur continue. Quatrième distribution.

Une compagnie de relève d'âmes du purgatoire qui traînent chacune son corps avec une corde.

C'est une nuit dans le genre de celles des guerres d'il y a cent ans. 1915 sera le Waterloo de qui ? Les grenadiers Brâillon et Lunant montent la garde. Consignes générales, consignes particulières, emplacement des petits postes de droite et de gauche, secteur de surveillance. Points de repère : la lune et l'écriteau. Signal de reconnaissance : l'air de la *Veuve Joyeuse*, la valse. Mon crâne tangue. On a vu le bout du rouleau Napoléon. Pauvre idiot de Guillaume. Gloire cimentée de fumier.

Bon vent, gouverne à droite, bon, insiste sur nuages, tue la pluie, sèche mes croquenots, bon vent !

Une commotion. Voilà les trimardeurs. Leurs yeux sont ouverts comme des portières. Leurs jambes, pour aller plus vite, s'entremêlent. C'est la compagnie.

— Brâillon !

— Heu !

— Y a du monde par là.

— Fous-moi la paix.

— Tiens, sur les bords du chemin.

— Zut !

— C'est eux qui reviennent.

— Quand je te disais qu'on les verrait venir comme des curés.

*

Claude évolua quelque peu et reprit sa place, Brâillon sur les talons.

Gaudemèche à Claude, sans s'étonner :

— On cherche la direction, le lieutenant s'est gouré deux fois.

— J't'avais bien dit, soufflait Brâillon.

Ciel et terre se disjoignaient. Vent et clair de lune passaient par rafales. A travers les arbres et les brumes effilochées le paysage précisait ses formes, les reliefs s'accu-

saient, de nouveaux détails surgissaient ; une masure écroulée, un puits, une barricade. Le lieutenant marchait avec la patrouille de tête, sans hésitation.

Les galériens de tout à l'heure, on les a rejoints pour ramer la mer de terre.

A l'extrémité d'un champ le mamelon démasquait sur ses pentes grises l'encoche noire de la corne du bois des embuscades. Brâillon grognait :

— On y va tout droit ce coup-là, si j'avais su !

Arrêt prolongé. Un homme de la compagnie s'avance vers la patrouille et parle à Claude bouche à bouche.

— Vous êtes toujours là, Lunant ?

— Oui, mon lieutenant.

— Redoublez d'attention. Vous pouvez maintenant vous détacher à trente ou quarante pas. Faire feu à la moindre alerte.

Accélération de vigueur.

Compris, songeait Claude, il veut voir du boche... dépit de s'être trompé... on ne peut pas rentrer bredouille. A sa place j'agirais comme lui.

Influx nerveux à haute tension. Pressentiment magnétique de la rencontre.

Oui, on y va tout droit ce coup-là.

Fusils et paquets de pansement résument la situation. Les mains chauffent les fusils. La densité de l'air augmente. Les terres remuent, elles ont des ronflements musculaires. Derrière les nuages en retraite, les ombres se ramassent. Les échines sont devenues courbes, fauves ou lâches, hyènes, chiens, lions, moutons. Les langues sont râpées d'angoisse, les ventres rentrent, les rats se cachent, l'équipement s'allège. Le vent se sauve, mais l'invisible, sursaturé de menace, s'oppose ; on n'avance pas de marcher. Troupes et arbres vibrent, terres vibrent, les arbres enflent, la lune fige, non elle roussit. Des équipes ont coupé les ponts, tiré l'échelle. La guerre a tout envahi. Des larves succombent devant

les yeux dans des éclairs. Le silence entre en folie. Les poitrines sont des marmites bouillantes, les yeux des ampoules grossissantes. Herbes et baïonnettes s'électrisent. La nuit est pleine jusqu'à la gueule.

Un face à face muet d'ombres noires et d'ombres grises le long d'un chemin nu comme un serpent.

Au milieu de détonations tuantes, de flammes acérées; d'écarts brefs, de fantômes qui se brisent et s'aplatissent, l'affolé Brâillon, sans épauler, lâcha un coup de fusil aux oreilles de Claude grimaçant qu'il assourdit, qui lui rétorqua une violente ruade, gueula : idiot, brute, et s'étala dans un fossé ; Brâillon collé à lui :

— On n'a rien, j'ai rien, et toi ?

Les herbes bruissaient de mouvements de corps en reptation.

Un tel vertige de surprise de part et d'autre, têtes claquées du coup de recul du fusil mal ajusté, que personne n'a pu se rendre compte, ni faire autre geste efficace : tirer, se coucher, tenir conscience nette du sain et sauf.

— J'ai rien.

Entrailles reprennent leur place, nuages s'allongent et se prélassent. La nuit respire comme une poitrine. Les nerfs rentrent et se rétractent.

Entre ces ennemis alignés ventre à terre rechargeant sournoisement leur arme le chemin devint un mur de vide.

Premières pensées conscientes de Claude : cette fois... à ton poste, quoi qu'il arrive. S'ils viennent, j'en tue un, tant pis ! Impossible de tirer maintenant, on ne voit plus rien.

Nouvelles pensées : au fond, complètement absurdes... Ces boches-là sont plus affolés que des Brâillon...

Je les entends qui se trottent.

Il leva le nez : non, impossible de tirer, tant mieux ! A quoi bon ! Pauvres bougres de boches de quarante ans.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? soufflait Brâillon.

Tournant la tête, sollicité par les bruits insolites venus de l'arrière, Claude distingua des formes noires en retraite saccadée. Brâillon haut parlant :

— J'te dis que c'est la section.

Silence de Claude : attendons des ordres. La lune va bientôt se coucher. Ça ne peut pas durer longtemps. Le jour va venir. On voit déjà plus clair que tout à l'heure.

Les yeux de Brâillon, grands.

Les yeux de Claude, grands.

Brâillon :

— J'ai la langue sèche comme une couenne.

Silence tumultuaire de Claude : ils sont déjà loin... ne reviendront pas de sitôt... Boches pères de famille. Somme toute...

Brâillon impatienté :

— Y a-t-il plus personne par là ?

Rien. Tout ce qui encombrait les ténèbres, se haussait et regardait la vaste flânerie des vents dans les nuages, l'œil chagrin de la lune tombante, déchirée par les cimes d'arbres.

Brâillon :

— Ben quoi ! c'est-il que tu veux coucher sur place ?

— Minute. Je crois voir Gaudemèche qui se tire avec Basset, je veux reprendre le droit de les engueuler.

— Allez ! quoi ! on s'en va !

— J'attends des ordres. On s'est déjà perdu une fois. La lune est boche, tu sais.

— Aben, les autres, la lune, vouait ! Y a longtemps qu'on n'est plus que nous.

Immobile comme le chemin, Claude Lunant, chef de patrouille, jouissait de l'impuissance de son homme à agir seul. Mais Brâillon se groupa, sangla ses musettes, vida son fusil et s'en alla :

— Moi, d'abord, j'suis de patrouille de tête.

Il courait, ses pieds martyrisaient les herbes.

Bah ! songeait Claude, à sa place, j'agirais comme lui.

Il remua, regarda Brâillon s'impréciser, toussa, écouta: il y avait dans les bruits en fuite avec le vent une révélation grandissante de solitude.

— Pas possible.

Le voilà debout, agile, képi à la main. Il court.

Brâillon, rejoint par Claude, lui dit :

— On va s'en aller jusqu'à l'aut' chemin tout droit, vers la ligne d'arbres, là on attendra. Is y passeront. Mon képi doit se trouver dans les buissons de l'aut' côté. Je l'aurai.

Une nuit à mourir de rire, songeait Claude. Où sont-ils encore passés ?

— Cherche ton képi, je t'attends.

Et Claude se recoiffa.

★

Quand Brâillon revint avec le petit jour, képi sur la tête, Claude, faisant les cent pas le long d'une haie, élevait son âme mortifiée.

Ils s'éloignèrent en essayant de reconnaître leur chemin. Impossible. Roulant les épaules, ils tournèrent franchement le dos à l'aube.

Le jour les rassurait et aussi l'idée qu'ils n'avaient plus rien à craindre, leur tâche étant finie.

— Si on en bourrait une !

— Vingt Dieu de vingt Dieu ! Pas trop tôt.

Claude retira balle et baïonnette. Brâillon marchait hardiment, l'arme à la bretelle. Environnés de broussailles inquiétantes, ces patrouilleurs avaient le pas des beurons lorsqu'ils chassent sur leurs terres. Brâillon parlait :

— Moi, mon vieux, tu le croiras si tu voudras, au pied de l'arbre j'ai mieux dormi que dans mon lit.

Au débouché d'un petit bois le bruit du ruisseau leur revint. Exclamation de Claude :

— Oh ! comme il est joyeux maintenant !

A quoi répondit Brâillon en bonne humeur :

— Moi, j'lai pas entendu c'te nuit, ça chauffait trop dans mes oreilles. Aller en tête, c'est dur. Vous autres sur le flanc, des embusqués.

— Ah ! tu te figures...

Les mots lui rentrèrent au fond du ventre. Brâillon convulsif venait de crier : « un boche ». Il plongeait dans les broussailles.

L'homme gris à dix pas. Son casque, ses mains vides. Claude, soulevé de terre par réflexe, voltigea.

Un coup de crosse d'une violence mortelle.

Le casque tombe, le boche gémit. Claude s'enfuit au galop de panique. Ce fut rapide comme l'œil.

Il ne s'arrêta pas de longtemps. La peur, trucidante, le jetait de travers en bonds forcenés. Il heurtait, brisait les branches, s'éraflait la figure, prenait à pleines mains les ronces, s'engageait à gauche, virait à droite, attendait une balle, une balle.

Ah !... je l'ai tué... quel coup !... jamais cru... métier de bandit... de sa faute, ce regard... je m'en souviendrai... n'a pas eu le temps de lever la main... on devient féroce... il fallait... qu'est-ce qu'il fichait là ?... un gosse...

Il dédalait vers le ruisseau. La sueur salée piquait ses yeux. On voyait clair.

Là, je suis tranquille.

D'un tour de main il s'essuya la nuque, le front, le nez, aspirant l'air comme un nageur.

Ça fera dans ma vie une crevasse.

Arrêté, cherchant sa route, il fumait de chaleur. Des mignonnettes de nuages dissipées s'amusaient à poursuivre un morceau de lune. De l'autre côté du ruisseau, dans les herbes lointaines de champs délaissés, les lumières du matin désignèrent une troupe sautillante bleue et rouge.

Ça va.

A cent pas sur la gauche, Brâillon déboucha d'un bois,

gesticulant. Ses enjambées pour rejoindre étaient désespérées.

Claude trouva le moyen de rire.

Un oiseau chantait.

J. JOLINON.

POÈMES

—

DANS LA FORÊT

Dans la forêt de Saint-Germain
Il y a des perdreaux, des lapins;

Dans la forêt de Fontainebleau,
Les carpes, et les grandes ombres du Château ;

Dans la forêt de Chantilly,
Les lads, et les Académies ;

Dans les bois de Saint-Cloud-Meudon,
Fleurettes, rubans et jupons.

Mais il n'y a, dans mon cœur,
Qu'un seul amour, un seul amour !

Mon vieil amour, mal guéri, pour ce Dieu,
Trop grand pour l'homme, et trop pareil à l'homme,
Ce Dieu, notre ombre, incertain et fugace...

Et sans qui notre vie n'est que feu et que cendres.

—

CONVALESCENCE

Montrerons-nous le ciel à la mélancolie?
MUSSET.

Si, derrière ces braves cumulus,
Condensés tout exprès pour donner aux prairies
Des taches d'ombre dans le soleil,

Au delà des cirrus candides,
Je croyais que volent, volent, volent,
De petits anges joufflus,
Comme ce serait agréable !
Je le dirais dans d'exquis romans,
J'en ferais de charmants poèmes,
Je serais de l'Académie Française
Entre Henry Bergson et Monseigneur Baudrillart.

Mais derrière les lourds cumulus,
Au delà des cirrus glacés,
Dans un ciel sans fond, pas même bleu,

Il n'y a qu'un peu d'hydrogène,
Un peu d'azote, un peu d'hélium,
Et qu'est-ce que de petites narines roses
Pourraient respirer là-dedans,
Et sur quoi de blanches petites ailes
S'appuyeraient elles pour voleter ?



Si je savais que quelque part,
Quelqu'un : Père, Fils, Esprit, Idée,
Pèse, grain à grain, toute ma vie,
Mes intentions, mes actions,
Mes réussites, mes souffrances,
Comme ce serait agréable !
Je lui offrirais mes migraines,
Mes insomnies, mes maux de reins,
Mes crampes, mon acide urique,
Les promesses des éditeurs
Et des directeurs de revues.

Mais, goutte de matière pensante,
D'où viens-tu, qu'es-tu, qu'as-tu fait,
Quels sont tes rêves, tes cadences,
Pour que dans le fouillis des mondes

Qui germent, foisonnent, s'ensemencent,
Quelqu'un s'occupe de toi ?

★

Si je savais que, closes mes paupières,
Qui auront tant aimé les choses et les êtres,
Un peu de moi vivrait et monterait,
Dans un rayon, vers la seule, vers l'unique lumière,
Comme ce serait agréable !
Plus de questions, plus de problèmes,
Plus d'angoisse, plus de terme noir !
Que de tendresses, que d'amitiés continuées !
Que de revoirs, que de projets !

Mais toi, corps tenaillé,
Qui renais, qui sais, peut-être,
Mais toi, qui as couché avec la mort,
Diras-tu, maintenant, jurerais-tu encore,

Qu'après cette pâle minute où ton cœur,
— Ton cœur de chair qu'un rire,
Un souci, une goutte,
Un milligramme arrête ou précipite, —
Aura cessé de lancer à tes membres
Le fluide dépendant qui colore tes joues,
Tes mains et ton esprit,

Ton âme sera encore ton âme?

ANDRÉ SPIRE.

DE L'ANARCHIE AU MYSTICISME

ADOLPHE RETTÉ

—

La personnalité littéraire d'Adolphe Retté a suscité des jugements parfaitement contradictoires, et l'on pourrait s'étonner de cette diversité dans la haine comme dans la louange, si l'on n'était fixé depuis toujours sur la partialité des opinions humaines. En matière littéraire aussi bien qu'en politique la passion intervient plus que la raison, et l'œuvre d'un homme n'est jamais pesée selon son propre poids, mais en fonction de ce qui n'est pas elle, j'entends que nous l'aimons ou la détestons à proportion qu'elle flatte ou contredit notre système particulier de vie, nos doctrines, nos humeurs, nos sentiments.

Tant que Retté exalta l'anarchie, la libre expansion de l'être, les instincts violents, tout ce qui s'agite et bouillonne dans le fond trouble du cœur, il eut ses partisans, qui, d'ailleurs, l'abandonnèrent le jour où l'auteur d'*Aspects*, devenu catholique, brûla ce qu'il avait adoré. Alors un autre public s'intéresse au converti. Quelques âmes pieuses sont sans doute choquées d'un catholicisme si franc, de même que la confession honnête et sans voiles d'un Huysmans les scandalise. Mais enfin les prêtres vantent l'œuvre de Retté dernière manière; les congrégations religieuses l'approuvent; de nombreux lecteurs viennent à l'auteur du *Diable à Dieu*. Dans le même temps les critiques dits littéraires, que ces divers aspects d'une vie d'artiste et de polémiste comptant déjà trente volumes, si j'ai bonne mémoire, étonnent un peu, se taisent prudemment.

Faut-il voir, dans le silence des uns et dans les opinions

contradictoires des autres, une des raisons de la haine que Retté professe pour l'opinion en général et pour ses confrères en particulier ? Peut-être. Mais moi qui n'ai, je crois, aucune raison d'être partial et de prendre parti dans un débat où s'échangent plus d'injures que d'arguments, je voudrais étudier l'œuvre de Retté en toute indépendance, marquer les divers stades d'une vie curieuse et analyser aussi objectivement que possible ce tempérament d'artiste, riche en réalisations bien diverses.

§

Vous connaissez l'homme. Il est rude et jovial ; un solide lutteur qui aime à gouailler. Un large front plissé à la Bismarck, une moustache indisciplinée ; un visage extrêmement mobile et qui passe sans transition de la fureur au rire ; un lorgnon en vadrouille, assujetti à chaque minute par son dangereux possesseur, mais que les mille mouvements désordonnés d'un corps sans repos dérangent sans cesse ; des yeux gris posés avec insistance sur l'interlocuteur ; des gestes brusques sans harmonie ; de grosses mains maladroites ; l'éternel petit chapeau mou alternant avec la casquette du voyageur ; une voix grave un peu graillonneuse, et toujours ce ricanement lourd et bon enfant de l'athlète qui s'amuse extraordinairement à s'écouter parler, — voilà Retté.

Et tout de suite il faut discerner, en cet homme complexe, le violent. Le trait distinctif de son caractère est l'outrance. D'un bond le voici aux extrêmes : dans la sombre anarchie ou sur les cimes d'un catholicisme intransigeant et combattif.

La parole évangélique : *regnum cœli vim patitur et violenti rapiunt illud*, semble précisément écrite pour Retté. Il a d'abord cherché le paradis sur terre en exaltant la révolution sociale, en hâtant par l'appel aux barricades et à la commune ce que Kant nommait « le règne des fins », c'est-à-dire, en langage clair, la réalisation immédiate d'un cer-

tain idéal, très contestable sans doute, mais enfin d'un idéal, à savoir que, sur les ruines de la société bourgeoise et capitaliste doit s'édifier une merveilleuse cité de lumière et d'amour, — couplet connu. Puis le Retté seconde manière projette ses désirs au delà de ce monde et, revenu à la croyance catholique d'un Dieu personnel dispensateur de justice et de bonté, tente de conquérir par la prière et l'ascétisme un bonheur éternel. « Jacques le simple » ou « Guillaume » ont changé de nom et s'intitulent « le débardeur de Notre-Dame », mais ici comme là même amour de la lutte et du combat. Les idées de Retté se sont complètement modifiées avec sa philosophie ; l'homme est demeuré égal à lui-même, toujours sur la brèche, les poings levés dans un beau geste de colère.

Une première constatation s'impose donc. Retté est le contraire du timide ou du tiède ; il ne se plaît que dans la lutte. Au premier chapitre d'*Arabesques*, intitulé *Apologie*, qu'on ne saurait assez consulter pour voir clair dans cet état d'âme, le jeune critique s'écriait : « L'atmosphère de la littérature s'emplit d'une rumeur d'orage et d'armes remuées ; de jeunes troupes amoureuses de la vie accourent à la bataille et déciment les batraciens ahuris : il va s'échanger de grands coups. J'aime cela. » Déjà, dans la préface d'*Aspects*, Retté écrivait : « Je ne regrette nullement la violence avec laquelle j'ai fouaillé ceux de nos aînés dont l'hostilité volontairement ignorante, la feinte bonhomie ou l'extravagance m'indignèrent. »

Cet enfant terrible de la littérature jamais ne se départira de sa règle de conduite : avoir le courage de ses opinions ; dire sans ambage comme sans ménagement son sentiment. Cette attitude crâne est assez rare de nos jours pour qu'on la signale. En tout cas le fond de ce caractère ne s'accommode que de violente franchise et de jugements tout d'une pièce. Nul plus que Retté est impropre aux nuances, au dosage savant, à la critique au compte-goutte, et je pense que l'auteur de *Similitudes* n'a jamais su ce

que signifiaient les mots de dandy, d'esthète, de dilettante, si en honneur à la fin du siècle dernier.

Même dans l'intimité, la contradiction exaspère cet esprit habitué aux catégories bien tranchées. Combien de fois ne m'est-il arrivé de me trouver en désaccord avec Retté, au cours d'une conversation, sur quelques points de littérature. Comme le ton s'élevait vite, j'abandonnais aussitôt la partie, détestant personnellement les discussions littéraires et les trouvant oiseuses. Amicalement Retté finissait par conclure : « Et puis, entre nous, vous savez, je m'en fous. » S'il jetait bas les armes avec autant d'aisance, ce n'était, si j'ose dire, que par politesse, une feinte de vieux lutteur, car, deux minutes après, alors que j'avais oublié le sujet de notre conversation, mon interlocuteur revenait sourdement à la charge; on sentait que son idée continuait à le travailler, que, sous ses dehors nonchalants de blasé, le rude combattant gardait rancune, souffrait de ne pouvoir convaincre, voulait à tout prix avoir raison et recommençait l'attaque.

Tel est l'homme en principe. Ni l'âge, ni le changement survenu dans son système de vie n'ont rouillé une énergie perpétuellement bandée, et même à cette heure, notre guerrier fourbit encore ses armes, prêt pour l'offensive.

Il reste à pénétrer plus intimement dans le dédale de cette vie tourmentée.

§

Qui le croirait! Adolphe Retté, si libre en apparence, si personnel, si attiré vers la violence et l'action, commence par sacrifier à la mode littéraire de son temps et débute dans les lettres avec une inspiration tendrement chimérique, un cœur noyé de brouillard, une âme subtile et vaporeuse, très Rodenbach, avec une pointe de sadisme cher à Des Esseintes. Nous sommes en 1890, en plein mysticisme septentrional. La philosophie d'Ibsen secoue son manteau de brume sur les jeunes esprits et les poètes s'efforcent vers des paysages irréels, des spectacles de rêve, cherchant un langage adéquat à leurs sensations ineffables, des formes

rares, des mots inusités, un langage affecté et comme crépusculaire.

Disons-le à ce propos, on a beau jeu, aujourd'hui, de se moquer « des rois mélancoliques, phraseurs et couverts de pierreries, des héros casqués de vermeil, pourchassant d'intangibles chimères, des chevaliers fluets et grelottants, des troubadours sous le balcon de princesses sataniques, des sirènes gélatineuses, des pâtres roucouleurs », dont la génération de 1885 fit un usage copieux. On oublie trop que, derrière certaines excentricités inévitables de langage et de pensée, se cachait un très noble amour de la poésie et que, de cette époque, date, avec ce qu'on nomma la « renaissance de l'idéalisme », une magnifique éclosion du lyrisme. Les symbolistes, en partant en guerre contre le parnasse et le naturalisme, ont tiré la poésie française de sa médiocrité et l'ont orientée vers de plus hautes destinées. Ce fut vraiment une transformation complète, un rajeunissement de nos modes d'inspiration, la découverte d'une nouvelle source intérieure où la génération actuelle s'abreuve encore à pleines lèvres, bien qu'elle s'en défende avec acharnement. Le symbolisme eut donc naturellement les défauts de ses qualités, comme le romantisme, comme le classicisme, et ces exagérations verbales, un instant nécessaires, nous font mieux comprendre l'orientation inconsciente de cette époque et le sens de la réforme poétique.

Toujours est-il que Retté n'échappa pas à l'ambiance. Ses premières œuvres sont fortement influencées par les procédés de lyrisme en honneur vers 1890. Le voici donc, lui, l'homme de la nature et du soleil, cherchant son inspiration dans les nuées et chantant des paysages irréels dans un langage chantourné où les mots de *lys*, *licorne*, *guivre*, *sphynx*, *vigorne* estompent des ciels givrés. Des vers comme ceux-ci, extraits au hasard de *Cloches dans la nuit*, le premier volume de poésies de Retté, reflètent toute une attitude lyrique :

O voix d'or et d'airain et qui clangorez toutes...
Des cloches turbulent dans le Noir...
Des âmes gyrent parmi la fumée...
Bâille la haute salle et ses portes funèbres
s'esseule et sombre en les tentures de ténèbres,
la haute salle, âme inerte du navré manoir
identique et l'Etre est unanime en sa veillée
vers Rien, etc., etc...

Thulé des brumes, qui est de 1891, commence ainsi :

Ténèbre miséricordieux, Charité aux yeux innocents dont les cils d'or filtrent des larmes pallidement lointaines, la Nuit épand à flots son silence pacifiant sur le sommeil agité de la ville. Les doigts ailés d'esprits subtils émeuvent les cordes filant haut de harpes délicates : il plane un épithalame inouï pour les noces d'une âme et du mystère.

Dans *le Paradoxe sur l'amour*, paru en 1892, je lis cette phrase où se résume tout l'artifice d'un esprit volontairement torturé : « N'aimons que des femmes froides et vénales ».

§

Je ne signale ces trois ouvrages que pour mémoire. Ils sont une date et caractérisent à merveille la première manière de Retté, d'un Retté, comme il l'avouera vite, « en révolte contre la vie ». C'était en effet non pas son vrai moi qui s'exprimait alors, mais un débord d'esthète. En protestation contre la vie bourgeoise et le style lâché des littérateurs officiels, Retté donne, comme tous ceux de sa génération, dans l'artificiel et le rare. Cet égarement ne pouvait être que de courte durée. Ce vigoureux tempérament d'homme sanguin, un instant comprimé, fait éclater les formules et s'affirme alors avec quelle fougue !

A la suite d'une crise morale survenue en 1893, Retté entreprend son examen de conscience. « Je m'aperçus, écrit-il dans *Arabesques*, que je déviais de plus en plus de la bonne voie et que j'égarais mon art dans des régions où je ne souhaite à personne de se perdre... Je retrouvai le

primitif, le paysan qui était en moi dès l'enfance, qu'une existence contraire à mes instincts les plus essentiels avait presque anéanti... Je découvris le néant de l'art pour lequel j'avais jadis combattu... Je m'évadai de l'artifice. » Et le voici, en 1895, qui crie sa délivrance dans deux strophes de l'épilogue de *l'Archipel en fleur :*

J'ai connu le portique aux disputes oiseuses :
Sous l'arcade branlante où meurent des clartés,
Les rhéteurs solennels en leur stérilité
Trônaient et discutaient la vie impérieuse ;
Leur bras tremblait, chargé d'un sceptre dérisoire,
Ils murmuraient des mots menteurs comme leur gloire,
Ils modelaient leur âme en coupe de mensonge
Qu'ils offraient à la soif d'enfants ensorcelés...
Mais l'erreur et l'ennui troublaient leurs yeux voilés.
Arrachant le bandeau qu'ils m'avaient imposé,
J'ai vu grandir au loin la lumière réelle,
J'ai renversé le temple et contre eux j'ai tiré
L'épée où l'aube claire éclate en étincelles.

Alors notre auteur entreprend de brûler ce qu'il a adoré et mène avec véhémence l'attaque contre les tenants de son ancienne attitude intellectuelle, c'est-à-dire contre la plupart de ses camarades. De là des haines violentes que j'aurais peine moi-même aujourd'hui à imaginer, si je n'avais reçu les confidences de plusieurs des contemporains de Retté.

Voici comment l'auteur de *la Forêt bruissante* s'exprime à propos du Symbolisme. La page est amusante et bien dans la manière de Retté, elle contient quelques bonnes vérités, malgré son outrance et cette façon assez cavalière de faire supporter par toute une génération la faute de quelques-uns, faute d'ailleurs nécessaire, est-il besoin d'ajouter :

Ce fut un défilé de Beaux-Ténébreux et de Princes Charmants, d'Hertulies, d'Imogènes et de Phénissas : un moyen âge poussiéreux, fardé, rance à faire vomir. Dans le moderne, ils [les symbolistes] mirent en scène des artistes barbouillant des fresques religieuses à intentions sadiques, sans être, pour cela, d'aucune religion, choyant de petits garçons bien frisés, racontant d'érotiques calembredaines dans des salons peuplés de vierges lesbiennes et de

bas-bleus au clitoris exigeant, ou bien des pédérastes romantiques, ou bien encore des assassins titrés. Puis il y eut les drames dans lesquels des fantômes maniaques s'épouvantent, parce que sept femmes et douze brebis dorment dans la prairie, parce qu'on a perdu la clef de la tour du Nord, ou à cause de tout autre événement d'une importance aussi capitale. Puis des comédies dont le principal attrait consiste en ceci que le protagoniste répète le mot « Merde » à peu près toutes les trois phrases.

Le *Delenda Carthago* de Retté est Stéphane Mallarmé. On peut dire que le critique d'*Aspects* consacra une partie de son existence à s'acharner sur le poète de la *Prose pour des Esseintes*. Il n'est aucun de ses livres où ne se retrouve cette haine de l'homme primitif, du paysan, du terrien, de l'être spontané et tout d'instinct pour le raffinement extrême des fins de civilisation et l'esthétique complexe des artistes volontairement isolés dans un noble rêve transcendant. Dans le premier livre de critique de Retté, *Aspects*, il y a un fameux chapitre intitulé le *Décadent*, où l'amoureux de la nature et de la force part en guerre contre l'influence de Mallarmé qu'il juge désastreuse, parce que déprimante. Cette diatribe se retrouvera dans *Arabesques*, dans les *XIII Idylles diaboliques*, dans le *Symbolisme* et jusque dans l'ouvrage intitulé : *Au pays des lys noirs*, paru en 1913. Il ne m'appartient pas ici de prendre parti, ne m'étant donné comme mission que d'exposer et non de critiquer l'œuvre complexe de Retté. Je crois qu'il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet et à distinguer avec prudence. M. Thibaudet, dans un livre récent, me semble avoir résolu avec clairvoyance et sagesse la question Mallarmé. En tous cas, ces attaques réitérées (1) de la part de Retté sont bien suggestives et nous dévoilent tout un pan de son esprit lucide et sain que

(1) Retté, qui ne déteste pas l'ironie et qui aux temps héroïques de *la Plume* inventa le personnage mystificateur d'Harold Swan, a prétendu avec Pierre Louys que les deux vers suivants de Mallarmé devaient être entendus dans un sens érotique :

M'introduire dans ton histoire
C'est en héros effarouché...

les réalités positives captivent d'abord et pour qui le monde extérieur existe.

Est-ce à dire que Retté vécut en marge de sa génération? Non point. Nul n'a plus aimé les poètes de l'époque, nul n'a plus combattu en faveur des formules nouvelles et de cette attitude lyrique nommée symbolisme, nul n'a brandi avec autant de ferveur le drapeau du vers libre. Si donc Retté, d'accord en principe avec ceux de sa génération, s'est plu dans l'invective et s'est montré dûr pour ses confrères, la raison en doit être cherchée dans un excès d'amour, si j'ose dire, pour la poésie contemporaine que le poète de *Campagne première* rêve sans tache et magnifiquement jeune. « J'ai été souvent sévère pour ceux de ma génération, écrit-il dans sa préface d'*Arabesques*, c'est parce que je les aime. Cette génération, si méconnue, tant calomniée, donne, certes, le spectacle d'une renaissance admirable qui s'accentue encore tous les jours depuis qu'elle se détermine vers la seule nature. »

En résumé, le seul, le grand ennemi littéraire de Retté, c'est le *décadent*, l'extrême civilisé, le raffiné hors nature, l'intellectuel confiné dans un petit cénacle d'adulateurs impuissants. Dans cette idée de réprobation, il englobe aussi bien Huysmans que Mallarmé, les tenants de l'école romane, amateurs de clichés rares et de pastiches grecs, comme les fervents de l'ombre et des nuées. Et le voici qui chante, en nietzschéen convaincu, sa propre délivrance, son évasion de la tour d'ivoire, sa résurrection à la vie ensoleillée, la griserie des sens : « O femme au bord de la mer, corps harmonieux dont la grâce flexible semble celle d'une grande fleur ! Et vous, parmi les joncs d'une rivière souriante, enfant robuste sur qui ruisselle la gloire paisible de l'été. »

D'un mot, c'est le retour à la nature dans le sens le plus païen, avec tout ce qu'une telle doctrine comporte de joie et d'expansion libre.

Je voudrais, s'écrie Retté dans la préface de *l'Archipel en*

fleurs qui est tout un programme, je voudrais rencontrer une brute, un être primitif et sensitif, frissonnant aux frissons de la forêt, rêveur à cause du murmure des roseaux frôlés par le vent aux rives des fleuves, illuminé d'un doux rire puéril aux querelles des oiseaux, heureux par la pureté du soleil qui se lève et surtout épris, sans le savoir, de quelque Eve apparue un soir de printemps, au lointain bleu d'une allée, enfuie depuis, Dieu sait vers quels saules. Et je voudrais qu'il eût le don du vers.

Cette idée de *nature* est d'abord soutenue par notre critique, toute la théorie naissante du *naturisme* avec Bouhélier et Montfort, c'est aussi toute une philosophie, l'annonce d'une véritable réforme sociale : un sensualisme intempérant que seuls dirigent un individualisme volontaire et un immense amour de liberté.

Pour Retté, la réforme lyrique et prosodique ne peut que marcher de pair avec une réforme sociale. La société contemporaine se divise en deux castes. D'un côté les *pourris*, c'est-à-dire, naturellement, les bourgeois, les riches, les repus, la règle et la tradition. De l'autre, la partie saine de la nation, les gueux, le peuple, les claque-dents, artistes ou anarchistes. Et il importe peu de relever ce qu'une telle division peut avoir d'arbitraire. Ici toutes les vertus et là tous les vices. « Partout l'homme commence à secouer la vermine de dogmes et de lois qui le dévore. Sous le vernis dont le badigeonnent infatigablement nos maîtres, l'édifice malpropre dans lequel nous sommes incarcérés s'effrite et se lézarde. Concourir à sa démolition, ouvrir des jours vers le grand soleil futur, dût-on en souffrir, dût-on en mourir, telle est la préoccupation qu'il sied d'avoir. Voici donc encore un coup de pioche. » Qui parle ainsi ? Retté, dans la préface de ses *Réflexions sur l'Anarchie*.

Bien curieuse époque, en vérité, que celle-ci, où la poésie donne la main aux libertaires. L'artiste rêve à la fois de « palais nomades », de paysages irréels — et de sanglante révolution. Retté est un des exemples les plus caractéristiques de cette double attitude intellectuelle. Il n'abandonne le rare et le conventionnel que pour se jeter dans l'exagé-

ration contraire. Après la longue contention d'un esprit hanté d'idéologie, il était dans l'ordre, pour ainsi dire, que les rivages d'une joyeuse barbarie lui apparussent comme le lieu le plus propice à une vie active sous les rayons d'un soleil tout neuf. Alors c'est la brusque révolte contre les contraintes séculaires, les disciplines singulièrement pesantes, le vieil ordre d'un monde très las. Les idées de patrie, de religion, d'autorité sont autant de liens qui nous enchaînent dans l'ennui. « Aimer exclusivement sa patrie, écrit Retté, c'est éprouver les sentiments d'une carotte ou d'un navet à l'égard du coin de terre où ils ont prospéré. » Place donc à l'internationalisme, place aux jeunes et aux forts, aux libérés de tout ce qui semble s'opposer à l'expansion ardente de la vie individuelle. Cette attitude est commune à toute une génération dont Retté s'est fait le porte-parole en la personne de *Jacques le simple* ou de *Guillaume*, symboles de révoltés et de gueux philosophes. « Rien n'est admirable hors de la nature», disait Saint-Georges de Bouhélier. C'est bien ainsi que l'entend Retté, et tour à tour nous le voyons exalter la vie d'un Zo d'Axa que Clemenceau appela « le mousquetaire de l'anarchie », d'un Bakinine, « être de santé fait pour la lutte », et prophétiser sur cette idole imbécile et macabre : l'armée. « Le jour approche où de moins lâches que nous comprendront que le premier devoir d'un homme libre est de déserter. Ce jour-là, les patries, avec leurs loques voyantes, leurs sabres brandis et leurs tintamarres de guerre auront vécu. »

§

Cette évolution dans les idées de notre auteur devait nécessairement entraîner un changement dans sa façon de concevoir la poésie. L'esthète de *Thulé des Brumes*, de *Cloches dans la Nuit* et d'une *Belle dame passa*, fait place au chantre de la nature exubérante, au sylvain dionysiaque, au lyrique grisé d'air de la *Forêt bruissante*. Déjà, nous l'avons vu, à la fin de *l'Archipel en fleurs*, le dégoût de l'artificiel jette le poète dans la vie active. Il est partout où

il y a des coups à donner, dans chaque émeute de la rue, au milieu des réunions publiques houleuses. Malgré ses instincts d'anarchiste, il s'enthousiasme pour Boulanger, parce que le général au cheval noir représente la force, incarne l'action, la vie, l'enthousiasme.

Mais à la longue un poète ne peut qu'être froissé de la vulgarité des foules et que se dégoûter du mauvais langage des conducteurs de peuple. Retté, las et meurtri, se retire à Fontainebleau et là, dans la paix de la nature hospitalière, l'ombre heureuse des arbres vénérables, symbole de la vie universelle, notre poète donne libre cours à sa soif panthéistique. Il se compare au cheval échappé, ivre de sèves bouillonnantes, qui bondit et s'ébroue sous le soleil d'avril, tandis que « la plaine palpite au rythme de son cœur ».

Tu frémis, ton galop cadencé tinte au loin,
Plus loin, toujours plus loin, aux rudes pâturages
Où le fouet et le joug ne règnent pas encore.
Prends-moi, cheval, volons par delà les humains
Qui s'agitent souillés des fauges coutumières ;
Ouvrant dans le ciel d'or des ailes de lumière,
Nous forcerons la Muse au fond des bois sauvages.

Il y a un panthéisme philosophique très différent du panthéisme littéraire. Ce dernier seul nous intéresse ici. C'est un sentiment très vague, très intérieur, par lequel nous semblons communier avec la nature entière considérée comme un absolu, un être éternel, une substance dont nous ne serions qu'une émanation. Il n'est rien dans la nature, pour un poète panthéiste, qui ne soit admirable et digne d'être exalté. Chaque herbe, chaque fleur, chaque arbre, chaque source célèbre la vie universelle, est comme une parcelle de notre être qui lui-même fait partie du grand Tout. A travers une portion de paysage, c'est tout l'univers qui chante en nous.

Cette notion de panthéisme constitue, je crois, l'essence même du lyrisme. Il n'est aucun grand poète qui ne soit plus ou moins panthéiste. Mais il appartenait au XIXe et au

xxe siècle de faire du panthéisme un usage constant en poésie. Depuis le *Satyre* de Victor Hugo jusqu'aux poèmes de Mme de Noailles en passant par tous les livres publiés depuis vingt ans, la nature immense s'identifie à l'âme obscure de l'homme, elle est cette âme reflétée dans les mille aspects des choses.

Nul ne s'est plus grisé que Retté de la musique de ce grand choral panthéistique ; nul ne s'est plus fondu que le cœur du poète, dans l'immense mer verdoyante, nul n'a davantage que lui participé au majestueux recueillement de la forêt mystérieuse.

J'ai toujours regretté de n'avoir pas fait une place dans mon ouvrage sur *l'attitude du lyrisme contemporain* au chantre de la *Forêt bruissante*. Retté est un poète, un grand poète dont les accents enflammés disent et résument tous nos transports en face du Grand Pan. La muse des campagnes, des bois et des fontaines, l'a élu comme un de ses plus chers amants.

> Le poème onduleux que rythme la prairie,
> Toute cette fraîcheur, toute cette candeur
> Qui montent de la terre odorante et fleurie
> Je les prends, je prétends les mettre dans ton cœur.

La forêt ! sa chère forêt de Fontainebleau, comme Retté la chérit, l'exalte, la magnifie ! Amoureux de chacun de ses aspects divers et changeants, comme il la surveille, comme il note avec attention son visage tour à tour grave et souriant !

> Toi, forêt, tu m'as pris dans ta gloire et ta force,
> Et, buvant cette aurore où baigne ta beauté,
> Entre tes bras je me souviens d'avoir été
> Tous les dieux que je sens vivre sous tes écorces.

Ah ! comme elle l'accueille tendrement la sylve bienfaisante après les luttes meurtrières et tous les déboires de la vie cruelle ! La solitude, la bonne solitude après les durs combats de l'existence et tout le fiel des confrères ! Dans ce Paris qu'il hait, où il faut bien retourner de temps à au-

tre, je devine Retté s'exaltant au moindre souvenir embaumé. Les mots d'eau fraîche, d'écorce rugueuse, de branches remuées, font lever en son esprit d'implacables visions et si douces, si évocatrices, si pressantes que le cœur du poète défaille et qu'il saute tout à coup dans le premier train en partance pour Fontainebleau.

Pour moi, ma Muse est la dryade aux calmes yeux
Que moirent des reflets d'aurore et de verdures,
L'odeur de la myrtille embaume ses cheveux
Et les fleurs de ses seins sont des roses sauvages.
. . . .
Les fêtes des cités, qu'est-ce auprès de ces joies (1) ?

Le voici revenu dans ses chers fourrés, couverts de lianes ; il se sent environné d'êtres mystérieux : « les bouleaux soupirent de frêles élégies. Les pins frémissent comme des harpes lointaines... Peu à peu toutes ces voix vous deviennent familières. » Alors c'est l'approche des dieux ; les œgypans et les nymphes des clairières passent au galop ; les dryades dansent des rondes au crépuscule, et Pan, le grand chèvrepied, règle au son de sa flûte les hymnes que modulent les frondaisons.

A moi tous les rayons ; les jours et les soirées,
L'espace étincelant où voguent des nuées ;
    Les arcs-en-ciel multicolores !
Je baignerai mes mains et mon front dans l'aurore
Ou j'irai, quand la nuit rêve sous les bouleaux,
Boire le clair de lune à même les ruisseaux.

C'est le même thème, en somme, mais orchestré avec infiniment de variété et toujours avec bonheur. Ainsi donc, pour Retté, le rêve est bien le frère de l'action. Les hommes l'ont déçu, mais la nature est là qui veille, et qui le guettait au détour du chemin boueux. Retté chantera encore la force, la joie, la vie libre, mais pour lui-même, en

(1) Ces vers et les suivants sont extraits des *Poésies* (1897-1906), où Retté a réuni *Campagne première*, *Lumières tranquilles* et *Poème de la Forêt*.

artiste et en poète et ce sera là le meilleur de tout son œuvre.

Pauvres hommes parqués dans les villes, lutteurs
Que hantent, sans répit, de tenaces chimères,
Vous dont un sang fiévreux fait battre les artères,
Venez, je vous dirai la nature au grand cœur
Et lorsque, retournés dans vos villes d'orage,
Vous vous rappellerez la forêt maternelle,
Vous entendrez passer, avec un doux bruit d'ailes,
Les vers que vous disait son poète sauvage.

§

Un jour cette incroyable nouvelle circule dans nos milieux littéraires : Retté vient de se convertir au catholicisme. Pour qui connaissait l'auteur de *Similitudes*, rien ne pouvait étonner davantage que ce retour inopiné à la religion chrétienne. Je m'informe. J'apprends que Retté est malade à l'hôpital Saint-Joseph. Je vais le voir et lui-même me fait part du bouleversement apporté dans sa vie. Il a été touché de la grâce, il croit, il répudie un passé détestable.

Nous sommes en 1906. Retté, comme tous les hommes d'action que la vie a profondément blessés, est soudain pris d'un profond dégoût de l'existence. Le paysan l'a déçu ; ce paysan qu'il croyait honnête et sain, l'expérience le lui montre crapuleux et taré. L'anarchiste ne l'intéresse guère, depuis que Retté a découvert chez les principaux tenants de cette doctrine chimérique de bas appétits et une haine féroce pour tout ce qui est noble et beau. Les doctrines ésotériques ne sauraient le captiver ; à travers des phrases nébuleuses notre poète a vite percé l'inanité de semblables fantasmagories, et dans son livre, *Au pays des lys noirs*, il nous fera toucher du doigt le fond obscène et blasphématoire de la plupart de ces pratiques occultes. Et l'instruction obligatoire, et l'égalité, et le suffrage universel, et la sainte démocratie et tant de théories menteuses ou absurdes ? Tout cela a sombré dans son esprit doulou-

yeux. L'homme qui a tant vanté la science, le positivisme, le règne de justice sur terre ne croit plus à rien. Tout l'écœure et lui-même se déteste.

Alors quoi ? En vain cherche-t-il dans l'ombre de sa chère forêt la paix du cœur et de l'esprit. L'art un instant encore le retient dans la ferveur créatrice. Le paganisme l'attire d'abord par son culte pour la vie lumineuse et sa déification des forces obscures de la nature. Bientôt ce panthéisme naturaliste lui paraît insuffisant. Ni le moralisme kantien, ni le bouddhisme fataliste ne rassasient son âme affamée de certitude. Ballotté comme une épave sur une mer démontée, le pauvre solitaire soupire en vain après le havre de paix et d'amour.

Ce fut en lisant le 2e chant du *Purgatoire* que Retté se sentit soudain environné de lumière et que, pour la première fois, l'idée de la religion catholique pénétra dans son esprit réfractaire. De cette première rencontre avec la grâce date le début de la véritable conversion du poète. Sans doute, des doutes terribles vont torturer son âme, les vieux errements, la voix implacable de la chair et l'esprit d'orgueil parleront encore longtemps en lui, mais déjà le Seigneur a choisi sa brebis au milieu du troupeau des pécheurs et va la mener doucement vers les fontaines salvatrices.

Il faut lire en entier le récit émouvant de ce retour à Dieu, retardé par de brusques rechutes. *Du Diable à Dieu* est avec *En route* une des autobiographies les plus poignantes que je sache. De longs mois passent avant que Retté vienne se jeter dans les bras de l'Eglise. Il lui faudra encore lutter, affronter les tentations. A Arbonne, au cœur de sa chère forêt, Retté devait subir la crise suprême. Un soir, en proie au plus violent désespoir, seul, abandonné, las de cette guerre incessante avec son ancien moi, torturé par le remords d'une belle vie gaspillée, il tente d'échapper au mal de penser par le suicide A l'instant où il saisit une corde pour se pendre, le poète, foudroyé par la grâce,

tombe à genoux : « A la même minute je crus voir, au dedans de moi-même, l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ en croix qui me souriait avec une expression de miséricorde ineffable. »

Arrivé à Paris, Retté se met, sur les conseils de Coppée, — ce Coppée qu'il a tant insulté jadis, — en quête d'un confesseur. L'abbé M..., vicaire de Saint-Sulpice, fut choisi pour panser cette âme ulcérée et lui apprendre les linéaments de la religion ; car Retté ignorait jusqu'au symbole du chrétien, jusqu'au signe de la croix. Dès ce jour la paix s'empare du cœur et de l'esprit du pécheur repenti. Il accomplit dans la joie sa confession générale et s'approche de la table sainte. « Pendant la journée qui suivit, je vécus dans une sorte de rêve lumineux. Toutes mes pensées se tournaient vers le Seigneur ; toutes les choses me semblaient avoir revêtu un aspect de fête. A la lettre, je voyais l'univers avec des yeux nouveaux. »

Tels sont, brièvement résumés et sans phrases inutiles, les stades de ce retour à la religion. Il n'entre pas ici dans mon dessein d'esquisser au sujet de Retté la psychologie de la conversion. Cette psychologie est connue et diffère peu des autres autobiographies que nous possédons sur le même sujet. « Notre amour de Dieu est fait de nos déceptions et de nos douleurs, a très joliment écrit Jules Lemaître. Qu'est-ce qu'un cœur qui n'est pas brisé ? Peu de chose. C'est lorsque nous n'attendons plus rien des hommes que nous valons tout ce que nous pouvons valoir. »

Une religion n'est pas qu'un ensemble de pratiques rituelles, c'est encore une morale, une politique, une sociologie, une philosophie, bref tout un système de vie. Retté catholique répudie ses anciennes idées. Son panthéisme fait place à l'exaltation d'un Dieu personnel, son matérialisme se mue en spiritualisme intransigeant, l'anarchiste cède la place au réactionnaire farouche. « Une conversion, s'écrie notre auteur, c'est une rentrée dans l'ordre. » Belle parole, que confirment tous les ouvrages de Retté depuis 1907. Car si

le poète de *Thulé des Brumes* a rompu avec ses anciennes erreurs, le caractère de l'homme et le tempérament de l'artiste n'ont point subi de transformation, j'entends que Retté n'a point abandonné son ardeur combative, son amour de la santé et de la vie, son énergie enthousiaste. Pour se purifier de ses fautes passées, celui qui s'intitule à présent le *trimardeur de Marie* entreprend d'aller à pied de l'abbaye de Ligugé à Lourdes. Cet original pèlerinage, outre qu'il nous ramène aux temps glorieux des croisades, est bien dans la manière forte de notre chevalier de l'idéal. Au pays de la Vierge, Retté se fera tout de suite brancardier, tant il éprouve le perpétuel besoin de se dévouer, de vivre pour l'action (1). Et c'est ici peut-être qu'éclate la différence entre l'auteur du *Règne de la Bête* et celui de *l'Oblat*. Huysmans, par tempérament, se plaît dans l'ombre des cathédrales ou au milieu de ses chers livres. Il déteste la nature, la campagne, le soleil. Retté ne se repose que dans la lutte, il aime la lumière, les fleurs, les paysages éclatants. Dans son ardeur de néophyte, il portera la bonne parole aux foules, parcourra la France, écrira des articles de journaux, donnera des conférences, secouera les endormis, enflammera les tièdes et plantera un instant sa tente dans ce midi abhorré de Huysmans, au bord du « grand crachat bleu ».

§

L'Ile Saint-Honorat se trouve environ à six kilomètres de Cannes. Elle est toute bordée de récifs, offrant ainsi une retraite inviolable. Elle a deux kilomètres de long sur quatre cents mètres dans la plus grande largeur. Des pins magnifiques, des cyprès lumineux et des palmiers décoratifs l'ombragent. Des orangers, des citronniers, une vigne

(1) Depuis sa conversion, Retté a publié : *Du Diable à Dieu*, 1907. — *Le Règne de la Bête*, 1908. — *Un séjour à Lourdes*, 1909. — *Sous l'Etoile du Matin*, 1910. — *Dans la lumière d'Ars*, 1912. — *Au pays des lys noirs*, 1913. — *Quand l'Esprit souffle*, 1914. — *Ceux qui saignent*, 1918. — *Sainte Marguerite-Marie*, 1920. — *Lettres à un indifférent*, 1921. — *Le soleil intérieur*, 1922.

luxuriante filtrent entre leurs feuillages le soleil méditerranéen. C'est là, dans la paix de la vieille abbaye de Lérins, peuplée par les Cisterciens de la congrégation de Sénanque, qui suivent la règle de saint Benoît modifiée par saint Bernard, que Retté fixa ses pas errants, après avoir successivement séjourné chez les Bénédictins de Chevetogne en Belgique, à Ars en Dombes et à Notre-Dame d Hautecombe. Son logis est une petite maison de deux pièces carrelées, dont l'une sert de bureau et de chambre à coucher et l'autre de débarras et de cabinet de toilette. Les murs sont blanchis à la chaux ; une grande fenêtre laisse entrer toute la lumière du large; au pied de cet ermitage de magnifiques rosiers exhalent leur parfum, des capucines en fleur grimpent contre les volets verts et, dans un coin, un grenadier offre ses fleurs rouges en juin et ses fruits en septembre.

« Jamais je n'ai été heureux comme depuis que j'habite cette île enchantée », m'écrivait Retté. A l'abri des hommes et des embûches du Malin, au bruit cadencé de la mer sonore que brouille à chaque heure du jour le son de la petite cloche appelant les moines aux offices liturgiques, Retté écoute la chanson de son cœur et, semblable au pêcheur de l'Evangile, ramène dans les mailles de son filet, — en latin *Retté* veut dire *filet*, — les mystiques poissons de la Grâce.

§

La guerre éclate. Retté, qui a toujours aimé passionnément «servir», se dévouer, selon son caractère entier et avec toute son âme, pour une idée, — idée anarchiste jadis, idée catholique aujourd'hui, — cherche et trouve une nouvelle raison à son activité.

A Lourdes, en temps de paix, il fut brancardier volontaire, « trimardeur de Notre-Dame ». A présent l'hôpital le sollicite avec ses nuits de fièvre, ses pauvres victimes dolentes, la grande misère de ces jeunes corps glorieux, la détresse morale aussi des âmes en rébellion.

Et Retté s'installe au chevet des soldats de France. Il

panse les plaies, veille les agonisants, réconforte les faibles, se penche sur certains cœurs meurtris auxquels il apporte le baume spirituel et l'onction de la prière. Dans un livre émouvant et vécu : *Ceux qui saignent*, Retté a rendu, avec ce réalisme saisissant, bien dans sa manière, quelques visions d'épouvante qui font plus présentes à nos yeux la divine passion du Christ.

Aussi bien il ne saurait s'agir ici de marcher pas à pas en analysant chacun des ouvrages catholiques de notre auteur, mais de donner une vue d'ensemble et de proposer une synthèse de son œuvre religieuse.

Quelles que soient les raisons d'une conversion, on peut affirmer que des phénomènes de conscience analogues produisent des effets identiques. Tous les convertis ont éprouvé à leur retour dans la norme la même impression de joie et de plénitude qu'ils traduisent par des termes semblables, en disant qu'ils eurent « la sensation de passer des ténèbres à la lumière ».

Cette lumière est la grâce. Elle détermine l'âme, non au quiétisme, comme on l'a dit, mais à l'*action*. Car l'extase, loin d'être un état de nirvana, est la plus intense des actions : la vie en Dieu.

Cette action catholique se manifeste de deux manières : par l'action sur les autres et par l'action sur soi-même.

Nul n'a mieux connu que Retté ce double état actif. Fort de sa propre expérience, il s'est appliqué avec fougue à consoler d'autres âmes, à les élever à Dieu. Les *Lettres à un indifférent* ou *Quand l'esprit souffle* ont eu une grande influence apologétique sur certains incrédules. A l'exemple de Huysmans, Retté a eu la joie de ramener à la religion un nombre considérable d'incroyants ou de tièdes.

En même temps que notre auteur, instrument de la grâce divine, exerce son action bienfaisante sur ses semblables, il subit lui-même sa propre action, j'entends qu'il travaille à sa perfection intérieure par la méditation dans la retraite et son colloque avec la divinité.

Loin des hommes, perdu dans une solitude heureuse, comme un moine dans son monastère, Retté converse avec le Christ, et les joies qu'il retire de Jésus-hostie sont telles que son âme rayonne et qu'elle s'abîme dans l'ivresse ineffable de la contemplation, qui est bien l'état le plus intensément actif de l'homme.

Ces effusions intérieures conduisent à la science suprême, à la mystique, et voilà le grand mot lâché : Retté est un mystique.

Ce terme de mystique a beaucoup servi. On lui donne des sens très divers selon qu'on l'emploie en littérature ou en art pour qualifier un état lyrique. Il est inutile d'ajouter que cette sorte d'exaltation incohérente n'a rien à voir avec la mystique catholique qui n'est autre que la possession totale de Dieu par certains moyens tels que la suppression des passions, le renoncement à soi-même et l'amour parfait. Cette union contemplative et *active* produit certains effets dont le premier est la souffrance par amour et le dernier l'extase ineffable.

Seul un mystique pouvait écrire correctement, j'entends faire comprendre et faire sentir dans toute sa beauté divine la vie lumineuse de cette « perle du Sacré-Cœur », *Sainte Marguerite-Marie*. C'est bien là le chef-d'œuvre catholique de Retté. Il s'est fait l'historien scrupuleux et passionné de cette admirable religieuse visitandine du monastère de Paray-le-Monial qui sentit le feu du Sacré-Cœur embraser son âme et qui, sur l'ordre du divin Maître, le propagea autour d'elle.

Trop souvent, — et nous sommes un grand nombre à le déplorer, — les vies de saints sont écrites par des prêtres ou des laïques qui, pavés de bonnes intentions, s'imaginent faire œuvre d'édification et obéir aux lois de l'Eglise en s'efforçant vers un style écœurant et douceâtre, en délayant « leur littérature en effusions à l'eau de guimauve, en périphrases molasses, en métaphores pâlement mucilagineuses », comme le dit excellemment Retté lui-même. Rien

de plus contraire à la fin poursuivie. Il n'est pas inutile d'ajouter que beaucoup de biographies religieuses demeurent illisibles en raison de ce style édulcoré de tisane ou barbouillé d'albumines.

Par son livre sur Marguerite-Marie Alacoque, l'auteur de *Sous l'étoile du matin* s'est placé à la tête des hagiographes modernes, décidés « à montrer à nos adversaires qui nous tiennent pour noyés dans l'eau bénite, que nous possédons des muscles et des poings, que nous n'avons peur, ni du mot net, ni de la phrase sans détours ».

C'est vraiment la vie d'une sainte racontée virilement par un mystique qui connut lui aussi l'aridité et le feu divin. « Tandis que j'écrivais de mon mieux cette vie, dit Retté, j'ai connu l'allégresse de brûler comme un sarment ramassé sur le fumier du siècle par la main miséricordieuse du Bon Maître, et je suis entré en combustion au contact de ce brasier terrible et suave : le Sacré-Cœur. Je souffrais et j'étais heureux de souffrir. »

Retté n'est pas seulement un mystique, il est encore un mystique *réaliste*. J'ai conscience, en accouplant ces deux mots, de commettre un affreux pléonasme. Qui dit en effet mystique dit réaliste. Seuls les ignorants de la plus vraie des sciences, la science catholique, soupçonnent le mysticisme d'être un système philosophique pour névrosés.

C'est en effet la plus folle des erreurs de penser que la contemplation de Dieu constitue une monstrueuse annihilation de l'intelligence et l'abolition de toute activité spirituelle. Tous les grands mystiques furent de parfaits organisateurs et des fondateurs d'ordres inégalés. Les règles monastiques créées par eux demeurent les plus beaux monuments de sagesse et de discipline humaines que nous connaissions. Dieu étant la réalité absolue, il reste que la vision en Dieu est la plus réelle, la plus *positive*, la plus adéquatement vraie de toutes les visions.

Ainsi Retté l'anarchiste, par étapes successives, est arrivé à cette plénitude d'amour et à cette certitude absolue qui

constitue le plus haut degré de la perfection catholique. Le mysticisme réaliste est la clef de voûte de son œuvre de lumière. Il importait, je crois, que ceci fût dit.

L'ordre après le désordre, la joie après l'angoisse, le soleil de la grâce après les ténèbres du matin, le renoncement aux vanités de la terre après l'orgie des sens, et, par-dessus tout, un cœur liquéfié d'amour divin, — telle est la « meilleure part » choisie par l'ancien critique de la *Plume* qui m'écrivait récemment :

Depuis longtemps, vous le savez, je vis à l'écart des écoles littéraires et des coteries. Quand je porte des jugements sur la littérature, ils n'ont point pour objectif de plaire ou de déplaire aux écrivains. Je me préoccupe seulement d'exposer au public mes façons de voir. Je le fais avec sincérité : on ne peut rien me demander de plus. Certains se vexent à cause de cela. Mais s'il m'arrive d'être apprécié de travers, je m'en console sans peine, ayant cet espoir, peut-être téméraire, qu'on me rendra justice après ma mort. — Même si l'on ne me la rendait pas, cela n'aurait guère d'importance. L'essentiel, c'est que j'ai servi l'Eglise et tâché de faire aimer Dieu. Que cette bonne volonté m'assure une réduction sur mon temps de Purgatoire, c'est tout ce que je souhaite. Le reste, c'est peu de chose...

TANCRÈDE DE VISAN.

MONSIEUR DE CANCAVAL [1]

—

XI

M. de Cancaval n'attendait pas qu'on l'en priât pour déballer sa collection d'histoires scandaleuses, et tracer des portraits à l'eau-forte de ses contemporains. Il y avait pour un romancier à glaner indéfiniment dans telle conversation. Ladislas, attaché à la rédaction du *Journal de Paris*, était sans cesse en quête de sujets de nouvelles corsées. Il utilisait les bavardages du baron, ravi de collaborer dans la coulisse avec son jeune ami.

— Quel dommage, dit un jour Ladislas, qu'un homme comme vous n'écrive pas ses souvenirs ! Il est si rare que les gens du monde sachent observer... Vous pourriez être le Tallemant de votre époque.

— Le fait est qu'on ne s'embêterait pas !... Mais je doute qu'un éditeur veuille de mes mémoires. Bon nombre des canailles et des catins à qui j'y dirais leurs vérités tiennent encore le haut du pavé.

— Ecrivez-les toujours... S'ils ne sont pas publiables aujourd'hui, ils le seront par la suite... Tenez, ajouta Ladislas en riant, vous me les léguerez ; j'en ferai mon affaire.

— Tope là !... Si jamais je me décide, mes griffonnages te reviendront.

Le baron trouvait l'idée bonne ; de là à l'exécuter il y avait loin pour un paresseux de sa sorte. Mais Ladislas se mit à lui monter une scie en lui demandant, chaque

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 577.

fois qu'ils se voyaient : « Eh bien ! et ces mémoires ? » Il finit même par lui offrir un portefeuille en maroquin, fermant à clé, destiné à contenir le précieux manuscrit. Cela devenait de la persécution.

Sur ces entrefaites, Ladislas quitta Paris pour aller aux bains de mer. Privé de lui, M. de Cancaval s'ennuya cruellement. Afin de tuer le temps, il se mit à l'œuvre, mais on ne s'improvise pas écrivain à soixante-quatre ans; il s'en aperçut aussitôt. Bien que stimulé par l'envie d'exercer de furieuses représailles contre ses ennemis, il suait sang et eau pour accoucher de narrations puériles. Le sel des anecdotes qu'il contait si drôlement semblait se fondre dans son encrier. Après avoir sali beaucoup de papier et déchiré chaque matin les élucubrations de la veille, il jeta le manche après la cognée. Mais, comme il avait fait part de son entreprise à toutes ses connaissances, il n'osa pas avouer son impuissance à la mener à bien. Si Mauvieux s'informait de ces fameux mémoires, il répondait imperturbablement :

— Ça marche... Ça marche...

Et frappant du plat de la main le portefeuille, gonflé de papier écolier, qui décorait le milieu de sa table, il disait : « Ils sont là ! », d'un air qui ne permettait point d'en douter. A la longue, il crut presque à leur existence. S'ils n'étaient pas encore écrits, c'était tout comme, puisqu'il les portait dans sa tête.

Cette faillite accrut son admiration pour Ladislas.

« Quel est donc son secret ? se demandait-il en lisant certaines nouvelles dont il avait fourni les éléments. On jurerait qu'il a connu ses personnages. Et moi qui les ai fréquentés intimement, je ne suis pas fichu de les peindre !... Ne serais-je qu'une vieille bête ? »

Ce fut un jour de jubilation que celui où il vit imprimée l'histoire du mariage du « calicot Léon » avec Mlle de Cancaval, histoire qu'il avait rabâchée au romancier avec un luxe de détails comiques. A part les noms, tout

y était, criant de vérité. Si Ladislas n'avait été en Bretagne, il fût allé l'embrasser séance tenante pour le remercier d'avoir peint son beau-frère aussi méchamment que lui-même s'en fût chargé, s'il avait su se servir d'une plume. Il lui écrivit une lettre de félicitations enthousiastes.

« Tu me venges de cette crapule solennelle, disait-il. Tout Paris le reconnaîtra. On va rire. »

Il jugea toutefois indispensable que Léon dégustât le chef-d'œuvre. Et comme, à coup sûr, le *Journal de Paris* ne pénétrait pas dans une maison bien pensante, il cerna au crayon bleu la nouvelle de Ladislas Valmont, mit la feuille sous bande et l'envoya au comte de Sathonay « en son château de Mallarville,par Evreux », où il passait l'été.

« Il en crèvera de male rage, pensait-il en se frottant les mains. »

Il en fut pour ses frais. M. de Sathonay était mourant, et ses enfants se trouvaient réunis à Mallarville dans l'attente de l'issue fatale. Ce fut Gaston, qui, en dépouillant les gazettes, tomba sur le morceau dehaut goût destiné à son père. L'irrévérencieux jeune homme eût, certes, en d'autres temps, apprécié la drôlerie de la chose, mais, vu les circonstances, il préféra s'en abstenir et se contenta de laisser le *Journal de Paris* déployé bien en évidence, à l'intention de ses frères. Snobs comme ils étaient, ils allaient faire un fameux nez !

Xavier et François furent en effet blessés dans leur vanité au point de presque en oublier un sujet de préoccupation autrement grave pour d'aussi bons fils. Ils songeaient à la légion d'envieux qui devaient commenter en se tenant les côtes ce ramassis de diffamations. Ne s'en était-il pas trouvé un pour leur adresser l'immonde canard sous le couvert de l'anonymat ?

— Ce forban de journaliste mériterait qu'on le cravache, dit le lieutenant de dragons... Mais ce serait lui faire

trop d'honneur, ajouta-t-il, en pensant que mieux valait rester coi, car si la famille de Sathonay s'avouait visée, les envieux exulteraient.

— On traite ces infamies par le mépris, dit Xavier... D'ailleurs personne de propre ne reçoit le *Journal de Paris*.

Ce disant il se disqualifiait lui-même, lecteur assidu d'un quotidien dont il prisait la littérature faisandée. Mais l'hypocrite n'avouait aucun de ses goûts.

Ni Gaston, ni François ne se demandèrent qui avait pu instruire Ladislas Valmont de calomnies bien oubliées. Gaston se moquait de tout, et l'officier était plutôt né pour l'action que pour la réflexion. Xavier, de beaucoup le plus fin des trois frères, et dont les inquiétudes tenaient l'esprit en éveil, se posa la question et soupçonna M. de Cancaval. Ce soupçon lui mit la mort dans l'âme. Son oncle, qui s'était tenu tranquille pendant trois ans, n'entreprenait-il pas en catimini une campagne de chantage ? Après les parents, n'allait-il pas s'attaquer aux enfants ? Xavier se voyait déjà déshabillé dans le *Journal de Paris*, affreux scandale ! Comment conjurer le péril ? Mais M. de Sathonay, ayant rendu l'âme, il fallut remettre à plus tard la solution du problème.

Le baron connut par le *Figaro* le décès de son beau-frère.

—Eh bien, monsieur du chat ! s'écria-t-il en prenant Baâl à témoin, ne l'avais-je pas dit qu'il en crèverait ?

Il ne voulait pas admettre « la longue et cruelle maladie » dont parlait la notice nécrologique. Cette notice, qui contenait tous les clichés d'usage, il la relut dix fois, en pouffant. Les épithètes décernées au feu comte de Sathonay, « membre éminent de l'aristocratie, homme d'une charité inépuisable, esprit d'une rare distinction, etc. », prenaient à ses yeux valeur d'incomparables bouffonneries. Et les allusions à la regrettée com-

tesse, née de Cancaval, ne dilatèrent pas moins sa rate.

Nullement surpris de n'avoir point reçu de faire-part, le baron se fit une fête d'assister, à titre de curieux, aux obsèques qui se faisaient à Saint-Philippe du Roule. Dînant à Rueil ce jour-là, il se mit, dès le matin, en tenue campagnarde, chapeau de paille, souliers jaunes, chemise de couleur et complet clair. Un nouveau prêt de Ladislas lui avait permis de s'équiper pour la belle saison, mais en négligeant tout à fait de se rappeler son âge.

Moitié décence, moitié principes, car, comme Théo, il évitait d'entrer « dans ces boîtes-là », il se posta simplement en face de l'église, sur les tentures de laquelle se détachait l'écusson armorié, forgé de toutes pièces par un ingénieux d'Hozier. La cérémonie était commencée. Derrière le corbillard empanaché, les voitures de deuil aux cochers galonnés d'argent et une file d'équipages encombraient la rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Les badauds, qui échangeaient sur le refuge des réflexions où la gouaille se mêlait à l'admiration, firent un succès au baron, campé au bord du trottoir, le canotier sur l'oreille et le poing sur la hanche. Son allure, sa mise de godelureau, son poil passé au cirage, provoquaient l'hilarité de tous. Mais lui, loin de s'en croire l'objet, entreprenait ses voisins et, d'une voix claironnante, distribuait les renseignements.

—Ce comte de Sathonay, il était comte et Sathonay comme vous et moi... Oui, monsieur, un ancien commis, un calicot, qui s'appelait tout bêtement Léon...Le drôle a mis le grappin sur une toquée millionnaire et s'est anobli à ses frais... Voilà le grand monde d'aujourd'hui !

Ces propos, tenus par un personnage singulièrement falot, choquaient d'autant plus la foule. Et comme un sceptique lui riait au nez, M. de Cancaval se fâcha :

— Vous ne m'apprendrez pas de qui je parle, je suppose... Je suis payé pour le connaître, le vilain oiseau... C'est mon beau-frère.

— Alors, qu'est-ce que vous foutez ici, brocarda un ouvrier peintre, au milieu de la risée.

— Tâchez d'être poli, mon garçon ; nous n'avons pas gardé les cochons ensemble, jeta le baron de toute sa hauteur.

Les choses allaient mal tourner, mais les portes de l'église s'ouvraient, et l'attention de chacun fut détournée.

L'assistance s'étant répandue au dehors, les fils du défunt se rangèrent à la suite du char funèbre. Jamais on ne les eût devinés frères, tant ils se ressemblaient peu. Bien pris dans son uniforme, le jarret tendu, la moustache conquérante, François recueillait tous les suffrages. Gaston, trapu, rougeaud, et dont la face épanouie était rebelle à la gravité de circonstance, ne brillait point par la distinction. Pâle et mince, guindé sous un habit pincé à la taille, Xavier laissait percer dans ses moindres gestes une pointe de trop comme il faut.

Le baron se distinguait si fort que du perron de l'église Xavier tout de suite le repéra. Le malheureux, qui depuis une semaine songeait autant à son maudit oncle qu'à son regretté père, conclut de sa présence et de son sourire narquois aux pires calamités prochaines. Un frisson glacé le parcourut, et il s'achemina, plein d'angoisse, vers le Père-Lachaise.

Les têtes se découvraient au passage du corbillard. Seul M. de Cancaval conserva son chapeau sur la sienne. Le peintre en bâtiments, qui lui gardait une dent, l'apostropha :

— Alors quoi, le vieux frère, on ne se découvre plus devant les enterrements ?

Le baron ne daigna pas riposter. Il haussa les épaules et dit à ses voisins :

— Je n'ai jamais compris pourquoi on saluerait, parce qu'ils sont morts, des gens qui de leur vivant vous dégoûtaient.

XII

Le soir M. de Cancaval fut surpris de voir Mauvieux prendre avec lui le tramway place de l'Etoile, car il y avait des mois que Valentine nel'invitait plus.

— Elle m'a envoyé un mot très gentil, dit le peintre, incapable de rancune... Elle m'annonce une surprise... Etes-vous au courant ?

— Ma foi non !... Elle veut peut-être nous présenter son Jaja... Entre nous, je n'y tiendrais guère... Je me flatte de n'avoir pas de sots préjugés, mais j'ai les juifs en horreur.

Enclavée en plein Rueil, la propriété que Jacob avait achetée à sa maîtresse était le vestige d'un parc, dépecé par les lotissements. De beaux ombrages entouraient la villa, construite dans le style, prétendu Renaissance, en faveur sous le Second Empire ; avec son perron à balustres, sa marquise et ses lampadaires de bronze, elle rappelait un casino.

Les deux invités ne respiraient pas souvent l'air des champs ; ils se fussent volontiers assis sous les arbres pour goûter la fraîcheur. Mais Valentine redoutait l'éclat trop révélateur du grand jour, et, même en pleine canicule, recevait dans son boudoir où des stores superposés entretenaient une indulgente pénombre.

— Je ne serai désormais plus seule à vous recevoir, annonça d'emblée Valentine. Je viens de recueillir une de mes nièces, orpheline et sans fortune. C'est une jeune personne des mieux élevées ; elle me tiendra compagnie... Il va sans dire qu'en sa présence nous devrons tenir notre langue... Pas de blagues, n'est-ce pas ?

— Voyons, ma chère, pour qui nous prenez-vous ? protesta M. de Cancaval.

Il faisait grise mine. Sans la liberté des propos, la maison allait devenir assommante.

La nièce ne tarda pas à paraître. C'était une grande

blonde de dix-sept ans, dégingandée dans sa modeste robe de percale, et qui restait jolie sous ses cheveux tirés et lissés selon le style des pensionnats. Sa fraîcheur permettait de présumer que son enfance ne s'était pas écoulée à la ville.

Mauvieux perdit aussitôt la tête. Il accabla la jouvencelle de compliments hyperboliques et félicita Valentine de posséder pareil trésor.

— Oui... Oui... Alice est gentille, dit la tante du bout des lèvres... Mais ne me gâtez pas cette petite avec vos flatteries.

M. de Cancaval dévisageait la nouvelle venue.

— C'est prodigieux ce que mademoiselle vous ressemble, dit-il à Valentine. En la regardant, je vous retrouve telle que je vous ai connue... Sans cette coiffure qui voudrait l'enlaidir et n'y réussit pas, ce serait votre portrait tout craché.

— Oh ! vous exagérez... Il y a un air de famille, je ne dis pas non ; mais je n'ai jamais eu ces gros traits, ni ces couleurs de paysanne.

Pour la seconde fois le baron surprit un éclair de malice entre les cils de la jeune fille, et il eut son opinion faite. En gagnant la salle à manger, il susurra dans l'oreille de la maîtresse de maison :

— Vous savez, bonne maman, qu'on ne m'en conte pas.

— Vous aviez de l'esprit autrefois, répliqua-t-elle, les dents serrées ; il n'y paraît plus guère.

Mauvieux tint à table le dé de la conversation. Alice, à laquelle il s'adressait de préférence, ne répondait que par monosyllabes. Elle gardait les yeux baissés sur son assiette, mais l'expression de sa physionomie trahissait l'amusement secret. Le baron, étouffant son envie d'une prise de bec avec « la Corbigny », restait morne, et celle-ci préférait garder le silence, sentant que, si elle ouvrait la bouche, ce serait pour éclater. La réflexion du baron l'avait

offensée, comme certaines vérités offensent, et l'attitude de Mauvieux vis-à-vis d'une gamine insignifiante la mettait hors d'elle.

Le peintre, peu diplomate, se faisait de Valentine une ennemie mortelle en omettant de lui décerner les louanges accoutumées. Tandis qu'il donnait libre cours à sa verve, il ne soupçonnait pas qu'un orage s'accumulait sur sa tête. Grisé par son enthousiasme autant que par les vins, il se mit, de retour au salon, à tenir des propos quelque peu risqués.

Valentine apostropha soudain sa nièce :

— Ma chérie, tu peux prendre congé de ces messieurs et remonter dans ta chambre.

Alice à peine dehors, elle se jeta sur Mauvieux comme une furie.

— Ah ça ! s'écria-t-elle, vous croyez-vous par hasard à Montmartre ?... Prenez-vous ma nièce pour une de ces roulures dont vous faites votre société ordinaire ?

Elle le traita de telle façon que Jaja survenant eût à tout jamais cessé de la prendre pour une femme du monde.

— Je n'entends recevoir désormais que des gens bien élevés, conclut-elle... Vous êtes, je l'espère, d'intelligence à comprendre ce que parler veut dire.

Sur ces mots, sentant venir la crise de nerfs, elle déguerpit en faisant claquer la porte. Mauvieux, atterré, et le baron, secrètement ravi de l'algarade, restèrent en tête à tête. Bientôt le maître d'hôtel avertit ces messieurs que Madame, indisposée, s'était retirée dans ses appartements.

— Madame, ajouta-t-il, attendra monsieur le baron samedi prochain.

Dans le jardin, M. de Cancaval dit à Mauvieux :

— Eh bien ! mon bon, nous ne ferons plus le trajet ensemble. Voilà ce que c'est que de trouver les petites filles plus jeunes que leur grand'mère.

— Qu'est-ce que vous me racontez là ?

— Vous pouvez vous en rapporter à moi... La Corbigny n'est pas de force à me mettre dedans.

Il y avait environ deux ans que la maîtresse de Jacob avait réclamé l'enfant aux paysans savoyards chez qui elle était en pension. Elle la voyait pour la première fois, mais n'avait pas connu davantage sa propre fille. Celle-ci, expédiée en province dès sa naissance, et devenue ouvrière, était morte en couches à l'hôpital, abandonnée par son mari. L'âge venu, sans d'autre affection que celle d'un entreteneur rien moins que ragoûtant, Valentine eut un vague remords de s'être montrée si peu mère. En recueillant l'orpheline, elle faisait acte de réparation, tout en se donnant une compagne et un but dans la vie.

Elle s'amusa pendant quelque temps à transformer en demoiselle la paysanne de quinze ans qu'elle cachait en attendant que cette métamorphose la rendît présentable. Elle se découragea d'autant plus vite qu'Alice ne lui facilitait en rien un apprentissage maternel, trop tardif pour être intelligent. La petite n'apportait aucune velléité de respect, ni de tendresse. Elle était menteuse et sournoise, et transplantée dans le luxe ne sentait s'éveiller en elle que des appétits.

Déçue, Valentine eût volontiers renvoyé l'ingrate garder les vaches, mais Jacob, qui avait perdu une enfant du même âge, s'était pris pour elle d'une tendresse extraordinaire. Il la couvrait de cadeaux, veillait sur son éducation, l'entourait de maîtres choisis. Valentine comprit que son intérêt lui commandait de ne point contrarier l'attachement du vieux richard. Elle se résigna à subir la présence d'Alice jusqu'au jour où celle-ci serait mûre pour le mariage. Elle ne regarderait pas à un sacrifice d'argent pour la caser.

Lorsque la jeune fille fut suffisamment dégrossie,

Valentine se décida à la sortir ; mais sa coquetterie lui défendant de s'avouer aïeule, elle la fit passer pour sa nièce. Les étrangers gardèrent pour eux leur opinion ; seul M. de Cancaval prit un malin plaisir à proclamer son incrédulité. Alice devint le thème de ses querelles hebdomadaires avec « la Corbigny » qui ne démordait pas de son mensonge. La prétendue nièce, que l'on congédiait après le dîner, restait derrière la porte à écouter sa grand'mère et l'invité se dédommager de leur correction à table. Ce qu'elle entendait là ne contribuait pas précisément à lui former le cœur.

Sous couleur de villégiature, Ladislas s'était enterré en Bretagne dans un trou perdu, afin de donner un coup de collier et de faire des économies. Il rentra à Paris pour la plus grande joie du baron.

— Vous allez être content, lui dit-il, peu après son retour : j'ai un service à vous demander. Une nouvelle à laquelle je travaille contient un personnage de demi-mondaine de la vieille école auquel je voudrais donner du relief. J'imagine que votre Corbigny en serait tout à fait le type... Ne pourriez-vous pas m'emmener chez elle?

— Je ne demanderais pas mieux, mais avec cette vieille fée on ne sait jamais sur quel pied danser... Je n'ai pas sur elle autant d'influence que sur Mme Lerebour.

Il se mordait les doigts, car Valentine, l'ayant une fois sollicité de lui présenter Ladislas, il lui avait malhonnêtement répondu :

— Que diable viendrait-il faire ici ?... Il n'est pas à court d'invitations.

Il redoutait que maintenant elle ne l'envoyât promener. Mais, comme elle grillait de connaître un de ses conteurs favoris, elle ne fit aucune objection.

Ladislas remporta avenue de l'Alma son succès habituel. Réservant son encens pour la maîtresse du logis, il se garda de paraître attacher la moindre importance à

Alice, laquelle, pourtant, troublée par la présence inusitée d'un joli garçon, ne cessait de le lorgner. Mais, tout en complaisant à Valentine, il faisait par ricochet la conquête de la jeune fille, trop fine mouche pour croire au sérieux de pareilles flagorneries. Or, qui bafouait sa grand'mère devenait son ami. De ce fait, elle préférait à l'excellent Jacob la cuisinière et le cocher.

Dans le fiacre qui les ramenait, le baron et Ladislas s'égayèrent des prétentions de l'amuseuse retraitée.

— Je tiens ma bonne femme, dit l'écrivain... Je ne la raterai pas... Quant à la petite, elle serait gentille, si elle était tant soit peu arrangée... On voit que l'ancêtre ne tient pas à la mettre en valeur.

— Dis qu'elle crève de jalousie... Elle n'a qu'une idée, la marier, pour ne plus l'avoir sous les yeux.

— Pas commode !

— Comment donc !... Valentine a fait sa pelote avec son youpin... Comme aujourd'hui il n'y a que l'argent qui compte, il ne manquera pas de saligauds pour épouser la gosse.

— Ce ne sera toujours pas moi !

— Eh ! dis donc, je l'espère bien, s'écria M. de Cancaval en sursautant... Tu as tout ce qu'il faut pour te montrer difficile.

— Hem ! Hem ! pas précisément ... Je suis plutôt pauvre en papiers de famille.

— La belle affaire ! Le plus beau des noms est celui que l'on se crée.

— Ce n'est malheureusement pas l'avis de tout le monde.

Et Ladislas, en veine de confidences, conta l'histoire Galureau. Avant de descendre de voiture, le baron tira la conclusion :

— Cela prouve tout bonnement que tu es tombé sur un imbécile.

— Evidemment, cher baron, soupira Ladislas. Mais

le monde n'est guère composé que d'imbéciles, et vous n'allez pas me démentir, car je vous l'ai entendu dire mille fois.

XIII

Chaque trimestre, M. de Cancaval allait toucher à l'étude Picoux un quartier de sa pension. Le premier octobre, le clerc, auquel il avait affaire, le prévint que « le patron » désirait lui parler. En attendant son tour, il se demanda avec une certaine anxiété ce que cela voulait dire. Il n'eût plus manqué que la mort de leur père eût changé les dispositions des fils de Sathonay !

Le notaire accueillit le baron avec cette parfaite aménité sous laquelle il dissimulait un profond mépris.

— Vous rappelez-vous, dit-il, l'entretien que nous eûmes, il y aura bientôt quatre ans?... Vous prîtes alors l'engagement formel de ne point désobliger vos neveux, en retour de l'intérêt qu'ils voulaient bien vous témoigner.

— Ces messieurs, en effet, ont eu le front d'offrir à leur oncle la rente qu'ils feraient à un ancien domestique... Ils ne doivent pas se plaindre... Serais-je mort, comme leur coquin de père, qu'ils n'entendraient pas davantage parler de moi.

— Permettez... Mes clients estiment au contraire que vous avez manqué à votre promesse.

— Ah bah ! s'esclaffa le baron... Première nouvelle !

— On ne doute point que vous n'ayez inspiré un conte, qui a paru cet été dans le *Journal de Paris*, conte où la famille de Sathonay se trouve clairement visée.

— Admirable ! s'écria M. de Cancaval en levant les bras au ciel. Suis-je le seul à connaître les histoires de cette jolie famille ?

— Vous ne nierez pas toutefois que vous êtes en relations avec la signataire de cet écrit.

— Mes compliments pour la police de ces messieurs ! ricana le vieillard déconcerté.

— En bref, Messieurs de Sathonay m'ont chargé de vous avertir qu'ils vous refuseraient leur assistance si la presse s'occupait encore d'eux.

— C'est une querelle d'Allemand que l'on me cherche!... Mes neveux chassent de race ; ils estiment sans doute qu'il n'y a pas de petites économies. Je ne me ravalerai point à contester leurs allégations... Au jeu qu'ils prétendent jouer avec moi, ajouta-t-il d'une voix où grondait la menace, ils auront plus à perdre qu'à gagner.

— Excusez-moi, dit le notaire en se levant. Mes clients me réclament.

— Un dernier mot : que ces messieurs le sachent pour leur gouverne, je n'ai pas de scribe à mes gages. J'opère moi-même. J'écris mes mémoires, Me Picoux, et j'ai pris mes dispositions pour qu'ils paraissent après ma mort... C'est là que, si l'on m'embête, je dirai sur chacun ce qu'il conviendra que l'on sache.

Et, assurant d'une tape son chapeau sur sa tête, M. de Cancaval sortit, aussi insolent que si pour manger il n'avait eu besoin de personne.

Au bas de l'escalier son assurance l'abandonna. Il entrevit soudain l'horreur de son cas, si les vivres venaient à lui être coupés. Une sueur froide mouilla son front. Les jambes rompues, il prit l'omnibus pour les Ternes. Il avait hâte de trouver du réconfort auprès de Ladislas.

L'écrivain habitait rue Laugier un immeuble prétentieux, de construction récente. Son logis, meublé selon la mode, mi-parti à l'ancienne, mi-parti à l'anglaise, le tout de camelote, rappelait singulièrement le garni de quartier riche où campe l'aventurier en attendant la fortune.

Le baron fut vivement contrarié en s'entendant répondre par le valet de chambre que « Monsieur n'y était

pas ». Mais comme, au même instant, un rire féminin fusait dans l'appartement, il se crut en droit d'insister. Le domestique savait combien le visiteur s'exagérait son importance ; il refusa de violer la consigne. L'autre s'étant fâché tout rouge, il finit par céder pour revenir, la mine goguenarde :

— Monsieur regrette... Monsieur verra Monsieur le baron ce soir chez Madame Lerebour.

M. de Cancaval empocha l'humiliation. Le cher Ladislas avait parfois des procédés bien inquiétants.

Mme Lerebour rouvrait ce jeudi-là ses portes. Il y avait affluence. Ladislas arriva tard. Occupé à faire sa cour à la maîtresse de maison et aux personnalités marquantes, il négligea son vieil ami, qui, par tous les moyens, cherchait à le saisir. Et, même, agacé de le sentir sur ses talons, il lui jeta un « A tout à l'heure ! Je vous reconduirai ! », dont aucun sourire ne pouvait corriger l'impertinence. Démoralisé, le baron abandonna la partie et ne tarda pas à se retirer.

Sous la porte cochère il fut rejoint par Ladislas.

— C'est ainsi que vous me lâchez, lui reprocha ce dernier, en le prenant par le bras... Et d'abord que je m'excuse de ne pas vous avoir reçu.

Il rejeta la faute sur une conversation galante, et donna des détails piquants qui ramenèrent la gaîté dans l'âme de son compagnon. Il y avait en lui de la femme coquette ; ses cruautés, ses accès d'indifférence ne donnaient que plus de prix à ses bons moments.

— Je rentrerais volontiers *pedibus*, dit le baron, le voyant en quête d'un fiacre... Ça ne va pas fort aujourd'hui... J'ai besoin de prendre l'air.

En vérité avait-il seulement besoin de s'épancher, et la courte durée du trajet en voiture ne lui en aurait pas donné le loisir. Tout en cheminant, il rapporta son entrevue avec le notaire.

— Je ne me berce pas d'illusions, dit-il âprement; ma perte est résolue... Si mes neveux lisent tes œuvres avec l'idée de s'y reconnaître, ils s'y reconnaîtront certainement chaque fois que tu traceras le portrait d'un imbécile... Ah ! les voyous !

Maintenant que le soutenait une présence amie, il laissait la colère prendre le pas sur la crainte. Sa famille, l'humanité entière, Dieu même, furent successivement l'objet de ses imprécations. Comme il vociférait en brandissant sa canne, les passants intrigués se retournaient derrière lui.

— Ne vous mettez donc pas martel en tête, dit enfin Ladislas. Vos neveux !... Vos neveux !... A vous entendre on croirait qu'ils vous couvrent d'or... Vous n'avez pas qu'eux au monde...S'ils vous lâchent on les remplacera.

— Es-tu fou? se récria le baron avec un haut-le-corps. T'imagines-tu par hasard que je consentirais à vivre aux crochets d'un ami?... Si j'ai accepté les services que tu as bien voulu me rendre, c'est que je compte m'en acquitter un jour ou l'autre.

— Eh bien ! vous vous acquitterez du tout ensemble quand vous hériterez.

— Ne disons pas de bêtises... Tu as eu la meilleure des intentions, et je n'en attendais pas moins de toi... Je suis touché, très touché, mais tu me fâcherais en revenant là-dessus.

Ils étaient arrivés. Le baron fit ses adieux au jeune homme d'une voix rude et s'engouffra dans l'allée en grommelant.

— Comédien ! jeta Ladislas, la porte refermée.

Il s'éloigna, le rire aux lèvres. Sceptique, il voyait déjà le vieillard lui demander avec désinvolture le secours que sa prétendue dignité lui faisait maintenant repousser.

M. de Cancaval était pourtant sincère, et ce qui restait en lui d'orgueil se révoltait à l'idée qu'il pourrait devoir

son pain au fils de Nathalie. Loin de bénir sa chance, il savait presque mauvais gré à son sauveur d'une générosité qui passait la mesure. Cet aimable arriviste n'avait rien d'un philanthrope. La pitié n'était pas son fort. Aussi le baron sentait-il se réveiller sa méfiance. Le cerveau en ébullition, il ne ferma pas l'œil de la nuit.

Si Xavier de Sathonay avait vu son oncle sortir, anéanti, de l'étude Picoux, il eût été à jamais guéri de ses terreurs. Elles redoublèrent, par contre, quand le notaire, pensant l'amuser, lui annonça que M. de Cancaval écrivait ses mémoires. Loin de supprimer la pension, comme François inclinait à le faire, il eût été bien plutôt d'avis de la doubler. Quelques jours plus tard, il revint à l'étude, à la stupéfaction de Me Picoux qui ne s'expliquait pas cette sollicitude pour un parent aussi déconsidéré.

— Il est une question d'importance à laquelle nous n'avons pas songé, dit Xavier, de qui l'élocution avait la même préciosité que les gestes. Qu'arriverait-il si le baron de Cancaval venait à décéder ? En serions-nous seulement informés ? Quels qu'aient été ses torts, nous ne pouvons nous désintéresser de ses obsèques... Nous devons considérer avant tout le nom qu'il porte.

Me Picoux reconnut qu'il convenait de ne pas perdre de vue le baron. Il disposait d'un homme de confiance qu'il chargerait, pour commencer, de mener une enquête sur ses fréquentations.

M. Martorel, ancien clerc d'avoué, avait la spécialité de ces missions. Il s'acquitta de celle-ci avec sa sagacité habituelle. Ce vieil habitué du Palais s'était fait une tête de magistrat ; il n'inspirait pas la méfiance comme le commun des policiers. Ses renseignements pris, il se présenta chez Mme Remoulin au nom de la famille de Sathonay, et, s'adressant à elle comme à la seule personne digne de ce choix, la pria de vouloir bien aviser

le notaire s'il arrivait malheur au baron. Il lui recommanda une discrétion absolue.

Immensément flattée de se voir mêlée aux affaires de gens du grand monde, Mme Remoulin se fût engagée, s'il l'eût fallu, à communiquer un bulletin de santé quotidien. Quoi qu'il lui en coûtât, elle retint sa langue. Mais, pénétrée de sa mission, elle se donna des airs mystérieux. Lorsque M. de Cancaval dînait chez elle, il se demandait, agacé, pour quelle raison elle le couvait ainsi de l'œil.

Cependant Xavier se tranquillisait. Il ne découvrait point d'allusions suspectes dans les nouvelles de Ladislas Valmont, et, grâce aux précautions prises, il espérait que les papiers de son oncle ne tomberaient pas en des mains étrangères.

XIV

Le matin du premier janvier, le baron reçut, de la part de Ladislas, une pipe en écume de mer. L'enragé fumeur apprécia le choix de ce cadeau, mais fut encore plus sensible au billet joint à l'écrin. Le romancier, empêché par mille corvées, exprimait ses regrets de ne pouvoir apporter lui-même ses vœux et demandait à son vieil ami de venir dîner rue Laugier. « Nous serons en tête à tête, écrivait-il. Sans famille tous deux, nous nous en tiendrons lieu l'un à l'autre. »

M. de Cancaval, à qui le jour de l'an pesait, comme à tous les solitaires, se sentit les yeux humides. Certaines délicatesses ne viennent que du cœur. Ce garçon valait décidément mieux que parfois on ne l'eût pensé.

Aux fleurs qui décoraient la nappe, le baron reconnut, en pénétrant dans la salle à manger, que son hôte s'était mis en frais pour le recevoir, et la joie, qui déjà l'animait, le grisa dès le potage. Il fut éblouissant comme en ses plus beaux jours. Au dessert, ayant bu plus que de raison, ses folies devinrent confuses. Après une dernière coupe de vin de Champagne, il se leva de table en chancelant.

De retour dans le cabinet de travail, il s'affala sur le divan, où, cigare et chartreuse consommant son ébriété, il se mit à verser dans l'attendrissement. Il ressassa en bredouillant l'expression de sa gratitude ; la phrase : « Tu es un fils pour moi » revenait comme un refrain. Il finit même par dire qu'il n'avait tenu qu'au hasard que le qualificatif ne fût point justifié.

Sans relever l'indécence du propos, Ladislas répliqua en riant qu'il n'avait pas de nom, et que si M. de Cancaval voulait bien lui donner le sien, il serait enchanté de devenir son fils au vrai sens du mot. Le baron s'esclaffa. Jamais facétie d'après boire ne lui avait paru plus drôle. Mais, en dépit d'une pointe d'ivresse, Ladislas témoigna que son humeur n'était rien moins que portée aux calembredaines. Il émit d'amers aphorismes, dignes de figurer dans le *Fils Naturel*. Son mariage manqué lui restait sur le cœur.

— Je n'ai pas de secrets pour vous, cher baron... Pourquoi vous cacherais-je que j'ai récemment rencontré Mme Galureau. Elle s'est jetée dans mes bras et m'a confié ses misères. Elle ne se console pas de ne m'avoir point pour gendre ; Suzanne a, paraît-il, juré de rester fille Et le père Galureau, auquel elles font une vie impossible, voudrait bien me repêcher, à condition que mon état civil se bonifie... Ah ! si vous vouliez !... Je serais millionnaire, et vous n'auriez plus, je vous le jure, à vous préoccuper de l'avenir.

Le baron, écarquillant des yeux troubles, commença par se demander s'il n'était pas encore plus ivre qu'il n'en avait conscience. Quand il fut certain qu'il ne rêvait point, la moutarde lui monta au nez avec une violence telle qu'il pensa étouffer. Et, comme sa langue qui s'embarrassait ne facilitait pas l'expression de ses sentiments tumultueux, il ne put que demander à Ladislas cinq ou six fois de suite s'il ne se « foutait » pas de lui.

Ladislas accusa la boisson de dénaturer les belles pro-

testations sans conséquence auxquelles il s'attendait au pis aller. Il s'empressa auprès du vieillard qui semblait menacé de congestion, et tâcha de l'apaiser en le raisonnant.

— Réfléchissez donc au lieu de vous emballer... Je ne vois pas ce que mon idée a d'offensant pour vous, étant donné surtout que je n'irai pas m'amuser à porter votre nom... Valmont je suis, Valmont je resterai...

Mais tous les raisonnements faisaient sur M. de Cancaval l'effet d'autant d'outrages, contre lesquels il s'insurgeait en se qualifiant obstinément « d'honnête homme ».

— Vous m'avez pris pour un autre, mon petit monsieur, dit-il enfin, en s'arrachant péniblement d'entre les coussins... Vendre mon nom !... Moi !... Moi !... Baron de Cancaval !

Mal d'aplomb sur ses jambes, il manifesta l'intention de décamper d'une maison où désormais n'était plus sa place.

Ladislas, un peu démonté, n'insista pas pour le retenir, mais, refusant de prendre la situation au tragique, il s'offrit à le reconduire.

— Je vous le défends bien, bégaya le baron, repoussant le bras secourable qui s'offrait... Nous n'avons plus rien à voir ensemble.

— Entendu, dit Ladislas avec un haussement d'épaules... Mais vous allez vous faire écraser.

— C'est mon affaire.

— Bonsoir donc !... J'irai demain prendre de vos nouvelles.

— Inutile !... Je vous flanquerai à la porte !

— Eh bien ! zut ! Allez au diable !

Et Ladislas laissa l'irascible baron flageoler dans l'escalier.

Le lendemain, à son réveil, M. de Cancaval se rappela tout d'abord l'altercation qu'il avait eue, Dieu sait pourquoi ! avec le cocher qui l'avait ramené. Puis, à la vue

des débris d'écume de mer qui jonchaient le plancher, témoignage de la fureur dont le maudit cadeau avait été victime, les souvenirs se précisèrent dans son cerveau endolori par une violente migraine.

La colère lui revenait en même temps que la mémoire, mais il s'en prenait maintenant à lui-même. Vingt fois, tout en vaquant aux soins de son ménage, il informa Baâl que son maître était le dernier des imbéciles. Comment lui, avec son expérience des hommes, avait-il pu tomber dans le panneau tendu par le digne fils de la Polonaise ? Comment avait-il pu croire un instant à l'affection de ce jeune drôle ? Comme si, d'ailleurs, il existait en ce sale monde autre chose que de l'intérêt ! C'était bien pour lui acheter son nom, le jour où il jugerait la poire mûre, que l'écrivain l'avait choyé ! Il fallait l'avouer, l'ignoble comédie avait été conduite avec un art consommé. « Le coquin est tombé par hasard sur un honnête homme, se disait le baron. Ça ne lui est sans doute jamais arrivé. »

Il appelait honnêteté la persistance en lui de certains préjugés. Capable de vendre son nom sous le couvert du mariage, un Cancaval ne le donnera jamais aux enfants de ses maîtresses, fussent-ils même de lui.

Le baron enrageait d'avoir été, selon son expression, « pris pour un autre ». Aussi l'idée que la rupture avec son faux ami le frustrerait des douceurs qui avaient transformé sa vie lui inspirait-elle plus de fierté que de regrets. Il fut bientôt en passe de se considérer comme un héros.

Outre qu'il ne la digérait pas, l'histoire lui faisait trop d'honneur pour qu'il ne brûlât point de la répandre. Concierge, coiffeur, crémière, buraliste ne tardèrent pas à savoir qu'il avait refusé la fortune plutôt que de se prêter à une infamie. Mais il eut moins de succès auprès de Mme Lerebour qu'auprès des « petites gens », et s'attira la réponse embarrassante qu'il fallait prévoir.

— Vous auriez bien dû vous rendre compte plus tôt que la moralité de votre jeune homme laissait à désirer... Vous me l'avez imposé ; me voilà forcée de le subir.

Ennemie des esclandres, elle se refusait à épouser la querelle du baron. Simplement espéra-t-elle que cette brouille empêcherait Ladislas de reparaître dans la maison.

— Ouiche !... On voit bien que vous ne le connaissez pas !... Il a un de ces toupets !... Je lui ai craché mon mépris au visage... Parions que jeudi il me tendra la main... Qu'il ne s'y frotte pas par exemple ! Je lui tirerai les oreilles !

— Pas d'histoires chez moi, mon cher Hector, je vous en conjure.

— Si je m'en prive, ce sera bien pour vous... Mais ne vous étonnez pas de me voir prendre la porte s'il se présente ici.

— Quel ennui ! quel ennui ! gémit Mme Lerebour... C'est tout de même votre faute... Pourquoi me l'avoir amené ?

— Ah ! je ne me le pardonne pas !... Mais que voulez-vous, ma chère, je suis un vieux naïf, toujours dupe de mon bon cœur.

Mme Lerebour resta préoccupée; elle prévoyait la nécessité d'un choix entre le baron et Ladislas, et elle en voulait au premier de l'avoir placée dans cette alternative. Elle lui fit grise mine lorsqu'il arriva le jeudi.

Il apportait de son côté une méchante humeur, ayant trouvé à la réflexion que Félicité eût dû prendre nettement position. Que par-dessus le marché cette tiède amie eût l'air de le bouder, c'était un comble !

La table réunissait, ce soir-là, une douzaine de convives, au nombre desquels l'historien Mathieu Laviron, petit bossu obséquieux de qui ses ennemis disaient qu'il avait contracté sa bosse à force de courbettes. Invité pour

la première fois, il fut l'objet d'égards particuliers de la part de l'amphytrionne.

Les nerfs à fleur de peau, M. de Cancaval lança, dès le potage de hargneuses boutades dans toutes les directions. On était accoutumé à le voir jouer les Thersite et on le supportait par égard pour la dispensatrice de si fins dîners. Du reste, quand Mme Lerebour jugeait qu'il passait la mesure, elle lui décochait vivement un « je vous en prie, Hector », qui lui rabattait le caquet.

Comme la plupart des pieds-plats, Laviron se montrait insolent avec les gens dont il n'avait rien à attendre. A diverses reprises, il se crut visé par des traits contre l'arrivisme que M. de Cancaval décochait en songeant à Ladislas. Un échange de paroles acerbes s'ensuivit. Les choses se gâtèrent tout à fait au fumoir, Mme Lerebour n'étant plus là pour brider son favori. A la joie de la galerie, qui s'amusait à les animer, les deux vieillards se chantèrent pouilles. L'historien, rageur comme un bossu, mais dénué d'esprit de repartie, n'était pas de force à lutter contre son adversaire. Il céda brusquement la place en vociférant de gros mots, prit son chapeau dans l'antichambre et fila à l'anglaise.

Tout autre jour, Félicité, connaissant la susceptibilité des gens de lettres, eût attaché peu d'importance à l'incident. Au milieu de personnages qui, même de ses familiers, restaient des étrangers pour elle, elle éprouvait le besoin de se sentir les coudes avec quelqu'un de son bord. Mais ses dispositions actuelles ne l'inclinaient pas à la mansuétude. Lorsque lui revinrent les échos de la querelle du fumoir et qu'elle apprit la désertion de son illustre convive, elle ressentit un si violent dépit que Ladislas, à qui elle s'était promis de battre froid, ayant fait son apparition, elle se jeta à sa tête avec un empressement dont il fut éberlué. Il avait payé d'audace, mais s'attendait à recevoir un camouflet.

Le baron, qui rentrait au salon, dans le rayonnement

de sa victoire sur le bossu, blêmit au spectacle de Ladislas et de Félicité abandonnés à des grâces réciproques. Ils y étaient même si fort occupés qu'ils ne témoignèrent pas l'émoi que son aspect eût pu leur causer. Ses traits, bouleversés par la violence de la lutte qui se livrait en lui, faisaient peur à voir.

Au moment où il allait céder à son indignation, une lueur de raison lui permit d'entrevoir les conséquences d'un scandale. Il se maîtrisa, et trouvant dans la fuite son seul recours contre lui-même, suivit dans l'escalier les traces de l'historien.

XV

Le nouvel an avait empêché « la Corbigny » de recevoir M. de Cancaval. Aussi, le surlendemain, arriva-t-il chez elle, impatient de la mettre au courant des derniers événements. Il était fort surexcité. Mal en prit à Valentine, toujours contredisante, de chercher à défendre Ladislas. La querelle d'usage éclata avant le dîner et dégénéra en pugilat d'injures.

— Vous avez une drôle de façon de remercier les gens qui vous veulent du bien, gouailla Valentine... Voilà un garçon que vous devriez bénir et vous le traînez dans la boue !

— J'aurais parié que vous n'y comprendriez rien... Parbleu ! se vendre, c'est pour vous chose naturelle !

— Ne le faites donc pas à la vertu avec moi !... Ça ne prend pas.

— Que ça prenne ou non, ma belle, je m'en moque !... En matière d'honneur, vous n'avez pas voix au chapitre.

L'entrée d'Alice interrompit ce duel aux armes empoisonnées. Les adversaires eussent d'ailleurs pu continuer sans inconvénient à ferrailler; depuis le temps qu'elle écoutait aux portes, la jeune fille n'avait plus rien à apprendre.

Le repas fut vivement expédié. Valentine et M. de Can-

caval, l'appétit coupé, échangeaient d'intermittentes banalités en s'assassinant du regard. Aussitôt le café servi, Valentine dit à « sa nièce » :

— Tu peux te retirer, ma chère mignonne. Le baron et moi avons à causer.

Alice, ayant tiré sa révérence, demanda la permission d'emporter un livre qui traînait.

— Que lisez-vous là de beau, mademoiselle ? demanda le baron.

Elle cita le titre d'un roman.

— Oui, je connais, dit le lecteur attitré de Mme Lerebour, avec cet air de compétence qu'il prenait pour parler de littérature... C'est distingué, bien écrit, mais mortellement ennuyeux.

— Ah ! vraiment !... Et M. Valmont qui nous disait l'autre jour...

Elle avala sa langue en jouant la confusion, mais sous ses paupières baissées sournoisement guettait la physionomie de sa grand'mère.

— M. Valmont ? s'écria le baron, en faisant front vers Valentine.

— Eh bien ! quoi ? On dirait que vous ne savez pas de qui il s'agit... Quant à toi, ma fille, nous aurons demain à régler un compte ensemble.

— M'expliquerez-vous ce que cela signifie ? demanda le baron après le départ d'Alice.

Valentine avait reporté sa rage sur la coupable. Aussi répondit-elle un peu radoucie :

— Du moment que cette petite peste s'est amusée à gaffer, je reconnais que Ladislas est venu me présenter ses vœux... Vous sachant monté contre lui, je trouvais inutile d'en parler.

— Tout s'explique !... Je comprends pourquoi vous le défendiez si chaleureusement. Il est venu me couper l'herbe sous le pied... Et naturellement vous donnez raison contre moi à la dernière des fripouilles... Ce fils

de gourgandine et vous étiez faits pour vous entendre.

L'altercation rebondissait. Elle s'envenima de plus belle. Soudain M. de Cancaval éclata d'un rire strident :

— Pour que ce joli coco ait perdu son temps à vous rendre visite, il faut croire qu'il avait encore besoin de prendre quelques notes !

Et, comme Valentine restait bouche bée, il lui révéla que l'écrivain avait désiré la connaître dans la seule intention de la fourrer dans un de ses livres.

— Il lui fallait une vieille garde. Il a tout de suite pensé à vous.

— Et vous me l'avez présenté !... Quelle infamie !... Manger le pain des gens et leur tirer dans le dos ! Mais ce n'est plus mon pain qui vous étouffera !

Le baron, sentant la partie perdue, décocha la flèche du Parthe. Il fredonna :

— Chers enfants, gardez-vous de toucher ce pain-là.

Valentine suffoquait. Il en profita pour battre majestueusement en retraite. La porte franchie, il marcha sur les talons d'Alice, prise en flagrant délit de curiosité.

En fin de compte, c'était encore une maison fermée pour lui. Allait-il donc, après la perte de Ladislas, perdre à cause de de dernier le reste de ses relations ? Passe encore pour « la Corbigny » !... Mais Mme Lerebour !... L'attitude équivoque de Félicité donnait tout à craindre. Qui sait si elle aussi ne s'était pas laissé influencer ? Toutes ces vieilles se répètent ; on sait l'effet sur elles du joli garçon. M. de Cancaval voyait avec épouvante ses plaisirs de la semaine réduits au seul dîner des Remoulin. C'était la fin de tout. Il gagna le lendemain le boulevard Malesherbes d'un pas moins affermi.

Son pessimisme, aggravé par ses récents déboires, grossissait l'importance d'un caprice de femme mécontente et au surplus malade. En découvrant, l'autre soir, que le baron avait cédé la place à Ladislas, Mme Lerebour

s'était repentie de son manque de décision. Pouvait-elle sacrifier un ami de toujours à la dernière recrue de son salon ? Elle reçut à bras ouverts M. de Cancaval. Et lui, surpris, joyeux, se réconcilia avec l'existence. Du moment que « sa bonne Félicité » lui restait, la vie avait encore du prix.

Il s'abstint prudemment d'évoquer Ladislas. Ce fut Mme Lerebour qui, vers la fin de la soirée, mit l'écrivain sur le tapis. Elle émit l'intention de lui écrire.

— Puisqu'il n'a pas eu le tact de deviner que sa place n'était plus ici, je le lui dirai tout net, sans oublier les formes.

M. de Cancaval eut le triomphe magnanime :

— Laissez donc!... C'est faire trop d'honneur à ce plumitif que d'employer les grands moyens... Dorénavant je ne prendrai pas plus garde à sa présence que s'il n'existait pas.

— Ce que j'en fais, mon cher Hector, c'est aussi bien pour moi que pour vous... Je ne veux pas de gens tarés dans ma maison.

Tête de linotte, elle trouvait maintenant toute simple l'exécution qui d'abord l'avait effrayée. Et, par un singulier retour des choses, c'était le baron, qui, pris soudain d'une vague inquiétude, prêchait sans succès en faveur de la tolérance.

XVI

La surexcitation de M. de Cancaval n'eut qu'un temps. Il se lassa de maudire son offenseur et de se poser en héros. Ce fut alors qu'il commença de souffrir.

Si surprenante que la chose lui parût à lui-même, ce célibataire, le cœur vidé par une vie de plaisir et que le malheur avait rendu misanthrope, s'était profondément attaché à Ladislas. Peut-être cette amitié de sexagé-

naire pour un jeune homme satisfaisait-elle un vague appétit de paternité. Peut-être Ladislas, vivant portrain de sa mère, bénéficiait-il de l'ancienne passion du barot pour Nathalie Waroska. Mais la reconnaissance primait tout. Pauvre, abandonné, M. de Cancaval avait vu venir à lui un garçon répandu dans le monde, heureux, plein de talent, qui avait semblé prendre plaisir à sa société. Il lui en savait un gré infini. A défaut d'affection, car il n'en demandait pas tant, il croyait avoir obtenu une réelle sympathie, que pouvait légitimer un goût partagé pour les choses de l'esprit et le commérage parisien, sans parler d'un mépris commun pour les préjugés. Or, voilà que cette sympathie apparente voilait de bas calculs. Pareille déception est de celles que l'on ne supporte plus à un certain âge, surtout quand on n'est pas homme à se créer des illusions.

Un ennui prodigieux accablait le baron. Sa vie n'avait-elle pas perdu la raison d'être ? Ses lectures, dont il ne pouvait plus s'entretenir avec son jeune ami, le faisaient bâiller. Il voyait la stupidité chez tous. L'attrait même des jeudis s'en allait. Et sa misère que des invitations, des cadeaux, des prêts avaient allégée, lui était plus lourde qu'avant l'intrusion de Ladislas.

Mauvieux venait le plus souvent possible tenir compagnie au solitaire. C'était un ami véritable. Si M. de Cancaval avait été capable de s'engouer d'un vulgaire brave homme, il n'eût pas eu de mécomptes de ce côté-là. Mais avec ses amourettes de rapin, sa candeur, sa gaîté facile, le peintre lui semblait trop peu civilisé pour lui. Lorsqu'il le comparait à Ladislas, il n'était pas loin de le tenir pour un sot.

Le peintre n'avait pas l'attentive résignation d'un confident de tragédie. Il s'inquiétait de placer son mot plutôt que d'écouter ce qu'on lui disait. Ses bavardages impatientaient le baron qui, hanté d'un seul sujet, le

ramenait sans cesse à la question avec une vivacité dont tout autre se fût formalisé.

Il eût suffi à Mauvieux d'ouvrir les oreilles pour constater l'évolution qui, d'une de ses visites à l'autre, se produisait dans les sentiments de son interlocuteur. Comme il n'avait rien entendu, il tomba de son haut lorsqu'un beau jour le contempteur de Ladislas lui déclara qu'au fond les plus grands torts lui revenaient.

— J'étais ivre ; j'ai débordé... Le pauvre garçon ne croyait pas me blesser... Il est de son temps, et moi j'ai des idées d'avant le déluge.

Que le drôle, la canaille, et autres épithètes du même acabit, se fût métamorphosé en «pauvre garçon », Mauvieux ne le pouvait concevoir. Il essaya de remettre en plaisantant les choses au point, mais n'y gagna que de se faire rembarrer.

— Je ne sais vraiment pas ce que vous avez après lui, se fâcha le baron... Ma parole ! on croirait que vous en êtes jaloux !

De réflexions en réflexions, M. de Cancaval, repoussant par pitié pour soi toute idée de fourberie, avait cherché des excuses au coupable, et l'on en trouve toujours à ceux que l'on aime. De là à renverser les rôles, il n'y avait pas loin.

Il se dupait volontairement et sans doute n'était qu'à demi convaincu, mais cela suffisait à le remonter. Et quand Mauvieux avait la naïveté de demander pourquoi l'écrivain ne cherchait pas à se rapprocher de lui, pareille question le révoltait.

— Vous êtes extraordinaire, s'écriait-il ! Il est en droit de me tenir rigueur... Après tout ce que je lui dois, ce serait à moi de lui demander pardon.

S'il n'écrivait pas la lettre d'excuses qui le tracassait, c'est qu'il entrevoyait à la suite la perte de sa dernière illusion.

A la fin de l'hiver, M. de Cancaval prit froid en sortant de l'appartement surchauffé de Mme Lerebour. La bronchite mal soignée dégénéra en congestion pulmonaire. Mme Remoulin, informée par la concierge, se permit d'entrer chez lui et le trouva, grelottant de fièvre, sans remèdes et sans feu. Il allait à une fin misérable. Sa voisine lui sauva la vie. Elle s'installa à son chevet, pourvut à toutes les dépenses et s'acquitta de ses fonctions de garde-malade avec un entier dévouement.

Le baron s'aperçut à cette occasion que mieux vaut connaître des gens de cœur que des gens d'esprit. Il était heureux pour lui que la bonne dame, dont la sensibilité prêtait à rire, fût riche de pitié plutôt que de connaissances mondaines et littéraires. Dès qu'il put s'en rendre compte, il fut pénétré envers elle d'une gratitude qui, sans l'empêcher d'être le plus désagréable des malades, se traduisait par le qualificatif de « sainte » qu'il lui donnait à chaque instant.

En tout état de cause, Mme Remoulin se fût émue du sort de l'homme qu'elle nommait avec fierté « notre ami le baron ». A plus forte raison s'émouvait-elle maintenant qu'elle se considérait comme le trait d'union entre le vieillard et sa famille. Tant que le médecin ne se fut pas prononcé, elle se tint prête à téléphoner à Me Picoux.

Or, tandis que Mme Remoulin, dont les ressources étaient médiocres, dépensait sans compter pour un voisin qui avait peu de titres à sa sollicitude, Mme Lerebour ne pensait, ni à se déranger, ni à s'informer des besoins du malade. Elle envoya trois ou quatre fois son valet de chambre prendre des nouvelles et ce fut tout. Le baron la connaissait depuis trop longtemps pour s'étonner ou se froisser de cette négligence. Il trouvait presque normal que la « sainte » Mme Remoulin lui administrât des potions et lui posât des ventouses. L'assistance de

Félicité eût pris à ses yeux le caractère d'un renversement des lois naturelles.

Mauvieux, lui, venait chaque jour offrir ses services, mais la présence de ce bavard agité était moins qu'indiquée dans une chambre de malade ; Mme Remoulin l'y toléra seulement lorsque le baron put la supporter sans fatigue.

Le peintre, ayant appris que dans le délire de la fièvre M. de Cancaval réclamait sans cesse Ladislas, imagina de s'entremettre pour les réconcilier. Quoiqu'il prisât peu l'écrivain, il ne le croyait pas capable de refuser de tendre la main à un malheureux suspendu entre la vie et la mort.

Il avait compté sans le parfait dédain de Ladislas à son endroit. Il se présenta plusieurs fois chez lui sans obtenir d'être reçu. Mais, le hasard aidant, il l'aperçut sur le boulevard et l'aborda sans prendre garde à son air distrait. A peine fut-il entré en matière que l'autre jeta les hauts cris :

— Pas possible !... Ce cher baron !... Si j'avais su !... Mais certainement que j'irai le voir !... Faites-lui en attendant mes amitiés.

Et, sur un geste d'adieu cavalier, il poursuivit son chemin.

Mauvieux, abasourdi, courut porter la bonne nouvelle à qui de droit. Dans sa hâte, il oubliait qu'il convient d'épargner les brusques émotions à un convalescent. Le baron eut une crise de larmes, à laquelle succéda une agitation de mauvais aloi. Mme Remoulin, qui se tenait là presque en permanence, tricotant ou cousant, se fâcha :

— On n'a pas idée de se mettre dans un état pareil!... Vous aurez encore de la température ... Si vous n'êtes pas plus sérieux! je consignerai votre porte.

— Je voudrais bien voir ça, tempêta le baron ! J'at-

tends mon ami Valmont. Je le recevrai ! Je suis le maître ici !

Et, prenant Mauvieux à témoin :

— Cette femme-là, c'est une sainte, je l'ai dit, je le redirai, je le crierai sur les toits. Mais quand elle s'y met, elle est odieuse... odieuse !

Désormais, il allait vivre dans l'attente d'un visiteur qui avait mis plus d'empressement à s'annoncer qu'il n'en apportait à tenir parole. « Ladislas aura eu quelque empêchement, pensait-il chaque matin; ce sera sûrement pour aujourd'hui. » Et l'espérance le maintenait en heureuse disposition une partie de la journée. A l'approche du soir son humeur devenait massacrante. Le dépit lui arrachait alors des imprécations contre l'absent.

— Le misérable !... Il sait que j'ai failli mourir, mais il s'en fout ! ... Je suis bon à jeter aux chiens maintenant!... Cet idiot de Mauvieux s'est laissé monter le coup !

Sa fureur retombait en fin de compte sur le peintre. Celui-ci ne se montrait plus que pour récolter des sottises. Désolé de voir M. de Cancaval en proie à une nervosité contraire à son rétablissement, il se reprochait de s'être mêlé de ce qui ne le regardait pas.

— Ah ! vous avez fait du joli ! lui dit un jour Mme Remoulin sur le pas de la porte.

— Je ne suis pas méchant, répondit-il, mais je connais quelqu'un à qui je mettrais volontiers ma main sur la figure.

XVI

Le fils de la comtesse Waroska ne rangeait pas M. de Cancaval au nombre de ces niais qui mettent le point d'honneur au-dessus de leur intérêt, quand au surplus pareil luxe leur est interdit. Aussi la scène du nouvel an l'avait-elle peu impressionné. Le baron avait eu le vin

mauvais ; son orgueil s'évaporerait avec les fumées de l'ivresse.

Ladislas attendit les événements. La lettre de Mme Lebour, lui signifiant son congé, lui causa moins de dépit que de stupéfaction. Il se découvrait brouillé réellement avec M. de Cancaval, alors qu'il avait pensé, tout comme sa mère jadis : « Il m'aime trop pour pouvoir se passer de moi. » En apprenant que le malade le réclamait à grands cris, il triompha. Mais maintenant qu'il tenait le bon bout, il entendait se faire désirer. Il laissa passer une quinzaine avant de frapper à la porte du rez-de-chaussée. Le baron, qui somnolait au coin du feu, se réveilla en sursaut et jeta un cri en reconnaissant le revenant qui, planté devant lui, le contemplait comme un phénomène.

— Toi !... Toi ! s'écria-t-il, les bras tendus... Je savais bien que tu n'avais pas voulu me faire marcher !

Ladislas écarquillait les yeux, saisi par le changement du baron.

— Ah ! oui, tu n'en reviens pas, dit le vieillard en se mettant à rire... J'ai une bonne tête !

Il était en effet méconnaissable. Son amaigrissement en était moins la cause que sa renonciation à se rajeunir. En attendant de pouvoir sans inconvénient offrir à la tondeuse ses cheveux blancs tout machurés, il venait, sur le conseil de Théo, de se faire raser la moustache, d'où les vestiges de la teinture eussent été trop longs à disparaître. Les joues creuses, la lèvre découvrant des dents jaunies en désordre, M. de Cancaval n'avait plus rien de lui-même, hormis l'éclat toujours ardent de ses yeux.

— J'ai vu la mort de près, expliqua-t-il... Si elle n'a pas voulu de moi, c'est sans doute qu'elle me trouvait le poil trop noir... Je n'entends pas la fourrer dedans la prochaine fois.

Son bonheur présent atténuait l'amertume de sa

boutade. Mais c'était bien le dégoût de la vie qui l'avait poussé à répudier une coquetterie hors de saison.

Ladislas eut à répondre à cent questions que lui posa le convalescent. Ils trouvèrent l'un et l'autre superflu de faire allusion au passé. Les explications eussent été dangereuses. Ils se séparèrent après un long bavardage, aussi bons amis qu'autrefois, avec cette différence pourtant que Ladislas, ayant demandé comme par acquit de conscience : « Vous n'avez besoin de rien ? », le baron répondit précipitamment : « Non, non, de rien, je te remercie. » Il y avait entre eux maintenant de l'irréparable.

Mme Remoulin, dont la présence avait cessé d'être nécessaire, mettait sa servante à la disposition de son voisin. Cet état de choses commençait à gêner le baron, voire à l'indisposer. Jamais il ne pourrait s'acquitter de toute sa dette.

— Il faudra pourtant, ma chère dame, que nous réglions nos comptes, lui disait-il parfois, en prenant son air de grand seigneur.

— Laissez donc, rien ne presse.

Et, comme il comprenait ce que parler veut dire, il se sentait humilié, les gens du premier n'étant pas de ceux avec lesquels le parasitisme ne tire point à conséquence.

Le jour où Ladislas réapparut, Mauvieux et Mme Remoulin, étant venus prendre des nouvelles à la même heure, furent émerveillés de la véritable résurrection de M. de Cancaval. Celui-ci, jubilant, chanta le retour du « très cher », et, avec une ingratitude inconsciente, s'oublia jusqu'à dire qu'il ne possédait pas deux amis comme lui.

Trop modeste pour se ranger parmi les personnes qu'un Cancaval pouvait appeler ses amis, la femme du professeur ne releva pas le propos; mais Mauvieux, outré contre l'écrivain, mit l'affirmation en doute. Il n'y gagna que de se faire derechef accuser de jalousie, ce

dont il rit de bon cœur, aucun sentiment ne lui étant plus étranger.

Sujet aux coq-à-l'âne, il partit de là pour narrer les drames de la jalousie dont il se trouvait présentement le héros. Il avait déniché au *Moulin de la Galette* « une petite merveille », « un Fragonard », dont il avait fait son modèle et sa maîtresse.

— Lili me vitriolera un de ces quatre matins, disait-il tout glorieux... Si j'ai le malheur de regarder une femme, ce sont des scènes inimaginables... Tenez, en ce moment, elle est persuadée que je la trompe. J'ai beau lui jurer que je vais voir un ami malade; vous ne devineriez jamais ce qu'elle trouve à me répondre: « Ton ami est un cocu. » Vous voilà prévenu, baron, je suis ici pour les beaux yeux de votre femme.

De bonne humeur, M. de Cancaval sourit de ces confidences, qui, la veille, lui eussent donné sur les nerfs. Avec sa tête de faune sur le retour, Mauvieux ne laissait pas d'être burlesque dans son rôle d'amant trop chéri. Et l'on voyait d'ici le Fragonard : quelque souillon mal embouché !

Malgré son impatience de retourner chez Mme Lerebour et de prendre de nouveau contact avec le monde, le baron ne voulut pas aller boulevard Malesherbes avant d'avoir figure présentable. Sa moustache n'en finissait pas de repousser. Il s'annonça enfin pour un dimanche, à la grande satisfaction de Félicité, désemparée par son absence. En le voyant arriver blanc comme neige, elle resta muette de saisissement.

— Oui, ma bonne, c'est moi, c'est bien moi ! dit-il, très amusé.

Et il réédita sa plaisanterie sur la mort qui l'avait trouvé trop noir pour le prendre.

— Mais savez-vous que vous êtes tout à fait à votre avantage ! déclara Mme Lerebour... Vous ressemblez à un vieux général.

Cette transformation l'enchantait. L'ami de la maison, auquel ses cheveux blancs donnaient un air respectable, lui ferait dorénavant plus d'honneur.

A peine fut-il question du danger qu'avait couru le malade. Mme Lerebour, gravement atteinte, ne prenait au sérieux que son propre cas. Le chapitre de ses misères épuisé, elle passa aux potins littéraires. Que d'événements depuis six semaines! La mort de Darbois; le four du drame de Frédéric Lamour, le divorce scandaleux de Marillier, le poète à la belle barbe, la récente élection académique, etc...

M. de Cancaval ne souffla mot de sa réconciliation avec Ladislas. Il présumait que Mme Lerebour, qui pour lui complaire avait rompu avec le romancier, goûterait peu cette palinodie.

Moins encore osait-il prononcer le nom de Félicité devant son jeune ami, mais ce dernier lui demanda un jour à brûle-pourpoint :

— Que faites-vous donc de la mère Lerebour ?

Rougissant comme un enfant, le baron chargea son amie afin de se disculper :

— Je ne sais trop à quel propos je lui avais dit que nous étions en froid. Elle a pris sous son bonnet que nous ne pouvions plus nous rencontrer... C'est une bonne femme, mais, pour la gaffe, à elle le pompon !

— Cela n'a aucune espèce d'importance, dit Ladislas, bon prince... Je ne regrette certes pas d'avoir traversé le salon de cette toquée ; je m'y suis fait quelques relations utiles. Mais, entre nous, quel coup de rasoir !

D'un air souverainement impartial, il régla son compte à Mme Lerebour :

— Pour jouer les Madame Geoffrin, il lui aurait fallu de l'esprit, du doigté et une certaine culture, toutes choses qui lui manquent au suprême degré... Elle n'a réussi qu'à se rendre la risée de Paris.

Esquissant un lâche sourire, le baron laissa démolir la maison qu'il considérait depuis tant d'années comme le foyer intellectuel de la capitale.

— Je pense, poursuivit Ladislas, que vous faites dans vos mémoires une belle place aux réceptions de l'ex-Rosita. Ce ne seront pas les pages les moins piquantes.

— Evidemment... Evidemment... Mais, cet hiver, je n'étais pas en train... Il va falloir que je me remette sérieusement au travail.

Ladislas guignait le portefeuille qui trônait au milieu de la table.

— Vous devriez bien me lire quelques pages de votre manuscrit, demanda-t-il... Je brûle de curiosité.

— Tout cela est encore informe... Des notes... Des fragments... Rien qui soit digne d'être lu.

M. de Cancaval détourna la conversation. Il avait tout à fait oublié ses mémoires, et le mensonge ne lui venait plus aux lèvres aussi facilement que jadis.

Afin de se réhabiliter, il voulut encore une fois tenter l'épreuve. Pris d'un beau zèle, et sentant ses souvenirs se raviver en foule, il laissa courir sa plume. Son enthousiasme refroidi, il s'aperçut derechef que l'on peut être le plus brillant des causeurs et le plus plat des écrivains, et Baâl, grand amateur de chiffons de papier, fit des parties folles.

XVIII

L'été, puis l'automne, se déroulèrent sans incidents. La vie de M. de Cancaval était redevenue celle qu'il menait deux ans auparavant. Il s'était réhabitué à la gêne et aux routines quotidiennes. Grâce au ciel, sa pension continuait de lui être servie, mais Ladislas ne cherchait en rien à embellir ses jours. Loin de lui en vouloir, le baron estimait qu'après les faits passés, c'était prouver du tact, et il ne lui savait que meilleur gré de venir de temps à autre, sans idée de derrière la tête, perdre

une heure dans son rez-de-chaussée. Malheureusement ces visites, seul rayon de soleil qui perçât la grisaille de ses après-midi, s'espaçaient de plus en plus.

Ladislas était retourné rue Nollet dans l'espoir que le baron, las de bouder à son ventre, finirait par mettre bas le masque. Quand il eut acquis la certitude que « le vieux jobard », trompant toutes prévisions, n'entrerait jamais dans ses vues, il ne fut plus ramené, à ses rares moments perdus, que par l'attrait des rosseries ou le besoin de se documenter.

En décembre, une comédie de Ladislas Valmont, de qui c'étaient les débuts au théâtre, fut jouée aux *Folies Comiques*. Ce fut un gros événement pour M. de Cancaval. Convié à la « première», il se crut revenu au temps où il n'en manquait aucune. Il dérangea ses voisins, fit bruyamment ses réflexions, plastronna, joua de la lorgnette. Mais cette rentrée dans la vie parisienne lui causa une déception. Soit que ses contemporains eussent disparu, soit que l'âge les eût rendus méconnaissables, il ne put mettre de noms sur les visages. A part Frédéric Lamour et deux camarades de Ladislas, avec lesquels il s'était rencontré, il n'y avait, jugea-t-il, « personne dans la salle ».

Bien que de mince étoffe, la pièce, écrite en vue d'un certain public et servie par des acteurs excellents, remporta le plus grand succès. M. de Cancaval se distingua par la véhémence souvent intempestive de ses applaudissements. Le rideau baissé sur le dernier acte, il se précipita vers l'entrée des coulisses en criant au chef-d'œuvre, mais brusquement il eut les jambes coupées. D'une baignoire d'avant-scène, dont le grillage avait, durant la représentation, caché les occupants, sortaient deux femmes avec lesquelles il se trouva nez à nez L'une d'elles disait à l'autre :

— Viens, chère mignonne, nous allons embrasser Didi.

C'était, suivie de sa petite-fille, Valentine Corbigny,

en pompeux atours, fripée sous son maquillage comme une pomme rainette. Mais qui eût jamais reconnu Alice, la pensionnaire mal fagotée, dans cette élégante jeune fille qui semblait appartenir au meilleur monde.

M. de Cancaval échangea avec Valentine des regards inhumains, et, faisant demi-tour, renonça à porter ses félicitations au triomphateur. Il s'en retourna, ulcéré. Que Ladislas, qu'il avait lieu de croire à couteaux tirés avec « la Corbigny », fût avec elle en pareils termes, c'était là chose inconcevable! « Qu'il ne se soit pas vanté de la voir, passe à la rigueur ! se disait-il. Mais pourquoi la voir ? Il n'a pas besoin, lui, de courir après un dîner! Didi !.. Ça c'est un comble ! »

Une idée lui vint à l'esprit, mais il la chassa comme une suggestion de la démence.

Le lendemain, il retrouva Frédéric Lamour boulevard Malesherbes ; ils se firent part de leurs impressions. Le dramaturge, qui prônait l'auteur de l'*Enjôleuse* tant qu'il se contentait d'écrire des romans, mettait ce nouveau concurrent plus bas que terre. La partialité de son interlocuteur l'offensa. Mme Lerebour, attirée par leurs éclats de voix, crut sage d'intervenir. Elle s'informa du sujet de la dispute.

— Le baron de Cancaval voudrait me faire prendre les vessies pour des lanternes,expliqua Frédéric Lamour. Ce n'est pas une raison, parce que le petit Valmont est de ses amis, pour que je lui reconnaisse du génie !

— Oh ! pas de ses amis précisément, rectifia Félicité avec la candeur de l'ignorance.

— Il n'y paraissait pas à la façon dont il applaudissait hier... Je souhaiterais de n'avoir à mes premières que des ennemis comme Monsieur.

Sous le regard étonné de Mme Lerebour, le baron perdit contenance.

— C'est vrai, bredouilla-t-il, vous n'êtes pas au courant... J'ai négligé de vous raconter...

— Mais, mon cher Hector, interrompit-elle sèchement, vous ne me devez aucun compte.

Elle était vexée d'avoir fait un pas de clerc en rompant avec un auteur en passe de célébrité. Les affaires de M. de Cancaval ne l'intéressaient en rien; aussi s'abstint-elle de lui demander des éclaircissements, ce dont il fut loin de se plaindre.

Une nouvelle année commença. En avril, après une longue éclipse, Ladislas apporta lui-même, rue Nollet, son nouveau roman, *la Mascarade.* Radieux, il escomptait une grosse vente. Les journaux allaient donner avec ensemble. Il énuméra ses démarches, cita des chiffres éloquents. Il savait ce que sa publicité lui avait coûté, mais c'était de l'argent bien placé. Au reste, son « bouquin » le satisfaisait. Il promit au baron, avec un drôle d'air, qu'il « ne s'embêterait pas » en lisant *la Mascarade.*

Fort alléché, M. de Cancaval, aussitôt seul, se plongea dans la lecture. Il avait dévoré une cinquantaine de pages, quand tout à coup il s'esclaffa. « Félicité ! s'écria-t-il ». Pas l'ombre d'un doute ! c'était bien elle que sous le nom de Mme Ledieu, Ladislas mettait en scène. Mme Ledieu tenait maison de bel esprit; maints portraits, accrochés aux murs de son appartement, jouaient des variations sur sa perruque ardente, sa figure de bouledogue et sa silhouette rebondie. Sa jovialité, ses lourdes grâces, ses prétentions littéraires formaient un mélange des plus savoureux. On ne reconnaissait, par contre, dans le salon de Mme Ledieu aucun des familiers de Mme Lebour. Ladislas était trop avisé pour se mettre à dos les « chers maîtres ».

M. de Cancaval n'avait jamais permis qu'à Ladislas de dauber sur sa vieille amie. « Est-il rosse, le mâtin ! pensa-t-il. Il a repincé Félicité au tournant. Mais quel talent et quel esprit ! » Les exploits de Mme Ledieu le divertirent follement.

Ce soir-là, au lieu de s'habiller pour aller chez le marchand de vins, il dîna d'une tablette de chocolat et d'une tasse de thé, puis se mit au lit, la pipe aux dents. Le roman terminé, il rêvassa en caressant Baâl qui ronronnait, allongé contre lui. Et lorsqu'il éteignit sa lampe, pris d'un léger remords, il soupira :

— Pauvre Félicité ! espérons qu'elle ne saura rien.

XIX

Il y avait de grandes chances pour que Mme Lerebour ignorât le méchant tour de Ladislas. Personne ne commettrait la maladresse de se vanter à elle de l'avoir retrouvée sous une caricature. M. de Cancaval se sentit tout de même gagné par l'inquiétude en s'habillant le jeudi pour se rendre chez Félicité. Même après avoir, du premier coup d'œil, constaté que son amie ne savait rien, il resta mal à l'aise : un certain air émoustillé qu'avaient les invités l'avertissait qu'ils étaient au courant. Par le fait Marillier seul avait lu *la Mascarade*, mais il venait d'initier dans les coins ses confrères.

Tout en gagnant la salle à manger, le poète donna un coup de coude à M. de Cancaval, et susurra dans sa barbe:

— Eh bien ! que pensez-vous de Mme Ledieu ?

— Madame Ledieu ? répondit le vieillard, faisant la bête. Connais pas.

Il dîna du bout des dents. Au dessert, profitant d'un silence, Mme Lerebour lança :

— Quelqu'un de vous, messieurs, pourrait-il me dire ce qu'il faut penser de ce roman de Ladislas Valmont, *le Carnaval*, auquel les feuilles font tant de réclame ?

Non contente de mettre les pieds dans le plat, elle avait lâché un de ces quiproquos à quoi elle était sujette. Un rire contenu fit grimacer les convives.

— Vous voulez dire *la Mascarade ?* rectifia Marillier.

— Oui, c'est ça... Je ne me trompais pas de beaucoup.

— Je me suis laissé dire que ce n'était pas là un livre

susceptible de plaire à une femme de goût, déclara le poète avec une innocence jouée du plus haut comique.

— Oh ! dans ce cas, je n'en demande pas davantage... Je me suis intéressée un moment à ce jeune homme, mais je crois avoir eu du flair en cessant de le recevoir.

Autant de paroles, autant de balourdises. Le baron était sur des charbons. Aussi rembarra-t-il Marillier, lorsqu'au fumoir celui-ci voulut de nouveau l'entreprendre au sujet de Mme Ledieu.

— Fichez-moi la paix !... Je ne suis pas d'âge à me laisser monter des bateaux.

Il fallut que le poète le renseignât. Il lui répondit sans sourciller :

— Première nouvelle... Je vous remercie de m'avoir prévenu. Ami comme je le suis de Mme Lerebour, je ne dépenserai certainement pas trois francs pour en savoir davantage.

Tout un mois, il vécut dans les transes. Le grand succès de *la Mascarade*, bien fait pour le réjouir, avait par ailleurs son revers. Comment Félicité, pour qui la réussite était le plus sûr des critériums, ne se laisserait-elle point émouvoir par le tapage des journaux ?

Depuis qu'elle avait eu vent de leur réconciliation, Mme Lerebour s'était promis de ne jamais parler de Ladislas à M. de Cancaval. Mais, à la longue, elle n'y tint plus.

— Je suppose, mon cher Hector, que Ladislas Valmont vous a offert son roman, lui jeta-t-elle un jour au débotté... Vous me le prêterez ; il est inadmissible que je sois la seule à n'avoir pas lu un livre dont tout le monde parle.

Eperdu, le baron s'efforça de faire bonne contenance.

— Une personne comme vous ne va pas se laisser impressionner par une réclame éhontée, digne d'un produit pharmaceutique... Rappelez-vous ce que vous a

dit Marillier ; c'est un bon juge et je suis entièrement de son avis... J'ai confié mon exemplaire à un ami qui l'a égaré... Je vous promets que je ne le regrette pas.

Mme Lerebour fut complètement abusée par une déclaration aussi peu suspecte de partialité. Elle ne se souciait plus de *la Mascarade*, quand, un matin, elle lut en tête du *Journal de Paris* un dithyrambe, signé de Claude Lhorizon, de l'Académie Française. Quoiqu'elle n'eût pas réussi à attirer chez elle ce personnage, habitué des tripots plutôt que des salons, elle le tenait en haute estime, et, ne se doutant point que l'Immortel besogneux avait touché laforte somme pour se répandre en louanges, elle envoya séance tenante son maître d'hôtel acheter le volume. Et la catastrophe se produisit.

Si imparfaitement qu'elle se connût, Mme Lerebour ne put se méprendre et n'eut d'autre ressource que de se juger diffamée. Au paroxysme de la rage, elle accusa M. de Cancaval. S'il n'avait pas introduit un chenapan dans sa maison, rien de pareil ne serait arrivé. Elle comprenait pourquoi il l'avait si éloquemment détournée de ce roman, et, le sachant toujours acoquiné avec l'auteur, elle n'hésita pas à le croire son complice. Lui avait-on assez dit qu'elle se mordrait les doigts d'avoir patronné un homme taré, méchant comme gale ! L'ingratitude de ce parasite pour qui elle avait été si bonne (du moins à son idée) souleva en elle une tempête où son amitié fit naufrage.

Publique ayant été la trahison, elle entendit que le châtiment du traître le fût aussi. Ce coup d'éclat montrerait à ses hôtes, dont aucun n'avait eu la charité de la prévenir, qu'elle ne se laisserait manquer par personne.

Le lendemain, Félicité, que ses émotions avaient positivement rendue malade, ouvrit son cœur aux invités au fur et à mesure qu'ils arrivaient. Avec des mines d'enterrement, ils entouraient la bergère où elle gisait effon-

drée, lorsque M. de Cancaval, pensant tout péril écarté, fit son entrée fort guilleret, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Un brusque silence l'accueillit. Sans y prendre garde, étonné du tableau qui s'offrait à sa vue, il s'élança vers Mme Lerebour.

— Eh quoi ! ma chère bonne, seriez-vous souffrante ?

— Que vous importe, Monsieur ? répondit-elle d'une voix sardonique en lui refusant la main... Si madame Ledieu n'est qu'une idiote, j'ai, Dieu merci ! assez de bon sens pour reconnaître mes vrais amis.

Frappé au cœur, le vieillard devint livide et chancela.

— Que dois-je entendre par là, balbutia-t-il ?

— Un homme d'esprit comme vous n'a pas besoin de le demander.

A ces mots, M. de Cancaval se redressa. Un sourire de pitié abaissa les coins de sa bouche, et chacun vit venir une de ces insolences où il était passé maître. Mais, faisant à sa vieille amitié le sacrifice de renfoncer dans sa gorge une riposte cruelle, il se contenta de hausser les épaules. Après avoir défié d'un regard circulaire les gens de lettres au visage narquois, il leur jeta un méprisant : « Bon appétit, messieurs ! » et se retira posément, les mains dans les poches.

De retour rue Nollet, tout vestige de sa superbe s'évanouit. Quand, sa lampe allumée, il s'aperçut dans la glace qui surmontait la cheminée, cravaté de blanc, le plastron de chemise éblouissant, les larmes lui vinrent aux yeux. Hector de Cancaval, homme du monde, était cette fois-ci bien mort et ne revêtirait jamais plus cet habit de soirée qu'il allait dépouiller.

ÉDOUARD DUCOTÉ.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Joseph Anglade : *Histoire sommaire de la littérature méridionale au moyen âge*, E. de Boccard. — Georges Mongrédien : *Etude sur la vie et l'œuvre de Nicolas Vauquelin, Seigneur des Yveteaux* ; *Œuvres complètes de Nicolas Vauquelin, Seigneur des Yveteaux*, 2 vol., Auguste Picard.—Ernest Zyromski: *Maurice de Guérin*, *Eugénie de Guérin*, 2 vol., Armand Colin. — Mémento.

De très savants travaux ont été publiés sur différentes parties de notre littérature méridionale. La plupart des troubadours eurent leurs biographes. Les textes importants et même les textes sans importance trouvèrent des éditeurs et des exégètes. Nul ne paraît avoir songé, avant M. Joseph Anglade, à écrire une histoire générale de cette littérature souvent admirable, parfois aussi un peu confuse et touffue.

A la vérité, M. Joseph Anglade, en assemblant avec beaucoup d'ordre, de clarté, de méthode, les documents de son **Histoire sommaire de la littérature méridionale au Moyen Age**, ne se proposa point d'autre but que celui de bâtir un bon manuel. Nulle prétention en lui ; mais sa modestie cache agréablement une science parfaite. Son livre, divisé en petits paragraphes accompagnés d'abondantes bibliographies, est volontairement dépouillé de toutes fioritures de style. Nous le jugeons excellent pour quiconque souhaitera posséder l'essentiel d'une production mal connue, insuffisamment étudiée dans les universités.

Inévitablement, l'intérêt principal de ce travail est concentré sur les troubadours et sur le xiie siècle, où les plus ardents, les mieux doués d'entre eux florirent, particulièrement en limousin. M. Joseph Anglade nous donne, non seulement leur liste à peu près complète, mais les envisage dans leur vie, leurs œuvres, leurs mœurs, la technique même de leur métier poétique. Il dresse la carte de cette langue d'oc dont se servirent ces hommes tour à tour inspirés par la guerre ou par l'amour, ou bien encore traduisant la vie gaillarde de leur temps en des œuvres gaies et parfois grossières.

Aux purs lyriques, chantant comme un Bertran de Born, un Bernard de Ventadour ou un Giraud de Borneil, à pleine voix le sirventés ou à voix adoucie la strophe galante, à tant d'autres, embusqués dans toutes les châtellenies de cet erubescent Midi, de la Garonne au Rhône et jusqu'en Italie, succédèrent des bardes moins ardents ayant pour dessein d'instruire ou de moraliser. Ces gens manquèrent un peu de souffle, mais non d'accent quelquefois. Les prosateurs leur succédèrent, trop souvent travestis en pédants, et ce fut la décadence de cette vivante littérature méridionale qui allait, au xve siècle, se fondre dans la littérature nationale. La langue d'oc subsistait encore, mais elle demeurait, comme un riche tombeau demeure, pour attester la grandeur de la dépouille en lui ensevelie.

L'ouvrage de M. Joseph Anglade tirera certainement de leur erreur les fols qui veulent assigner à la poésie une origine septentrionale, et prouver encore que le Midi n'est pas terre poétique. De telles assertions (pour ne pas écrire de telles absurdités) eurent cours bien avant la période contemporaine. Au xviie siècle, la Normandie prétendait être la seule province de France où pût naître et s'épanouir le génie poétique. Une vingtaine de poètes appartenaient, en effet, à cette « nation » ; parmi eux brillaient Corneille, Saint-Amant, Boisrobert et quelques satiriques, mais ils ne formaient pas toute la poésie française.

Beaucoup de ces Normands sont aujourd'hui oubliés, et les Vauquelin en particulier. Méritaient-ils que les littératures conservassent leur souvenir ? Nous ne le croyons point. Quelques rimes de Vauquelin de la Fresnaye, quelques sonnets de Vauquelin des Yveteaux figurent encore dans les anthologies et donnent une survie à leur nom. Cela suffit certainement.

Nous ne désapprouvons point cependant M. Georges Mongrédien d'avoir entrepris, après de longues recherches et des trouvailles heureuses dans les archives, avec beaucoup de perspicacité, un sens critique avisé, un bon style classique, une **Etude sur la vie et l'œuvre de Nicolas Vauquelin, sieur des Yveteaux**. Ce bonhomme, fils de Jean Vauquelin de la Fresnaye, compta parmi les originaux du xviie siècle et aussi parmi les libertins, les partisans du libre-penser. A ce titre, il est capable de nous intéresser. Encore n'avait-il pas de doctrine et se contentait-il de mettre en pratique celle d'autrui.

Le plus curieux, dans son cas, c'est qu'à peine délivré d'une charge de magistrat à Caen, où il avait commis quelques sottises, il fut accueilli par Henry IV comme précepteur de son fils naturel, César, duc de Vendôme, au profit duquel il écrivit cette *Institution du prince* en vers où l'on distingue déjà quelques bonnes traces d'athéisme. Plus tard, et malgré la cabale des dévots, il devint, toujours imposé par le bon roi, précepteur de Louis XIII. Il n'écrivit point, pour cet élève illustre, peu enclin aux humanités, un nouveau poème didactique. Il se contenta de panégyriques. Il exerçait sa charge non sans conscience, au milieu du ressentiment et sous la surveillance sournoise de mille moines et prêtres. Dès que le bon roi fut mort, on le chassa de son emploi comme vermine nauséabonde.

Mais il s'en moquait. Il avait amassé grasses commendes, pensions, gratifications et la sympathie du jeune roi. Il s'en alla vivre en épicurien dans la paroisse Saint-Sulpice, en épicurien et en artiste amateur de belles maisons, beaux jardins, bonne chère, poésie, musique, libres conversations, amitiés choisies, faciles femmes surtout. On le représentait comme un suppôt du diable, parce que, vivant heureusement en compagnie de la Du Puy, sa maîtresse, il se déguisait avec elle en divinité mythologique. Mille sottises qui couraient sur lui ne l'empêchaient pas d'édifier quelques poèmes galants et d'autres poèmes aussi, en alexandrins sonores, où il magnifiait comme un dieu l'égoïsme.

Vers la fin de sa vie, abruti, peut-on dire, par les procès que lui suscitèrent des neveux avides de ses écus, très âgé, peut-être fatigué par la luxure, après avoir toujours écarté de lui la religion comme une peste, il fit, assure-t-on, fin chrétienne. Ses vers de repentir ne valent point ses vers de cynisme. Il attachait d'ailleurs peu d'importance à son œuvre. Il ne publia guère que de maigres pièces de circonstances et un petit *Recueil de Vers* (1606). Après Prosper Blanchemain et Julien Travers, M. Georges Mongrédien réunit cette œuvre dans son second volume, l'annote, la commente, la complète d'un assez grand nombre de pièces et documents nouveaux ou inédits. Son travail serait tout à fait excellent si l'on n'y distinguait un peu trop, de-ci de-là, le désir de purifier son héros de tout ce qui lui paraît susceptible de noircir sa mémoire devant la postérité.

M. Ernest Zyromski n'a pas besoin de prendre cette peine avec

les siens : **Maurice de Guérin, Eugénie de Guérin**, car étudier l'âme et l'œuvre du frère et de la sœur, c'est voyager au pays de la chimère, de la mélancolie, du rêve, du désenchantement, des enthousiasmes irraisonnés, du charme, de la candeur, de la grâce. On aime se les figurer à l'image de ces êtres irréels que Raphaël peignit de son pinceau mystique, roses, diaphanes, avec des yeux céruléens et de grandes ailes blanches.

C'est peut-être ainsi que M. Ernest Zyromski les entrevit, lorsqu'il se rendit au Cayla pour respirer dans l'atmosphère où ils vécurent, souffrirent et jouirent de toute leur aiguë sensibilité. Car ce sont, à la vérité, deux âmes toutes dégagées des liens terrestres qu'il nous présente en ces deux petits livres fraternels, semble-t-il, tant ils font corps l'un avec l'autre par l'inspiration, le style, les titres de chapitre, la parité d'évocation.

M. Ernest Zyromski s'est imaginé peut-être, écrivant ces livres, qu'il faisait de la haute psychologie : nous le surprenons, en réalité, dans une attitude d'oraison. Certes, de-ci de-là, pour montrer toute la hauteur d'esprit de Maurice, et toute la magnificence de cœur d'Eugénie, il pénètre le symbole du *Centaure* ou celui de la *Bacchante*, visite le *Cahier vert*, analyse les sentiments exquis traduits dans le *Journal*, ou bien examine les influences des milieux, de la nature principalement, sur ses héros, mais il exalte surtout, en sa prose poétique, parfois diffuse, deux divinités devant lesquelles il est pieusement incliné. Avec quelle douceur, et quel regret, il impute à Maurice son romantisme et d'être, en définitive, au moins dans sa courte vie où le découragement tient tant de place, un exemple à ne pas suivre ! Heureux sont les morts qui suscitent des dévotions à ce point ferventes.

Mémento. — Nous avons déjà deux fois signalé la publication entreprise par MM. Lucien Solvay et Ernest Closson du manuscrit inédit de Grétry : *Réflexions d'un solitaire* (Bruxelles, Van Oest). Le tome III de cet ouvrage bien long, bien long, vient de paraître. Grétry continue à y philosopher un peu lourdement parfois et sur des matières d'un médiocre intérêt. Néanmoins ce tome mérite davantage que les précédents l'attention, car on y rencontre, en plus grand nombre, les faits concernant la personnalité du musicien (Voir par exemple, p. 237 et s., *Plaidoyer pour moi-même adressé au tribunal dramatique*) et des anecdotes relatives aux personnages du XVIIIe siècle, d'Hèle, Rousseau, Voltaire, Diderot, La Harpe, etc... — La *Revue de littérature comparée* (avril-juin 1922) a célébré le tri-centenaire de Molière en publiant des

études fort curieuses, parmi lesquelles nous citerons : F. Bull : *Un grand disciple de Molière, Ludwig Holberg*; W. Folkierski : *Molière en Pologne*; J.-J.-A. Bertrand : *Guillaume Schlegel, critique de Molière*; J. Copeau : *Quelques indications sur des représentations de Molière aux Etats-Unis.*

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

André David : *L'escalier de velours*, Flammarion. — Marius-Ary Leblond : *L'Ophélia*, la Sirène. — A. Ferdinand Hérold : *La vie du Bouddha*, Piazza. — Francis Carco : *L'Homme traqué*, Albin Michel. — Jean Psichari : *Le Solitaire du Pacifique*, Albin Michel. — Gilbert de Voisins : *L'enfant qui prit peur*, Crès. — Marcelle Tinayre : *Le bouclier d'Alexandre* et *Les lampes voilées*, Calmann-Lévy. — Colette Yver : *Vous serez comme des Dieux*, Calmann-Lévy. — Henri Bachelin : *Les rustres*, Flammarion. — Gabrielle Réval : *Le dompteur*, Flammarion. — Edouard Estaunié : *L'Appel de la route*, Perrin. — Léon Deffoux : *Un Communard*, Les Marges.

L'escalier de velours, par André David. Voici le départ d'un très jeune homme pour l'ascension littéraire, toujours si difficile à ses premières marches. Plus un écrivain est poète, moins il est compris du grand public. Un livre de vers, même s'il est remarquable, peut rester ignoré, un roman, surtout lancé par l'éditeur Flammarion, ne saurait passer inaperçu. Enfant gâté par les Muses, André David n'a pas encore eu à se plaindre d'elles, car ses *Libellules crucifiées*, recueil de délicieux états d'âme, lui valurent l'attention d'un de nos meilleurs poètes et critiques d'art poétique : André Fontainas. Ses traductions des *Ballades d'Ecosse* lui obtinrent une préface de Mme de Noailles qui n'a jamais admis la médiocrité, car elle est certainement, malgré sa jeunesse et sa qualité de femme, un des plus grands poètes de notre temps. Mais le roman fait encore mieux connaître un auteur, si bien doué puisse-t-il être, que toute autre consécration venue du Haut-Parnasse, parce que c'est l'entrée dans la lutte publique où l'on tombe, en pleine mêlée de la rue, du balcon des salons privilégiés. André David n'a pas craint de débuter par un roman d'amour d'une liberté qui n'a plus rien à voir... avec le vers libre ou la fine, diplomatie d'un amateur de belles lettres étrangères. Il s'agit simplement d'un petit mondain, très, trop intelligent, fort bien, trop bien élevé, choyé et admiré par ses parents, gâté de toutes les façons par son milieu où toutes les élégances s'entendent pour lui poser sur

les yeux (outre le monocle de l'impertinence) le bandeau de l'amour, que cet amour même précipita, tout nu, dans la chaudière d'une passion terriblement ressentie. Sans vouloir abdiquer son titre de poète, ce jeune homme de vingt-deux ans, qui a l'audace de nous déclarer : « J'étais là, telle chose m'advint ! » analyse ses actes et les multiples sensations procurées par ses actes, absolument comme s'il... était resté dans son cabinet de toilette en oubliant que, nous, les témoins, nous pensions demeurer encore dans un cabinet de lecture. Ça va peut-être un peu loin ! Mais comme c'est amusant ! Fureur lyrique de ce jeune poète qui sombre tout à coup dans la brutalité de l'homme dépouillé de son prestige d'enfant chéri des Muses et désespoir du Narcisse, infatué de sa jolie figure, qui l'aperçoit, férocement convulsée, dans le reflet de l'autre visage, celui de sa mortelle ennemie, la femme ! C'est l'éternelle histoire du premier grand amour et c'est toujours si attrayant... pour ceux qui demeurent les spectateurs ! Ne nous scandalisons pas, car la cruauté du fond de ce roman, un peu bien osé, se rachète par un art charmant de conteur et si, çà et là, quelques transitions sont assez brusquées, la phrase chante clair, très française et bien conduite en dépit de... la manière du héros. Je ne résiste pas au plaisir de citer, parce que c'est le meilleur moyen de vous faire absoudre l'auteur de *l'Escalier de velours* : « Ah ! si quelque amante charitable m'avait mieux compris ! Indulgente, elle aurait vu mon angoisse peinte sur mon visage au matin d'une nuit d'insomnie ; compréhensive, elle aurait lu, dans mon esprit, mes ambitions désordonnées et mon désir de l'absolu ; compatissante, elle aurait entendu, à travers ma poitrine, mon cœur serré à mourir, vu mes yeux sans larme à force de se tourmenter ! Peut-être mon âme n'aurait-elle pas tant de détours et ne serait-elle pas semblable à un labyrinthe aux introuvables issues ! Ma vie, sûrement, eût été plus facile ! N'ayant pas recherché l'aventure, je n'aurais pas souffert et j'aurais aimé davantage, ayant moins partagé mes affections ; l'indifférence, comme un glaçon, n'aurait pas refroidi mon cœur ; je ne serais point paré d'un éternel ennui caché sous un masque de mensonges frivoles, détesté des uns, mal jugé des autres ! Enfin, j'aurais moins de brutalité ! »

L'Ophélia, par Marius-Ary Leblond. Histoire prodigieuse d'un simple naufrage. Quoi de plus terriblement naturel que de

voir un pauvre navire s'échouer sur un récif, surtout quand il est commandé par un homme comme Cunold surnommé *le Gorille*! Mais tout semble surnaturel dans ce roman, parce que l'art de ses auteurs confine à la suprême alchimie littéraire. Il y a là-dedans un alliage de métal qui en fait la force énigmatique. Est-ce la façon dont on nous présente l'action, ou la matière même des locutions employées pour nous la démontrer qui nous entraîne, nous submerge, dans une sorte d'angoisse semblable à un mauvais rêve ? Nous subissons l'atmosphère fiévreuse de cette île et nous ne savons plus bien si nous ne l'habitons pas réellement! Nous voyons ces gens, Cunold, Sacy, Danel, sa femme, divine apparition, et la petite Violette noire... Il n'est pas possible de raconter cela, parce que tout se tient, les personnages et l'île mystérieuse entourée de ses couronnes de lumière produites par les coraux diversement colorés qui font l'effet de bouées... de perdition ! Cela n'a de parenté avec rien de connu jusqu'ici et c'est là le miracle, car on nous a tellement inondé de ces histoires dites exotiques, encombrés de leurs vulgaires piments et sursaturés de leurs odeurs... d'Orient à bon marché que nous ne savons plus vraiment distinguer le vrai du faux, l'objet rare de la pacotille. Où les auteurs ont-ils découvert ce pays ? dans leur vie antérieure ou sur la carte des mers à jamais maudite par les navigateurs. Il y a surtout la vision des oiseaux blancs qui n'ont jamais entendu un coup de feu et qui s'enfuient pour toujours quand le mari sauve sa femme de la bestialité du *Gorille*, laquelle vision est certainement la plus belle chose que j'aie pu lire... après cette trop courte histoire du cygne essayant de laver sa blancheur d'une ombre portée par une feuille !... Bravo, mes amis, je vous remercie pour ce chef-d'œuvre. Il est unique et inoubliable.

La vie du Bouddha, par A.- Ferdinand Herold. Un livre d'art, timbré du lotus sacré, publié avec tous les soins que méritent ses origines datant de l'Inde ancienne, sortant de l'heure crépusculaire où l'histoire n'était pas encore plus prouvée que la légende, à moins que la légende fût déjà la plus véridique des histoires ? Ce pourquoi l'auteur tient à baptiser *roman* une interprétation des textes religieux comme serait nommée poésie la première audition du chant des oiseaux. Ce bouddha était fils de roi. Il eut bien vite assez de tous les plaisirs qui l'environ-

naient, et il découvrit l'appétit du renoncement, parce qu'il pouvait satisfaire tous les autres. Il abandonne son père et la cour pour aller rechercher les sages, ceux qui ont tué le désir et l'ont remplacé par l'inertie contemplative, le désintéressement complet. Vêtu comme un paria, souffrant de la faim ou de la soif, il endure les plus grandes privations, mais ne tarde pourtant pas à acquérir la puissance du miracle. Les pluies de fleurs ou d'or, les phénomènes de transmission, les apparitions de dieux, de démons, ou l'art de ressusciter les morts, sont la marque de sa puissance terrestre : il a délaissé un trône, mais il sait ouvrir les portes de l'Au delà. De délicieux contes entourent de leurs guirlandes diaprées cette vie qui ne diffère pas beaucoup de celle d'un Christ. (Ce n'est pas inquiétant pour le Bouddha, mais jusqu'à un certain point un peu humiliant pour le Christ... lequel aurait plagié !) Je ne résiste pas au plaisir de citer un des contes, au moins dans sa charmante philosophie : un moine de ce temps-là se désespère d'être séparé de sa compagne et déclare qu'il ne pourra pas vivre seul. Alors il est enlevé au ciel par le bienheureux qui lui montre une *Asparas* (houri du paradis bouddhiste) et le moine tout enfiévré d'un amour nouveau déclare qu'il ne tient plus du tout à sa femme légitime, la maîtresse idéale la surpassant par ses charmes. Tout est musique, décor voluptueux ou naïves descriptions des calamités qui s'effacent par une simple application de confitures de roses. C'est bien là une religion primitive, morale en action à l'usage des premiers hommes, enfants terribles des climats chauds capables de sombrer dans les pires excès ou les plus somptueuses extases. Pour écrire ce roman, à la fois fabuleux et philosophique, ont collaboré le *Lalita-Vistara*, livre ancien, le *Bouddha-carita* d'Aevaghasha et, pour les modernes, l'*Histoire du Bouddhisme dans l'Inde*, de M. H. Kern et une version sogdienne publiée par le *Journal Asiatique* de R. Gauthrot. Les aventures du prince Siddhârtha, le bouddha, qui sut découvrir par la méditation la suprême sagesse, ont de qui tenir en y ajoutant, bien entendu, l'auteur des *Chevaleries sentimentales* du poète A.-F. Herold.

L'Homme traqué, par Francis Carco. Ou la psychologie du criminel ordinaire à laquelle s'ajouterait la terreur superstitieuse de l'amour. Un garçon boulanger tue la concierge d'en face. Il a pris toutes ses précautions pour se dissimuler son crime à lui-même.

Son argent, celui des termes, est caché. Il n'en profitera que beaucoup plus tard. Il continue à vivre de son labeur nocturne; mais il y a une fille qui lui achète du pain chaud, la nuit, et celle-là peut le soupçonner, car à l'heure précise où... elle était devant le soupirail jetant sa ficelle dans le vide pour ramener jusqu'à elle le morceau de pain brûlant, sinon le cœur transi de l'ouvrier taciturne. Un duel sournois entre ces deux obscures consciences qui s'éveillent, puis la perte de leur libre arbitre, et enfin la capture des deux complices par les agents que leurs allées et venues ont enfin attirés. Cette étude de mœurs primitives est très belle et très sobre, peut-être trop au-dessus des deux héros qui n'en pensèrent probablement pas si... noble !

Le Solitaire du Pacifique, par Jean Psichari. Ce roman curieux, d'un nouveau Robinson, ayant paru dans cette revue, je n'ai pas à en faire l'analyse. Je me bornerai à déplorer que l'auteur y ait introduit l'élément féminin, alors qu'on s'en serait si bien passé. On remarquera que l'élément sentimental étant représenté par une chèvre qui meurt de chagrin et probablement de jalousie, il était facile à l'auteur de nous épargner la petite sotte qu'il introduit dans un décor grandiose pour y seulement rabaisser l'homme à la taille d'une bête ou d'un imbécile. Ah ! pourquoi n'a-t-il pas été bravement jusqu'au bout de son idée, qui devait être de réaliser le premier couple : le singe et sa guenon ! La chèvre jouant le rôle de l'oie blanche suffirait presque à nous consoler de jeunes filles modernes qui fument... et ne donnent que rarement du lait !

L'Enfant qui prit peur, par Gilbert de Voisins. Ce pauvre gamin mal aimé par ses parents qui, eux-mêmes, se détestent et se trahissent, se tue, parce que la vie lui fait peur ou lui donne la nausée, mais où est donc le petit d'homme capable de reculer devant la malpropreté de la vie ? Je crois qu'il n'existe que dans l'imagination d'un poète tel Gilbert de Voisins. Une bonne argumentation serait plutôt dans le suicide du soldat affectant le pauvre Jacquot jusqu'à la contagion. Une belle figure d'éducateur que celle de M. Salvert.

Le bouclier d'Alexandre et les **Lampes voilées** par Marcelle Tinayre. Un roman d'aventures plein de surprises passionnantes et cependant écrit dans une belle langue académique. Si une femme était digne d'entrer à l'Académie, comme ce serait

bien Marcelle Tinayre!) Cette légende du bouclier d'Alexandre donné à la reine des Amazones et gardé par la descendance est une note à peine dans la vaste histoire ancienne, mais en faut-il davantage à un romancier de talent pour en tirer le récit le plus attachant et le plus dramatiquement voluptueux. Cette vision, parmi les rochers rouges. Le cheval blanc du Centaure, aïeul de la pauvre Perséis qui subit l'amour et qui en meurt, est un merveilleux tableau de maître. N'aurait-elle peint que celui-là, Marcelle Tinayre mériterait l'immortalité.

Vous serez comme des dieux, par Colette Yver. L'orgueil littéraire (le pire), l'orgueil des affaires, celui de l'amour, celui de la religion et la vanité mondaine font faire de vilaines choses, mais, en somme, pour être semblable aux dieux, il suffit amplement que ça ne se sache pas. J'ai même toujours eu l'idée que l'honnête homme était celui qui n'allait pas en prison faute de preuves!... Maintenant, il faudrait dire aux dames de lettres, et cela le plus respectueusement possible, que les femmes de lettres ne sont pas les seules héroïnes du roman. Pour une créature qui écrit au lieu de vivre et préfère un journaliste à un brave bourgeois, il y a des millions de créatures qui n'écrivent pas, n'ont pas de génie, mais sont beaucoup moins sottes. Ça commence à être effrayant, l'envahissement du roman par la romancière... qui a beaucoup de notoriété tout de suite et tire à trente mille!... Enfin, l'abbé Parochain nous console, parce qu'il ressemble à Fénelon.

Les Rustres, par Henri Bachelin. Un monsieur riche et oisif va passer quelques jours dans un village où il espère s'informer du plaisir bucolique; seulement, *rustre* lui-même, il prête ses défauts à ses gens de la province qui ont des qualités à leur taille et sont faits pour vivre sans analyser leurs impressions. Ce qui m'amuse le plus dans ce livre, rempli d'observations originales, c'est l'horreur que le héros du roman a pour l'enthousiasme. Il voit que les mouches salissent les murs et les plafonds, mais est-ce que jamais elles ont pu salir le ciel? Or, le ciel, en province, la nature et toutes ses merveilles, apparaissent à tous les coins de rue, il faudrait être fou pour le nier. Ces gens du bourg sont mal élevés, ils ont de petites passions politiques ou amoureuses?... Et le Monsieur qui survient et les dérange, en somme, dans leurs agissements, est-ce qu'il est plus social ou plus

épris ? Il ne sait, ni ce qu'il veut, ni ce qu'il fait ! Et il a le tort de ne pas savoir se griser de la vie telle qu'elle est. A sa place, j'aurais voulu y mettre un brin de lyrisme. On peut toujours dompter les rustres et les forcer à l'admiration, ne serait-ce qu'en les battant. Après une semaine d'expérience, l'aubergiste de droite le met en demeure de retourner à gauche et le héros fiche le camp. C'est amusant, neuf et très peu moral. Trois raisons pour qu'on lise *les Rustres* !

Le Dompteur, par Gabrielle Réval. J'ai deux choses en horreur : la plaisanterie triviale et l'odeur de l'ail. Ce pourquoi je n'aime pas le midi. Le récit de ces courses qui ont pour but d'embêter ferme les taureaux de Provence que l'on pique avec tridents, que l'on grille au fer rouge et qui sont, en somme, des bêtes autrement intéressantes que les humains de leur pays, à la fois mal élevés et nauséabonds, m'a rendue nerveuse. Je sais bien qu'il s'agit de tourner un film pittoresque, cependant les courses de taureaux commencent par l'enlèvement de la cocarde rouge et vont jusqu'au sang de la mise à mort. Heureusement que mon ami Réval tue proprement *le dompteur* à la fin de l'histoire, ce qui m'a permis de respirer. Quant à la sotte Anglaise qui préfère le petit homme de lettres à la brute, je suis désolée de la savoir encore vivante. En voilà une que j'aurais bien voulu voir violer et étrangler pour s'être offert un frisson dans les bras de l'un qu'elle ira... réaliser dans les bras de l'autre. Mais, j'y songe ! Si je suis si fort en colère, c'est que *le Dompteur* est certainement un beau roman. On ne peut pas juger froidement l'œuvre qui vous excite, dans un sens ou dans l'autre, sinon on serait miss Edith !

L'Appel de la route, par Edouard Estaunié. Cette fois l'auteur abuse de ses principales qualités, qui sont l'attrait du mystère et un ordre philosophique très précis. Ce père a l'air d'aimer d'amour tout court sa fille, et cette mère, folle de son fils, a quelque chose de spirituellement équivoque ! quant à la marche logique des événements, c'est peut-être d'un puissant romancier, mais point d'un logicien. La vie ne s'enchaîne pas si longtemps autour des mêmes personnages.

Un Communard, par Léon Deffoux. Un petit tableau saisissant de réalisme. Ce sectaire à la fois stupide et intransigeant doit avoir existé. Et quelle morale il nous lègue !

RACHILDE.

HISTOIRE

A. Augustin-Thierry: *Augustin Thierry, d'après sa correspondance et ses papiers de famille*. Préface de Gabriel Hanotaux. Avec un portrait. Plon-Nourrit.

La publication de la Correspondance et des papiers de famille d'**Augustin Thierry**, — reproduits au cours d'une biographie des plus animées qui ne nous laisse rien ignorer de la vie cruelle et douce à la fois de l'historien, — rappelle l'attention sur une œuvre demeurée, selon l'expression de M. Gabriel Hanotaux dans sa préface, « en un lieu très haut où la popularité n'atteint pas ».

Populaire, elle le fut cependant à son heure, et même passé son heure, et elle l'est restée, par les *Récits Mérovingiens*. Les circonstances de biographie où l'on vient de la replacer dans ce livre sont attachantes, et surtout fort instructives. On voit le côté vivant des idées de Thierry, parce qu'on découvre, documents en mains, le genre de sensibilité qu'elles supposent. Bonne raison pour dire, en courant, quelques mots de ces idées historiques.

Augustin Thierry fut un petit bourgeois libéral, né chétif, subtil et intelligent dans l'humilité d'un foyer de petit fonctionnaire deux fois résigné, sur qui avaient pesé le privilège d'Ancien Régime et la tyrannie de la Révolution jacobine. Boursier en 1805, régent de cinquième en 1813, avec l'extrême modestie impliquée dans l'un et l'autre état, le fils, aux sentiments du père qu'avaient pareillement foulé la Monarchie absolue et la Terreur, ajouta l'aversion pour le militarisme impérial, sous qui des complexions purement intellectuelles et peu rentées ne prospéraient, en effet, que médiocrement. Secrétaire et disciple du sociologue Saint-Simon, chassé par la Restauration de son petit poste universitaire en raison de ces accointances, la violence avec laquelle le comte de Saint-Simon réclamait « le plus grand bonheur du plus grand nombre » ne fut pas comprise du timide et ombrageux Thierry, qui se crut opprimé par le Socialisme, comme il l'avait été par l'Ancien Régime, puis par les Jacobins, par l'Empire et enfin par la Restauration. Il se sentit d'autant plus un vaincu, qu'il tenait du réformateur un avivement de sa propre sensibilité sociale, de sa propre haine pour l'injustice et le despotisme. C'est ainsi qu'il devint libéral, croyant, au moyen de ce principe politique, informer ses sentiments de vaincu.

Augustin Thierry est une figure tout animée de belle ardeur dans le jeune Libéralisme d'avant 1830. Mais il cessa de bonne heure (1821) d'être un militant, un journaliste. Quand s'accomplit sa rupture avec les doctrinaires du *Courrier Français*, gens capitonnés de toutes parts, bien avec les ultras, bien avec les libéraux, et qu'indisposa l'indépendance de leur jeune recrue, il ne chercha point à reprendre le combat dans la Presse plus avancée. Homme d'études avant tout, et capable de trouver sa joie dans la contemplation, il devint historien, il alla de la politique à l'histoire.

Transporté dans la spéculation historique, son libéralisme, demeuré, malgré la cessation, pour Thierry, de la période militante (qui n'était point d'ailleurs la cessation des difficultés), fort assujetti à l'empire du sentiment, ne vit rien de mieux que de chercher une explication de l'état social et des révolutions en Europe dans l'antagonisme des races vaincues et des races conquérantes. C'était projeter dans le Passé, et d'une manière toute systématique, la lutte politique de classes qui emplit toute l'époque de la Restauration. La théorie d'un premier Etat reposant uniquement sur la conquête, la violence et le privilège, et suscitant l'opposition séculaire des vaincus, fut le fondement simpliste de sa critique historique. Intéressé d'abord par les Invasions germaniques à ce point de vue, il interpréta finalement comme un exemple par excellence de ce fait la conquête de l'Angleterre par les Normands. L'accord de sa sensibilité et de son rationalisme libéral se fit dans cette formule : « Dès qu'un peuple est opprimé, sa cause deviendra la bonne cause. »

Toute pittoresque et surtout sentimentale, la méthode d'Augustin Thierry, dans cette histoire de la Conquête normande, est, encore aujourd'hui, assez malaisée à juger avec exactitude. S'il ne fait pas doute que le point de vue du sentiment n'est nullement déplacé dans une histoire où l'on ne peut nier la présence de quantité de souffrances, d'extorsions et d'abus, il est non moins certain que la science de Thierry, d'ailleurs si neuve en son temps, se cantonne ici dans les cadres en quelque sorte indiqués d'avance par le sentiment. La législation, l'économie sont indifférentes à l'historien. Il n'a jamais songé à consulter le *Domesday Book*. La critique des sources, auxquelles il demande surtout du pittoresque, lui est inconnue.

Cependant, un fait soudain et bien net de conquête, un autre fait, d'assujettissement, se rencontrent ici pour expliquer le point de vue libéral. Il y a convenance entre la matière et la méthode.

Mais, là-dessus, Thierry s'est dit qu'il pourrait raconter de la même manière d'autres périodes, l'histoire du mouvement des Communes, par exemple : « On eût dit, observe-t-il dans la quatorzième de ses *Lettres sur l'Histoire de France*, que la race indigène, après avoir plié pendant cinq cents ans sous les institutions de la conquête, voulait, par un effort énergique, s'en affranchir et les éloigner d'elle. » Exemple, cette fois, assez peu tangible. Le style libéral était ici beaucoup plus hasardeux que précédemment. Se représenter les efforts des villes médiévales, poursuivant, d'une manière ou de l'autre, l'obtention de leurs franchises, comme une lutte à la moderne pour la liberté, c'est risquer de fausser la couleur, c'est abuser de la synthèse. Il est vrai que le mouvement communal français est un sujet dont Thierry, quand il l'a traité, ne pouvait pas connaître toute la complexité.

Achille Luchaire, dans son ouvrage sur les *Communes françaises à l'époque des Capétiens directs*, a montré, entre autres choses, les origines des Communes. Une seule catégorie de causes, celles qui sont dans la violence insurrectionnelle, avait été bien exposée par Augustin Thierry. Or, les causes furent multiples et parfois bien dissemblables ; les chartes communales sont des titres constitutionnels présentant des caractères divers. Des communes, comme celles du Mans, de Laon, d'Amiens, furent fondées par l'insurrection, et les dramatiques récits d'Augustin Thierry ont popularisé ces luttes ; mais le droit de commune a souvent été acquis à prix d'argent ; et l'optique de Thierry, déjà en partie contestable dans le cas d'insurrection, est complètement fausse dans les autres cas. En ce qui concerne, d'autre part, l'administration des communes, M Luchaire a apporté de fortes réserves à la thèse de Thierry, qui fait de cette administration un gouvernement électif et populaire. En réalité, la commune était, entre la féodalité et le peuple, une seigneurie assez aristocratique, assez fermée. Sans doute, par son rôle très municipal, elle s'opposait à la féodalité, et elle était un gouvernement populaire en ce sens qu'elle administrait le peuple. Mais au demeurant, si elle a élevé les villes de la sujétion au vasselage, c'est simplement qu'elle a acquis pour elle-même, et exclusivement, le

privilège féodal. Guizot semble convaincu que la Commune fut un « foyer de tyrannie oligarchique ». Il est juste, en rappelant les travaux d'Achille Luchaire et l'opinion de Guizot, de mentionner un avis notable, ouvert en dernier lieu, celui du grand historien belge, M. Pirenne. Appréciant cet avis dans la Préface à la nouvelle édition du livre de Luchaire, M. Halphen en déduit, si je ne me trompe, une signification plutôt démocratique et révolutionnaire, ce qui nous ramènerait, par une sorte de biais (et toutes différences gardées, bien entendu, et elles restent importantes) à la première école historique d'Augustin Thierry.

Augustin Thierry a rattaché au mouvement des Communes la genèse politique de la bourgeoisie. Dans l'*Essai sur l'Histoire du Tiers-Etat*, le « progrès des classes inférieures de la nation vers la liberté civile et l'égalité des droits » remplace tout à coup, sans qu'on voie comment, la théorie de l'antagonisme des races, des vainqueurs et des vaincus. Sans insister là-dessus, remarquons que cet ouvrage sur le Tiers-Etat contient l'idée générale de l'Histoire de France selon Thierry. « La tradition des six derniers siècles et la vraie liberté de 1789 », tel était, d'après Thierry, le sens de cette Histoire. La *Nation* s'était formée en ces six siècles, où s'était formé le Tiers-Etat, et la révolution de 1789 avait proclamé le principe de la vraie liberté, c'est-à-dire « la participation de toutes les classes au gouvernement ». Quelques mots là-dessus avant de finir.

Les doctrinaires, sous la Restauration, avaient regardé ce constitutionnalisme, mis au point par la Charte, comme l'aboutissement de l'Histoire de France. Mais la Restauration déviant sous l'influence des ultras, les libéraux firent la révolution de 1830 et, devenus à leur tour des doctrinaires, datèrent du régime de Juillet le véritable couronnement de notre édifice politique.

Thierry aura-t-il assez chéri ce régime ! Les temps étaient accomplis ; la France recueillait enfin le fruit de son histoire. « Je ne professe nullement, disait-il, interprétant, dans une lettre à M. de Circourt, son histoire du Tiers-Etat, je ne professe nullement le dogme de la durée présente et à venir de quelque chose qui soit l'ancien Tiers-Etat... Je n'ai jamais regardé la Révolution de 1830 comme la victoire d'une classe de la nation sur d'autres classes, mais comme la sécurité acquise au profit de tous par le maintien et le développement du régime constitutionnel. »

Certes, cet optimisme n'était pas sans trouver, dans le gouvernement de Louis-Philippe, de très sérieuses justifications. Cependant un tel optimisme était assez borné, et de cela Thierry ne s'est jamais rendu compte. En somme, et quoi qu'ait dit l'historien, l'avènement de la bourgeoisie libérale demeurait le fait dominant ; mais il y avait aussi le peuple, ou la partie du peuple non comprise dans le « pays légal ». Or le disciple rebuté de Saint-Simon, le publiciste si vite dépris des questions sociales à cause de l'absolutisme de ceux qui les traitaient, avait perdu l'habitude d'admettre le socialisme dans ses réflexions. C'est ce qui rendit précaire, disons-nous, l'espèce d'épanouissement historique où il vécut de 1830 à 1842 et même, malgré la mort fatale du Duc d'Orléans, jusqu'en 1848. De son propre aveu, la Révolution de 1848 lui dérangea toute son Histoire de France et la lui rendit incompréhensible ! Le triomphe du Second Empire et du militarisme napoléonien ne pouvait lui éclaircir l'énigme.

D'ailleurs, sans parler de la lacune socialiste plus haut signalée, sa théorie du pouvoir constitutionnel était imparfaite. Il comptait beaucoup trop sur le Libéralisme. Il ne vit jamais son égoïste incapacité à collaborer avec la monarchie constitutionnelle, de tradition ou de fait. La garde nationale abandonna le trône de Juillet. L'inauguration de l'ère libérale fut pour le Second Empire, déjà miné par la partie ultramontaine des conservateurs, le commencement de la fin. Persuadé de son excellence politique, imbu de l'idée qu'il était à lui seul tout dans l'Etat, le libéralisme a toujours voulu faire la leçon au pouvoir, toujours prétendu le tenir en tutelle jusqu'à le rendre caduc, même quand il était le plus urgent pour lui de s'appuyer sur le pouvoir. En Russie, cela l'a perdu. Ailleurs, réalisant son vœu, il semble parvenu au monopole politique. Monopole qui, par sa souveraineté même, sans frein et sans conseils, se trouve plein de périls, délicat à exercer. Et par exemple, Augustin Thierry lui-même pourrait, aujourd'hui, s'alarmer de l'application drue et transcendante du principe des nationalités, principe en partie son œuvre (1).

EDMOND BARTHÈLEMY.

(1) Guigniaut, dans une notice lue à l'Académie des Inscriptions le 1er août 1862 (retenez cette date), apprécie de la sorte, sous ce rapport, l'œuvre d'Augustin Thierry : «Reprenant des mains de Fauriel la grande question des races, dont la lutte et le mélange ont enfanté les Etats modernes, il en poussa

SCIENCES MÉDICALES

Le Cancer et le Radium (1). — Le *cancer* est, avec la *tuberculose* et la *syphilis*, un des grands fléaux de l'humanité. C'est une tumeur qui s'accroît inexorablement et fait mourir misérablement.

Les moins savants parmi vous n'ignorent pas que notre corps est composé *d'organes* dont les divers matériaux s'appellent des *tissus*, et que ces tissus eux-mêmes sont formés d'éléments, différents d'un tissu à l'autre, qu'on nomme des *cellules*.

Notre peau, par exemple, est un tissu. Elle n'est pas aussi unie que nos yeux nous le disent. L'homme de laboratoire, armé du microscope, constate qu'elle est construite comme cette peau de nos rues qu'est un pavage. Elle est faite de multiples petits pavés qui sont les *cellules* de la peau. Ainsi en est-il de tous les autres tissus, tissu nerveux, tissu musculaire, tissu osseux, etc... Tous les millions de cellules qui composent notre corps fonctionnent, à leur place, bien sagement, chez l'homme normal. Essentiellement transitoires, se remplaçant parfois comme les feuilles d'un arbre, — c'est le cas pour la peau, — ou perpétuelles, — c'est le cas pour le système nerveux, — elles travaillent dans leurs ateliersre spectifs sans en franchir les portes et sans se donner plus d'importance qu'il ne convient. Notre vie normale est une magnifique harmonie. Mais supposez que, sur un point quelconque d'un tissu, quelques cellules excitées se mettent à bourgeonner, à se multiplier, à briser les parois de leur atelier, et à se répandre dans les ateliers voisins, c'est le *cancer*. Les cellules révolutionnaires poussent dans les tissus sains des racines voraces qui s'avancent à la façon d'un crabe, — *crabe*, en latin, se dit : *cancer*.

Tous les tissus de l'organisme peuvent être le point de départ de cette anarchie cellulaire. Dans cette confédération générale du travail qu'est la machine humaine, la révolution peut partir de

trop loin peut-être les conséquences politiques ; mais, le premier, il revendique, avec une éloquence persuasive, les droits des nationalités opprimées, et en cela il a été, dans sa mesure, le clairvoyant précurseur des événements qui s'accomplissent sous nos yeux et dont rien n'arrêtera le cours. » (*Biographie Universelle* de Firmin-Didot ; article Augustin Thierry). Paroles que le régime impérial ne pouvait songer, certes ! à désavouer.

(1) D'après l'ouvrage *Radiologie et Radiumthérapie* de Béclère, Cottenot et Mme Laborde. (A. Maloine, éditeur, 1922.)

tous les corps de métier, c'est-à-dire de tous les tissus. *Il y a autant de formes de cancers qu'il y a de formes de cellules.*

Parmi celles-ci, les unes sont des cellules *toutes jeunes*, possédant une grande puissance d'agitation et de reproduction, — comme des jeunes gens dont la turbulence et l'énergie folle sont difficilement canalisées. — Elles donnent des cancers dont l'évolution est extrêmement rapide et dangereuse à l'excès.

Les autres, cellules *adultes*, accidentellement excitées, relativement plus sages, — comme il sied à des gens plus âgés, — font des cancers à progression lente contre lesquels le préfet de police, — je veux dire le chirurgien, — est mieux armé.

Quelle que soit son origine, deux faits essentiels et constants caractérisent une tumeur cancéreuse :

1° Une néoformation cellulaire ;

2° Sa persistance et son accroissement.

Un *fibrome*, un *lipome*, — sorte de tumeur molle qui siège souvent au niveau de la nuque et des épaules, — s'accroissent uniquement par leur centre, grossissant comme un fruit. Ces tumeurs, *non cancéreuses*, dites tumeurs *bénignes*, refoulent les tissus environnants, les tassent, et s'en font une enveloppe, une capsule isolante qui en facilite singulièrement l'extirpation.

Les *tumeurs cancéreuses*, dites *tumeurs malignes*, sont, elles, essentiellement aventureuses ; comme les soviets elles cherchent à révolutionner les organes, même les plus lointains. Les plus sages se propagent à la façon d'une plante grimpante et envahissent les ganglions lymphatiques voisins, ces « glandes », — pour employer l'expression des mamans, — qui se trouvent au niveau du cou, de l'aine, des aisselles, et dont le rôle est de nous défendre contre les infections. Cet envahissement explique pourquoi la tumeur récidive quand le chirurgien se contente d'extirper les parties tangibles et apparentes, et pourquoi il faut exciser largement au delà du mal visible.

Les plus pressées, les plus nocives, — en particulier la tumeur dite *sarcome* qui apparaît chez les enfants et les jeunes gens, — se généralisent par la voie sanguine. Elles fracturent les parois des veines et expédient aux plus lointains territoires les cellules révolutionnaires qui vont, — comme on le dit, — *coloniser* et donner des *cancers secondaires*. Dans ce cas le drame est vite accompli. Le chirurgien a beau amputer précocement et large-

ment, la tumeur récidive ailleurs et le sujet est brutalement emporté.

Dans la plupart des cas, chez les personnes âgées, le cancer altère les organes, les étrangle, agissant ainsi mécaniquement, mais, en outre, il secrète des sucs cellulaires qui empoisonnent le malade, le décolorent, le flétrissent, le ratatinent. Vous en avez tous connus, de ces cancéreux au teint jaune paille, dont le corps s'amenuise, dont la flamme de vie s'obscurcit chaque jour. La tumeur maligne, comme un ogre, les dévore lentement.

Par une grâce d'état constatée aussi chez les tuberculeux, ils sont atteints souvent d'une sorte d'« illusionisme » maladif qui leur cache la gravité de leur mal, et qui leur confère une sérénité relative. Avec l'élan de vie tombe la peur de la mort. L'anesthésie de leur conscience vitale leur permet de terminer leur crépusculaire voyage dans un état d' « ataraxie » qui est comme le voile du condamné à mort.

§

Quelle est la cause du cancer ? Les hommes de science en discutent toujours. Sommes-nous marqués en naissant par notre hérédité ? Est-il d'origine interne ? Vient-il d'une irritation ou d'une infection extérieure ? Le clinicien, sans en donner des motifs précis, redoute d'une part l'hérédité, mais observe aussi la fréquence de l'apparition des tumeurs malignes sur des lésions préalables dites *précancéreuses*. C'est ainsi que le cancer se greffe souvent sur un ulcère, sur une vieille plaie, sur une maladie de peau, sur une suppuration osseuse. Il existe des *cancers* dits *professionnels* favorisés par des irritations locales : *cancer des ramoneurs* à la partie interne des cuisses, *cancer des fumeurs* à la lèvre inférieure.

L'avarie, la tuberculose ont avec lui des liens de parenté indiscutables. D'autre part, on a publié des cas de cancers matrimoniaux ; on a parlé de « maisons à cancer », de « cages à cancer » pour les souris de laboratoire.

Doyen prétendait avoir découvert le microbe du cancer... On a pu obtenir des *greffes* sur la souris, mais jamais d'inoculation directe réelle. Le problème demeure entier.

Il n'existait, jusqu'à ces dernières années, qu'un procédé de guérison : extirper, et vite, et tout, creuser dans les tissus sains, pour ne pas infecter le bistouri, dépasser très largement les li-

mites de la tumeur. Cette expulsion brutale ne mettait pas, hélas ! à l'abri des récidives, et le cancéreux opéré tremblait à l'idée qu'il entendrait un jour, à nouveau, à sa porte, le toc-toc du sinistre visiteur. On en était réduit à cet aveu d'impuissance : *faire la part du feu*, sacrifier la partie malade, détruire l'harmonie de l'édifice humain. Quelle tristesse que cette mutilation obligatoire d'un beau corps de femme, fruit dont on enlève la graine, statue affligée n'offrant plus qu'une cicatrice repoussante à la place de cette coupe enchantée qu'est un sein épanoui.

§

Et voici que les physiciens, ces Prométhées modernes, nous font entrevoir l'étonnante chose : la possibilité de détruire les éléments cancéreux en respectant les tissus normaux. Et c'est là une merveilleuse histoire que la sultane des *Mille et une nuits* raconterait bien volontiers à son sultan.

Il était une fois, au milieu du XVIIIe siècle, un abbé physicien, l'abbé Nollet, dont les expériences, — comme à notre époque les cours de M. Bergson, — attiraient les jolies femmes de la Cour. Avec la machine pneumatique qu'on venait d'inventer, il raréfiait l'atmosphère d'une bouteille ayant la forme d'un œuf, et faisait éclater dans cette atmosphère raréfiée une étincelle électrique fournie par la machine électrique, d'invention toute récente aussi. C'était ravissant, car l'étincelle vibrante et ardente devenait une lueur paisible, nuancée, silencieuse, qui enchantait les élégantes spectatrices (Béclère).

Sans penser à malice, ces grands enfants curieux que sont les savants, tout heureux de manier les deux belles machines pneumatique et électrique, firent éclater les étincelles jolies dans des ampoules dont ils raréfiaient de plus en plus l'atmosphère. C'est ainsi qu'ils s'aperçurent un jour, à un degré plus marqué de raréfaction, que le conducteur métallique qui donne issue à la décharge électrique, devient dans l'intérieur de l'ampoule le siège d'une émission radiante. L'Anglais Crookes, qui étudia spécialement cette émission, montra qu'elle était formée de véritables projectiles gazeux extrêmement ténus, animés d'une grande vitesse, électriquement chargés, et qui bombardent, sans pouvoir la traverser, la paroi de leur prison de verre. Représentez-vous une de vos lampes électriques, et supposez que le fil qui la pénètre agit à la façon d'une mitrailleuse qui expédie à une vitesse folle sur

la paroi opposée des projectiles dont l'arrêt brusque pourra donner naissance à des phénomènes particuliers. Ces phénomènes, Röntgen, professeur à l'Université de Würtzbourg, va les découvrir. L'œuf de l'abbé Nollet était devenu le tube de Crookes. Un jour, — c'était en décembre 1895, — Röntgen maniait un de ces tubes *qu'il avait cuirassé d'une enveloppe opaque à la lumière.* Par un de ces hasards providentiels, que seuls les savants de génie peuvent utiliser, se trouvaient, à côté de l'ampoule, des cristaux de platino-cyanure de barium qui s'illuminèrent, *malgré que l'ampoule fût entourée d'une enveloppe opaque.* Ça c'était drôle. Le bon savant intrigué interposa entre les cristaux et l'ampoule des corps opaques divers, des livres épais, même des feuillets métalliques, et il constata que les cristaux de platino-cyanure de barium demeuraient toujours plus ou moins vivement illuminés. Le physicien venait ainsi d'avoir la joie d'une grande découverte : celle de rayons invisibles capables d'illuminer certaines substances, d'impressionner des plaques photographiques et de pénétrer au travers de tous les corps, aussi bien des corps opaques que des corps transparents à la lumière. Ces rayons, nés de l'arrêt brusque des projectiles lancés par le conducteur métallique sur les parois de l'ampoule, il en ignore la nature, — qu'on connaît aujourd'hui, — et il les appelle modestement *Rayons X*. Quand il interpose sa main entre l'ampoule et un écran au platino cyanure de barium que l'ampoule illumine, il voit sur cet écran l'ombre très foncée du squelette projetée au milieu de l'ombre légère des parties molles. Ainsi naquit la *radioscopie* qui permet de voir se projeter sur un écran certains de nos organes intérieurs. De ces ombres fugitives, une plaque photographique substituée à l'écran donne une image négative, — squelette blanc sur fond noir, — qui, tirée en épreuve sur papier redevient positive, c'est-à-dire semblable à l'image observée sur l'écran, c'est la *radiographie*. Dans la radioscopie on se contente de regarder, dans la radiographie on prend des clichés.

Cette méthode d'exploration prit de suite une grande importance en médecine ; il est inutile d'insister.

Mais on s'aperçut vite que son emploi n'était pas sans danger. L'exposition trop longue aux rayons X irritait et mortifiait les tissus, et causait même des lésions particulièrement graves, dont sont morts déjà plusieurs héros du laboratoire.

Les spécialistes ne se découragèrent pas, et cherchèrent non pas tant à se protéger qu'à canaliser et utiliser cette action caustique des radiations, et ainsi naquit à son tour la *radiothérapie*.

Deux médecins viennois essayèrent, timidement d'abord, d'utiliser les rayons X contre quelques poils importuns. On s'aperçut vite que leur action caustique avait un très heureux effet sur la tuberculose de la peau (le lupus) et sur les cancers de la face; et de fil en aiguille, cette intrépide Pénélope qu'est la science fut amenée à les utiliser contre les maladies des ganglions lymphatiques (ces « glandes » dont je vous parlais au début), contre les fibromes, contre certaines lésions graves du sang, contre le goitre, contre de nombreuses affections du système nerveux, etc...

§

Et voici, soudain, que la merveilleuse histoire se corse encore. A peine connaît-on les rayons X, qu'un physicien français, Henri Becquerel, constate que les *sels d'urane* ont la propriété d'émettre un rayonnement comparable à certains égards aux rayons de Röntgen. En 1898, Mme Pierre Curie trouve que cette propriété appartient aussi aux *sels de thorium* et propose, pour les substances qui donnent lieu à une émission de ce genre, le nom de *radioactives*. Elle recherche si d'autres substances que les composés d'uranium et de thorium sont radioactives et, à l'aide d'instruments de mesure très délicats, passe en revue tous les métaux et métalloïdes connus, y compris plusieurs corps rares, ainsi qu'un grand nombre de roches et de minéraux.

Elle se persuade ainsi qu'il existe une substance infiniment plus radioactive que l'uranium et le thorium, et, se livrant avec son mari, au milieu des pires difficultés matérielles, à une géniale besogne, elle parvient à extraire d'une tonne d'un minerai particulier quelques centigrammes d'une substance extraordinairement radioactive, le mystérieux *radium*, nouvel élément chimique que les deux savants isolent à l'état pur, dont ils déterminent le poids atomique, et dont l'analyse spectrale révèle les raies caractéristiques.

Je n'insiste pas. Sachez seulement que le rayonnement de radium a la même action que les rayons X sur les substances luminescentes et sur les plaques photographiques. *Il agit aussi de même sur les cellules de l'organisme, mais de façon plus puissante*. Dès son apparition, il est étudié par le docteur Danlos,

de l'Hôpital Saint-Louis, comme agent de traitement des affections cutanées, et c'est là l'origine d'une médication nouvelle, qui se perfectionne de jour en jour : la *radiumthérapie*.

§

N'est-ce pas qu'elle est jolie l'histoire que je vous raconte, infiniment supérieure à celle de la lampe enchantée d'Aladin, et combien faite pour vous plaire à vous, lectrices, dont une sœur affirma dans un laboratoire français l'excellence de son génie féminin ? Que nous sommes loin de l'œuf électrique lumineux de l'abbé Nollet ! Voici que deux Prométhées modernes, — auprès desquels celui de la légende n'était qu'un enfant, — ont dérobé le feu que le ciel avait soigneusement caché dans la terre, tâche autrement spirituelle que d'aller naïvement dérober un soleil vraiment trop visible aux yeux de Jupiter courroucé de ce vol.

Voici que quelques grains extraits de roches ingrates et sombres sont des soleils d'une puissance et d'une petitesse infinie qui, spontanément et pendant des siècles, sans se lasser et sans s'éteindre, émettront avec une force de pénétration extraordinaire une lumière et un feu invisibles (Béclère). Voici que les limites de la matière et de l'énergie disparaissent ; voici que se succèdent des observations sensationnelles, autour desquelles s'excitent les philosophes qui pensent soulever les derniers mystères de la vie ; voici que... mais revenons à notre cancer.

§

On apprit rapidement à analyser les rayonnements de radium composés de divers rayons plus ou moins pénétrants auxquels on donna des noms de baptême ; on les mesura, on les filtra. On parvint à les apprivoiser, à les domestiquer.

Comme pour les rayons X, on étudia leur action sur les tissus et les cellules de notre organisme, et on eut vite la certitude que les diverses cellules du corps possédaient une résistance *personnelle*, — variable de l'une à l'autre, — à l'action caustique des rayons. On étudia et mesura cette résistance personnelle sous le nom de *radiosensibilité cellulaire*.

Les *cellules jeunes*, celles qui possèdent la plus grande puissance de multiplication, les cellules de l'ovaire chez la femme, certaines cellules du sang, se montrent très sensibles à l'action du radium.

Mme Laborde raconte l'histoire d'une infirmière qui, chaque

semaine, transportait du laboratoire de Mme Curie à l'Hôpital du Grand Palais des ampoules de radium renfermées dans un sac qui aurait dû être tenu à bout de bras ; elle trouvait plus commode de le porter à deux mains, le tenant appuyé sur le ventre ; le radium agit ainsi de telle façon sur ses glandes ovariennes que celles-ci virent pendant six mois leurs fonctions supprimées par stérilisation. Le rayonnement était allé, à travers la peau et les muscles *qu'il avait respectés*, chercher et détruire les cellules de vie.

Mais nous avons vu, dès le début de cette causerie, que les cellules cancéreuses étaient précisément ou des *cellules très jeunes*, dites embryonnaires, ou des cellules excitées, *rajeunies*, par une irritation dont nous ne connaissons pas exactement la nature, cellules en proie à une persistante crise de *multiplication*. Et, chose merveilleuse, c'est contre ces cellules que le radium possède le maximum d'action destructive. « *La dose mortelle pour les cellules cancéreuses est le plus souvent inférieure à la dose tolérable pour les cellules saines avoisinantes, et n'est parfois qu'une minime fraction de cette dernière.* » (Béclère.)

Quelle merveille !

J'étais allé, l'autre jour, près de Rieumes. Le propriétaire tint à me faire voir comment, avec l'acide sulfurique, il avait détruit toutes les mauvaises herbes qui menaçaient d'étouffer les tiges de blé. L'acide avait brûlé les premières et laissé indemnes les autres, dont les bourgeons étaient protégés par l'enroulement des feuilles elles-mêmes recouvertes d'un enduit protecteur absent sur les mauvaises herbes.

Ainsi fait le radium qui tue les herbes folles et respecte le blé organique.

Contre les *cancers superficiels*, ceux de la face en particulier, surtout quand la région à traiter est quelque peu étendue en surface, les *rayons X* sont généralement employés et suffisent.

Dans les cancers profonds, intérieurs, le *radium* est préférable, parce qu'il joint à l'avantage d'émettre des radiations *extrêmement pénétrantes* celui de posséder dans le minimum d'espace le maximum d'énergie. On se heurte en effet en *radio* et en *radiumthérapie* à un sérieux inconvénient : c'est que les fractions de rayonnement capables d'agir *décroissent très rapidement*

de la surface vers la profondeur, les couches successives de la région irradiée, peau, muscles, etc... en absorbant la plus grande partie. Or, le radium, en outre de sa *puissance incomparablement plus grande*, a, sur les rayons X, l'avantage de pouvoir être introduit directement à l'intérieur de l'organe malade, utérus, rectum, et même de la tumeur.

L'action puissante, *dans un minuscule volume*, du radium, ouvre tous les horizons. Déjà le nombre des cas de cancers utérins guéris par le radium est grand. Un perfectionnement tout récent est celui de la *radiumpuncture*. On introduit dans un cancer profond des aiguilles de platine iridié, dont les dimensions ne dépassent pas celles des aiguilles à injection hypodermique ; chaque aiguille contient un tube capillaire de verre, scellé à la flamme aux deux bouts, après qu'y a été enfermée une quantité déterminée d'*émanation de radium*. On a traité ainsi des cancers inopérables de la langue, inaccessibles aux rayons X, et c'est peut-être le procédé — d'origine française — que le Professeur allemand Klemperer utilisera contre le cancer du larynx (?) du fameux Lénine (Regaud).

§

Tout ceci, que je vous raconte dans une courte causerie, n'est pas tout à fait simple. La radiothérapie est une science compliquée, qui ne saurait être appliquée par le premier venu. Le cancer, affection primitive locale, ne fond pas comme neige au soleil sous l'action des rayons X ou du radium. Certaines tumeurs malignes sont très sensibles, d'autres très résistantes, et la difficulté de les sidérer, de les stériliser par une dose massive, très pénétrante, à la fois suffisamment *filtrée* et suffisamment puissante, suppose et la compétence et un outillage très délicat à manier.

Sauf pour les *sarcomes*, tumeurs des jeunes gens qui récidivent à peu près fatalement après l'opération et sur lesquelles, heureusement les rayons ont le maximum d'action, la chirurgie est encore, — il n'en sera peut-être pas de même demain, — la défense essentielle contre le cancer *qui doit être opéré le plus précocement possible*.

Mais l'acte, jadis uniquement *chirurgical*, doit être aujourd'hui *radio-chirurgical*. La chirurgie et le radium doivent associer leurs efforts, soit que l'irradiation suive et complète l'extir-

pation par le bistouri, soit qu'elle la prépare, soit qu'elle s'associe à une extirpation qui ne peut plus être complète.

Enfin, quand l'opération est impossible, la *radiothérapie* et la *radiumthérapie*, — qu'on devrait appeler dans le monde entier la *curiethérapie*, — demeurent une ressource suprême qui atténue les souffrances, cicatrise certaines ulcérations et prolonge la vie des malades (Béclère).

J'ajoute, pour être complet, que le traitement général ne doit pas être négligé, le terrain du malade jouant son rôle, ici comme partout en médecine. Il faut aider l'organisme à rétablir son équilibre cellulaire, éviter de prescrire l'iode et l'arsenic, qui excitent les cellule cancéreuses, et donner certaines substances dont on étudie l'action dans les laboratoires.

§

J'ai fini cette histoire, trop belle pour un trop mauvais conteur.

Les merveilles dont je viens de vous entretenir sont à la gloire de la science française, ce qui n'a pas empêché les Prométhées modernes d'agir avec un minimum scandaleux de ressources. Comme Branly, il leur a fallu un génie surhumain pour surmonter des difficultés matérielles dont les heureux propriétaires des magnifiques laboratoires d'Amérique n'ont pas la plus petite idée. L'Institut du Radium, dirigé par Mme Pierre Curie pour la partie physico-chimique et le Professeur Regaud pour la partie biologique, est immense par sa gloire... mais doit faire appel à la générosité publique. L'Amérique, récemment, a offert 1 gramme du métal divin (soit 1 million 600.000 fr.) à l'illustre ambassadrice de la science française. A l'Hôpital Pasteur, le Professeur Regaud dispose seulement de 15 lits — vous entendez bien ! 15 lits ! — pour soigner les malheureux cancéreux... dont 30.000 meurent en France chaque année.

Que nos lecteurs n'oublient pas l'Institut du Radium.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Harlan Eugène Read : *La limitation de l'héritage*, Payot. — E. Poisson : *Socialisme et coopération*, E. Rieder — Paul Gueriot : *Pour revenir à la vie normale*, Perrin. — Paul Nyssens : *Efficience*, Maloine.

C'est une question très importante que traite le livre de M. Harlan Eugène Read : **La limitation de l'héritage**. Pour

les Etats-Unis surtout (l'auteur est Américain), elle présente un caractère spécial par suite de l'amoncellement des grosses fortunes. Une trentaine de patrimoines représentent, seuls, 176 millions de dollars de revenu, soit le quadruple d'un des budgets des Etats-Unis d'avant guerre. Et les Américains se demandent s'il ne vaudrait pas mieux que cette énorme masse de richesses fût répartie entre un beaucoup plus grand nombre d'habitants.

Cette question de la limitation de l'héritage même en ligne directe (M. Read ne voudrait pas qu'on pût hériter de son père de plus de 100.000 dollars, ce qui ferait pour nous un million de francs actuels) et de sa suppression en ligne collatérale (qu'il demande rigoureusement, en maintenant, par contre le droit de la veuve considérée comme associée co-propriétaire), cette question, dis-je, a été agitée dès l'origine de l'histoire et le sera vraisemblablement jusqu'à sa fin, car les raisons, d'ailleurs très sérieuses, qu'on donne contre l'héritage se heurteront toujours à d'autres raisons non moins impérieuses, puisqu'elles sont de celles que la raison ne connaît pas. Choquer ici l'autorité et la liberté, le droit individuel et le droit social, le juste et l'utile, l'exact et l'illusoire est à la portée du premier grimaud venu. Et si, dans l'espoir de clarifier le problème, on l'ampute en le réduisant à une simple question, celle de l'utile, la plus simple de toutes, on n'est pas beaucoup plus avancé, car enfin est-il plus utile de répartir entre tous les richesses existantes au risque d'arrêter la continuation de leur production, ou de laisser continuer cette production, au risque d'avoir quelques improductifs parmi les héritiers des producteurs ? cela dépend justement de ces risques futurs que personne ne chiffrera.

Pour montrer que, personnellement, les solutions les plus radicales ne m'effraient pas, je rappelle que déjà, notamment dans ma *Nouvelle cité de France* j'ai admis une limitation de l'héritage supérieure encore à celle de M. Read, l'enfant ne pouvant hériter que d'un tiers de la fortune paternelle, ce qui ferait revenir à l'Etat les deux tiers de chaque patrimoine à un enfant unique, et la totalité de chaque patrimoine sans enfant ; pour atténuer la rigueur de cette règle je proposais de ne donner audit État que la nue propriété de sa portion successorale, ce qui laissait subsister à titre d'usufruit le droit des héritiers évincés et de leur permettre de reconstituer leur droit entier ; par exemple deux

enfants n'héritant que de deux tiers en pleine propriété et d'un tiers en usufruit, pourraient reconstituer la pleine propriété de ce dernier tiers en ayant à eux deux les neuf enfants que la famille aurait dû avoir si elle avait été composée au jour successoral de trois frères ou sœurs. Ce mécanisme arriverait vite à donner satisfaction à M. Read, car une fortune, même énorme, partagée en trois à chaque génération, ne va pas très loin.

Mais nos points de vue étaient quand même très différents, car je me mettais à celui de la repopulation, facteur nécessaire de la productivité et de la sécurité nationales, tandis qu'il se met à celui de l'égalisation et de la socialisation des choses, et du coup le problème change de face : supprimer la propriété privée au profit de la propriété collective, c'est ce qu'a voulu faire la Russie soviétique, et nous voyons les beaux résultats de son système : ceux du système, bombe à retardement, de M. Read, ne seraient pas très différents.

Une autre face du problème, encore, c'est la liquidation de la situation économique née de la guerre. Tous les pays plient sous le poids de leurs charges, et pour nous, Français, nous nous demandons entre quels maux il nous faudra choisir pour éviter la faillite : suppression de la moitié de nos services publics, diminution de moitié de nos travaux de réparation, ou confiscation partielle des fortunes privées, réalisée soit par une surlimitation de l'héritage (et déjà l'impôt arrive dans certains cas à prélever jusqu'à 59 o/o), soit par une déduction forcée du taux de l'intérêt des valeurs d'Etat (et ce serait bel et bien la faillite). Il est incontestable que nous avons à prendre des mesures drastiques, comme disent les Anglais. Même si les prévisions des optimistes (fin de la crise, reprise des affaires, accroissement de la matière imposable et de la production des impôts) se réalisent, il n'en faudra pas moins faire des coupes sombres dans la forêt de nos dépenses publiques : un dictateur des économies serait ici fort utile ! Mais à ce prix il semble bien qu'on pourra se dispenser de confiscations, évidentes ou larvées. Une fois la situation rétablie, d'ailleurs, il sera possible d'envisager un plan de conversions et de remboursements qui permettra d'amortir à grande allure notre dette, comme font admirablement les Anglais en ce moment, car, en vérité, ce n'est pas l'idéal pour un pays d'avoir chaque année à prendre douze milliards dans la poche des uns pour

les verser dans la poche des autres. Mais ceci c'est la faute au kaiser.

Quant au livre de M. Read, les Américains, gens laborieux, n'en prendront certainement que ce qu'il faut, et ce n'est pas le lointain parfum de bolchevisme qu'il exhale qui leur en feront avaler davantage. Si les grosses fortunes sont un danger pour un pays, il y en a d'autres bien plus graves !

Le petit livre de M. L. Poisson, **Socialisme et Coopération**, contient beaucoup plus d'idées que certains gros ouvrages. L'auteur, à la fois très socialiste et très coopérateur (c'est de l'alliance de ses coopératives socialistes avec les coopératives bourgeoises de l'école de Nîmes qu'est née la grande Fédération des coopératives de France) était tout à fait indiqué pour traiter le double sujet par lui choisi de la constitution de la propriété collective et de sa gestion. C'est plus particulièrement cette dernière matière qui le préoccupe ; le véritable problème, dit-il, c'est de savoir qui gérera la propriété collective. Il ajoute d'ailleurs que cette propriété collective laissera subsister à côté d'elles des parcelles souvent considérables de propriété privée, ce qui fait penser que dans un régime de purs il serait collé au mur comme un pâle bourgeois ! Mais, heureusement, nos socialistes français ne sont pas des purs de ce genre, et avec M. Poisson, notamment, on peut causer.

Successivement, au sujet de cette gestion, il a étudié ce que serait un socialisme politique, un socialisme de producteurs et un socialisme de consommateurs, ce sont les trois subdivisions de son sous-titre, et le dernier des trois en faveur de qui, comme on pense bien, il se prononce, est entendu par lui dans un sens intelligent et souple : « La gestion du consommateur, dit-il, respectera la juste part de droit du producteur et sauvegardera le droit supérieur de la société. » Cela est parfait, mais on ne voit pas très bien alors en quoi la Salente future différera de son esquisse actuelle : notre régime de propriété privée, sous qui prospèrent les coopératives (lesquelles disparaîtraient forcément dans un régime de propriété collectiviste) fait leur part aux producteurs comme aux consommateurs, et aux individus comme aux associations, sans nier le droit supérieur de l'Etat ; alors que nous donnera de plus le socialisme des consommateurs de M. Poisson ? D'autant que certains de ses amis n'auraient peut-être pas sa lar-

geur d'esprit à lui, et qu'il y a une gestion du consommateur dont il faut se méfier, celle des sauvages qui coupent l'arbre pour avoir le fruit, et que certains, même portant des hauts de chausses, pourraient bien vouloir mettre en pratique !

Aussi, après ces généralisations ambitieuses, fuligineuses et au fond dangereuses, Lit-on avec sympathie des considérations plus pratiques, comme celles de M. Paul Guériot: **Pour revenir à la vie normale.** Il s'agit surtout de la vie chère, qui, en effet, est anormale, et les remèdes qu'indique l'auteur : produire au meilleur marché possible, diminuer le nombre des intermédiaires, combattre le fonctionnarisme, repeupler les campagnes, mettre en valeur les colonies, réduire les dépenses publiques et par conséquent les impôts, et enfin simplifier la vie, c'est-à-dire économiser, tous ces remèdes, dis-je, auront leur efficience. Il est seulement regrettable que l'auteur, puisqu'il précisait ainsi son sujet et le réduisait à une question de prix, n'ait pas indiqué le principal remède, l'assainissement de la monnaie. Tant que nous aurons le papier à cours forcé, nous aurons des prix doubles et triples de leur taux réel.

Donc commençons par rétablir le cours de l'or comme aux Etats-Unis. Il est vrai qu'on ne peut arriver à ce rétablissement que par la route qu'indique M. Paul Guériot. Ses remèdes sont donc louables plus encore qu'il ne le pense, et nous devrions tous nous hâter de les gober sans faire la grimace.

Et non moins excellents sont les autres remèdes qu'énumère M. Paul Nyssens dans son livre **Efficience**, un mot qui devient de plus en plus à la mode et que j'employais tout à l'heure : Soyez de bonne volonté, et de bonne humeur, ayez de bons rapports avec tout le monde, soyez ponctuels et ayez de l'ordre, quels meilleurs conseils peut-on donner aux gens ? La bonne humeur surtout, je ne connais pas de qualité plus estimable, plus agréable et plus efficiente, puisque efficience il y a. Aimez votre métier, votre métier vous aimera ! Et les autres programmes de vie d'affaires que dresse M. Nyssens ne sont pas moins approuvables. Développez vos connaissances, surtout en comptabilité (je n'entre pas dans les détails techniques qu'on trouvera dans l'ouvrage), cultivez vos qualités d'initiative, de compétence, de direction, de goût de la responsabilité, etc., sans oublier les conseils qui peuvent être utiles même à ceux qui ne sont pas dans les affaires ;

santé, discrétion, ténacité, contrôle, prévoyance... En vérité, ce petit livre est précieux, et il n'a contre lui que l'illustration de la couverture, la tête d'un jeune employé de commerce qui doit être sans doute un as de l'efficience et qui néanmoins a l'air d'un parfait jobard avec ses yeux fixes, son poing sur la hanche et son carnet sur le ventre...

HENRI MAZEL.

SCIENCE FINANCIÈRE

Lucien Bocquet : *L'impôt sur le revenu cédulaire et général*, « Recueil Sirey ». — L s impôts de l'agriculture.

M. Lucien Bocquet vient de publier la seconde édition de son livre. **L'Impôt sur le revenu cédulaire général**, dont le prem er tirage avait été rapidement épuisé. Comme le fait remarquer l'auteur, le métier de contribuable est devenu pénible. Autrefois le redevable se bornait à payer ; aujourd'hui il est obligé de collaborer à l'établissement de l'impôt et des erreurs qu'il commet il porte le très lourd fardeau. Ceci explique la vogue des livres qui mettent les renseignements nécessaires à la portée de ceux qui veulent connaître leurs devoirs et leurs droits et parmi ces ouvrages le travail de M. Bocquet est peut-être le plus précieux.

Ainsi qu'il le constate, ce serait une erreur de croire que l'impôt sur le revenu soit chose nouvelle. L'impôt global et l'impôt cédulaire, on les retrouve dans la taille personnelle, la capitation, dans les dixièmes et vingtièmes. La Constituante, frappée de l'inégalité et de l'injustice des impôts de l'ancien régime, crut réaliser un grand progrès en faisant des signes extérieurs la base des contributions directes. Il appartenait aux parlements radicaux-socialistes qui se succédèrent en France jusqu'en 1914 de nous montrer que les hommes de la Révolution s'étaient trompés, qu'il convenait de rompre avec la formule désuète des signes extérieurs et d'en revenir à la vieille conception que les Constituants avaient été si empressés à démolir.

M. Goudchaux, qui fut ministre des Finances en 1848, avait bien, vers cette époque, déposé un projet d'impôt sur le revenu, mais ce n'est guère qu'à partir de 1892 que la question est véritablement à l'ordre du jour. Dès lors, les projets se succèdent : en 1896, projet Cochery ; en 1898, projet Klotz ; en 1900, projet

Caillaux; 1903, projet Rouvier; 1907, nouveau projet Caillaux dans lequel se trouve en réalité l'origine de notre régime actuel; 1914, projet Renoult, reprenant un projet Dumont de 1913. L'accord se fait enfin entre les Chambres et l'impôt général sur le revenu est voté comme impôt de superposition et forme les articles 15 à 25 de la loi de finances du 15 juillet 1914. Puis la loi du 31 juillet 1917 supprime, en ce qui concerne l'Etat, mais l'Etat seulement, les contributions personnelle-mobilière, des portes et fenêtres et des patentes et y substitue le système des impôts cédulaires entré en vigueur en 1918.

Comment notre système français atteint-il le revenu? En fait, dans la majorité des cas, observe M. Bocquet, le législateur a renoncé à atteindre le revenu effectif pour s'en tenir à une approximation arbitraire déterminée par voie de forfait : soit de forfait simple, soit de coefficients forfaitaires. Mais le forfait c'est la négation même du pur principe de l'impôt sur le revenu; on peut donc dire, sans exagération, que les idées d'égalité devant l'impôt qui avaient amené les parlement radicaux vers la réforme fiscale se sont évanouies en fumée et que notre impôt sur le revenu est en réalité... un impôt qui n'est pas sur le revenu.

Pour les revenus fonciers, par exemple, le revenu imposable est déduit du revenu brut en soustrayant de ce dernier une quotité invariable malgré les différences de construction. D'autre part, ce revenu imposable est arrêté pour une période de 10 ou 20 ans, et au cours de cette période la valeur locative subit le plus souvent de fortes variations.

Pour les bénéfices agricoles, système du forfait encore, obtenu en multipliant la valeur locative des terres exploitées telle qu'elle résulte de l'évaluation cadastrale par un coefficient variable.

L'impôt sur les bénéfices commerciaux et industriels est calculé tantôt sur le bénéfice réel, tantôt — et c'est la majorité des cas — sur le chiffre d'affaires auquel on applique un coefficient variable, et ceci encore, dit M. Bocquet, n'a qu'un rapport trop lointain avec les bénéfices réels pour être considéré comme un véritable impôt sur le revenu. Il faut remarquer qu'en fait le tableau des coefficients dressé par l'administration est une espèce de tableau des patentes, mais infiniment plus vague que celui-ci et d'un arbitraire dont les contribuables ne semblent pas soupçonner la gravité.

Quant à l'impôt sur les bénéfices non commerciaux, il a pour base presque exclusive la déclaration du contribuable. Ici le procédé forfaitaire est exclus; mais cela ne veut pas dire que le revenu réel soit atteint, car il est absolument impossible à l'administration de contrôler la sincérité des déclarations.

Seul l'impôt cédulaire sur les traitements, salaires, rentes et pensions serre de près la réalité et il n'est pas sans ironie de constater que ce sont les gens de situation moyenne qui sont le plus sûrement touchés.

Si nous abandonnons les impôts cédulaires, et que nous examinions l'impôt général, nous sommes obligés de reconnaître que, là aussi, le revenu ne se trouve atteint le plus souvent que sous une forme forfaitaire.

Pour les revenus fonciers, les bénéfices agricoles, les bénéfices commerciaux et industriels, le contribuable peut, à son gré, substituer au revenu vrai la base forfaitaire de la contribution foncière bâtie et non bâtie, celle de l'impôt cédulaire sur les bénéfices commerciaux ou industriels calculés d'après le chiffre d'affaires. Il va sans dire, écrit M. Bocquet, que le contribuable opte toujours pour le système qui lui est le plus favorable : il ne déclare le revenu effectif qui devrait être seul frappé que lorsque le forfait lui est préjudiciable.

M. Bocquet est donc tout à fait fondé à affirmer que notre système actuel d'impôts, fondé sur le régime forfaitaire, est la négation même des idées qui doivent être à la base d'un impôt sur le revenu.

Qu'on le veuille ou non, observe-t-il ailleurs, l'impôt sur le revenu est un impôt de classes. Il répartit, en effet, les contribuables en un certain nombre de catégories, et ces distinctions permettent au gré des circonstances de faire porter le poids de l'impôt sur une classe plutôt que sur une autre. Dès aujourd'hui, elles mettent en opposition les diverses catégories de contribuables qui, effectivement, ne sont pas traités sur le même pied, les uns bénéficiant du forfait, les autres devant confesser exactement leurs revenus... ce qu'ils se dispensent de faire d'ailleurs. Nous avons vu que, par une conséquence inattendue, ce sont les salariés qui sont le plus rigoureusement assujettis à l'impôt. Mais les salariés sont le nombre et les assemblées politiques ne peuvent rester indifférentes aux récriminations de ceux qui les nomment. Les Chambres

ont donc tendance à rétrécir la base de l'impôt plutôt qu'à l'élargir. La rigueur même de l'impôt sur les salaires sera cause de sa transformation, mais alors les assemblées politiques se tourneront vers les 500.000 contribuables assujettis à l'impôt général et les tonderont de plus près. Eternel recommencement des choses : le privilège est de tous les régimes, il n'y a que les privilégiés qui changent.

L'impôt sur le revenu n'a pas réalisé cet idéal de justice fiscale que les promoteurs de cet impôt se proposaient d'atteindre. On pourrait sans doute se consoler de cette faillite, à la pensée que la justice n'est pas de ce monde. Mais le nouveau régime a un inconvénient peut-être plus grave. Il dresse l'un contre l'autre le contribuable et l'administration. Avec le système fondé sur les signes extérieurs, les rapports étaient rares entre le contrôleur et l'assujetti ; avec l'impôt sur le revenu, les contacts se multiplient : demandes de renseignements, enquêtes, vérifications ; tout cela importune et aigrit le redevable.

M. Caillaux a dit un jour à la Chambre des députés que c'était une partie de l'art des finances que de constituer des écrans entre l'Etat et la masse des contribuables et d'épargner ainsi au plus grand nombre de citoyens le contact avec le fisc. Le régime actuel fait du contribuable un collaborateur obligatoire de l'administration. Je ne pense pas que l'on puisse croire que ce rôle nouveau qui lui est dévolu apporte quelque orgueil au commerçant ou à l'industriel, qui peuvent regretter, en outre, que l'assiette de nos nouveaux impôts soit complétement occulte. Avec les anciennes contributions, constate M. Bocquet, l'établissement de l'impôt se faisait en pleine lumière, et chacun pouvait, en se faisant délivrer des extraits de rôles quelconques, constater que l'égalité proportionnelle était respectée. Aujourd'hui, cette latitude n'existe plus et le contribuable peut être tenté de supposer que son voisin est traité plus favorablement que lui.

Quelle évolution subira notre régime fiscal ? Ceci est le problème de demain. M. Bocquet estime, en effet, que nous vivons en pleine période transitoire et que nous nous apercevrons un jour, devant la réalité, que l'impôt sur le revenu ne constitue qu'un mirage trompeur et qu'il ne fait que déplacer l'injustice fiscale, selon le mot de John Stuart Mill, déclarant qu'on peut craindre que cet impôt, qui, en apparence, est le plus juste de tous, ne

soit, en réalité, plus injuste qu'un grand nombre d'autres qui, au premier abord, semblent bien plus mauvais.

En attendant, le projet de budget pour 1923 contient une surprise. Les articles 6 à 11 du projet de loi de finances font obligation aux banquiers de signaler au fisc tous dépôts de titres ou toutes ouvertures de comptes. Aucun payement de coupons ne devra être effectué sans une déclaration portant indication du nom, domicile du bénéficiaire et l'amende, en cas de contravention, sera égale à la valeur des coupons avec minimum de 1.000 fr. Les coffre forts devront être ouverts, après décès du locataire, en présence d'un agent de l'enregistrement.

Ceci nous promet des jours heureux, et c'est sans doute pour nous égayer dès maintenant que le rédacteur du projet écrit dans son exposé des motifs cette petite phrase souriante : « Les mesures que nous vous proposons dans cet ordre d'idées n'ont, du reste, aucun caractère inquisitorial. » Certains trouveront la plaisanterie un peu lourde.

LOUIS CARIO.

§

Les impôts de l'agriculture. — Nous avons reçu la lettre suivante :

30 mai 1922.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu avec un vif ntérêt la lettre de M. R. de Laulanié que vous avez publiée dans le numéro du 15 mai du *Mercure*, au sujet de la comparaison des charges fiscales des industriels et commerçants, d'une part, des agriculteurs, d'autre part.

A mon sens, la thèse de M. de Laulanié est très défendable ; je vais même plus loin : j'estime qu'il convient de favoriser l'agriculteur dans les circonstances actuelles, car il constitue la seule assise vraiment solide de notre société française.

Mais j'estime que les arguments de M. de Laulanié portent parfois à faux et qu'il aurait mieux valu, à mon avis, chercher à justifier les gains presque toujours considérables des cultivateurs, plutôt que de les nier.

Ces gains, je le répète, nt été et demeurent considérables ; il serait puéril de le nier ; et si, pendant la guerre, ils étaient la très légitime contre-partie des sacrifices énormes consentis par les paysans — j'emploie à dessein cette très noble épithète — dans leur chair et dans leur sang, j'imagine que personne, à l'heure actuelle, ne peut s'élever contre la très juste récompense, qu'ils constituent, du labeur acharné

de ceux à qui nous devons, en vérité, la paix sociale dont nous sommes presque les seuls à bénéficier dans le monde.

Si j'affirme que les gains des paysans ont été considérables, c'est que je sais que, dans le canton agricole où j'habite, il est aisé de trouver, sans les vider, dans les bas de laine, deux millions, si l'on veut, pour une affaire industrielle ; c'est que je sais qu'une maison du chef-lieu de canton est sans prix quand le paysan la veut ; c'est que je sais que l'on vit très à l'aise dans les fermes et qu'on y paye très largement les ouvriers agricoles ; c'est que je sais que si le propriétaire est gêné et pressé de réaliser, son fermier peut, sans difficulté, lui racheter sa ferme. Je pourrais citer de nombreux exemples de ce que j'affirme.

Et si l'on m'accuse de généraliser sans raison, je dirai que le canton où j'habite appartient à la Touraine pauvre, que les méthodes modernes de culture y sont totalement inconnues et qu'il n'y a aucune raison pour que ce qui est ici la réalité ne le soit pas dans la plupart des régions agricoles de France.

Le Fermier est riche si le Propriétaire est pauvre ; de ce que le Fermier ne paye pas d'impôts, je ne conclus pas à l'injustice ; tout au contraire, j'estime que c'est la meilleure méthode à adopter pour tâcher de provoquer le « retour à la terre », à mon avis indispensable.

M. de Laulanié utilise encore un argument faux. Il écrit :

Le Commerce et l'Industrie ont encore payé 3 milliards sur le chiffre d'affaires ; mais, s'ils ont versé cet impôt au Trésor, ce n'est qu'après l'avoir soigneusement prélevé sur le consommateur et, en particulier, sur l'agriculteur.... Un commerçant, un industriel établit son prix de vente d'après un prix de revient assez exactement connu dans lequel sont compris ses frais généraux, donc ses impôts...

Contre pareille affirmation on ne saurait s'élever avec trop d'énergie.

Si, en principe, l'impôt sur le chiffre d'affaires est bien un impôt de consommation, il n'est pas douteux que la crise terrible, dont seuls ont souffert le commerce et l'industrie, en ait complètement changé l'incidence.

Pendant l'année dernière, les commerçants et les industriels ont presque tous et presque constamment vendu à perte, ils n'ont donc pas pu comprendre dans leurs prix de vente l'impôt sur le chiffre d'affaires; comme ils ont d néanmoins le payer, on peut dire que cet impôt, se superposant aux autres, a constitué comme une surpatente qui est bientôt devenue intolérable aux assujettis, en raison, surtout, des procédés vexatoires qu'a employés l'Administration pour son recouvrement.

Le consommateur, et en particulier l'agriculteur, n'en a donc nullement subi les conséquences.

En résumé, il convient d'exonérer le plus possible les paysans des

charges fiscales, mais que ceux-ci veuillent bien aider les commerçants et industriels à secouer un joug fiscal qui devient de plus en plus lourd; au surplus, ce n'est pas par des mesures particulières qu'on remettra de l'ordre dans la Maison et qu'on libérera les contribuables de la tyrannie administrative; c'est par une refonte complète du système fiscal actuellement en vigueur qu'on y parviendra, et je ne connais d'autre solution que le retour à l'ancien système, aux « quatre vieilles », munies d'un coefficient approprié.

Je vous prie, etc.

ROBERT COLLET.

Secrétaire Général des Papeteries de La Haye-Descartes.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Comment l'Angleterre fit la guerre. — Qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée. Nous ne mettons pas ici en cause la nation anglaise, ni ceux qui furent nos compagnons d'armes, dont nous conservons le plus charmant et le plus cordial souvenir. Il s'agit simplement des gouvernements qui se sont succédé en Angleterre pendant ces quatre ans de guerre. Ceux qui ont suivi mes chroniques de la guerre savent que j'ai laissé souvent entendre, d'une manière assez verte, ce que je pensais de la politique de guerre égoïste et étroite des hommes politiques d'outre-Manche. Je n'ai pas ménagé, non plus, mes critiques contre les méthodes inopérantes du G. Q. G. anglais, méthodes qui relevaient plutôt de l'art de l'ingénieur mécanicien que de l'art militaire. Enfin l'Amirauté britannique ne m'a pas compté précisément au nombre de ses admirateurs pendant cette guerre. Evidemment, je parlais alors dans le désert, *vox clamans in deserto*, et je devais passer pour un singulier mauvais coucheur. L'Angleterre n'était-elle pas entrée en guerre à nos côtés, pour obéir à un sentiment chevaleresque ? Il était de bon ton de le croire ; chacun des gestes de son gouvernement devait être pris pour une grâce inespérée à notre endroit. La seule chose qui nous restât permise était de lui exprimer notre gratitude. Mais laissons cela.

Tout ce que nous avons laissé entendre, autrefois, nous le trouvons aujourd'hui confirmé, amplifié, corroboré par le lieutenant-colonel Repington, l'ancien critique militaire du *Times*, dans un énorme volume, son Journal de guerre, dont l'éditeur Payot vient

de nous donner une traduction, sous le titre: *La première guerre mondiale.* Sans doute, nous n'avions pas alors à notre disposition ni les chiffres, ni les précisions de toute sorte, que l'on nous apporte aujourd'hui. Mais notre sentiment, notre conviction intime n'en était pas moins solide. Qu'on nous permette de la justifier aujourd'hui.

La question qui se posa de suite pour le gouvernement anglais, dès son entrée en guerre, fut la manière dont il nous donnerait son concours. Celui de son immense flotte nous fut accordé en principe sans réserve, à condition toutefois que celle-ci resterait maîtresse de régler comme elle l'entendrait toutes les opérations maritimes et d'aller s'enfermer à Scapa-Flow. Or l'excentricité de ce dernier point par rapport au théâtre des opérations actives était tel que le choix de cette base équivalait à la neutralisation de la Flotte. En ce qui concernait son aide financier et matériel, il était disposé à la plus grande générosité. Mais pour ce qui était du matériel humain, ses dispositions étaient et restèrent des moins favorables

Jusqu'au dernier jour le gouvernement anglais ne cessa de rester attaché à cette politique de guerre égoïste, sans largeur de vues, sans véritable intelligence, qui eut d'ailleurs pour conséquence, en jetant dans la fournaise des paquets de matériel humain chaque fois insuffisants, d'augmenter le chiffre des pertes dans des proportions formidables et de prolonger la guerre. Le lieutenant-colonel Repington écrit aujourd'hui :

> La guerre se prolongea outre-mesure, en raison de toutes nos hésitations et de nos faiblesses, et les pertes imposées au pays prirent d'effrayantes proportions. Très certainement, nous fûmes à deux doigts de notre perte et, il faut bien le dire, le peuple anglais n'y a été pour rien; toute la responsabilité en incombe au gouvernement.

Même après le vote du service obligatoire, la question des effectifs domina toute la politique intérieure anglaise. Le gouvernement ne l'appliqua que par étapes, avec une excessive prudence, comme s'il avait eu tout le temps devant lui. Nous n'insisterons pas sur les premiers mois de la guerre. A cette époque la confiance manquait réellement.

Mais, près de deux ans après le début des hostilités, en avril 1916, il n'y a pas encore en France 40 divisions anglaises, auprès des 105 divisions françaises. Par contre 1.200.000 hommes sont rete-

nus, dans la métropole, pour parer au danger chimérique d'un débarquement allemand, la marine britannique ayant déclaré ne plus pouvoir prendre la responsabilité de s'opposer victorieusement à une telle opération. Lord French a dix divisions constituées à ses ordres, et cependant le vieux maréchal déclare lui-même qu'il n'a jamais cru à une invasion par la mer « et maintenant, ajoute-t-il, moins que jamais ». Au mois d'août 1916, on relève en Angleterre 3.800.000 hommes en âge de servir « non encore touchés par le recrutement ». A ce moment, Repington déclarait: « Nous devrions avoir, l'année prochaine, 100 divisions en France », et il ajoute : « Nous avons toujours l'air de nous préparer à prolonger la guerre et non à la gagner. » De son côté, sir Geddes pense «que nous pourrions avoir en campagne les 100 divisions que je ne cesse de réclamer ». En novembre 1916, on est en Angletterre, au point de vue des exemptions, par rapport aux Français, dans la proportion de 7 à 1, c'est-à-dire que sept Anglais se trouvent exempts pour un Français. Et Repington souligne : « Il est vraiment criminel de laisser notre infanterie se battre en France, avec un déficit de 1/6 dans ses effectifs, surtout en un pareil moment. » En mars 1917, la situation ne s'est guère améliorée. Il y a 63 divisions anglaises en France, dont 10 des Dominions et 1 portugaise. Le colonel Repington consigne sur son journal à cette date :

Lorsque l'on écrira l'histoire secrète de la période actuelle, l'étonnement sera grand de découvrir que les soldats britanniques et français dépensèrent plus de temps et d'efforts à combattre leurs propres politiciens qu'à vaincre l'ennemi. Si ces politiciens voulaient seulement partir à leur tour en permission et laisser les soldats continuer leurs affaires, la victoire nous serait assurée.

Au 1er avril 1917, le chiffre des troupes immobilisées en Angleterre s'élève à 1.700.000 hommes, — et il reste 3 millions et demi d'hommes mobilisables entre 18 et 41 ans. Lorsque l'Amérique se décide à entrer en guerre, la première pensée du gouvernement anglais est de présenter la suggestion de faire arriver les troupes américaines en Angleterre pour les faire entrer dans la composition de divisions anglaises. Le gouvernement des Etats-Unis répond péremptoirement que toutes les troupes américaines auront pour destination la France.

En 1918, aucun progrès réel n'est réalisé. Les troupes combat-

tantes ont un effectif plus faible de 100.000 hommes qu'en 1917. Entre le 1er janvier 1918 et le 21 mars, le Maréchal Haig doit dissoudre 140 bataillons, en raison de l'insuffisance des hommes de remplacement. Lorsque se produit l'offensive allemande du printemps, offensive annoncée et attendue depuis si longtemps, les réserves sont absentes derrière les corps de 1re ligne. Il faudra les faire accourir en toute hâte de la métropole.

Ainsi doser sans cesse son effort, le mesurer au plus juste en tenant compte, d'ailleurs, de la manière la moins fondée, des pertes de l'ennemi, et en même temps compter les disponibilités françaises jusqu'au dernier homme, en se bornant à fournir l'appoint pour se trouver à égalité, telle a été la politique néfaste du gouvernement anglais jusqu'au dernier jour.

On a peut-être été quelque peu scandalisé des critiques que j'ai laissé entendre sur l'Amirauté britannique. Voici ce que Winston Churchill en pensait en octobre 1915 :

La Marine pèche par un manque total de décision ; elle ne comprend pas grand'chose à la guerre et aux mouvements qu'elle nécessite, et elle se montre d'une telle insuffisance dans les questions les plus importantes de la stratégie navale que, si je n'avais pas donné sans cesse de ma personne, jamais rien ne se fût fait.

En février 1917, le chef d'Etat-major Robertson approuve Repington d'avoir dit « que le Devoir de l'armée est de gagner la guerre avant que la marine ne la perde ».

M. Lloyd George, lui-même, déclare que « l'Amirauté a été au-dessous de tout et que la menace sous-marine était le résultat de cette incapacité ». « Vous accordez cependant tout à la marine, repartit Repington, et vous marchandez tout à l'armée ; or, c'est bien celle-ci qui est en train de nous gagner la campagne, et c'est bien la marine qui s'emploie à la perdre. » Maintenant, voici une opinion de Carson, qui a travaillé lui aussi à l'Amirauté :

La Marine est une belle et vénérable institution, qui a fait ses preuves, mais combien encroûtée ! Je n'ai encore trouvé personne de mieux que Jellicoe à mettre à l'Amirauté. Il est fort pessimiste, et je m'efforce de le chambrer, ainsi que quelques autres amiraux, dans de confortables et inoffensives sinécures.

Nous pouvons tirer le rideau. Nous trouvons amplement justifiés nos dires de jadis.

MÉMENTO. — *Revue maritime* (avril). Ed. Delage : Bernstorff et la guerre sous-marine. — Deloncle : Les Ports du Maroc.

Revue militaire française. G. Cordonnier : A la droite de la 4e armée française le 22 août 1914. — L. C. Gémeau : Le Maréchal Haig, etc.

Revue d'Etudes militaires (avril). La conférence de Washington, etc.

JEAN NOREL.

LES JOURNAUX

Les écrivains doivent-ils faire un autre métier? (La Victoire, 4 mai, 12 juin). — *Projet d'un théâtre étranger à Paris* (Le Figaro, 3 avril). — *La comédie antagoniste de la défense et de l'accusation. Le féminisme et la guerre. Un manifeste* (Le journal des Débats, 24 Juin).

Les écrivains doivent-ils faire un autre métier ? La question revient à l'ordre du jour et M. Ernest Prévost la résume dans **La Victoire**, et se demande qui a raison de M. J.-H. Rosny aîné souhaitant que l'écrivain encore inconnu embrasse une profession à côté, ou de M. Henri Duvernois qui ne le souhaite pas:

On ne peut pas, dit ce dernier, se livrer à la littérature comme les jeunes personnes se livrent à l'aquarelle ou au piano, comme d'honnêtes bourgeois, leur besogne terminée, tournent des ronds de serviette et des coquetiers de buis. On pourrait en citer beaucoup qui eussent été grands et que la besogne alimentaire a vaincus. Et quant à ceux qui s'en tirent toujours et finissent par triompher, ils ne se seront pas réalisés tout entiers.

Et M. Ernest Prévost donne raison à Henri Duvernois :

Parce qu'il faut être ou ne pas être, et parce que l'écrivain qui est condamné à vivre entre les quatre murs d'un bureau et à pâtir sur des chiffres ou des rapports pendant huit à neuf heures par jour est, dans la plupart des cas, voué à l'impuissance littéraire. Je veux dire que, même s'il donne aux Lettres tout ce qui lui reste de temps, même s'il leur sacrifie une partie de ses nuits, il n'arrivera pas à produire une œuvre décisive. Il pourra, s'il est un poète, composer des poèmes, le soir, le dimanche, ou bien en allant à son emploi, il pourra rédiger quelques « nouvelles »; mais comment pourrait-il mener à bien un roman? — car il faut au romancier la possibilité de vivre avec ses personnages, — ou une pièce de théâtre, qu'on ne peut écrire comme on joue aux propos interrompus !

M. Henri Duvernois ajoute:

Dire en ce moment aux jeunes qu'ils peuvent combiner leur art et une vraie profession, c'est les encourager à être médiocres dans cet art

et dans cette profession. Vous avez mille fois raison ; s'ils se sentent une foi robuste, qu'ils suivent leur destin.

M. Edmond Haraucourt déclare péremptoirement, en s'adressant au jeune écrivain :

N'hésite pas, fais comme moi, prends un métier ! Et cela pour assurer la dignité de ta vie et sauvegarder ton indépendance intellectuelle. Le « métier » repose de la littérature, de l'apostolat, et réciproquement.

M. Prévost écoute le conseil de M. Haraucourt, mais, répond-il, il y a métier et métier :

S'il s'agit d'accepter de l'Etat un de ces postes enviés, assez mal prébendés autrefois, mieux rétribués à présent, auxquels il suffit de consacrer quelques heures de la journée : inspecteur des Beaux-Arts, bibliothécaire ou archiviste de Ministère, conservateur de petits musées (je ne parle pas de Cluny, j'y ai vu à l'œuvre le directeur actuel et me suis convaincu que ce n'est pas une sinécure), que sais-je encore ? Mon Dieu, oui : la matérielle étant ainsi assurée sans accaparer l'écrivain, il est certain qu'il y gagne une quiétude d'esprit propice à la production littéraire.

Mais ce ne sont pas de pareilles situations qui s'offrent d'ordinaire aux débutants de Lettres. Ce sont des *emplois*, de vulgaires emplois, et assez subalternes, dans des administrations, des banques, des établissements industriels et commerciaux, des bureaux de chemin de fer, d'octroi, des maisons d'édition pour le mieux... des emplois qui les tiennent penchés sur des travaux le plus souvent mécaniques, mais obsédants, de huit à midi et de quatorze à dix-huit heures au moins. Quel temps leur reste-t-il pour travailler ? la durée de leurs allées et venues, les soirées, de huit heures à minuit et au delà s'ils le veulent (ils le veulent trop souvent !), les dimanches et les jours de fête.

Eh bien ! comme M. Henri Duvernois qui appuie son opinion sur son expérience personnelle, je puis, toute proportion gardée, faire état de mon expérience : j'affirme qu'un emploi semblable à celui que je remplis, depuis vingt-sept ans, avec la plus absolue régularité et la plus irréprochable conscience, interdit complètement à un écrivain de faire une œuvre d'envergure, une œuvre décisive, pleinement révélatrice de ce qu'il vaut ! Et je vais plus loin, je dis même qu'un poste dans une administration, si peu absorbant qu'il puisse être, du moment qu'il limite son initiative, entraîne aussi pour l'écrivain scrupuleux une véritable gêne dans son œuvre littéraire.

Repos, a-t-on dit, ou stimulant, le *métier* pour l'homme de lettres ! Non, on peut se mêler à la vie, se délasser de la spéculation et du

rêve, sans s'assujettir à un « hard labour » de huit à neuf heures par jour ; et si ce *métier* est un stimulant, un excitant, c'est un excitant qui épuise, comme la morphine ou la coco !

Que le jeune homme fervent emporté par le démon de la plume et qui sent en lui crier la vocation et le talent recherche un poste administratif qui le mettra à l'abri du besoin et lui permettra tout au moins d'attendre la notoriété et ses légitimes profits, c'est prudent, et c'est tant mieux s'il l'obtient ; qu'il accepte même un emploi n'importe où, s'il tremble, — ce qui fut mon cas et le cas de beaucoup, — devant les difficultés énormes et les déboires de la carrière des Lettres ! Mais qu'on ne lui dise pas *qu'un métier est indispensable* à côté d'une vocation assez accaparante et excitante par elle-même pour lui prendre tout son temps et toute sa substance, que le prêtre *doit* être en même temps menuisier, l'instituteur, forgeron, et que la profession d'écrire n'occupe dans l'effort collectif et la solidarité sociale qu'un rang secondaire, qu'elle ne mérite pas de prendre à elle seule toute la vie d'un homme et d'assurer à cet homme, qu'on paie volontiers de beaucoup de mots et d'un peu de gloire, la satisfaction aussi justifiée et plus substantielle du pain quotidien !

On pourrait pourtant citer l'exemple d'écrivains qui ont su mener leur œuvre, à côté d'un métier, depuis Spinoza jusqu'à Huysmans, Samain, Mallarmé et bien d'autres encore, fonctionnaires comme Lenôtre et Edmond Pilon et qui ont plus produit littérairement que d'autres écrivains qui n'étaient et ne sont qu'écrivains.

Le journalisme ne laisse guère plus de liberté d'esprit que tout autre métier plus éloigné des lettres. Et puis, lorsque la littérature devient un métier, en quoi ce métier-là diffère-t-il de celui de fonctionnaire ? Dans la production littéraire contemporaine, il y a peu de littérature pure, et les écrivains gagneraient à restreindre leur production à l'essentiel de leur pensée. Ecrire un roman pour gagner sa vie, ce n'est pas drôle, et les lecteurs sentent bien que l'œuvre ainsi fabriquée n'est pas sincère.

D'ailleurs il est à peu près certain que de cette avalanche de littérature il ne restera, entre les mains de nos arrière-neveux, que quelques pincées de neige blanche et de poésie pure.

§

M. Robert de Flers, dans le **Figaro**, nous donne cette suggestion littéraire qui se réalisera sans doute un jour. Estimant que nos scènes représentent trop peu de pièces étrangères et que

nous sommes dans le domaine de l'esprit beaucoup trop protectionnistes :

Le génie de notre race est, écrit-il, beaucoup trop vivant, et ses racines sont trop anciennes et trop profondes pour qu'il ait rien à redouter des influences extérieures. Bien au contraire, il a tout à y gagner. La confrontation de notre art avec les manifestations les plus caractéristiques de l'art étranger ne peut que fortifier notre tradition, et s'il nous arrive d'en retirer quelque enseignement, nous pouvons en toute sécurité en accueillir le bénéfice. Il faudrait être bien aveugle pour ne point reconnaître l'influence d'Ibsen dans les tendances de notre théâtre depuis un quart de siècle, influence qui ne l'a point dévié de ses directions essentielles. Voilà pourquoi il serait utile que l'on fondât, à Paris, un « théâtre étranger » qui aurait pour mission de produire les œuvres les plus remarquables des grandes civilisations, qu'elles soient du Nord ou du Midi, latines, anglo-saxonnes, scandinaves ou germaniques. C'est là une entreprise digne de tenter un de nos mécènes, — et nous en avons, — mais leur tort est d'oublier souvent qu'ils sont des mécènes et que le mécénat comporte un désintéressement et un altruisme dont ils ne s'avisent point toujours. Je suis persuadé qu'il suffirait d'un peu de clairvoyance et de bonne volonté pour faire passer un tel projet du domaine des programmes dans celui de la réalité. Peut-être nos services de propagande pourraient-ils trouver là l'occasion de dépenser leurs efforts, qui, jusqu'ici, n'ont pas dû les exténuer. Il est très probable que les grands pays collaboreraient avec eux à une telle fondation et que l'on favoriserait ainsi ces précieux échanges de l'art et de la pensée qui ne manqueraient point de donner des résultats bienfaisants.

Et, à ce propos, M. Robert de Flers évoque l'œuvre si intéressante de Georges Pitoëff qui, selon lui, serait tout désigné pour être ce metteur en scène d'ouvrages célèbres du théâtre étranger. Pitoëff, écrit-il, est un artiste d'une originalité remarquable qui arrive parfois à obtenir des effets d'émotion, ou plus exactement d'impression, tout à fait saisissants.

Soit par la mise en scène, soit par son interprétation personnelle, il parvient à évoquer, grâce aussi à la monotonie du geste et de la voix, l'infinie et mélancolique résignation de l'espèce humaine. Il exprime de la façon la plus curieuse et la plus inattendue les hésitations puériles du cœur, les incertitudes de l'esprit, les bégaiements de la conscience. Enfin, ce que M. Pitoëff réussit le mieux à exprimer, c'est précisément l'inexprimable. Il est moins heureux lorsqu'il s'applique à nous restituer une action directe et vraie, où les personnages ont l'indélicatesse de se dire les uns aux autres des choses précises.

L'inexprimable, le mystère, que l'on trouve peu dans notre littérature dramatique française et qui est un des éléments d'émotion et d'inquiétude des littératures nordiques.

M. Georges Pitoëff et Mme Pitoëff nous ont déjà révélé des chefs-d'œuvre de la littérature russe, qu'ils ont traduits avec goût, comme cette *Mouette* de Tchekhov, pièce admirable que tous les jeunes écrivains tentés par le théâtre devraient méditer, étudier. Il y a là une suggestion nouvelle, en dehors de toute inutile jonglerie de mots, de gestes, de décor.

§

Les journaux ont accordé une place importante au procès Bessarabo, qui touche à la littérature, puisque Hera Mirtel était une sibylline poétesse, et une féministe enragée. C'est bien le cas de le dire, puisqu'elle a mordu l'homme, son ennemi. Mais jamais encore, semble-t-il, comme en ce procès criminel, la sinistre comédie antagoniste de la défense et de l'accusation n'avait été plus marquée. L'avocat général demande sans sourciller la jeune tête de Paule Jacques. C'est son métier de demander des têtes, et sa gloire de les obtenir : ce sont pour lui des trophées. Il affirmera donc sans trop savoir que la jeune fille est aussi coupable que la mère. Quant au défenseur, même s'il sait la vérité, il niera tout et fera sienne la version la plus invraisemblable, s'efforçant, par son éloquence émue, de la montrer vraisemblable et vraie même. Si ce même avocat avait été choisi par la famille de la victime pour crier vengeance, il eût été plus violent encore que l'accusateur public et eût demandé peut-être que l'on découpe les accusées en petits morceaux... Admirable conviction !

D'ailleurs, comme on le lui a fait remarquer, c'est de la part de l'avocat général pure fantaisie sadique de requérir la peine de mort contre deux femmes, puisque notre gouvernement chevaleresque se refuse à faire guillotiner les femmes, même les féministes les plus hermaphrodites.

Mme de Witt Schlumberger profite sans doute de ce que l'attention du public est attirée sur une célèbre féministe pour publier dans les **Débats** un manifeste sur le *suffrage féminin*.

Nous sommes profondément persuadées que jamais les hommes, tant qu'ils seront réduits à leurs propres forces morales, n'auront raison de l'alcoolisme, du taudis, de l'immoralité, de la mortalité infantile et de tous les fléaux de l'humanité, — et avant tout de la guerre. Ce ne sont

pas pour eux des questions absolument vitales comme pour les femmes.

Le moralisme féministe est assez inquiétant : cela sent la Bible et le protestantisme. Mais :

En particulier notre influence pour éviter les guerres peut être notre principal motif d'attendre le suffrage avec tant d'impatience. Il est absolument oiseux de mettre en doute que, dans tous les pays, les femmes sont aussi patriotes que les hommes ; elles l'ont universellement montré pendant l'horrible guerre (ceci soit dit pour éviter toute idée révoltante de défaitisme), mais il est un fait remarquable, c'est qu'à l'heure actuelle et depuis la guerre il n'y a pas une réunion féminine internationale (et il y en a eu plusieurs) où la question de la paix mondiale ne soit pas ardemment soulevée et travaillée dans un esprit de concorde et de désir intense d'union féminine.

La paix viendra par les femmes, car, quoi qu'on dise, il est certain que dans tous les pays du globe les femmes ont une horreur intense de la guerre (1).

Les hommes ont dans le sang le goût d'échanger des coups, ils ont commencé à l'époque des cavernes et ils continueront à se battre si on n'intervient pas. Mais les femmes, créatrices de vie et gardiennes des foyers que la guerre détruit, ont à remplir une mission spéciale dont elles commencent à se rendre compte ; dans le monde entier, c'est une aube nouvelle qui luit. Les femmes diront aux hommes : Vous ne tuerez plus votre prochain, et les femmes sont décidées à ne plus admettre les guerres. Arrangez vos différends d'une autre manière, mais quant aux guerres, c'est fini.

Pour cela les femmes ont besoin de faire entendre leur voix par le suffrage.

J'admire beaucoup cette affirmation péremptoire : « Quant aux guerres, c'est fini. » On croirait entendre Proxagora dans *l'Assemblée des Femmes.*

Qu'attendons-nous pour donner aux femmes le gouvernement de la nation, puisque, quand elles seront les maîtresses, il n'y aura plus jamais de guerre et que nous vivrons enfin dans une béatitude morale et antialcoolique ?

Mais, en attendant cet âge d'or, nous sommes toujours sur le pied de guerre et il n'est question que de la crise des effectifs. Ne pourrait-on pas utiliser les femmes d'une façon un peu plus rationnelle qu'en les armant de bulletins de vote : décréter pour elles le service obligatoire de la maternité. Toute jeune femme de

(1) Et les hommes donc ! car, après tout, ce sont eux qui se font tuer !

vingt ans qui n'aurait pas donné un enfant à la patrie y serait contrainte par la force, à moins qu'un conseil de réforme ne l'ait versée dans les « services auxiliaires » qui consisteraient à élever les enfants des autres.

L'Etat recueillerait ces enfants du service obligatoire féminin et en ferait de la bonne chair à canon. En appliquant ce décret à toutes les négresses de nos colonies, on arriverait à constituer une armée formidable, à mettre le monde à feu et à sang, sous le commandement d'un génial Père Ubu. Et, enfin, lorsqu'il ne resterait plus que des pierres et des ossements sur la terre, on aurait enfin la vraie paix :

Dies iræ, dies illa
Solvet sæclum in favilla,
Teste David cum Sibylla.

R. DE BURY.

ART

Essai d'une collection : galerie Bernheim Jeune. — Exposition Tristan Klingsor, Exposition Maurice Taquoy, galerie Dru. — Exposition Pierre Girieud, etc., galerie Danet.

Galerie Bernheim jeune ce titre : **Essai d'une collection**, sert de prétexte à rassembler des toiles de maîtres modernes (et quelques dessins). La série s'épanouit d'un motif central, d'un milieu de panneau où voisinent Ingres et Delacroix. Le premier avec une esquisse de tableau d'histoire où la masse de la figuration sobrement traitée, sans lignes inutiles, fait pardonner au geste théâtral du personnage principal ; Delacroix avec une éblouissante chasse aux lions, somptueuse de l'envol des burnous rouges, mouvementée par les bonds plausibles de fauves vraisemblables parmi des allures de chevaux bien étudiées, et la complexité, l'éclat, la force de Delacroix affirmées, on passe à un paysage de Courbet, infiniment délicat, auprès d'un bouquet de lui un peu lourd, sur un disgracieux fond noir, et à Daumier dont les *Mendiants*, ici exposés, semblent une des meilleures toiles ; c'est du premier ordre par la hardiesse des oppositions de couleur, la physionomie des personnages, une intelligence saisissante de la détresse humaine, sans apitoiement inutile, sans déformation, avec, dans le bouquet de tons comme un souvenir de certains Murillo, une précision et une sobriété de dessin extraordinaire ; cela demeure très neuf, et, de toutes les toiles réunies ici, c'est la plus *Musée*.

Un Corot, étude de bohémienne, très curieux par le faire romantique, par l'attifement, et une laideur physionomique particulière et très étudiée et après un petit Puvis de Chavannes assez terne, on arrive aux maîtres de l'impressionnisme.

Manet triomphe avec une admirable vue de Paris, d'un blanc bleuté, image d'un quartier élégant, d'une étonnante fraîcheur, très sobrement traduite, et aussi avec un jardin d'une délicate joliesse. Cézanne est représenté par une nature morte et surtout par un petit portrait de lui, qui est une très belle page.

Degas, Jongkind, Mme Morizot, Renoir ne sont point signalés par leurs chefs-d'œuvre, pas plus que Lebourg dont le paysage un peu sommaire ne donne guère l'idée des beaux Lebourg diaprés, où le détail exact de la diversité colorée du paysage allume des féeries *turneriennes*. Les Claude Monet, une *Seine* de 1873, un chantier de gare (1876) sont d'une charmante puissance de coloration et peuvent compter parmi les belles œuvres du maître. Sisley est faiblement donné. Une petite *Seine*, avec son joli et paresseux tournant et de fines maisons riveraines, explique toute l'agilité émue de Pissarro, son émotion diffuse et profonde devant n'importe quel horizon et n'importe quel détail de la nature, mieux que son grand tableau aux verdeurs un peu monotones, un Forain, un grand Gauguin où l'harmonie rare et chantante du décor empêche de trop songer à la structure trop élémentaire du nu d'une Tahitienne d'un beau jaune pâle, de Guillaumin une *Creuse* d'une admirable construction et de tonalité chantante, et nous voici au Néo-Impressionnisme, au Pointillisme. Mais alors l'essai de collection est incomplet, et il est impossible de suggérer à l'amateur qu'on lui donne ici un aspect de l'impressionnisme, puisque J.-F. Raffaelli n'est pas cité. J'entends bien la réserve et qu'on dise qu'en proposant un essai de collection, on n'entend pas résumer une histoire de l'art, ni même d'une période d'art, que rarement un collectionneur a de tout ; n'empêche que ce sommaire, qu'on a tout de même cherché à réaliser de l'essentiel de la vie picturale indiquée par ses sommets de 1830 à nos jours, s'en trouve faussé et que pour revoir d'un coup d'œil (ceux du moins dont les souvenirs assez nombreux peuvent s'évoquer sur quelques notes picturales) l'aspect général de l'impressionnisme, on ne peut se passer de celui qui fut un de ses plus grands représentants. Il eût fallu là un de ces tableaux de banlieue, ou de Jersey l'été, ou de

l'hiver du midi, ou de l'été breton, où J. F. Raffaelli affirme la plus belle maîtrise et le plus sûr métier qu'on ait exercé de son temps et fait preuve d'un art profondément vériste et si ému devant la vérité qu'il s'élève à l'évocation, d'un art qui est une des faces les plus glorieuses de l'impressionnisme. Pour les jeunes gens dont les notions se peuvent former à de telles expositions, c'est présenter des choses une vue erronée.

Seurat, Signac, Cross représentent le pointillisme. Seurat, avec un petit port du calme le plus harmonieux, le pointillisme manié avec une extrême ténuité, le cadre en harmonie colorée avec les colorations du tableau; un Signac éclatant et sobre indiqué à larges touches, un Cross où la minutie de l'étude de la luminosité transmue un joli coin de côte provençale en un jardin de féerie. Rien de plus frais et de plus lumineux, de presque paradoxal par jolie tendresse d'accords, et on est heureux de revoir cette belle œuvre, et pourtant l'essai de collection fausse un peu les proportions ici, non parce qu'on a choisi tel beau Cross, mais parce que le Signac est insuffisant. L'impression qu'il dégage est forte, mais sans équivaloir à la moyenne des beaux Signac. Signac paraît ici moins musicien, moins savoureux que Cross, et c'est le contraire qui serait plutôt la vérité.

On peut encore voir à cette exposition un petit Carrière, un excellent Toulouse-Lautrec, un Monticelli de qualité, un bon paysage âpre de Van Gogh.

Naturellement, Vuillard et Bonnard sont bien représentés et Henri Matisse est là avec un très beau portrait de femme à mantille espagnole qui semble bien près du chef-d'œuvre, Roussel figure avec un de ses plus jolis paganismes. Un nu de Marquet est un excellent tableau et un des meilleurs de l'artiste. Ici parmi les tout modernes la sélection est tout à fait arbitraire et subordonnée à ses considérations d'ordre divers. Mais si, nous référant à la promesse que semble donner l'indication esthétique de l'exposition, nous retournons à un passé récent, il semble qu'il manque auprès de Delacroix et d'Ingres une note de Chassériau, près des impressionnistes, une note de Gustave Moreau, une note de Chéret et que presque aussi grave que l'absence de Raffaelli, celle de Fantin-Latour est regrettable. Une note de Zandomeghi n'eût pas été inutile et il eût été nécessaire de rappeler Auguste Lepère et Odilon Redon, dont l'influence comme le talent furent indéniables.

A la sculpture Rodin est seul. Il y a eu pourtant depuis lui de belles sculptures. Mais n'en demandons pas trop. Nous avons eu l'occasion de revoir de belles œuvres, et si la dénomination de l'exposition avait été plus modeste on n'aurait rien à dire et ce projet de sélection n'empêcherait point des collectionneurs d'ajouter aux modernes qu'on nous montre ici : Louise Breslau, Louis Legrand, Charles Guérin, Friesz, Alexandre Urbain, Dufrénoy, Charreton Zarraga, Guillonnet, Balande ou Asselin ou Ottman ou Picard le Doux et parmi les sculpteurs Desbois, Louis Dejean, Despiau, Anna Bass, Arouson, Jane Poupelet, James Vibert, d'autres encore.

§

Maurice Taquoy serait parfaitement digne de participer à une sélection de ce genre. C'est un artiste très curieux, très doué, très volontaire, très épris de nouveauté et qu'une quarantaine de toiles exposées chez Dru démontrent très varié. Cette galerie toute récente, après avoir débuté par un très bel ensemble de Charles Guérin, et des aquarelles de Signac, a continué par Urbain, puis par une nombreuse série de **Tristan Klingsor**. Poète rare et subtil, de la plus jolie fantaisie, Klingsor est comme peintre un vériste. Il ne demande rien à la ligne des arabesques de l'imagination. Portraitiste clair et solide, il donne de très bonnes natures-mortes et les dernières œuvres indiquent une suite de constants progrès vers un art libre et consciencieux. Maurice Taquoy qui succède à Klingsor aux cimaises de la galerie Dru, a débuté par des tableaux et des estampes sur la vie des courses. Il a même donné assez récemment des aspects humoristiques de la vie sportive. Pendant la guerre il a montré de saisissants aspects de terrains bouleversés par les obus et tiré de cette désolation une note d'art.

Il excelle à saisir le paysage sous des aspects imprévus, juchant des oiseaux sur des cimes d'arbres et décrivant des frondaisons, notant des étendues de campagnes planes ; disant l'impression particulière des paysages disgraciés. Il excelle aussi à noter des effets de soleil tendre ou d'ombre chaude dans l'été d'Ile de France. Ses notes sur la vie des courses deviennent des tableautins très séduisants, la polychromie des casaques de jockeys lui fournit des éléments neufs de polychromie. C'est un bon peintre des chevaux, dont il sait rendre toutes les allures. Esquisses

de grandes toiles qu'il exécutera, des tableaux de formats restreints s'animent du remous des foules élégantes au pesage, à Deauville, et les mouvements y sont très justes, les toilettes des femmes traitées en vue de la tonalité générale avec infiniment d'élégance et de sobriété. C'est un talent très sûr qui s'affirme avec une grande netteté.

Galerie Druet, autour de **Pierre Girieud**, un petit groupe d'artistes qui ont écouté sa leçon et adopté quelques-unes de ses directions. Pierre Girieud est un néo-classique, dérivant du Poussin et sans doute mené à cette tendance autant par sa luminosité de provençal que par son goût de large horizon et d'un paysage quasi-latin. Le tableau qu'il appelle composition est très représentatif de son esthétique et accumule dans un cadre restreint des beautés de perspectives verdoyantes et arborescentes où jouent des corps nus. Un portrait de lui est très remarquable de vigueur et de compréhension. Une étude de nu, femme couchée, d'Alfred Lombard, traitée à mi corps, tient les promesses que faisaient ses débuts. Une nature-morte de Louis Riou est très agréable et d'un joli mouvement. Une figure couchée de M. Pierre Farrey est un des meilleurs morceaux de cette exposition : la femme un peu vulgaire est dessinée avec vigueur, les modelés sont solides et pleins; si la trivialité de cette transcription est voulue, voilà un excellent tableau : les paysages de M. Farry sont loin d'être indifférents. Un nu de M. Gabriel Fournier est solide. M. Favory nous montre ici rien qui vaille des œuvres précédentes : les paysages de Henry de Warocquier sont de sa gamme ordinaire. Il semble pourtant que les objets se découpent dans une atmosphère plus sommaire et tout près d'être insuffisante.

Quelques sculptures de M. Guénot sont agréables, il en est peut-être d'un peu faciles. Mais M. Guénot est homme de goût et, tout récemment, à la Taille Directe, nous montrait des œuvres plus complètes.

GUSTAVE KAHN.

L'ART DU LIVRE

Un nouveau caractère. — La crise du livre illustré. — Livres de luxe et de demi-luxe. — La Roseraie.

L'art souverain de typographie est tombé aux mains des marchands et des savetiers : ils en ont fait un commerce ou un luxe sans conscience. Le livre est une œuvre d'art. Et voilà ce que nous voulons restaurer.

Vivant dans l'amour et l'étude de nos saints patrons, Nicolas Janson, les Alde, Jean de Tournes et tous nos bons maîtres, nous avons toujours ces modèles admirables sous les yeux. Nous nous sommes inspirés de nos maîtres en nous défendant de les reproduire. La première tradition est de créer une œuvre, et rien ne se crée quand on imite. Ami, lecteur, nous voulons être du temps qui vient en y portant quelques rayons du temps qui n'est plus. Nous avons médité sur la beauté et la nécessité de la lettre ; nous avons longuement vécu dans la considération des bonnes proportions. Nous avons dessiné pour toi un nouveau caractère tant le romain que l'italique et tant les capitales que le bas de casse, cette brave et solide infanterie......

Voilà qui est clairement dit et de bonne façon en tête de la nouvelle édition du *Prince*, de Machiavel, que l'on doit à MM. Jou et Bosviel. A l'alphabet, élégant et robuste, dont M. Jou grava les poinçons, on ne peut guère reprocher que de rester trop archaïque. Lettres ornées, bandeaux, sont d'un solide dessin. La justification est parfaite et rien de ce qui touche à l'architecture de l'ouvrage ou à son impression ne laisse à redire. Les mêmes éditeurs promettent des textes de Platon, de Montaigne, de Stendhal et de La Fontaine. Un seul vœu, c'est que, parallèlement aux éditions de grand luxe, MM. Jou et Bosviel songent à donner des ouvrages d'un prix accessible.

Une crise véritable menace le livre de luxe. Faut-il tout à fait s'en affliger ? Maint éditeur se plaint d'être lâché par les bibliophiles pour lesquels il travailla en flattant leur goût, — ou leur mauvais goût. Des centaines d'ouvrages illustrés publiés ces dernières années, combien s'imposent? Il était temps qu'on s'arrêtât. L'avenir, ne craignons pas de le répéter, est au livre de demi-luxe, illustré ou non, mais d'une belle impression. D'où le succès des nouveaux Calmann-Lévy, de la bibliothèque du Bibliophile de Lardanchet (qui s'enrichit des *Poèmes* de Vigny), des Editions de la *Chimère* auxquelles nous devons *les Vacances d'un jeune homme sage* et l'*Exemple de Ninon de Lenclos* ; du Sans Pareil (*les Pléiades*). La collection des *Beaux Romans* (H. Jonquières) débute par l'*Ensorcelée*, qu'illustre G. Pastré. L'annonce de l'*Education sentimentale*, décorée par Dunoyer de Segonzac, confirmera le succès de l'Edition du centenaire à la Librairie de France. Les aquarelles de Laprade, bien qu'elles évoquent une atmosphère très différente

de celle de *Madame Bovary*, sont d'une fraîcheur charmante. La Société littéraire de France a chargé Cacan des *Rencontres de Monsieur de Bréot* qui inspirèrent déjà si heureusement Daragnès. Crès, infatigable, a confié à des artistes contemporains le soin d'orner la couverture de ses livres : excellente tentative qui ramène au temps où Lautrec, Bonnard, Bottini, Steinlen et Forain engageaient, par leurs images, à connaître un livre. Charles Grolleau écrit une charmante introduction pour les quatrains d'Omar Khayyam, agréablement présentés. On aimera relire les deux chapitres de Restif, malheureusement trop écourtés, que Gaston Hémard, avec tant de bonne grâce et de verve, sema de petits tableaux libertins. Illustrer Rabelais était plus difficile : une plume moins légère et moins charmante eût peut-être mieux exprimé l'aspect épique de Gargantua et de Pantagruel dont Hémard n'a traduit que la saine gaîté et la fantaisie. Grâce à M. Clouzot, qui courageusement modernisa l'orthographe et clarifia la présentation en faisant ressortir les parties dialoguées, un Rabelais tout neuf secoue la poussière des siècles. De même, fidèle à l'esprit de Laurent Tailhade, Laboureur a compris que pour rajeunir Pétrone il devait transposer dans une atmosphère moderne six petites scènes du *Satyricon* (la Sirène). Un des charmes de l'illustration est de montrer l'idée que chaque époque se fait des grands textes ; ainsi le dessinateur porte en quelque sorte un jugement critique sur l'œuvre qu'on lui confie.

Il y a chez Gus Bofa une admirable sève tragi-comique et déjà Mac Orlan soulignait, à propos des *Conseils aux Domestiques*, ce mélange d'amertume cruelle et de tendresse qui fait du *Livre de la guerre de cent ans* (la Renaissance du livre) le digne pendant de *Chez les Toubibs*. Chaque planche de cet album répand un humour dru et vrai ; la composition en est puissante, le coloris simple et fort ; on a presque l'illusion que ce sont des bois en couleurs. Par ailleurs, à la Société littéraire de France, les *Gaîtés de l'Escadron* s'ornent de bois du même artiste. Le bois s'imposait pour les *Chansons françaises* de Paul Fort (Pelletan) et les *Veillées du Hameau* de Gogol (N. R. F.) où Emile Bernard et Mme Lewitoka mirent l'un sa science et l'autre son ingénuité. Pour les *Moralités Légendaires* (La Banderole) un autre métier eût paru mieux indiqué. Le dessinateur a fait des prodiges ; ses petits bandeaux, qui rappellent un peu Galanis, témoignent

d'une féconde imagination décorative, mais entre le tempérament de Daragnès et celui de Laforgue les oppositions étaient trop vives et trop nombreuses pour que la réussite fût entière. Ces images, du moins, gardent une beauté typographique qui s'impose à tant de nouveaux graveurs, comme C. Le Breton (*Les Filles du feu* et *Aventures burlesques et fantasques* de G. de Nerval). La Banderole édite également *la Boule de gui*, chapitre inédit des *Croix de Bois*, doublement assurées de survivre grâce à la collaboration de Dorgelès et de Segonzac.

Un livre bien précieux, c'est cet *Eventail*, conçu dans le goût romantique par la N. R. F. et pour lequel Marie Laurencin composa dix eaux-fortes où elle mit sa fraîcheur et son esprit aérien. Comment résister à ce maniérisme adorable et involontaire? Avec quel instinct merveilleux la pointe différencia les blancs, les noirs, et les gris. On appliquerait volontiers à Marie Laurencin le mot de Degas, « elle peint comme elle ferait des chapeaux». Il s'agissait de Berthe Morisot. Marie Laurencin, par la légèreté et la délicatesse avec laquelle elle effleura le cuivre, rappelle sa grande aînée, qui grava, elle aussi, en se jouant. Aimons ces nymphes galantes dont Watteau et Picasso furent parrains, privées de nez afin, sans doute, que la lèvre et la prunelle brillent de plus de feux.

La *Roseraie*, dirigée par Edouard Chimot, surpasse encore le luxe des Feuillets d'Art. L'impression de cette revue est remarquable. Les bibliophiles la rechercheront pour les bois et les burins dont Galanis orna Laurette. On s'étonne, par exemple, de voir des Pensées de Suarès encastrées entre un Rops inutile et un Drian. Il serait dommage qu'une revue si bien présentée se contentât de flatter divers snobismes au lieu de prendre délibérément une orientation et de choisir son public.

Mémento. —Maeterlinck, le *Trésor des Humbles* (illustrations de Masereel, au Sablier); *Androlite* de Portal (avec 8 eaux-fortes de Favory). L'*Apocalypse* (ornée de bois de Cobyns) (Bossard). — *Cravates de Chanvre*, de F. Reverdy, illustrées d'eaux-fortes de Picasso (Editions Nord-Sud).

CLAUDE ROGER-MARX.

CINÉMATOGRAPHIE

De *Une aventure à New-York* au *Signe de Zorro* avec Douglas Fairbanks. — Adaptations cinématographiques d'œuvres littéraires.

D'excellents esprits s'étonnent volontiers du succès que le public s'obstine à faire aux films américains, particulièrement à ceux qu'interprète Douglas Fairbanks ; les mêmes esprits qui, voulant prouver leur sympathie pour le cinéma, ont clamé l'intérêt du *Cabinet du Docteur Caligari* en n'admirant d'ailleurs dans ce film que ce qu'on y a mis d'anti-cinéma, c'est-à-dire de littéraire et de théâtral. La raison de tout cela est qu'un mauvais film américain reste souvent plus près de la vérité cinégraphique que nos drames psychologiques ou nos vaudevilles mis en images, et que le public, sans la formuler ou la raisonner, éprouve cette vérité. S'il pouvait s'expliquer sur soi, il ne manquerait pas de déclarer, comme font les savants, qu'il est impossible de démontrer l'évidence. Son plaisir lui suffit, c'est la seule chose qui, pour lui, vraiment soit. Essayer de le détourner de sa joie serait œuvre impie et l'aveu manifeste qu'on n'a rien compris à la philosophie de ce temps.

Les films américains présentent, et Douglas réalise, des « types » caractéristiques en qui la foule trouve un tremplin à ses aspirations inconscientes. La poursuite, le saut au-dessus de l'abîme sont cet élan dans le tourbillon de quoi elle aspire à être emportée, se sent déjà un peu emportée. Et ces films ont encore suffisamment de caractères proprement visuels en dehors de ceux que leur prête en abondance la personnalité de l'artiste. Douglas est un carrefour, mais on s'y croise moins qu'on ne s'y retrouve. **Une Aventure à New-York** nous révéla la vie prodigieuse que l'écran transpose, la seule qui corresponde à cet accroissement de vitesse de notre pensée, à ce vertige sténographique et télégraphique de l'activité contemporaine. Bousculade éperdue, mais non point si éperdue pourtant que nous ne puissions en saisir le sens véritable, ni la secrète harmonie. Et qui donc réclame de l'art une transposition ! Et qui n'a pas découvert en Douglas une interprétation personnelle, originale, parfois inouïe de puissance, de la vie qui ne nous ravage point autant qu'elle nous passionne, tant nous la sentons chargée de devenir et tant sa mue nous angoisse ? Ainsi, à travers son invraisemblance évidente, et indé-

pendamment de ces qualités de plastique cinégraphique étonnantes qu'il prodigue : blanc et noir où le sentiment éclate en nuances, éclairages acrobatiques émouvants comme aucun peintre contemporain n'en pourrait figer d'émouvants – **le Signe de Zorro**, grâce à Douglas, nous place déjà dans cet état idéal vers quoi tend aujourd'hui le monde et que Jean Epstein, avec une si lucide intelligence, a analysé et appelé : lyrosophie. C'est que, complexe en son apparente simplicité, le génie de Douglas ne sépare point le physique et le sentimental. Il est sportif et, pour agir vite, pense vite. Sang-froid qui éclate à chaque virage de l'aventure. Santé à quoi rien n'apparaît impossible. Le héros attaque de front, mais avec précision, logique d'algèbre. Il a résolu le problème, fait la preuve par neuf, sûr de lui. D'où sa bonne humeur. Son raisonnement le pousse où son sentiment déjà, dans le même temps, le dirige. Ainsi par ce miracle où l'activité de la pensée et l'élan du sentiment réalisent leur unité dans la force d'un corps aux muscles disciplinés, la foule moderne, émue, découvre la vérité de sa marche. Elle communie dans l'audace fervente d'un homme, comme elle communie dans la souffrance et la joie de l'athlète du stade. Equilibre nécessaire : l'effort intellectuel, où nous accule la science réclame l'effort physique du sport, oscillation d'où naît notre inquiétude et notre malaise. Douglas, impossible, devance l'époque, et, grossissant cent fois, nous fait voir inconsciemment peut-être ce que le passé obstiné nous empêchait de voir. Il n'est pas question de se demander si les Américains ont voulu que cela soit dans leurs films, il nous importe seulement de remarquer que cela est, et que cela est au carré dans les films de Douglas Fairbanks. A ce rythme intérieur, obsédant, troublant, magique, du héros généreux, absolu, humain, *sympathique*, qui ne saurait s'épuiser en contemplations et se repaître de banalités mortes, mais sourit de sa puissance, les films de Douglas ajoutent un mouvement extérieur, rythme aussi, instinctif, libéré, un peu inquiétant parfois, mais qui, pour ignorer le frein de la mesure, n'en a pas moins son ordre.

Si cette époque a encore des philosophes, ils ne manqueront pas de remarquer qu'en se découvrant idéalement en Douglas, par exemple, la foule de toute évidence se déclare pour un état nouveau. Elle sympathise avec le héros moderne, — schéma plutôt de héros, et le palabreur romantique lui est insupportable,

comme l'ennuie, malgré le respect qu'elle lui garde, l'homme du devoir et de l'amour cornéliens.

En le désencombrant de toute littérature, de toute convention théâtrale, en reconnaissant enfin que sa plastique mouvante, rythme complexe, est un moyen d'expression vraiment original, on s'apercevra que le cinéma est le premier art où se fixeront les aspirations du siècle, où s'affirmera l'esthétique, amour et raison de demain. Il faut avoir le courage du bilan, accepter la faillite. Aucun des arts que nous avons justement aimés ne saurait désormais, et chaque jour davantage, satisfaire la foule avec nous chercheuse d'unité, si ce n'est ceux qui associent avant tout le mouvement, et par le mouvement la science, à l'expression. Le cinéma, comme jamais un autre art ne le fit, participe précisément du génie scientifique aussi bien que du génie lyrique, rassemble les éléments épars des anciennes plastiques. Synthèse, encore en puissance, certes, mais qui sera ; expression accrue en intensité et en rayonnement, dans l'espace et dans le temps aussi bien que hors de l'espace et hors du temps, universelle. L'harmonie se crée des mille puissances inévitables qui surgissent malgré nous, de nous, parce que nous vivons. Le cinéma est une part de l'unité idéale des hommes et de leur joie.

Ainsi, aussi exagéré que cela puisse paraître, un film de Douglas Fairbanks représente une étincelle de cette unité. Et voilà le prodige. Un homme suffit, mais parce que l'objectif a vu au delà de l'homme et nous a révélé une mystique inconnue. L'étincelle a fait le tour de la terre.

§

Adapter un roman déjà célèbre offre l'incontestable avantage, au point de vue commercial, d'exciter la curiosité de tous ceux qui l'ont lu, et non moins de ceux qui *savent* qu'il fut très lu. Aussi les marchands veulent-ils que le cinégraphiste suive, autant que possible, le roman, le découpe simplement en petites tranches nettes, afin que le spectateur s'y retrouve sans effort. Flatter la presse, alors que le cinéma doit être, rapide, un grand entraîneur de pensée ! Ainsi point de synthèse possible, aucun moyen de s'emparer d'un caractère général ou particulier qui se prêterait essentiellement à l'expression de l'image. Erreur déplorable. J'ai expliqué maintes fois pourquoi, notamment ainsi :

J'évite toujours de parler du théâtre à propos du cinéma ; on a

trop tendance à rapprocher encore ces deux contraires ; mais, pour utiliser un exemple relativement récent, je voudrais dire que j'envisage un peu l'adaptation cinégraphique, — dans sa méthode et non dans sa manière, bien entendu, — à la façon dont Sacha Guitry a tiré ses trois actes de *Jacqueline* d'un conte d'Henri Duvernois. Il n'a vu dans ce conte qu'un prétexte à exalter son imagination, une sorte d'excitant. Au sujet il a fait don d'une matière théâtrale et, ainsi, il a fait œuvre originale au même titre que Henri Duvernois.

L'Atlantide de Feyder, *Roger-la-Honte* de J. de Baroncelli, *Margot* de Guy du Fresnay, pour ne citer que ces dernières adaptations, ne sauraient être des preuves. Mais il convient de nous arrêter au *Jocelyn* de Léon Poirier qui chercha plus loin.

Lamartine a notoirement prouvé son impuissance à objectiver la nature. Il est mauvais peintre et raconte mal. La seule fois qu'il se soit vraiment efforcé de fixer des tableaux, dans *Jocelyn*, il l'a fait avec une confusion telle que ses paysages et ses récits n'apparaissent que comme des visions vagues de lumière et des mouvements confus, sans lignes arrêtées, sans précision. Ainsi, supprimant tous les caractères de la nature, il l'idéalise, nous la montre seulement après l'avoir plongée dans sa subconscience. Ses paysages sont subjectifs, lyriques. Et c'est Lamartine et Lamartine n'est que cela.

Cette indétermination des images semble éloigner toute possibilité d'interprétation cinégraphique. Cela n'est point, mais il faut ; ou créer une technique nouvelle en découvrant des moyens d'expression capables d'accuser cette indétermination sentimentale et ce lyrisme, ou bien, nettement s'éloigner du génie de Lamartine et faire tout ce qu'il n'a pas fait, c'est-à-dire, préciser, définir le récit, et donner une existence sensible au paysage. C'est à ce dernier parti que s'est arrêté Léon Poirier. Je ne suis pas très certain qu'ainsi Léon Poirier ait fait vraiment un *film*, au sens que le début de *l'Ombre déchirée* ou certaines parties de *Narayana* et du *Penseur* pouvaient donner à ce mot, mais son commentaire est composé avec une émotion communicative et profonde, notamment au début et à la fin de l'œuvre.

Concluons donc sans exemples formels : un argument qui a servi à un chef-d'œuvre peut être le point de départ d'un très mauvais film, tandis que l'argument qui a servi à un feuilleton

banal et mélodramatique peut contenir une idée visuelle de tout premier ordre, qui, pour peu qu'elle soit bien exploitée, fournira la matière d'un excellent film. Ainsi, adapter, il convient de le répéter encore, est un terme très impropre, c'est *recréer* qu'il faudrait dire.

LÉON MOUSSINAC.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Rimbaud aux Indes néerlandaises. — Tout ce qui se rattache à nos chers morts nous est précieux, et plus on s'éloigne de l'heure où ils nous ont été ravis, plus nous attachons de prix aux moindres détails de leur vie.

Cette préliminaire considération pour nous excuser auprès des lecteurs du *Mercure* de publier le résultat de quelques modestes investigations que nous avons faites au ministère des Colonies à La Haye et au département de la Guerre à Bandoung (Java) au sujet de l'éphémère passage de Rimbaud dans l'armée coloniale hollandaise.

Le signalement que j'ai eu sous les yeux répond exactement à la description poétique que M. Paterne Berrichon fait de son génial beau-frère dans ses deux livres, que tout le monde connaît et qui forment la meilleure documentation que nous ayons sur Rimbaud. Visage ovale, front, nez, bouche ordinaires, yeux bleus, menton rond, cheveux et sourcils bruns, taille 1 m. 77, signes extérieurs : néant, tout cela n'apprend guère de nouveau.

Le livret matricule, dont on m'a envoyé un extrait, y ajoute ce qui suit :

Père : Frédéric.

Mère : Marie-Catherine-Vitalie Cuyf.

Né à Charleville (France), le 20 octobre 1854 ; dernier domicile Charleville.

Admis définitivement au bureau colonial de recrutement (Harderwyk) le 19 mai 1876, après avoir été en subsistance depuis le 18 mai 1876 et engagé volontaire comme soldat pour six ans à partir de la date d'embarquement.

Prime fl. 300.

Embarqué le 10 juin 1876 au Helder à bord du paquebot *Prins van Oranje*, débarqué à Batavia, le 23 juillet 1876 et détaché au 1er bataillon d'infanterie.

Disparu le 15 août 1876.

Rayé des cadres le 12 septembre 1876.

Une lettre qui accompagnait ces données officielles dit que la vente des hardes de Rimbaud a produit la somme de 1 fl. 81, laquelle somme a été remise à MM. les régents de l'orphelinat de Salatiga.

Si simples que soient ces quelques lignes, elles ne sont pas sans montrer que les pages que M. Berrichon consacre au séjour de Rimbaud en Hollande et aux Indes appellent une légère retouche.

Suivant M. Berrichon, Rimbaud s'engage au Helder, touche une prime de douze cents francs, visite Sumatra aussi bien que Java, pousse « nécessairement » l'indiscipline jusqu'à la désertion, se cache, afin d'échapper à la pendaison, dans les redoutables forêts vierges de Java « où les orangs-outangs durent lui enseigner le moyen de vivre à l'abri de l'assaut des tigres et des surprises du boa ».

Comme on peut le voir par l'extrait du livret matricule, ce n'est pas au Helder que Rimbaud s'engage, mais à Harderwijk, qui en est éloigné d'au moins cent cinquante kilomètres. Si le poète passe au Helder, c'est lors de son embarquement pour les Indes. La prime que Rimbaud touchait est juste la moitié de la somme nommée par M. Berrichon, trois cents florins équivalant, avant la crise du change actuelle, à six cents francs. Puis, le premier bataillon se trouvant, depuis plus de cent ans, distribué sur quelques villes de Java seul, parmi lesquelles Salatiga, c'est-à-dire la localité dont l'orphelinat a profité du produit de la vente des hardes de Rimbaud, il est évident que c'est là qu'il a été mis en garnison. Or, Salatiga se trouve au cœur de Java et, comme Java est une île très vaste, il est très peu probable que le poète ait été à Sumatra (1).

M. Berrichon nous représente Rimbaud comme quelqu'un en qui se livre une lutte intérieure, le conflit entre la discipline militaire, à laquelle il s'est soumis en s'engageant, et son penchant pour l'indépendance, conflit qui se dénoue par la désertion. Eh bien! un simple rapprochement entre la date du débarquement

(1) Il est encore moins vrai que Rimbaud « erre à travers l'archipel, comme M. Marcel Coulon le dit dans le *Mercure* du 16-XI-1913. Il faut, au contraire, admirer la justesse des paroles de Mme Isabelle Rimbaud : « Un mois durant nous avons erré dans l'atmosphère brûlante de Java. » (*Mercure de France*, 16-III-1919.)

(23 juillet) et celle de la disparition (15 août) suffit pour conclure que Rimbaud, dès son arrivée aux Indes, doit avoir médité le projet de filer et qu'il a vraisemblablement profité de la première occasion qui s'est présentée. Son but était atteint : il était dans cet Orient, qui lui avait apparu dans ses rêves, et le voyage ne lui avait pas coûté cher. Le danger que Rimbaud a couru d'être pendu n'a pas été très grand : le code militaire pour les Pays-Bas et les Colonies ne prévoit la peine de mort que dans les cas les plus graves de désertion, comme celle d'un officier, ou le passage à l'ennemi (art. 116 et 117), et même alors, on épargne au déserteur la honte de la corde en lui accordant l'honneur de la balle. M. Berrichon commet encore une légère erreur, très excusable d'ailleurs, quand il loge l'orang-outang dans les forêts de Java : quoique assez fréquent dans les autres grandes îles de l'archipel de la Sonde, on n'a jamais rencontré d'orang-outang à Java.

§

Rimbaud à Stuttgart. — M. Berrichon, en publiant et commentant tous les documents relatifs à la vie de Rimbaud, a bien mérité de tous ceux qu'intéresse l'énigmatique figure de cet admirable poète. Pourtant, au cours des lectures de la *Vie* et du *Poète*, et du commentaire de la correspondance de Rimbaud, il ne m'a guère été possible de me soustraire à l'impression que M. Berrichon se laisse quelquefois trop entraîner par son admiration pour le poète, ce qui fait que le lecteur attentif constate un certain écart entre les assertions du biographe et la simple évidence des faits ?

En lisant, par exemple, le commentaire de M. Berrichon de la lettre, datée de février 1875 et expédiée par Rimbaud de Stuttgart (*Nouvelle Revue française*, 1er juillet 1914), j'ai été frappé de stupeur. Rimbaud, à cette époque, enseigne le français aux enfants d'un médecin allemand. Quand il écrit : « Je n'ai plus qu'une semaine de Wagner et je regrette cette (*sic*) argent payant de la haine, tout ce temps foutu à rien », il est clair que ce passage se réfère à une relation d'affaires, qu'il s'agit du poste qu'il occupe chez le docteur, contre qui il fulmine selon son habitude. Le dessin à la plume, qui accompagne la lettre, en donne la certitude : Devant une maison à quatre étages s'est arrêtée une voiture d'où un petit homme descend. La légende :

Wagner verdammt in Ewigkeit (Wagner damné à jamais).

La voiture, stationnant devant une grande maison à quatre étages, est bien l'emblème du docteur, nanti d'une nombreuse clientèle et qui peut se permettre le luxe d'avoir un gouverneur pour ses enfants.

Quant à la virulente légende, Rimbaud est coutumier du fait, et, quand il parle de ceux avec qui il est en relation d'affaires, son vocabulaire n'a rien de courtois. C'est ainsi que, dans une lettre datée d'Aden, 22 octobre 1885, ses honorables patrons sont « d'ignobles pignoufs qui prétendent l'abrutir à perpétuité », et « des animaux capables de couper sa correspondance » (*Lettres d'Ethiopie*, pp. 189 et 191).

Pour M. Berrichon, cette interprétation, qui s'impose, nous semble-t-il, n'est pas assez conforme à l'idéal qu'il se fait de son héros. Le nom seul de Wagner (et les *Wagner* abondent en Allemagne à l'égal des *Meyer* et des *Hoffmann*), rencontré dans une lettre d'Arthur Rimbaud, suffit pour qu'il établisse un rapport entre l'auteur des *Illuminations* et celui du *Parsifal* et, du fait que le grand musicien a eu comme adversaire et contempteur Nietzsche, le rapprochement entre ce dernier et Rimbaud s'ensuit avec la même promptitude.

M. Berrichon trouve bien un peu que cette comparaison a de quoi étonner. « S'agit il, demande-t-il, du grand musicien ou simplement d'un habitant de Stuttgart avec lequel Rimbaud est en rapports ? » Il laisse à ses lecteurs le soin de décider, quitte à leur suggérer l'explication qui lui est chère : « Nous lisons là, nous, entre autres choses, l'opinion exprimée beaucoup plus tard par Nietzsche sur l'auteur de *Parsifal.* »

Que M. Paterne Berrichon pardonne à un calme Hollandais, admirateur de Rimbaud, de ne pas avoir oublié dans son enthousiasme les droits de la froide raison.

J.-W. MARMELSTEIN.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Mata-Hari, la « dame aux blanches fourrures » et le trappiste de la Cartuja de Miraflores. — Quelques lecteurs du *Mercure* se souviennent-ils encore de l'article que, sous le titre ci-dessus, nous y publiâmes, dans le numéro du 15 mai 1920, p. 272 ? Le personnage de Pierre M., que

nous y signalions comme étant l'ex-amant de l'espionne fameuse devenu moine au couvent burgalais, n'a pas laissé d'inquiéter les imaginations de maints journalistes et copieux sont les extraits de journaux par nous recueillis alors sur ce thème romanesque et tragique. Plus récemment, les représentations de la *Danseuse Rouge* à la Renaissance, en réveillant la question du trouble passé de Mata-Hari, ont eu pour conséquence un nouveau déchaînement d'articles, qui nous a inspiré, dans *le Soir* de Bruxelles, une fantaisie parue le 16 décembre 1921 sous le titre d'*Histoires sur Mata-Hari*. Nous y fixions quelques points d'histoire, tout en effleurant à peine une matière encore à demi mystérieuse et sur laquelle vainement, jusqu'ici, nous demandons, — voir dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* notre note du n° 1550, signée : « Criterium », — que parlent certains témoins. Mais, comme l'écrit dans ce même *Intermédiaire* du 10 février dernier un « Capitaine de G. », il « est peu probable » que notre curiosité soit satisfaite, « les innombrables Parisiens ayant connu jadis Mata-Hari, se gardant bien aujourd'hui de s'en vanter ». Cependant, l'Histoire saura déjouer toutes les réticences et tous les silences. Attendons donc les livres de MM. Massard et Dumur...

C'est, croyons-nous, dans l'été de 1905 que Mata-Hari parut à Paris à l'Olympia, dans ses danses indoues. Son numéro comprenait plusieurs scènes, de danses guerrières et religieuses, et c'était à l'une de ces dernières qu'elle offrait à Siwa ses voiles de pureté, d'amour et enfin de chasteté. Elle portait, en cette occurrence, outre le costume de l'Inde, un corselet et quelques bijoux qui lui pendaient sur le ventre, revêtu du maillot dit « académique ». Mais déjà, durant tout l'hiver de 1904-1905, elle avait donné de nombreuses représentations, dans les salons parisiens et de grands cercles. Là le maillot était abandonné et quand avait été offert au Dieu qui, dans la trinité indienne, symbolise le pouvoir destructeur, son voile de chasteté, l'artiste restait alors toute nue avec, pour seul ornement autre que son corps, l'attrait d'une coiffure indoue et des bijoux orientaux sus-indiqués. Il lui arrivait aussi de se livrer, dans ce plus que léger costume et sur des improvisations au piano, à toute une suite de danses lentes et de poses plastico-religieuses. Son début à Paris avait eu lieu dans un salon fort connu, celui de la comtesse de T..,

devant une cinquantaine de spectateurs et de spectatrices du meilleur monde. Puis elle s'était produite, moyennant finances, dans d'autres salons et de grands cercles de Paris et même de Nice (1).

Ce spectacle, au témoignage de témoins oculaires, était très gracieux, éminemment artistisque et en aucun cas pornographique. Est-ce pour cette raison que le Père la Pudeur crut devoir se taire ? Toujours est-il qu'il n'éleva sa voix vertueuse pour dénoncer au Garde des Sceaux, — lui qui avait sur la conscience l'outrageante condamnation à 15 jours de prison de l'artiste Sarah Brown, coupable d'avoir figuré nue, bien avant, au cortège du Bal des Quat'z' Arts ! — le scandale des danseuses nues que le 12 février 1907, dans une lettre réimprimée par *l'Intermédiaire* du 28 février, la même année, colonne 322-323. Mais, à cette date, Mata-Hari avait renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres et, déjà, c'était pour l'Allemagne seule qu'elle voulait vivre et mourir. M. René Puaux se souvient-il encore de ce voyage de l'hiver 1907, de Marseille à Khartoum, et comment, à Naples, les passagers non parisiens apprirent que Mata-Hari était avec eux, en route pour l'Egypte ? Les Parisiens, eux, l'avaient reconnue dès Marseille et le rédacteur du *Temps* écrivait, à ce propos, à son journal (n° du 21 mars 1907) : « Elle est devenue Berlinoise, parle l'allemand avec un accent aussi peu oriental que possible et compte bien finir ses jours sur les bords de la Sprée. Son plus vif désir est qu'on oublie sa brillante carrière et ses succès des Musées Guimet et du Trocadéro. *Damit ist fertig...* Et l'Egypte ne l'attire point pour y rechercher des danses inconnues. »

Mata-Hari n'en avait pas moins mis à la mode à Paris le corps nu, en avance sur Isadora Duncan, qui, elle, s'était bornée aux jambes. Devant des maris, — et des maris accompagnés de leurs femmes, — elle avait triomphé, parce que sa danse était belle et son intention artistique. Nos générations de 1860 et 1875, puritaines ou simplement naturalistes, avaient lamentablement confondu femme nue et courtisane. Du moins, celle de 1900 avait-elle appris à distinguer. Jusqu'ici, en France, la morale bourgeoise avait appliqué à sa manière le mot de Diderot : « Je veux bien voir des nudités, mais je n'aime pas qu'on me les montre. » Si, à Alger, le Gouverneur autorisait le spectacle de *bailes* espagnols dansés par des femmes nues, c'était à l'expresse condi-

(1) Elle dansa également aux Etats-Unis, détail généralement ignoré.

tion qu'il aurait lieu dans la maison la plus mal famée de cette ville. Mata-Hari, dansant nue devant la fine fleur des salons parisiens, nous donnait une leçon de conséquence et s'en voyait félicitée par le grave *Intermédiaire*, le 30 septembre 1906, colonne 487. Non que nos aïeux n'eussent connu la joie d'admirer un corps de femme sans l'artifice du vêtement, plus ou moins esthétique. Mais ç'avait été plaisir de Roys et le commun restait exclu sévèrement de ces jouissances. Sans doute, Dumas fils avait-il, dans *l'Affaire Clémenceau*, imaginé son jeune homme, admis pour la première fois dans l'atelier du statuaire Ritz où une femme posait « l'ensemble », n'éprouvant qu'une émotion esthétique à l'aspect de la nudité révélée et ne s'en montrant pas davantage troublé que le vieux maître. Mais c'était là pure littérature et la réalité s'affirmait moins idyllique. L'ancien Régime n'hésitait pas, en plein règne de Louis XV, à destituer incontinent le Directeur de l'Opéra coupable d'avoir, le 4 juin 1731, fait danser nues, dans un souper intime de six personnes, les demoiselles Camargo, Duval et Pélissier. Sous ce même règne, cependant, on continuait dignement, à Versailles, les traditions bourboniennes et il n'est pas de Français qui ne soit fixé sur la moralité de Louis XV le Bien-Aimé et de sa Cour. La fameuse *Chronique Scandaleuse*, citée par J.-B. Weckerlin dans son *Nouveau Musiciana*, paru en 1890 chez Garnier frères, in-16, nous a conservé le souvenir de certain souper donné par le Cardinal de Bourbon au Duc et à la Duchesse d'Orléans, sous Louis XI :

Et si y avoient encore trois belles filles faisant personnaiges de seraines (sirènes) toutes nues et leur veoit-on le beau tetin droit séparé, rond et dur, qui estoit chose bien plaisante, et disoient de petits motets et bergerettes. Et près d'eulx jouoient plusieurs bas instrumens qui rendoient de grandes melodies (1)...

Sans remonter aussi loin en arrière, nous trouvons dans le *Réveille-Matin des François* (1574), transcrit par le docteur A. Armaingaud dans son travail de la *Revue Politique et Parlementaire* de 1906, t. XLVII, pp. 519-520, sur « Montaigne et la Boëtie : le véritable auteur du Discours sur la Servitude Volontaire», le passage suivant, où Charles IX de France, Henri de Valois, récemment élu Roi des Polonais, et le petit Roi de

(1) *Opus cit.*, p. 211 : *Extraits de l'histoire de Louis XI, etc., autrement dite la Chronique scandaleuse, par Jean de Troyes, 1620.*

Navarre, prisonnier à la Cour de France, banquettent, servis par des femmes nues, auxquelles ils infligent, après boire et à la lueur « des torches allumées, des outrages qu'on ne peut raconter ». « Et, — ajoute le *Réveille-Matin*, t. II, p. 156-168, — un autre jour ils firent, avec douze de leurs courtisans et douze filles des plus honnêtes de Paris, des orgies infâmes. » Ceci se passait à la fin de l'année 1573. Mais revenons à Pierre M... et à la Cartuja de Miraflores, buts de cet article.

C'est dans le très sérieux journal madrilène *El Mundo* et sous la plume d'un garant tout à fait respectable, M. Mario Duplessis, qu'a, pour la première fois, semble-t-il, été révélée au public la retraite de Pierre M... à l'asile de Miraflores « dès le lendemain de la mort de la belle ballerine ». Ce récit a paru dans une chronique datée de Londres, 1er mars 1920, dans le numéro du 14 avril 1920 de *El Mundo* et il n'a pas été démenti. Bien plus, l'auteur affirmait s'être rendu spécialement, en mars 1920, au monastère burgalais, y avoir assisté à l'office des matines et y avoir revu celui qu'il avait admiré naguère « au Bois et à Hyde Park » aux jours de ses triomphes mondains, mais l'avoir trouvé, cette fois, méconnaissable :

> Etait-ce lui, cet homme de haute taille, sec, aux mains ascétiques, aux pommettes osseuses, à la chevelure blanchissante, recouvert du froc de bure immaculée...? Etait-il possible que ce jouvenceau libre et fabuleusement riche, quelque peu « mal élevé », quasi orgueilleux, s'inclinât maintenant dans une si indifférente humilité et montrât déchaux des pieds naguère couverts de soie et de fourrures précieuses?

Entre autres affirmations notables, l'article de M. Mario Duplessis contenait celle-ci : que Pierre M... avait « préludé à Berlin aux baisers sur les lèvres de Mata-Hari » et que, décoré de l'insigne de la Légion d'honneur, — « joyau de petits diamants », — il avait au front la « ligne horrible tracée par une baïonnette allemande ». Puis ce fut notre tour d'apporter, dans le *Mercure*, quelques précisions nouvelles, sur la foi de renseignements confidentiels, venus d'Espagne. Enfin, le 7 août 1920, une dépêche parisienne était transmise aux journaux d'Amérique, qui, cette fois, n'hésitait plus à percer l'anonymat du moine repentant. Sa teneur en était la suivante, dans le texte anglais original :

> *A barefooted and emaciated monk in the cloisters of the Cartaja de Miraflores, near Burgos, Spain, the last lover of Mata-Hari,*

the beautiful dancer whom the French shot as a spy, is trying to make atonement for having loved to the point of madness the woman with the body of a goddess and the charms of a demon. The man whom Mata-Hari held in her power so firmly that he could not live without loving her, nor yet forgive himself for doing so, is none other than Pierre Mortissac, the brilliant member of the younger set in Paris, who turned the heads of both Paris and London society (1).

Mais il ne suffirait pas d'avoir dévoilé le nom de Pierre Mortissac. Il faut dire tout au long cette effroyable tragédie. Là où Duplessis s'en tirait par l'évocation du seul roman d'amour, l'heure est venue aujourd'hui de relater au moins sommairement l'horrible mystère, jusqu'ici enveloppé de toutes les brumes d'une légende sans doute intéressée. Comment, cependant, en entreprendre le récit sans toucher, au moins en passant, à cet autre mystère qu'est l'existence tout entière de Mata-Hari? Nous le ferons conscient de la difficulté de notre tâche, sûr aussi de contribuer, par les lignes qui vont suivre, à élucider l'un des plus angoissants problèmes d'une aventure tissée entièrement d'épouvante.

On savait généralement que Mata-Hari était la fille d'un planteur hollandais et d'une Javanaise, qu'elle était née le 7 août 1876, que son nom était Marguerite Gertrude Zell, qu'ayant de bonne heure perdu son père, elle avait été conduite à Burma par sa mère et placée, comme danseuse, dans un temple bouddhique de cette ville... En vérité, elle n'avait que quatre ans lorsque mourut l'auteur de ses jours, qui avait su acquérir, à la colonie hollandaise de Java, des richesses considérables et sa mère, connaissant le destin communément réservé aux *Eurasian girls*, — ces filles à demi blanches et brunes qui naissent en Asie (2), — la voulut garder d'une existence de désordres et la fit entrer dans un

(1) Moine aux pieds nus et amaigri dans les cloîtres de la Chartreuse de Miraflores, près Burgos, Espagne, le dernier amant de Mata-Hari, la belle danseuse fusillée comme espionne par les Français, s'efforce d'expier son amour fou pour la femme au corps de déesse, aux charmes de démon. L'homme que Mata-Hari eut si fermement en son pouvoir qu'il ne pouvait vivre sans son amour, n'est autre que Pierre Mortissac, le brillant membre de la jeune société parisienne qui fit tourner les têtes dans les salons, à Paris et à Londres.

(2) On sait que le terme *Eurasian* désigne, dans les Indes, les enfants de mères hindoues et de pères européens. Sur le sens ultérieur de ce terme d'ethnologie, voir A. H. Keane, *Ethnology* (1896), J. Deniker, *Anthropology* (1900) et G. Sergi, *Mediterranean Race* (1901).

sanctuaire de la foi bouddhiste comme danseuse sacrée, mais à Batavia et non point à Burma. Elle ne comptait que quatorze printemps, lorsqu'un officier de l'armée britannique, Sir Campbell Mac Leod, la vit et la persuada de s'enfuir avec lui. Ils furent légalement mariés, mais cette sorte de rapt n'ayant pas laissé de causer un scandale dans les milieux civils, ecclésiastiques et militaires, Campbell, membre d'une honorable famille écossaise, se sentit, malgré ses influences, contraint de quitter le service et d'aller habiter l'Inde, où Lady Mac Leod lui donna deux enfants. L'aîné, qui était un garçon, étant mort subitement dans des circonstances qui semblaient indiquer un empoisonnement, la mère, soupçonnant un domestique indien, devança l'action de la justice en faisant, d'un coup de revolver, sauter la cervelle à celui-ci, durant son sommeil. Campbell était absent du home lorsque se produisit ce meurtre. Il n'y revint que pour apprendre la disparition de celle qu'il aimait, afin d'échapper au procès et à la condamnation qui l'attendaient. Il la suivit, néanmoins, en Europe avec leur petite fille, la rejoignit enfin à Paris, où il la trouva luxueusement installée, sous la protection d'un officier supérieur allemand faisant partie d'une de ces grandes coteries d'espionnage militaire germanique qui pullulaient à Lutèce, avant la guerre. Lady Mac Leod se refusa, pourtant, à reprendre la vie conjugale et Campbell, épave désemparée, s'en alla, avec sa fille, dans sa famille, en Ecosse, où il est mort peu avant qu'éclatât la conflagration européenne.

Comment Mata-Hari, — *l'Œil du Matin*, en javanais, — est-elle devenue, elle-même, une espionne à la solde de l'Allemagne ? Il est probable que des relations par elle contractées au cours de ce compagnonnage avec l'officier germain attirèrent sur sa personne l'attention des services occultes d'information de Berlin et que son départ de Paris pour cette dernière ville avait pour mobile réel la nécessité d'y être initiée à sa nouvelle profession. Et quand, la première année de la guerre, elle réapparut dans la capitale française en qualité de danseuse de théâtre, ce n'était plus là qu'une profession fictive, destinée à mieux couvrir ses machinations néfastes, où furent impliqués maints hauts personnages, tant civils que militaires, de qui elle sut obtenir des informations d'une valeur inappréciable pour l'ennemi. Mais l'histoire vraie de la découverte de sa forfaiture ; celle des raisons secrètes de sa

condamnation à mort; celle, enfin, du complot ourdi par Pierre Mortissac pour la sauver du peloton d'exécution à Vincennes, en octobre 1917, constituent une trilogie que l'on n'écrira probablement jamais et qui, si elle pouvait l'être aujourd'hui, rejetterait dans l'ombre l'histoire des plus fameuses aventurières, depuis les jours mythiques d'Hélène de Troie. En vérité, l'intrigue imaginée par Sardou pour sa *Tosca* a été vécue dans la tragédie réelle de Pierre Mortissac, avec, toutefois, cette différence que ce dernier n'a jamais été à même de savoir exactement à qui il était redevable de l'échec de son plan. Et il importe encore de rappeler que, dans la collection d'après-guerre d'un hebdomadaire parisien dédié à des potins de théâtres et de boulevards, l'on a imprimé que Mata-Hari avait été « trahie » par quelqu'un, — un de ces hommes qu'en anglais l'on dénomme *responsible men*, — qui ne lui pardonnait pas d'avoir dit de lui, encore qu'en badinant, que c'était un officier allemand et que ç'avait été par son entremise qu'elle était entrée au service de l'Allemagne ! Mais ce ne sera qu'en tenant bien présentes à l'esprit ces énigmes, assez claires pour quelques-uns, qu'on s'expliquera comment l'espionne put aller à la mort comme à une parade, ainsi que l'a admirablement décrit, sur la foi des révélations de Maître Clunet, défenseur de Mata-Hari, — à qui celle-ci avait remis, à l'aube du matin de l'exécution, sa lettre à Pierre Mortissac, qui croyait obstinément à son innocence, — le grand romancier espagnol Blasco Ibáñez aux pages 415-428 de *Mare Nostrum*, sans cependant soupçonner le secret de cette audacieuse attitude en face d'une destruction que l'espionne ne bravait que parce qu'elle la croyait irréelle.

Ce fut dans la semaine même de l'exécution que Pierre Mortissac disparut de Paris. On fit croire d'abord qu'il s'était suicidé. Puis l'on sut, beaucoup plus tard, grâce à notre article du *Mercure*, que, tel le moine Paphnuce dans la *Thaïs* d'Anatole France, il avait endossé le froc des Chartreux pour la rémission de ses péchés et le repos de l'âme de celle qu'il avait si follement aimée. Cet élève des Jésuites de Deusto ne pouvait finir d'autre sorte. Mais n'allez pas, touristes romantiques, le rechercher aujourd'hui à Miraflores, ce monastère dont Théophile Gautier a chanté, en 1840, « la montée âpre, longue et poudreuse », et le triste paysage, d'où l'on aperçoit

dans le bleu de la plaine
L'église où dort le Cid près de doña Chimène.

(voir ses 2 poésie- : *En allant à la Chartreuse de Miraflores* et *la fontaine du cimetière*, dans le recueil *España*, aux pp. 312-313 des *Poésies Complètes* de 1858). L'on vous rira au nez, soit que vous demandiez un Mortissac, ou un Marow, ou un Martzov, car l'on a, par confusion, parlé de nous ne savons quel officier russe, répondant à l'un de ces deux derniers patronymiques, qui, amant de Mata-Hari, se serait réfugié dans le pieux asile. Le Frère Edmond Gurdon, prieur de Miraflores depuis septembre 1920, affirme à qui veut l'entendre que ces histoires d'un amant de Mata-Hari sont « une pure invention, une blague de journaliste et pas autre chose ». Il l'affirme au besoin en français, qu'il parle et écrit fort bien. Et le maître des novices de la Cartuja, en fonctions depuis huit ans, abonde dans son sens et répète qu'il n'a aucune idée de qui « il peut s'agir, aucun postulant répondant aux noms ci-dessus n'ayant sollicité son admission dans l'établissement ». Mais qui ne sait que les Ordres Religieux, et surtout celui des Chartreux, sont comme la Légion Etrangère de l'Eglise romaine et que le nom importe peu de ceux qui y entrent, puisque, morts au monde et à ses vains simulacres, ils ne sont plus là que pour *instaurare omnia in Christo* ?

CAMILLE PITOLLET.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Théâtre du Parc : *Les Visages*, pièce en trois actes de M. Van Zype. — Le Théâtre du Marais. — Paul de Reul : *L'œuvre de Swinburne*, Robert Sand. — Le Conflit Carton de Wiart-Debatty. — Mémento.

Le Théâtre du Parc a clôturé sa saison par la représentation des **Visages**, pièce inédite en trois actes de M. Gustave Van Zype. M. Van Zype est un de nos auteurs dramatiques les plus connus. Au cours de ces vingt dernières années, il a fait représenter une douzaine de pièces sur différentes scènes bruxelloises et plusieurs d'entre elles ont été légitimement applaudies. Ce n'est pas que M. Van Zype recherche les succès bruyants. Il considère la vie sous un angle trop étroit pour en explorer tous les aspects et ne l'admire qu'au crible d'austères principes.

Le vrai, le beau et le bien ne connaissent pas plus ardent dé-

fenseur et, avec une conscience d'apôtre il porte à la scène les conflits que leur recherche suscite dans une humanité taillée à sa mesure. A vrai dire, il envisage ces conflits avec une sorte de parti pris puritain qui les dépouille de toute objectivité et ses héros participent davantage de ses théories que de la vie dont ils se réclament. Leurs angoisses et leurs joies n'ont pas de retentissement et de leurs propos se dégage moins d'humanité que de littérature.

Comme l'ambition de M. Van Zype est grande et sa philosophie assez courte, ses pièces souffrent d'une double contrainte : conçues pragmatiquement, elles ne parviennent pas à dissimuler leur affabulation sous l'apparat d'une idéologie souveraine.

Dès qu'il entre en scène, le moindre des personnages de M. Van Zype se fige au souffle froid d'un postulat : La passion se fausse, l'amour s'étrique, la jalousie se glace, la tirade étouffe le cri et la dialectique tarit les larmes.

Pourtant, M. Van Zype ne s'encombre pas de préoccupations métaphysiques. Il restreint sa curiosité aux problèmes immédiats. Ainsi ne faut-il pas s'étonner de son amour pour la science, ni de sa prédilection pour les savants qui sont ses protagonistes de choix. S'il esquisse un caractère, il n'en franchit pas les frontières visibles et s'interdit toute introspection. Ses héros sont façonnés en séries et sommairement étiquetés. La science, telle qu'il la conçoit, s'avérant dogme rigoureux, c'est dogmatiquement qu'il la célèbre.

Les restrictions qu'il s'impose ainsi nuisent forcément à ses indiscutables qualités dramatiques. Toutes ses pièces sont imprégnées d'une même discipline et alourdies d'un même poids. Alors qu'un peu d'abandon suffirait à les humaniser, elles s'obstinent, avec un admirable entêtement à la défense d'invariables principes et à la négation des vérités profondes.

Pas plus que ses devancières, la nouvelle œuvre de M. Van Zype n'a échappé à ces dangers. Voici le drame qu'elle expose : En collaboration avec sa femme Thérèse, un illustre savant, le Dr Heurteaux, a découvert le sérum préventif et curatif d'une maladie terrible que M. Van Zype ne spécifie pas. Janine Delière a recours aux soins de Heurteaux et ne tarde pas à devenir sa maîtresse. Janine est belle. Thérèse ne l'est pas. Thérèse connaît la liaison de son mari et en souffre silencieusement. Un beau jour, Heurteaux apprend la trahison de Janine et, dans sa

colère, refuse de lui continuer ses soins : Il la condamne ainsi à la déchéance physique et à la mort.

Thérèse, que révolte la défaillance morale de son mari, oublie sa douleur et contraint Heurteaux à guérir sa rivale, non sans se rendre compte du danger de son sacrifice.

Il y avait là matière à une émouvante tragédie et il faut reconnaître que quelques scènes des *Visages* ne manquent pas de grandeur. Mais pas plus dans *les Visages* que dans les autres pièces de M. Van Zype, on ne découvre le sens secret de la vie. Esclaves d'une pétition de principes, Heurteaux, Janine et Thérèse demeurent les interprètes souvent éloquents, mais toujours partiaux d'un exclusivisme outrancier, et leur conflit passionnel ne se résout qu'en discours.

Est-ce à dire que la pièce de M. Van Zype soit dénuée de valeur ou d'intérêt ? Ce serait lui faire injure et méconnaître le consciencieux effort qu'elle trahit. Le public l'a, du reste, accueillie avec le plus grand respect, en dépit de son interprétation chancelante par des vedettes sans scrupules.

A ce théâtre artificiel qui tend de plus en plus à envahir les scènes consacrées, des troupes indépendantes, comme le Vieux-Colombier à Paris et le Marais à Bruxelles, opposent, non sans témérité, d'audacieuses tentatives, auxquelles le grand public paraît réserver de jour en jour un meilleur accueil. **Le Marais** a clos ses portes après avoir représenté au cours d'une saison de quatre mois, dans des décors parfaits et avec une admirable piété : *Le Chandelier* de Musset, *Sganarelle* et *le Médecin malgré lui*, de Molière, *la Farce du Cuvier*, *le petit Eyolf*, d'Ibsen, *Sœur Béatrice* de Maeterlinck, *la Volonté de l'homme* et *le Seul bandit du village* de Tristan Bernard, *la Chance de Françoise* de Porto-Riche, *le Commissaire est bon enfant* de Courteline et *le Carrosse du Saint-Sacrement* de Mérimée. La presse française, par la voix d'Antoine (*Information*), de Puttemans (*Echo de Paris*), de P. Seize (*Bonsoir*), et d'autres, lui a rendu hommage et ce n'est pas sans orgueil que son Directeur, Jules Delacre, a pu dire :

Nous avons promis des œuvres, comme on pourrait promettre une exposition de tableaux, sans dénier à chacun le droit de préférer tel peintre à tel autre. L'essentiel est que nous n'ayons pas exposé de chromolithographies.

Il faut voir avec quel goût et quelle discrétion Jules Delacre a mis à la scène les pièces de son répertoire, avec quel enthousiasme et quel respect de l'œuvre sa jeune troupe les a interprétées, pour comprendre la révolution opérée à Bruxelles par le Théâtre du Marais.

Hypnotisés jusqu'ici par la réclame tapageuse du boulevard, nos directeurs de théâtre s'abstenaient prudemment de toute initiative et se bornaient à nous infliger, sur la foi de notre moutonnière bénévolence, les plus lamentables productions parisiennes. Sans souci d'art, et préoccupés seulement d'assurer tant bien que mal la représentation de la pièce à la mode, ils négligeaient, avec un déconcertant aplomb, le répertoire classique, et Molière, pour ne parler que de celui-là, se butait comme un débutant à leur porte inexorablement close.

Il suffit que Delacre joue *Sganarelle*, pour se voir suivre, pendant trente-quatre soirées, par une foule chaleureuse ; qu'il révèle le *Médecin malgré lui*, pour susciter les plus touchants hommages de gratitude.

Leçon profitable, car on aura pu constater ainsi, au cours d'une même saison, le mécontentement et la lassitude du public pour les pièces sophistiquées que l'on s'entêtait à lui servir, et sa reconnaissance pour un poète capable, en dépit d'une hostilité quasi générale, de ramener le théâtre à ses vraies traditions.

Le public susceptible d'apprécier le livre que M. Paul de Reul consacre à **l'Œuvre de Swinburne** sera forcément plus restreint et cependant, Dieu sait si ce magistral ouvrage, publié par Robert Sand avec un luxe sobre que l'on ne peut assez louer, fera époque dans les Annales de la Critique !

M. de Reul considère Swinburne comme l'un des plus grands lyriques du XIXe siècle.

Swinburne, dit-il, intéresse la littérature générale comme un exemple unique de facilité verbale et d'invention rythmique, et en raison des affinités nouvelles qu'il révèle entre la musique et la poésie.

En Angleterre, Swinburne est le dernier des grands lyriques, l'émule de Shelley...

Plus artiste, plus sensuel que Shelley, plus coloriste en sonorités, il donne un essor imprévu à l'allitération et révèle, en sa propre langue, des beautés inouïes, des ressources inespérées.

Moralement, il fut un émancipateur...

Il remit en honneur l'amour passion, négligé par l'école idyllique ; il peignit les grâces de l'enfance ; il est sans rival, dans aucune littérature, comme poète de la mer. Unissant la culture à l'inspiration, nourri d'hellénisme pris à la source, par là classique autant que romantique, il apporte encore en Angleterre l'influence des Français modernes, Hugo, Baudelaire, Banville (1).

Mais le plus beau de tous ses dons, le plus rare à notre époque, sa vertu définitive, ce fut *sa puissance illimitée d'enthousiasme.*

C'est cette même puissance d'enthousiasme qui anime ce beau livre : Hymne d'admiration et lucide analyse, tribut de gloire et critique sagace, il apporte enfin à l'illustre poète trop ignoré en France et en Belgique, incompris et même méconnu en Angleterre, le juste hommage qui lui fut refusé pendant sa vie et que jusqu'ici son pays s'est obstiné à lui refuser.

L'hommage rendu par M. Debatty, un autre de nos bons critiques, à M. Carton de Wiart est de qualité différente. M. Carton de Wiart, Comte par la grâce du Roi Albert, ancien premier ministre et membre de l'Académie française de Belgique, a publié, il y a quelques mois, un livre d'essais qu'il intitule joliment **le Droit à la Joie.** Or, M. Debatty, critique aussi véhément que documenté, vient de prendre M. le Comte Carton de Wiart en flagrant délit de plagiat et démontre, sans réplique possible, que le pauvre *Droit à la joie*, du titre à la table des matières, n'est qu'une habile marquetterie d'emprunts plus ou moins bien dissimulés.

Mgr Keppler, évêque de Rottenbourg, y coudoie M. Maurice Dullaert, Sainte-Beuve y voisine avec M. Victor du Bled, Théophile Gautier avec Champfleury, Paul de Saint-Victor avec Eug. de Mirecourt. Déjà, dans *la Cité ardente*, roman qui valut à M. Carton de Wiart le prix quinquennal de littérature et un fauteuil académique, on avait, voici peu, découvert de troublantes analogies avec certains passages de Flaubert et de l'innocente Jeanne Schultz et voilà que le *Droit à la joie*, où M. Carton de Wiart épanchait nonchalamment son âme nostalgique, se trouve être la plus impudente des mystifications et la plus cynique des gageures. M. Carton de Wiart se défend mal, devant M Debatty qui brandit d'irréfutables textes. Du coup, l'Académie, déjà troublée par la démission de Maurice Maeterlinck, se sent mal à

(1) Et Mallarmé. (N. D. L. R.)

l'aise et considère avec inquiétude l'urne « de style classique » qui lui fut offerte par le pauvre Comte, en guise de vase d'élection.

Car M. Debatty, qui, dans sa verveuse enquête sur le recrutement de nos immortels, ne dissimulait pas ses sympathies pour l'illustre compagnie, propose à M. Carton de Wiart la constitution d'un jury d'honneur formé de cinq membres, dont deux académiciens !

Cette affaire, faut-il le dire, a quelque retentissement dans le monde des lettres... et de la politique.

Mémento. — *Albert Baertsoen*, le grand peintre belge, dont il fut parlé ici l'an dernier à l'occasion de son exposition à la galerie Giroux, vient de mourir à Gand, à l'âge de 56 ans.

Un jeune écrivain de vingt ans, *Charles Lecocq*, qui s'était affirmé par des essais charmants parus pour la plupart dans *la Nervie*, est mort le mois dernier à Bruxelles.

A Liége, l'exposition de l'œuvre du peintre *Aug. Donnay* obtint le plus grand et le plus légitime succès. Une émouvante étude d'*Albert Mockel*, publiée à cette occasion, rendit éloquemment hommage à l'homme et à l'artiste.

Le dernier Concert populaire fut marqué par une merveilleuse exécution du premier acte de la *Walkyrie* avec Mme Lubin, MM. Franz et Van Obbergh. Dix rappels saluèrent M. Ruhlmann, le soliste et l'orchestre.

Sous la direction de l'infatigable Frans Hellens, *le Disque vert* succède aux *Signaux*.

Le *Salon des Beaux-Arts* expose, cette année, les œuvres marquantes des maîtres français et anglais contemporains.

M. le Docteur Odier, de Genève, a, dans une conférence très fouillée, exposé, à l'Ecole des sciences sociales les troublantes découvertes de Freud, tandis que M. Blaise Cendrars parlait de poésie aux étudiants de l'Université de Bruxelles.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ITALIENNES

MM. Panzini, da Verono, Puccini, Brocchi, Albertazzi, Arnaldi, Mme Carola Prosperi. — *Le più belle pagine degli scrittori italiani salte da viventi.* — Littérature. — Mémento.

Je me vois forcé, à mon grand regret, de continuer à rendre des jugements sévères sur les écrivains italiens. On aurait pu croire que la crise libraire, — conséquence de la crise économique qui se fait fortement sentir en Italie depuis plus d'un an, — aurait

convaincu les éditeurs de ne plus publier autant de romans et de nouvelles, forçant ainsi à changer de métier la race par trop nombreuse qui a la mauvaise habitude de se consacrer à ce genre de littérature. Il semble pourtant qu'auteurs et éditeurs ne veulent pas se rendre à l'évidence, ils laissent ainsi à la critique la tâche ingrate de se déclarer perpétuellement mécontente des trop nombreux volumes qui sont offerts à sa patience légendaire.

Autrefois, on pouvait attendre avec une certaine confiance les romans et les nouvelles de quelques honnêtes écrivains : aujourd'hui, cette maigre consolation même nous est enlevée. Jusqu'à hier les œuvres d'auteurs, tels que M. **Panzini**, par exemple, nous étaient offertes comme une compensation méritées des mauvais ouvrages que nous avons été obligés de lire en attendant ; malheureusement, depuis quelque temps, M. Panzini, lui aussi, a changé, et ce changement se dénote, non seulement dans les nombreux écrits qu'il a pris l'habitude de disséminer dans les journaux et les revues, mais même dans ses livres. Voici trois volumes : *Io ceno moglie*, *Il mondo é retondo* et *Signorine*, où M. Panzini ne se reconnaît plus. Et pour nous punir du plaisir que nous avons éprouvé en relisant : *Donne, Madonne e Bimbi* (Trèves, Milan), — ancien recueil de nouvelles remplies d'un humour exquis, et qui était épuisé depuis quelque temps, — M. Panzini nous offre un nouveau roman : *Il padune suome* (Mondadori, Milan), qui malheureusement n'ajoute rien à la renommée qu'il s'était acquise à si juste titre. Ce roman, qui se proposait de peindre d'une façon satirique le type devenu fort nombreux de ces paysans que la guerre a enrichis, n'est qu'une suite ininterrompue de plaisanteries douteuses, sans âme et sans esprit. Nous espérons que M. Panzini voudra revenir à sa première manière, ou qu'il cessera d'écrire, pour ne plus s'occuper que de l'édition de ses œuvres complètes, comme tout bon ouvrier qui a fini sa journée littéraire.

M. **Guido da Verona** est un écrivain de tout autre nature que M. Panzini. Il a fait les délices de toutes les midinettes, les dactylographes et les mondaines de ces derniers dix ans. M. da Verona est d'ailleurs rempli de talent, il en a même tellement qu'il s'est amusé jusqu'ici à le jeter par la fenêtre. Nous trouvons cependant parmi ses œuvres précédentes des pages remarquables en tant que notation des coutumes de l'époque et

dont il faut lui tenir compte. Mais malgré la meilleure volonté on ne saurait rien dire de bon de son dernier roman : *La mia vita attraverso un raggio di sole* (Florence, Bemporad). Ce roman, qui simule la biographie d'un fou, n'est en réalité que l'autobiographie de l'auteur et en même temps sa profession de foi, son « ars poetica » et ses confessions littéraires et artistiques. L'ensemble est assez pauvre et médiocre, tout de surface et d'extériorité. M. da Verona s'y affirme comme le représentant de son époque, — qui est, après tout, la nôtre aussi, — mais nous pensons qu'il a envie de badiner. Il veut représenter la façade de cette société, les grands hôtels, les trains de luxe, les salles de jeux, les mondanités, mais il oublie, il néglige, sans même le faire pressentir de loin, tout ce qui forme le tourment de notre époque, — tout ce qui est notre drame spirituel et historique. Pour lui la société contemporaine ne se compose que de quelques cocottes cosmopolites et de quelques femmes perverties, il l'affirme et fait montre de le croire. Grand bien lui fasse, mais qu'il nous permette de ne pas nous loger à la même enseigne.

Et pas davantage à celle de M. **Mario Puccini**, qui, dans son dernier roman : *Dov'ò il peccato è Dio* (Campitelli, Foligno), a voulu suivre la mode littéraire en vogue en Italie depuis environ deux ans. Un critique très averti a dit que M. Puccini industrialise ses indéniables dons innés d'écrivain. Ce critique, M. Pancrazo, a visé juste. M. Puccini est un jeune homme intelligent qui n'a pas encore de personnalité propre et qui ne paraît pas près de s'en faire une, quoiqu'il ait de peu dépassé « la meta del cammin di nostra vita ». Il paraissait vouloir suivre, au commencement, les traces de M. d'Annunzio, puis il a appartenu, ou pour mieux dire il a suivi la mode littéraire lancée par la *Voce* de Florence et, après avoir écrit son livre de guerre, il a apporté son offrande à la littérature decolletée de l'après-guerre, pour enfin, étant donné que M. Papini a écrit la *Storia di Cristo* et qu'il est bien porté en littérature de faire l'écrivain catholique, passer tout tranquillement de l'impureté à la chasteté, à la religion, à Dieu. Il s'agit évidemment d'un cas de cabotinage littéraire. Passons outre.

Nous ne nous arrêterons pas à lire le dernier volume de M. **Virgilio Brocchi**, *Fragilità* (Mondadori, Milan), qui est un recueil incolore de nouvelles de cet auteur devenu, — et c'est dommage, car il avait fait preuve autrefois d'intentions nobles et

sérieuses, — le commis voyageur des goûts les plus bas du public. Nous lirons avec plus d'agrément les dernières nouvelles de M. **Adolfo Albertazzi** : *Top* (Mondadori, Milan) qui, tout en n'étant pas le meilleur de ses ouvrages, est toutefois écrit avec un goût très sûr et une grande noblesse de style, ou encore celles de Mme **Carola Prosperi** : *La felicità ni gabia* (Mondadori, Milan), en qui nous admirons une des rares femmes de lettres italiennes possédant l'art de charmer et d'émouvoir ses lecteurs. Je ne saurais omettre le roman de M. **Ulderico Amaldi**, *Mara era fatta cosi* (Treves, Milan), roman rempli de défauts et qui, malgré cela, nous permet d'espérer dans l'avenir de son auteur. Il serait trop long d'en faire l'analyse ; il suffit de dire que c'est un livre que l'on dépose souvent avec l'intention de ne plus le continuer, mais que l'on reprend toujours pour arriver jusqu'au bout, signe évident que, parmi ses défauts, se cachent des qualités qui ne pourront que se développer avec le temps, du moins nous l'espérons.

§

Je demande pardon à mes aimables lecteurs de leur reparler de M. Ugo Ojetti auquel j'ai déjà consacré quelques lignes dans ma chronique précédente. Or cet illustre sire, conteur, critique d'art, journaliste, bon à tout faire en somme, dirige depuis quelque temps une collection : **Le piu belle pagine degli scrittori italiani salte da scrittori viventi**, qui paraît à la librairie Fratelli, Treves. Cette collection, arrivée à son septième volume, est à la fois décousue et trop scolaire. Nous avions déjà d'excellentes collections de nos classiques : la collection monumentale et définitive publiée sous le titre de : *Scrittori d'Italia*, à la librairie Laterza à Bari, et celles, très bonnes aussi, des éditeurs Hoepli de Milan et Pavaria de Turin, et celle de la V.T.E.T. de Turin. M. Ojetti a voulu s'occuper d'en composer une lui aussi, quoiqu'il soit incompétent en la matière et moins préparé que tout autre à cette tâche. Naturellement il ne pouvait en sortir rien de bon. Les volumes publiés sont d'inégale valeur; quelques-uns sont bons, d'autres pas, selon l'auteur chargé du choix. Mais, ce qui est le plus amusant, ce sont les raisons adoptées pour choisir les commentateurs. Les nouvelles de Boccace, par exemple, seront choisies par M. Guido da Verona, pour une raison fort risible : non pas parce qu'il est un connaisseur de

Boccace, mais parce qu'il jouit de la réputation d'écrivain licencieux, ou libertin si l'on préfère. Ainsi M. Sem Bennelli soignera le volume des œuvres de Vittorio Alfieri, — auteur qui demande à être bien connu, pour la raison fort simpliste qu'il a écrit lui aussi des tragédies, qui d'ailleurs l'ont rendu insupportable à tout véritable ami de l'art et du bon goût. Cela dit, et tout en déplorant les bases sur lesquelles est édifiée cette collection, car les volumes qui la composent ne donnent qu'un faible aperçu des auteurs auxquels ils sont consacrés, nous ajouterons par acquit de conscience un mot d'éloge pour les notices biographiques et bibliographiques et les curiosités qui accompagnent chaque volume et qui forment la seule chose vraiment utile de la collection.

Une collection beaucoup plus habilement formée est : *I poeti greci tradotti da Ettore Romagnoli* (Zamichelli, Bologne), dont viennent de paraître, édités avec luxe, les deux premiers volumes contenant la traduction de tout ce qui nous reste d'Eschyle. Nous regrettons de ne pouvoir louer sans réserve la traduction, un peu artificielle à notre avis et nous représentant un Eschyle tout imbu de modernité et d'un esprit étranger à son œuvre et à son temps. Cette traduction, néanmoins, servira à approcher le public du théâtre grec, ce qui n'est pas peu de chose et dont le grand mérite revient à M. Romagnoli, helléniste éminent, s'il n'est pas toujours bon critique. Bien meilleure est la traduction que M. G. Albini, — un de nos meilleurs humanistes, — nous a donnée de l'*Enéide* (Zamichelli, Bologne), traduction excellente pour sa fidélité, la beauté de ses vers et la clarté de sa forme.

Dans le domaine des études littéraires, il y a toujours quelque ouvrage remarquable à signaler. Par exemple le volume dans lequel M. G. A. Borgese, — nom déjà connu des lecteurs du *Mercure de France*, et un de nos écrivains les plus remarquables et les plus discutés, — a réuni ses essais de critique, qui sont une œuvre de jeunesse, sous le titre de *Rissurezioni* (Perrella, Florence). Ces écrits, déjà publiés de 1903 à 1905, nous permettent d'apercevoir les germes de ce qui à été l'orientation la plus sérieuse de la critique italienne à l'égard de deux grands écrivains : Giovanni Pascoli et Gabriele d'Annunzio. — Le volume de M. Giovanni Cecchini, *Saggio sulla cultura artistica e litteraria in Perugia nel secolo XIX* (Campilelli, Foligno), contribue puissamment à illustrer la civilisation et la culture régionale

si négligée jusqu'ici en Italie et qu'il est urgent de compléter, ne fût-ce que pour faire connaître l'Italie aux Italiens.

§

Le fascisme, — ce phénomène qui bouleverse l'Italie depuis plus d'un an en troublant la paix civile et qui est encore mal connu à l'étranger et, au fond, même en Italie, — commence à donner lieu à une véritable littérature.

Je ne parle pas du recueil des *Discorsi Politici* de M. Benito Mussilino, député au Parlement et « leader » du nouveau parti, discours pleins de verbosité et dénués de toute force critique et théorique, ni du volume de M. Pietro Gorgoglini : *Il fascismo nella vite italiana*, livre superficiel, où son auteur témoigne du manque de cette préparation historique et philosophique indispensable pour comprendre, évaluer et mettre en lumière ce phénomène ; mais je tiens à signaler la série des volumes que M. Rodolfo Mondolfo, l'illustre professeur de l'Université de Bologne, a insérés dans la *Biblioteca di Studi Sociali* (Cappelli, Bologna) qu'il dirige.

Quatre volumes ont été jusqu'ici publiés dans cette collection, qui examinent le fascisme au point de vue des différents partis politiques. Le premier : *Il fascismo e la crisi italiana*, est dû à la plume d'un libéral, M. Mario Missiroli, actuellement directeur du *Secolo*, de Milan, illustre publiciste, habile polémiste et philosophe. MM. Adulfo Lerboglio et Duio Grandi, fascistes, ont écrit le deuxième : *Il fascismo*. Nous devons à MM. G. Bergamo, G. de Falco et G. Ziboroli le troisième volume : *Il fascismo visto da republicani e di Socialisti*, et à un anarchiste, M. Luigi Fabbri, le quatrième : *La controrivoluszione preventiva*. Ces quatre volumes sont de valeurs différentes. L'essai de M. Lerboglio est vide et inconcluant, tandis que celui de M. Grandi tente l'explication de la théorie du fascisme, et c'est dans ce sens la seule tentative fasciste d'ériger ce phénomène en théorie politique. Le volume écrit par MM. Berjamo, De Falco et Ziboroli les révèle ennemis déclarés du fascisme, d'une inimitié toute polémique ne se haussant jamais à l'évaluation historique du phénomène étudié. M. Fabris a tenté quelque chose de semblable sans y réussir, à cause du point de vue anarchiste où il se place. L'essai de M. Missiroli est le seul vraiment digne d'attention. D'une façon pénétrante et subtile, il a illustré ce phénomène de sa naissance à sa rapide croissance, il

l'a placé dans son milieu historique et l'a caractérisé avec une précision mathématique. L'étude de M. Missiroli est la seule que nous ayons jusqu'à aujourd'hui illustrant d'une façon claire et évidente le fascisme. Et si les fascistes dorénavant veulent faire mieux que de distribuer des coups de canne à leur prochain, s'ils veulent devenir de véritables forces de la nation, il faudra qu'ils aillent chercher leur raison d'être dans les pages de M. Missiroli, adversaire assez généreux pour leur avoir fourni les éléments d'une théorie politique.

Mémento. — M. Léon Kochnitzky a publié un volume sur les gestes de M. d'Annunzio à Fiume : *La quinta stagione i Centauri di Fiume* (Zanichelli, Bologne), traduit d'après le manuscrit français par M. Alberto Luchini. L'auteur est un ami de l'Italie et un admirateur de l'entreprise de Fiume. L'auteur de ces lignes est d'un autre avis, mais il a lu ce livre avec plaisir, car il ajoute à son intérêt littéraire celui d'apporter sans le vouloir de nouveaux éléments en faveur de la thèse antifiumaine, la seule qui interprète la volonté de la malheureuse cité. — Signalons ici, en nous réservant d'en parler dans la prochaine chronique, deux volumes qui constituent le dernier événement littéraire italien : *La poésie*, par G.-A. Bergese (Mondadori, Milan), et *Confessioni e Ricordi*, par F. Martini (Bemporad, Florence).

GEROLAMO LAZZERI.

LETTRES ROUMAINES

M. Sadoveanu : *Strada Lapusneanu*, éd. « Viata Romaneasca », Jassy. — Const. T. Stoika : *Insemnari din Zilele de lupta*, imprimerie D. C. Ionescu, Bucarest. — N. Jorga : *Razboiul nostru in note Zilnice*, 2 vol., éd. « Ramuri », Craïova. — Generalul D. Iliescu : *Rasboiul pentru intregirea României*, t. 1er, imprimeries de « l'Indépendance », Bucarest. — Generalul G. D. Mardarescu : *Campania pentru desrobirea Ardealului si ocuparea Buda Pestei*, éd. « Cartea româneasca », Bucarest. — Mémento : les écrivains morts pendant et depuis la tourmente.

La guerre a fourni, encore, au fertile conteur Michel Sadoveano la matière de son dernier roman. Il met avec modestie en sous titre sur la couverture : « chronique de l'année 1917 » ; mais il ne réussit pas à nous donner le change ; car c'est bien à un roman que nous avons affaire, intelligemment construit et, à beaucoup d'égards, remarquable. De la chronique, certes, celui-ci relève, puisqu'il passe en revue les événements du jour ; et comme les jours étaient des jours de bataille, de retraite militaire, avec leurs tristes suites, on pourrait très bien appeler le livre de M. Sadoveano un

roman de guerre. D'ailleurs, le titre même de l'ouvrage, à ce qu'il paraît, nous y invite : **La rue Lapusneano** est la principale voie de Jassy, l'ancienne capitale moldave ; après la prise de Bucarest par l'ennemi, c'est là-bas que s'était réfugié le gouvernement, et, avec lui, les services publics, les gros bonnets, les belles dames et tout un troupeau de bouches inutiles, comme Bordeaux a dû héberger, lors de la marche allemande sur Paris, des hôtes précipités et nombreux, plus ou moins illustres ; la rue Lapusneano, par l'importance et l'aspect, serait, par conséquent, à Jassy, quelque chose comme le cours de l'Intendance ou les allées de Tourny de la cité bordelaise. Or cette rue symboliserait aux yeux de M. Sadoveano le monde spécial, composé d'hommes d'affaires, de fétards, de coquettes en quête d'aventures, que l'on y put rencontrer ; c'est cette rue fatale, voire la vie frivole et insouciante, de mœurs relâchées, à laquelle le refuge a brusquement livré la jeune femme Mary Plopeano, qui l'a perdue, en brisant le foyer heureux d'un brave homme, longtemps occupé au champ d'honneur. Voilà comment le roman de guerre de M. Sadoveano tourne au roman d'amour ; s'il demeure, par excellence, le roman de la souffrance, il devient, en l'espèce, le roman de l'amour qui s'éteint : les étapes par lesquelles l'épouse est amenée petit à petit à quitter son mari, l'auteur les a avec finesse marquées ; mais il a eu grandement tort, selon nous, d'avoir corsé son analyse de l'implacable et mouvementée séparation par l'action unique de la guerre ; il aurait, avec plus de raison, et avec un égal profit, trouvé les causes de l'orage dans le caractère inné, et renforcé par l'éducation, de cette jeune femme éprise de vie libre et exaltée ; car, enfin, si la guerre, en tuant le père de Plopeano, a du coup démoli le mur infranchissable que celui-ci avait dressé entre sa famille unie et le reste du monde, la mort, qui eût également pu survenir à la suite d'un autre accident moins sanglant et international, sinon normalement, du vieux gardien du foyer, en aurait fait tout autant ; et pour ce qui est de la symbolique rue de Jassy, n'en déplaise à M. Sadoveano, mais Bucarest en était bien pourvu du temps, déjà lointain, où la rue de la Victoire s'appelait « le Pont-Mogo soaïa ». Toujours est-il que M. Sadoveano pose avec courage dans son roman le problème des conséquences morales de la guerre ; et s'il le résout d'une aussi décourageante façon, il nous montre, par

ailleurs, avec justice et bonheur, quel désir d'équité et d'amour fraternel, quelle aspiration à une vue plus haute et plus claire les années de campagne et de souffrance en commun avec les humbles, comme le spectacle voisin des Pâques rouges, ont fini par faire naître dans presque toutes les âmes... « Cette révolution », grosse de conséquences, et déjà en marche, M. Sadoveano l'appelle même « l'autre guerre » ; il s'y jette de plein cœur. Mais, le roman une fois fini, adieu les beaux rêves : le preux lâche pied ; nous voulons dire : M. Sadoveano reprend ses accointances avec « la vie roumaine », où l'on ne trouve encore rien, à ce que nous sachions, qui puisse justifier l'espoir en un haut et clair idéal...

Le poète Const. T. Stoika a été, pour sa part, de bonne heure, l'un des meilleurs clairons d'une vie nouvelle. Il est glorieusement tombé les premiers jours de la guerre ; à travers ses **Notes des jours de combat**, que publie aujourd'hui pieusement son frère, le capitaine Titus Stoika, sous les auspices de M. Ovide Densusiano, notre illustre maître à tous, c'est toute la belle et forte âme de la jeune génération sacrifiée à la Victoire que l'on peut connaître et apprendre à aimer. Mais, pour important qu'il soit, en tant que document, ce petit livre, rédigé au pied levé, et sans le moindre souci de l'impression, n'est pas moins, au point de vue strictement littéraire, un très beau livre. Car, avant tout, et malgré tout, il est très bien écrit ; c'est peut-être parce que l'auteur savait très bien penser. En effet, de tous les traits sous lesquels nous apparaissait Stoika, comme d'ailleurs l'autre grand et cher disparu, Titus Dinu, le plus saillant fut sans doute le goût qu'il prenait à la réflexion ; aussi était-il riche en vie intérieure. Il porta au front le souvenir de ses lectures, le penchant au rêve, que les faits d'armes, les menus incidents de la campagne, les hommes et les choses ne laissèrent d'entretenir et de rendre féconds. Il y porta aussi la grande soif de beauté et de propreté morale; et il souffrit moins des blessures que des laideurs et des lâchetés, que le combat ne lui ménagea pas. Trois jours avant la mort, dans l'hymne qu'il composa en l'honneur du Créateur, il clama de nouveau son amour pour les hommes, sa foi en la vie, louant en vers de belle envolée la lumière, les eaux, les bêtes et les plantes, surtout la bonne et douce terre, à laquelle, en fervent de Lucrèce, il avait voué un culte filial et mystique...

De M. Jorga, le savant historien, **Notre guerre par notes au jour le jour** (en cours de publication) ; ce sont, réunis en volume, les articles qu'il avait, sans paix ni trêve, donnés à la *Nation roumaine*. Le premier de ces bulletins quotidiens est du 27 juillet 1914. Si l'on est très heureux de voir placer, de la sorte, avec combien de raison, le début de la guerre roumaine au moment où les armées allemandes se ruaient sur la France, l'on est, tout de même, surpris d'en trouver le témoignage sous la signature de M. Jorga, précisément dans le recueil de ses articles de guerre ; car, à cette heure-là, la guerre, la nôtre, ou plutôt la sienne, n'avait pas commencé pour l'éminent historien, si tant est qu'elle eût dû commencer. Non qu'il fût le partisan de l'Allemagne ; et encore moins qu'il n'ait pas souhaité la délivrance des frères opprimés ; mais il lui semblait plus sage pour la Roumanie de rester simplement l'arme au pied. C'est qu'à l'encontre de son collègue sous la coupole et à l'Université, de M. Densusiano, M. Jorga n'a pas su avoir d'emblée une nette conscience des mobiles profondément tenaces et secrets qui avaient conduit les peuples au tragique conflit ; ni principe national ou moral, ni idéal de civilisation ou fanatisme religieux, qui eussent pu, selon M. Jorga, justifier la folle et mondiale tuerie : rien que l'appétit de conquête des capitalistes, régnant partout en maîtres. Quoique la note liminaire du recueil nous prévienne que les articles y ont été, à peu de choses près, reproduits tels quels, lorsqu'on se reporte à *la Nation roumaine*, l'on a la satisfaction de constater qu'au moins en ce qui concerne la France, M. Jorga a fait, depuis, machine en arrière ; M. Britling, lui aussi, n'a pas vu clair, dès le début. Mais ne croyez point que nous veuillons, par cela, chercher noise à l'éminent et dangereusement susceptible historien ; Dieu nous en garde ! Nous voulons tout bonnement dire que l'esprit critique et d'analyse, discipliné par des principes directeurs et s'appliquant avec sérénité et méthode, n'est pas le fait de M. Jorga ; sa façon de penser est essentiellement émotive et sentimentale ; au demeurant, sa faculté maîtresse, pour parler comme Taine, c'est la sensibilité, servie par une tumultueuse mémoire ; nous en venons, ainsi, à caractériser ses pages de guerre : elles sont vibrantes, pathétiques, surtout lorsque les profonds espoirs et les malheurs du peuple les inspirent ; car M. Jorga a le secret des beaux emportements et des belles colères ; il l'a,

aussi, du dithyrambe. C'est le registre lyrique, si vous voulez, de nos émotions, grandes et belles, douloureuses et défaillantes, pendant la guerre, que son livre ; et à ce compte-là, il fournit du matériel aux futurs historiens.

M. le général D. Iliesco nous apporte, quant à lui, fort à propos, une contribution autrement précieuse, qu'il nous faut mettre tout à fait hors ligne. Sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, durant les deux années de neutralité, et ensuite commandant en chef de nos armées pendant toute la difficile et glorieuse première partie de la campagne roumaine, le général Iliesco était, plus que personne, indiqué pour nous donner une relation militaire, soigneusement appuyée sur des documents de **la guerre pour l'unité nationale** : il se devait d'autant plus à nous la donner, qu'il est historien dans l'âme et qu'il a, comme ses amis, les généraux Mangin et Buat, un joli brin de plume. D'ailleurs, en France, il a déjà révélé à temps ce que certains avaient appelé « le mystère roumain », lequel n'était que la trahison des milieux germanophiles de Petrograd. S'il s'était expliqué, bien que succinctement, mais toujours en produisant les pièces officielles indispensables à confirmer ses paroles, sur la conduite des opérations, il ne lui incombait pas moins de couper court aux légendes relatives à la préparation du pays pour la guerre ; ce qu'il vient de faire dans une première brochure, claire, substantielle, toute bourrée de chiffres et de données rigoureusement officielles (Le premier tome, excellent, d'une grande et complète histoire de la guerre roumaine, est, tout dernièrement, sorti des presses aux soins diligents du professeur Const. Kiritzesco). Nous apprenons à quel point nous étions, au lendemain de la guerre balkanique, dépourvus de chefs et d'instructeurs militaires et techniques, de cadres et d'unités entières, d'équipement, d'armement et de munitions, de services sanitaire et spéciaux, bref, de tout ce dont nous avions pressant besoin en vue d'une campagne. Force nous a donc été de tout créer, à la hâte, bien qu'à la merci des événements défavorables, de faire vraiment flèche de tout bois. Par cet obstiné effort, qu'il a préparé et dirigé, et dont aujourd'hui il nous dévoile la portée et l'ampleur, le général Iliesco a forgé, aussi bien que possible, l'outil, grâce auquel nous avons pu accomplir le rêve millénaire de notre race.

Seulement, nous avons été obligés, à cette fin, de revenir plu-

sieurs fois à la charge. La dernière, le général Mardaresco, aujourd'hui ministre de la Guerre, a eu l'honneur, et le mérite, de la conduire ; il nous la raconte, à la manière des militaires, avec simplicité et méthode, dans une sorte de long rapport qu'il intitule, comme de juste : **la campagne pour la délivrance de l'Ardeal et pour l'occupation de Budapest.** Deux remarques : premièrement : les troupes roumaines ont contribué à la reprise de la vie normale en Hongrie, sauvant de la ruine bien des richesses en nature et en êtres humains ; or, les Hongrois, en guise de remercîments, nous présentent maintenant la note ; par de pareilles demandes inopinées de dédommagement, les Perrichons de Budapest nous amusent, tout en nous éclairant sur leur psychologie. En second lieu : dans cette dernière campagne, les Roumains ont eu, contrairement aux apparences, affaire à forte partie ; or, les meilleurs contingents bolcheviks furent, soit les régiments de l'ancien régime, soit des hommes enrôlés au nom de l'idée nationale, voire du panmagyarisme. Ainsi, l'ancien dictateur Bela Kuhn et l'actuel régent Horthy, bien que, de prime abord, différemment représentatifs de la mentalité hongroise, sont, dans le fond, comme qui dirait, blanc bonnet et bonnet blanc...

Mémento. — Nous avons, en toute franchise, déclaré les bénéfices littéraires que la guerre nous a valus ; il conviendrait de dresser, aussi, en regard, le bilan de nos pertes, car la guerre, avec ses suites, a été pour nos lettres une implacable faucheuse. Cela faisant, non seulement nous remplirons un pieux devoir envers la mémoire de nos chers morts, mais nous nous ménagerons en même temps d'excellents points de vue pour considérer le paysage littéraire de chez nous, puisque ceux-là ont été représentatifs de plus d'un demi-siècle d'activité, comme des promesses qui sont en train de se réaliser de nos jours. A l'occasion des réimpressions de leurs œuvres, des fêtes et anniversaires, nous ne manquerons donc pas de nous entretenir d'eux ; mais, d'ores et déjà, nous tenons à en inscrire ci-après les noms :

Le roi Carol : la reine Elisabeth, en littérature Carmen Sylva.

Les poètes : D. Anghel, G. Cosbuc, A. Vlahuta, Al. Macedonsky, H. G. Lecca, Oreste, M. Saulesco, C. T. Stoika, J. Gramada, N. Vulovici, André Naum, J. Borcia, C. Sandu, B. Nemtiano, L.-J. Caragiale.

Les conteurs : N. Gane, B. Delavrancea, C. Hogas, I. Chiru-Nanov, D. Zamfiresco.

Les dramatistes : G. Diamandy, E. Nicolau Dan Cerchez.

Les historiens, les critiques et les écrivains politiques : D. A. Sturdza, T. Maïoresco, N. Filipesco, Dr C. Istrati, C. Dobrogeano-Gherea, N. Xenopol, J. M. Moldovan, Al. D. Xénopol, V. Mortzun, PP. Carp, P. Gradisteano, Ciorogariu, Metiano, A. Gherman, Caragiani, Al. Bogdan, Jean Bogdan, I. Tanoviceano, Sbiera, A. Popovici, G. Pop de Basesti, N. J. Apostolesco, Caïon, C. Sp. Hasnas, T. Dinu, J. Trivale-Netzler, George Hanes, T. Pamfile, Y. Sârbu, Take Jonesco.

Les journalistes : J. Procopiu, E. Costinesco, Victor Jonesco, J. Bacalbasa, P. Locusteano, Al. Rubin, A. Paul, G. Skarlet.

En France, les hommages qu'on rend aux morts se multiplient chaque jour davantage ; nous voudrions qu'il en fût de même en Roumanie.

POMPILIU PALTANEA.

LETTRES BRÉSILIENNES

Alberto de Oliveira. — Un néo-classique : Jose Albano. — Mario de Alencar. — Les poétesses.

Alberto de Oliveira est notre plus grand poète vivant. Et il a ceci de particulier qu'il n'est que poète. Dédaignant toute autre occupation, il a donné à la poésie toute sa belle activité. Dans sa retraite fleurie, sous les grands manguiers, parmi le chœur des cigales qui sont comme la voix du soleil, il écoute les mille bruits de l'été, et il chante.

Son œuvre est un hymne à la vie, et ceci encore est une originalité, surtout dans sa génération, sur laquelle avait déteint le pessimisme élégiaque de nos romantiques. A l'encontre de Raymundo Correa, soumis à la mauvaise santé et au regret des heures non vécues, ou encore de ceux qui rapetissent l'art au rôle d'instrument à divagations sociales et pédagogiques, Oliveira est au fond un païen panthéiste, amoureux de la vie claire. C'est un peintre, un coloriste somptueux, un Titien. Il ignore cette déviation métaphysique qui empêche l'homme de s'abandonner à la terre et d'y trouver son contentement. Il sait que l'infini est en nous, en chaque minute et en chaque objet. S'il lui arrive d'être mélancolique, sa mélancolie n'a rien de la tristesse des déprimés ou des exilés de l'au delà. Elle est la nostalgie des jours heureux, la peine de les savoir comptés, un regret physique d'amant qui se souvient d'un beau corps chéri. Même aux heures douloureuses il a la sérénité de l'artiste. Equilibré, égal à lui-même, il se baigne dans les choses vivantes et s'en pénètre amoureusement. Il a vaincu l'angoisse cosmique, parce qu'il est en harmonie avec

le monde. Il vit la vie universelle, chaînon de la chaîne infinie. S'il aspire à l'immortalité, ce n'est jamais comme à une compensation ou à un médicament contre la vie, mais bien comme au prolongement de celle-ci, à sa projection lumineuse et perpétuelle. La nuit elle-même, image de la mort, sera pour lui salutaire et reposante, pleine d'astres et de rêve, et d'espoir en le soleil. Il y a loin de là aux terreurs ecclésiastiques des ténèbres éternelles. Tout passe, dit-il dans le beau sonnet des Nuages. Mais, dira-t-il encore, tout renaît, et c'est là la note la plus haute et la plus profonde de sa poésie.

Or, l'être profondément vivant est profondément amoureux. Car l'amour c'est la création, l'affirmation de la vie et la lutte éternelle contre la mort. L'art d'Alberto de Oliveira est essentiellement érotique. Chez lui, comme chez Camoens, ainsi que l'a remarqué un de nos plus grands critiques, poésie et amour sont synonymes, deux masques de la divinité. A travers toute chose il voit sourire Eros universel, animateur et transfigurateur.

Mais l'amour, pour cela même qu'il est universel, est banal, souvent laid. Son spectacle ne commence à devenir émouvant que par l'œuvre de volupté, qui en fait un art, ou bien par la profondeur et la grandeur du désir, qui en font une religion. Et c'est ainsi que nous lisons Dante.

Et c'est un pareil érotisme, panthéiste et surhumain, qui me semble bien la marque d'Oliveira. Il ne ressemble guère à la bagatelle, ni à cette sorte de tumescence verbale ou à fleur de peau qu'affectent tant de nos poètes, pas plus qu'au sombre péché moyennageux, aux jouissances défendues et perverses. C'est plutôt le pur amour antique. La joie et le désir de tout le déterminent, il en devient chaste à force d'intensité et d'universalité. Toutes les formes vivantes le troublent amoureusement. Et la beauté féminine en est comme la fleur renfermant l'essence de toutes beautés créées.

C'est là de l'amour à la fois physique et métaphysique, plein d'une sensualité grave, religieuse. Tout redevient ingénu et divin, tout est acte d'adoration. Le spasme amoureux se perd dans une extase mystique. Lisez les vers où le poète adolescent nous dit son éblouissement dans la forêt natale, le vertige des parfums naturels, dans lequel flotte l'image de la jeune fille aimée, et vous ne serez pas surpris de la voir surgir non point en promeneuse

étrangère, mais telle une vraie nymphe émanant de la verdure et prête à y rentrer. Et vous respirerez la volupté de vivre dans une ivresse unique, féminine et végétale.

Le premier en date de nos grands poètes, Oliveira a trouvé cet optimisme physique, cette allégresse dans la nature. A la différence de Machado de Assis et de quelques autres, que la transplantation ou les croisements avaient épuisés ou marqués de fatalités ethniques, dont d'obscures terreurs leur ont défendu le paysage américain, Alberto de Oliveira, comme Graça Aranha, un pur aryen, portant comme lui le double bienfait d'un atavisme européen, aura pu voir dans la merveille tropicale un perpétuel motif de joie et d'art. Il s'y meut à l'aise, en esprit curieux et libre, non en créature soumise ou révoltée. Il n'est plus l'ennemi des choses. Même il ne leur est plus étranger. Amant heureux de la terre, il jouit magnifiquement de ses dons, comme de ceux du soleil. Il représente bien l'homme de demain, le néo-méditerranéen du nouveau monde, la nouvelle race issue des déracinés vainqueurs.

Avec cela c'est un classique, pour la précision du langage, la fermeté de l'expression, l'intellectualité. Mieux que personne il possède entièrement son métier, il le domine et le fait travailler à ses fins. Jamais il ne se laisse entraîner par les mots, dont sa pensée se fait obéir exactement. Il a acquis toute la langue, pour s'en servir, non pour s'y asservir. Ayant débuté par un volume de vers le rattachant au Parnassse, il s'est bientôt libéré du souci d'impassibilité, tout en gardant les vertus de goût, de mesure dans l'émotion. Point d'emphase chez lui, mais, chose autrement précieuse, une vibration contenue, une force dominée et toujours présente. Dans des sonnets qui égalent les meilleurs des maîtres d'autrefois, vrais diamants du fleuve de notre langue portugaise, il a résumé sa magnifique inspiration dans un moule parfait.

§

Les temps sont durs, mais les dieux nous réservent parfois d'aimables surprises. Ce jour-là, le ciel était pluvieux et triste. J'avais traversé deux fois la Seine à la recherche de personnes invisibles. Comme je rentrais, fatigué et mort d'ennui, j'eus l'idée de m'arrêter un moment chez mon ami Graça-Aranha, dans l'appartement plein de couleur qui regarde d'un côté les Tuileries et de l'autre la statue dorée de la Pucelle et la petite place qui,

avec ses arcades désertes, me rappelle de vieilles villes d'Italie. J'ai trouvé mon ami qui conversait gravement dans la pénombre avec un moujik bolcheviste. Du moins je le jugeai tel. Ce fut sans le moindre étonnement. Les bolchevistes hantent le monde, et Graça-Aranha est curieux. Le visiteur était vêtu d'une sorte de robe de bure (en vérité c'était une redingote) serrée au col et tombant jusqu'à terre. De la poche sur le cœur sortait une paire de gants qui ressemblait à un palmier nain. Une immense barbe et une chevelure immense cachaient presque tout le visage. Le peu qu'on en voyait était noble et beau. Et dans l'ombre de tant de poils, telle une eau vague au fond d'une grotte broussailleuse, luisait un petit monocle.

Ma surprise commença lorsqu'il prit la parole, car alors je reconnus qu'il n'était ni moujik ni bolcheviste, mais bien mon compatriote, le poète **José Albano**, que j'avais connu jadis. Malgré son air séditieux, c'est le plus civil des hommes. C'est pourquoi, à notre prière, il nous dit un sonnet, puis un autre, ensuite quelques poèmes plus longs. Il y avait là, à mon avis, de vrais chefs-d'œuvre dans le genre de l'auteur, un genre à part. José Albano représente à lui seul, ou peu s'en faut, toute une école. Il est néo-classique, et non seulement pour la forme, comme cela s'est vu, mais pour l'inspiration. Il s'est transposé de quelques siècles, mais sans confusion de temps. Le moude moderne n'est pas né pour lui. Il est classique et classique portugais, c'est-à-dire que son esprit tient à la fois de la Renaissance et des primitifs. Son admirable poème de la *Comédie Angélique* fait songer à Botticelli non moins qu'à Raphaël, par la fraîcheur puérile et mystique, par le minutieux et doux réalisme. Plein de grâce, et pas encore plein de force, souvent le classique portugais est pré-raphaëlite. Tel est José Albano.

Naturellement, pareille attitude, en dehors de la vie contemporaine, ne va pas sans un certain verbalisme. Il lui manque précisément ce qui faisait la force du vrai classique, d'être de son temps. Rien n'empêche les formes classiques de rester vivantes, pourvu qu'elles boivent toujours aux sources de la vie. Soyons classiques, c'est-à-dire gardons la pensée critique, le moule intellectuel incomparable, mais à condition d'y verser constamment les apports d'une sensibilité active et renouvelée.

Il n'est que justice de dire que, malgré certaines longueurs,

certaine froideur académique, la *Comedia Angelica* et les autres poèmes de l'auteur sont loin d'être inanimés. S'il a, comme c'était pour ainsi dire inévitable dans son cas, la hantise du Camoens, il sait honorer le grand modèle, et par la forme et par l'émotion. D'autre part son esprit agile a su voir qu'il y avait tout avantage à mettre les rythmes modernes, rythmes libérés, partant plus près de la liberté primitive, au service de son inspiration presque biblique. C'est ainsi que la *Comedia*, écrite en vers libres, a souvent l'aisance, la concision claire et musicale, la forte simplicité d'images, l'humanité du Guerra Junqueiro des grands jours.

§

Ce ne fut pas un des moindres services de José de Alencar à nos lettres que de nous avoir donné, en son fils, le complément de son esprit. Ainsi l'admirable lignée intellectuelle se renouvelle sans se répéter. Homme à l'imagination romantique toute puissante, autant il était lyrique, autant Mario de Alencar est subtil. L'auteur de *Guarany* nous emportait, ivres et satisfaits. Son fils nous fait comprendre. Il est filleul littéraire de Machado de Assis, et comme lui un des rares tenants de l'esprit de finesse. C'est, non moins que son parrain, un vrai casuiste. Mais chez Machado de Assis la maladie et la souffrance avaient créé une vraie dualité metnale. Devant les objets que son regard aigu et triste n'avait pas pénétrés et démontés, il était d'une naïveté d'enfant. Son pessimisme était impersonnel, quasiment abstrait, Dans la vie sentimentale il croyait à toutes sortes de choses, ainsi que la plupart des grands sceptiques. Jusqu'à la fin il garda d'étranges illusions. Il n'avait pas assez possédé la vie, dont il aima toujours le mystère convoité.

Moins amer, moins douloureusement profond, **Mario de Alencar** me semble plus uniformément mélancolique. Il n'a pas la joie satanique du satiriste. Il n'a pas une démonstration amère à établir. Il ne juge pas. Ce qui l'attire, ce ne sont pas les grotesques, mais les tristes. Il ne s'en amuse pas, il compatit, il examine, il explique. Il est chez nous une sorte de Stendhal des timides. Son œuvre de fiction, comme cette histoire de Monsieur des Lourdines, est une grisaille dont les perspectives s'estompent dans de longues et nostalgiques méditations. Jamais ses personnages ne se moquent de la vie. Ils en rêvent, sans trop oser y pénétrer. Ils ignorent l'orgueil. *Tia Lulu*, la principale nouvelle

de son dernier livre, *Contos e impressoes*, est l'histoire d'un cœur simple, dont la tendresse dévolue attendit toute sa vie le cœur fraternel et nécessaire. Comme Félicité, tante Loulou avait besoin de se donner, et a remis pieusement son âme entre des mains froides, occupées ou indignes, toutes incapables de l'accueillir. Et elle se meurt seule, en l'offrant encore dans de petits souvenirs.

Dans cette même note, et c'est peut-être son chef-d'œuvre d'observation intérieure, d'émotion et de vérité secrète, est *Cœur de Vieillard*. Las de l'existence et du spectacle de la maladie, un homme voit mourir sa femme d'un œil froid, presque impatient. Mais les jours passent, et voilà que la morte peu à peu renaît selon sa forme ancienne. Ce n'est plus la créature vaincue par le temps, dégradée par la souffrance, qu'il a devant lui dans sa solitude, c'est l'être jeune et beau qu'il avait aimé jadis. A mesure que s'efface dans l'oubli l'épave des derniers mois, l'image d'autrefois se précise et s'affirme. Alors le cœur du vieillard se réveille, il pleure, il aime la morte. Il se reprend à vivre avec le doux spectre. On le tient pour fou. Il est heureux. Encore une fois le rêve corrige la vie. C'est d'un profond réalisme.

Tout le talent d'analyste minutieux et sympathique de Mario de Alencar est dans ces nouvelles, où presque rien ne se passe que ce qui se passe au delà des regards de l'homme ordinaire. Nul mieux que lui ne sait déduire les termes de mélancolie dont la progression mène parfois à une heureuse démence, parfois au désespoir, et, ce qui est pire, le plus souvent à l'inertie morale.

Poète, Alencar nous a donné quelques pièces parfaites par la forme et pour cette sorte de sensibilité intellectuelle qui le distingue. Il est surtout et partout observateur ému. Ses plus fortes pages sont probablement celles où il nous dit son impression directe de la vie et des livres. Là quelle précision et quelle finesse cordiale ! Quel entendement poétique des choses ! Je pense à des lignes qui fixent un coin de clair de lune en forêt, la musique des cigales, son étonnement amusé d'homme de goût devant la vaine verbosité politique de certaines célébrités. Ce sont de vrais plaisirs spirituels.

Alencar est un maître en l'art d'écrire. Son style le place dans le petit groupe de nos grands écrivains, parmi lesquels, si d'aucuns l'égalent, nul ne le surpasse.

§

Shakespeare fait dire à l'un de ses personnages que, lorsque leur conversation est à la douceur, ils nomment Rosaline tout de suite. Mais le monde poétique est plein de surprises. A lire et à entendre Mme Rosalina C. Lisboa, on la voit plutôt sous le casque de Bellone. Elle a l'âme combattive, et,—je ne crains pas de le dire, tant elle est jeune, belle et charmante, – l'esprit masculin. Elle vient de publier une jolie plaquette de vers, *Rito Pagão*, que l'Académie a couronnée. Ce nom de « rite païen » m'a fait tout d'abord songer à la Méditerranée et aux grâces amoureuses, helléniques ou musulmanes. Eh bien ! non. Il est païen parce qu'anté-chrétien, asiatique, et antérieur au sourire facile de notre paganisme à nous. Il est sévère et se voudrait sombre. Rosalina Lisboa tient l'absolu. Ne voulant que la perfection, et trouvant la vie relative et laide, elle ne lui pardonne pas plus qu'aux hommes qui l'ont enlaidie. Or, à ce jeu-là on risque de s'impatienter contre la vie à cause des hommes, ce qui est la pire faiblesse. Ceci du point de vue vital. L'art y trouve son compte, car il se nourrit aussi de fruits amers. Et puis à vingt ans on peut se payer tous les pessimismes. Le pessimisme de Rosalina Lisboa est généreux comme la jeunesse. Elle se veut stoïque et secourable. Elle prêche la Bonté, mais non point l'humble et sensuelle bonté de Messire Saint François d'Assise, qui se complaît aux choses créées. Elle ne vise pas non plus à la conquête du paradis. Son humanité est austère et abstraite, déprise de toute idée de récompense. Elle prêche encore le Devoir, et c'est quelque chose de grand et de froid comme un ciel calviniste. Elle vous fait songer à Vigny, mais surtout, pour la forme, la somptuosité verbale, à Leconte de Lisle, au Leconte de Lisle révolté, jetant à la face du firmament sa colère républicaine.

Elle vous parle de

> cet ennui d'être, qui est la nostalgie du néant.

Et si elle sait décrire en des mots justes l'éblouissement du midi tropical, elle n'y goûtera point la volupté qui enivre Alberto de Oliveira et maint poète. Elle notera plutôt la tristesse de l'heure, qui est la mélancolie de la beauté même, cet avant-goût de regret propre à tout ce qui, arrivé à la perfection, doit mourir.

Et d'avoir ainsi analysé l'ivresse cosmique au lieu de s'y abandonner, elle en vient à chanter le renoncement, un renoncement hautain et actif, car elle méprise la résignation. Et si elle renonce à la joie, elle ne renonce pas à la douleur. Elle veut

tisser les fils d'or de sa souffrance pour en faire don à l'humanité.

Et ce cadeau, c'est l'art, dont le poète a une belle fierté.

Penseur... tu as atteint à la perfection parce que tu as chanté !

Or, dans cette conception de la pensée esthétique je vois le charmant défaut de l'armure guerrière par où le démon de la vie saura atteindre le poète. L'amour de la beauté rend l'homme à la joie. A lire Rosalina Lisboa on a l'impression de quelqu'un de noble et d'ardent, et qui se refuse à la terre. Son art se ressent de cette attitude paradoxale. Il en a quelque chose d'abstrait et de froid. Mais elle connaîtra la libération du pessimisme, puisqu'elle connaît la beauté et qu'elle a un nom de fée. Elle aimera, à côté de la vie conventionnelle et plate, — la vie, celle de la nature et des âmes affranchies, qui reflètent l'allégresse du monde. Du jour où elle y aura touché, elle sera comme les lotophages, son esprit oubliera à la fois les nourritures banales et le goût du jeûne, et elle vivra dans l'île heureuse, laquelle se trouve partout, comme le ciel.

Et il semble bien que si elle n'a pas encore trouvé le pays fortuné, elle s'y achemine, car déjà, négligeant un peu les âpres forêts védiques, elle nous convie au jardin d'Epicure, qui, s'il contient

des fleurs et des épines.....
car jamais on ne sépare le bien d'avec le mal,

n'en contient pas moins, nous avertit le poète, le divin rêve qui trompe l'homme.

Nous voilà loin du sombre absolu. Et voici, ô l'aimable surprise ! que l'auteur nous chante les joies de la terre, les matins de gloire où

la brise a des roucoulements de noces.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans l'art de Rosalina Lisboa, outre la parfaite maîtrise du métier, c'est la qualité intellectuelle, une fermeté et une maturité de pensée fort rare chez nos poètes. Je n'en veux pour preuve que les sonnets *Vratya*, *Voix de l'inconnu*, *dans la Vie*. Son vers est sûr, savant, riche en sono-

rités, éloquent, voire parfois grandiloquent. Certes, ce n'est pas là l'œuvre coutumière d'un débutant. C'est bien plus et bien mieux qu'une belle promesse. Et pourtant c'est encore plein de belles promesses.

§

La vie n'est pas joie, mais elle peut devenir toujours volupté, si, par la transposition magique de l'art, on apprend à en goûter la tristesse même et la mélancolie.

Maria Eugenia Celso est un poète mélancolique. Elle aime la vie pour ce que celle-ci lui fait désirer et regretter, aussi ce qu'elle nous offre, dans le rêve, le remède aux maux qu'elle nous apporte. Son recueil de vers s'appelle *Em Pleno Sonho* (*En Plein Songe*). Si elle écrit, c'est pour essayer de noter *une mélodie entendue en rêve*. Et c'est bien la qualité maîtresse de ses poèmes que cette suggestion musicale, cette résonance intérieure des voix de l'heure vivante, et qui est en somme la vraie poésie. Elle est toujours en vibration sympathique, au sens le plus exact du mot, parmi les êtres et les choses. Elle en a tiré des pages délicieuses, surtout en vers libre, le vers impressionniste par excellence, celui qui note avec la plus fidèle minutie les rythmes mobiles et changeants de la vie, dont la musicalité est illimitée. Ceci ne l'empêche pas de manier avec une entière aisance les formes précises de la ballade. Son livre est plein de ballades, qui dans leur cadre rigoureux nous montrent des paysages d'âme aux prolongements nostalgiques. Je les préfère aux autres pièces, dont l'épanchement verbal, parfois excessif, ne manque pas d'en diluer le goût subtil. J'aime infiniment la *Ballade de Béatrice de Gouvarim*, qui a vu passer et disparaître la voile d'Amour. Aussi, et surtout, *la Ballade d'une musique sans nom*, entendue elle ne sait trop où, et dont l'écho fait vibrer pour toujours le cœur du poète, lequel *s'est fait son pour pleurer*, et qui pleure en secret, puisque l'orgueil lui commande de rire de ses pleurs. Ce petit morceau, plein de grâce liquide, est doux comme une eau qui chante dans l'ombre.

Mais si elle connaît les larmes des choses, Maria Eugenia Celso interroge aussi la détresse humaine, les amertumes silencieuses et quotidiennes. Ainsi, dans sa *Réponse à un soldat aveugle*, et dans bien d'autres pages. Jamais elle ne sépare les êtres d'avec les choses, tant elle les voit toujours comme des formes d'un tout

sympathique, baignant dans une même atmosphère, à la fois capiteuse et pure,

> d'une tendresse éparse et complice
> venue de la nuit ou peut-être de moi-même...

L'auteur a composé aussi quelques petits poèmes en français, tous exquis. D'une remarquable précision de langage, ils débordent de cette suggestion mélancolique et tendre qui sont le propre de Maria Eugenia Celso. Là encore, si elle avertit la jeune fille qui attend que son attente est vaine, puisque la nuit est la miséricordieuse et salutaire trêve, elle l'engage aussi à allumer le flambeau de son rêve pour voir passer les ombres de jadis que le temps a pâlies, mais qu'il ne peut pas tuer.

> Non, ce n'est pas bien vous, et c'est pourtant vous-même...
> Je reconnais les yeux, la voix... je reconnais,
> Au trouble qui me fait savoir que je vous aime,
> O mes amours d'antan, combien je vous aimais !...

Maria Eugenia Celso est aussi prosateur et critique, et nous lui devons maintes pages d'observation et de finesse. Mais elle est surtout et partout un poète, un de ces poètes dont l'œuvre nous fait songer à un jardin de couvent, recueilli, un peu secret, rempli de fleurs chastes et reflétant les nuages.

TRISTAO DA CUNHA.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

F. de Gérando : *La suprême aventure de Charles de Habsbourg*, Société d'édition et de librairie internationales, 1 Magyar uter, Budapest — J. Ramsay MacDonald : *Le socialisme et la société*, Flammarion. — Paul Le Faivre : *Soleil levant, soleil couchant*, Nouvelle librairie internationale. — Félicien Challaye : *La Chine et le Japon*, Alcan. — Jean Bourdeau : *Tolstoï, Lénine et la révolution russe*, Alcan. — Serge Maslov : *La Russie après quatre ans de révolution*, Ed. de l'Union pour la régénération de la Russie, Paris. — Emile Haumant : *Le problème de l'unité russe*, Bossard.

Les aventures et le tragique destin du dernier empereur d'Autriche, dont nous venons de voir la fin misérable, fourniront très probablement aux romanciers et aux dramaturges de l'avenir un très beau sujet de roman ou de pièce, comme aux historiens un abondant motif d'épiloguer sur la chute des Empires. M. F. de Gérando vient de publier sur la tentative de restauration en Hongrie, si piteusement avortée, mais qui faillit remettre en guerre tout le proche Orient, un petit volume d'articles écrits dans le

moment : **La suprême aventure de Charles de Habsbourg,** *notes d'un témoin.* On sait que, réfugié en Suisse avec sa famille depuis la fin de la guerre et trompé sans doute par un parti qui ne rêvait que de reprendre le pouvoir, — acculé peut-être par les dettes et risquant le tout pour le tout, — l'empereur Charles revint en Hongrie pour reprendre le pouvoir. Mais les troupes qui se déclarèrent pour lui étaient insuffisantes ; le gouvernement fit tête, et après trois jours de combats, repoussé devant Budapest, il dut capituler. La « petite Entente », — Serbes et Tchéco-Slovaques — menaçait d'intervenir. L'empereur Charles fut déporté à Madère, et malade, besogneux, — dénué de tout, — il vient d'y mourir, achevant une existence précaire après avoir été le souverain, — momentané, — d'un grand empire qui s'est disloqué et où il ne subsiste plus que des Etats rivaux et l'antagonisme de peuples qui n'ont été réunis qu'arbitrairement et surtout par la force. Comme il y a toujours des circonstances, on pourrait même dire saugrenues, dans les drames les plus corsés, M. F. de Gérando indique que, durant les combats aux environs de Budapest, les orchestres tziganes de la ville continuèrent leurs « crins-crins » comme s'il n'y avait rien de plus important au monde ; mais, grâce à ce subterfuge, la population ignora tout des événements. La tentative de l'empereur Charles, mal conduite et avec des éléments insuffisants, ayant avorté, il restait les complications avec les voisins qui mobilisaient et allaient intervenir. L'Assemblée nationale hongroise avait seulement suspendu l'exercice du pouvoir des Habsbourg, et leur rappel en somme ne dépendait que d'un vote au moment favorable; avec les *distinguo* de la diplomatie, les Hongrois pouvaient toujours considérer Charles comme leur souverain légitime. Tout au plus le gouvernement aurait voulu des garanties pour le pays avant de se prononcer. Mais accepter le Roi c'était recommencer la guerre. Il fallait aussi agir de suite pour éviter l'intervention des Serbes et Tchéco-Slovaques. La déchéance fut prononcée sous la pression de l'Entente et le pauvre empereur Charles, héritier débile de la vieille monarchie austro-hongroise, prit le chemin de l'exil où il devait mourir. — Le petit volume de M. F. de Gérando s'occupe surtout du débat politique occasionné par la tentative du prétendant ; ce n'est en somme qu'un commentaire, car il écarte volontiers les faits et les circonstances comme les portraits des acteurs de ce curieux

épisode ; mais on peut passer sur certaines de ces appréciations, — par exemple celle qu'il porte sur les Tchéco-Slovaques et Serbes demandant à être remboursés des frais occasionnés par leurs préparatifs d'intervention. Il reste, d'ailleurs, une curieuse contribution à l'histoire qui sera sans doute écrite des dernières convulsions de l'Empire d'Autriche, et des pages curieuses ajoutées à la lamentable tragédie que fut le règne du dernier des Habsbourg.

La République de Platon et les sarcasmes d'Aristophane nous font souvenir que le communisme n'est pas précisément une nouveauté littéraire. Les noms de Campanella et du chancelier Thomas Morus sont connus de tous les lecteurs un peu cultivés ; dans le domaine des réalisations, la Guerre des Paysans et les exploits des Anabaptistes sont des pages socialistes intéressantes ; et, toutes proportions gardées, le nom de Jean de Leyde peut figurer honorablement, si l'on peut dire, à côté de ceux de Lenine et de Trotsky. Mais tout ceci est du lointain passé et ce n'est qu'à partir du commencement du siècle dernier qu'on peut examiner le développement du socialisme. Saint-Simon, ce personnage si curieux, et ses disciples, Louis Blanc, Proudhon et tant d'autres, sont les chefs d'un chœur immense dont les antistrophes répondent alors aux strophes évanescentes de Babeuf, que nous allions oublier. C'est que l'application des sciences à la technique industrielle avait commencé. Le socialisme est fils de la grande industrie moderne. D'énormes agglomérations ouvrières commencent à fermenter, et l'enfiévré Lamennais cadence ses phrases romantiques et éloquentes sur les *ergastules* de l'Europe. Mais tout cela n'est encore qu'une sorte de prélude à la grande symphonie ; enfin Karl Marx parut, et toutes les autres étoiles disparurent. C'était enfin la science basée sur l'étude attentive des faits historiques, disait-on ; et tous durent s'incliner devant l'autorité incontestable du nouvel Evangile. L'internationale ouvrière, son nouveau Père de l'Eglise sous le bras, entra sur la scène, et le monde attentif et charmé écouta d'abord en silence. Mais bientôt les conciles de cette nouvelle et définitive religion furent troublés par d'aigres disputes. Des scissions se produisirent et, de nos jours, il existe au moins trois schismes, sans compter les hérésies sournoises. Les pontifes de la Grande Eglise Russe commencent à être bafoués et le grand Karl Marx — horreur ! — considéré lui-même presque comme une « vieille perruque » par d'audacieux et nou-

veaux « docteurs ». C'est que le socialisme de *la chaire* en s'étendant perdait de sa force et de son autorité ; sa base scientifique était en grande partie arbitraire et sa construction positive presque purement livresque et surtout allemande. Les cerveaux des différents peuples où cette Bonne Parole avait été semée adaptèrent les textes à leurs besoins et les couvrirent de nombreuses gloses, jusqu'à les faire disparaître. M. Laskine, dans un livre très intéressant : *le Socialisme suivant les peuples*, nous a donné une large esquisse de ces adaptations nouvelles des idées socialistes ; et précisément M. Ramsay Macdonald, dans son ouvrage sur le **Socialisme et la Société**, nous fait entendre une voix anglaise, — d'ailleurs respectueuse de la grande figure de Marx. Mais, en somme, il le considère comme désuet et le recouvre d'un voile pieux mais opaque. M. Macdonald, lui, établit sa construction sociale sur la biologie, — et beaucoup trop certainement. Mais son originalité, et en cela il reste bien anglais, consiste surtout dans sa préoccupation des idées morales, que le marxisme néglige complètement. C'est ainsi qu'il dit quelque part : — « Le motif économique doit se laisser guider par la raison et la moralité. » Et ailleurs : — « La plus grande richesse qu'un homme puisse posséder est sa conscience améliorée. » — M. Macdonald balaie aussi avec force le *catastrophisme*, et l'actuelle révolution russe n'est pas pour lui donner tort. Enfin, dans sa construction, cet auteur admet les syndicats, l'Eglise et la famille, mais que le socialisme transformera bien entendu. Si le socialisme doit jouer un rôle dans la transformation de la société actuelle, son importance plus ou moins grande devra peser à coup sûr, à un moment donné, sur les rapports qui devront s'établir, non seulement entre l'Etat et les syndicats et autres groupes, mais aussi et surtout sur les relations entre les membres des syndicats et sur les syndicats entre eux. — Quelle base sérieuse donnera-t-on à la désignation des dirigeants ? L'élection ? Mauvaise plaisanterie. — Et la juste distribution des produits ? L'égalité ? — Quand on en sera à ce point, si l'on y vient, tout cela pourrait bien devenir la dure pierre d'achoppement qui ferait sauter toute la nouvelle machine sociale.

Les problèmes de l'Extrême-Orient et du Pacifique paraissent de plus en plus destinés, ainsi que le pensent de bons esprits, à occuper, à dominer la politique planétaire de notre siècle. L'Eu-

rope affaiblie, amoindrie, désorganisée, et pour longtemps, par l'effroyable tourmente de 1914, semble perdre son influence prépondérante pendant tant de siècles; et l'éveil des races d'Asie, la suprématie actuelle, matérielle et financière des Etats-Unis tendent de plus en plus à se substituer à cette direction séculaire. C'est que beaucoup de choses ont brusquement changé, — brusquement au moins en apparence, car il y a plus d'un demi-siècle que ces nouvelles *valeurs* se préparaient et évoluaient lentement. Mais, semblables à un phénomène physique préparant une modification invisible pour des yeux non prévenus, il a suffi d'un choc, d'une déflagration pour que des changements brusques se produisent tout à coup. Les Etats-Unis se sont rapidement peuplés; de fournisseurs de matières premières ils sont devenus d'actifs exportateurs d'objets, machinofacturés; et quant au Japon, menacé par la civilisation occidentale, son évolution industrielle, activée (comme celle de l'Amérique), intensifiée par la grande guerre, menace de faire une concurrence redoutable à la race blanche; et l'Angleterre, puissance plutôt planétaire qu'européenne, en somme, traverse une formidable crise, qui l'obligera sans doute, qu'elle le veuille ou non, à se recueillir. La ténacité de sa race, sa connaissance diplomatique du monde et son vieil héritage politique ne réussiront qu'à retarder la perte de sa puissance, en apparence démesurée, au lendemain de la paix. Bref, il y a en ce moment des puissances qui montent; d'autres, et la Grande-Bretagne paraît être du nombre, qui semblent descendre à l'horizon, malgré leur vigueur encore apparente. M. Paul Le Faivre, dans son petit livre : **Soleil levant, Soleil couchant** (Angleterre, Etats-Unis, Japon) a examiné avec beaucoup de perspicacité cette situation nouvelle. Il montre surtout l'influence grandissante du Japon, et ses ambitieuses visées, — à côté de la lente mais presque inévitable désagrégation de cet extraordinaire empire anglais, dont le développement fera sans doute l'admiration et l'étonnement des générations à venir. La scission de l'Irlande, — M. P. Le Faivre l'appelle « le dernier Dominion » — est l'épisode le plus caractéristique et le plus définitif sans doute et aussi le plus douloureux de ce qu'on pourrait appeler « cette grande épopée commerciale ». Sans doute, on pourrait dire que les vues ci-dessus sont trop pessimistes; que la Grande-Bretagne sera de son temps; qu'elle cherchera à s'appuyer loyalement et

solidement sur une grande nation occidentale afin de conjurer *les sorts.* Peut être, mais ce sera bien difficile, car le continent européen instinctivement lui fait peur. Alors, au lieu du rêve magnifique de Chamberlain, ce serait, — ce pourrait être la marche lente ou brusque vers cette destinée dont le vieux lord Salisbury a parlé jadis avec une si sombre, mais si poignante éloquence.

M. Félicien Challaye, dans son intéressante publication : **La Chine et le Japon politiques**, examine avec la compétence que lui donnent des séjours anciens et récents en Extrême Asie l'avenir de ces peuples de race jaune. La Chine pacifique et pacifiste, réveillée enfin de son sommeil millénaire, regarde avec inquiétude cet Empire Levant qui lui sourit et lui offre sa fraternelle protection, — peut-être à un tarif un peu élevé. L'Europe l'a longtemps menacée de ses sphères d'influence, et le vieil homme jaune se méfie. L'Amérique seule semble à peu près désintéressée, — mais pour combien de temps! L'antique Cathay, divisé par la lutte du nord et du sud, regarde partout avec angoisse et essaye de se sauver en empruntant aux « diables rouges » leurs institutions politiques. Sera-t-il malséant de dire qu'en ces circonstances il fait un peu comme l'autruche? A l'observateur impartial il semble bien que ce soit au Japon, à l'Empire du Levant qu'échoit ce rôle d'éducateur que le Chinois semble tant redouter. Il le sera par sa situation même; par des ambitions de tutelle sur tous ses frères d'Asie qu'il veut retirer ou préserver des mains tenaces et avides du blanc. Il est un peu absurde en histoire de faire des comparaisons, — toujours hasardées; mais certaines cependant s'imposent, ne fût ce que comme images. La situation du Japon en Orient est géographiquement un peu pareille à celle de l'Angleterre en Europe. De là à prévoir un role politique sensiblement analogue il n'y a qu'un pas; et les Japonais se sont empressés de le faire. C'est aussi un grand rêve. Ce qui pourrait surtout le troubler, ce sont les dissensions sociales qui naissent un peu partout et qui surgissent là-bas avec une rapidité aussi étonnante qu'inquiétante. Il en résulterait des affaissements d'énergie qui ne permettraient peut-être pas au Japon de *réaliser* ce gigantesque impérialisme qui hante, semble t-il, les cerveaux de certains daïmios devenus des hommes d'Etat modernes. Mais arrêtons-nous et répétons encore une fois avec le vieil aède : *l'avenir est sur les genoux des Dieux.*

CHARLES MERKI

§

Le livre de M. Jean Bourdeau : **Tolstoï, Lénine et la Révolution russe** est surtout philosophique. Selon l'auteur, la littérature russe de 1840 à nos jours a joué en Russie le même rôle politique et social que celui des philosophes du XVIIIe siècle en France. De même que ces philosophes, les géants de la littérature russe : Gogol, Tourgueniev, Dostoievski et surtout Tolstoï ont servi de guides spirituels ; ils ont élargi et approfondi le sentiment et le besoin de liberté. « Il n'y a pas de littérature plus révolutionnaire que la littérature russe », écrit-il, et Tolstoï est le Rousseau slave.

De Tolstoï, auquel il consacre presque la moitié de son livre, l'auteur, en passant par Gorki et Tchekov, arrive aux bolcheviks, qui ont puisé beaucoup de leurs idées dans le Rousseau slave. Ainsi M. Jean Bourdeau estime que Lénine n'eût peut-être pas été possible sans Tolstoï. Du chef communiste il donne la caractéristique suivante :

Prophète sans illusion, réaliste sévère, politicien spirituel, doué de l'esprit d'observation et « sachant d'ailleurs qu'il y a beaucoup plus de gens mauvais que de gens utiles », Lénine, selon Gorki, Lénine qui ne croit guère à la bonté, encore moins à la sainteté, s'il était né au moyen-âge, eût été vénéré comme un saint. La sainteté n'excluait ni la cruauté, ni la férocité, témoins les Inquisiteurs. Dans sa vie privée, Lénine est un « ascète » et, bien loin d'avoir l'âme cruelle, le dictateur terroriste éprouve à l'égard des humains une *tendresse presque féminine*.

Dans la dernière partie de son livre M. Jean Bourdeau fait brièvement l'historique des partis révolutionnaire qui se sont succédé en Russie, depuis le nihilisme, qui commence sous le règne d'Alexandre II, jusqu'à nos jours. Il constate que :

Si Lénine a été impuissant à introduire la propriété rurale dans le cercle enchanté des communistes, il a réussi, dans les villes, à renverser toute l'organisation capitaliste, à détruire la classe des « bourgeois », à établir le communisme intégral par la suppression de l'héritage, des banques, du commerce, la nationalisation des usines, l'abolition de la monnaie. Jamais plus insolent défi n'a été jeté à la science économique avec, pour sanction immédiate, le prodigieux ralentissement de la production, la misère universelle, si bien que Lénine a été obligé de faire appel au capital et au commerce étrangers, de les favoriser au dehors après les avoir détruits en Russie. D'après M. Naudeau, il faudrait se

garder toutefois de voir dans cette infidélité aux principes une évolution du régime instauré par Lénine. L'inflexible théoricien ne saurait évoluer ; mais, astucieux et rusé, il ne songe qu'à gagner du temps, persuadé que le communisme ne peut subsister qu'à condition de s'étendre au monde entier.

Mais Lénine, en attendant que triomphe le régime communiste, de son propre aveu n'offre à la Russie « qu'un régime bourgeois d'inégalité et d'injustice infiniment renforcées, sans autre satisfaction que l'anéantissement des ci-devant bourgeois remplacés par une nouvelle aristocratie de fonctionnaires privilégiés ».

Les articles de Serge Maslov sur l'état actuel de la Russie, publiés par plusieurs périodiques russes édités à l'étranger, ont retenu l'attention du public. L'auteur les a complétés et réunis en un volume, sous le titre : **La Russie après quatre ans de révolution**. Le livre est divisé en quatre chapitres : La Population ; l'Economie nationale ; l'Etat ; la Culture. Les dernières statistiques, nombreuses, sont empruntées aux journaux officiels bolchevistes et aux différents annuaires qu'a publiés le gouvernement bolcheviste. La conclusion du livre de M. Serge Maslov se formule par un mot : *Dissolution*. C'est du reste la même conclusion qui se dégage de tous les autres ouvrages dont nous avons rendu compte, concernant le régime bolcheviste, même lorsqu'ils sont écrits par des partisans du communisme.

Il n'y a pas de régime, écrit M. Serge Maslov, pas de couche sociale, pas de domaine de la vie où le bilan des changements survenus ne s'exprime par une valeur négative. Des pertes, de la ruine partout. « Plus de vie, c'est un cimetière ! » Telle est l'impression rapportée de la Russie par une délégation d'ouvriers tchéco-slovaques.

Les études réunies par M. Emile Haumant, professeur à la Sorbonne, sur **Le problème de l'Unité russe** s'efforcent d'élucider, pour le public français, un côté du problème russe qui prendra demain une importance capitale : La Russie sera-t-elle encore un Etat unitaire capable de peser sur l'Europe ou sa division en Etats séparés à tendance centrifuge diminuera-t-elle sa puissance? M. Haumant opine pour une Russie unitaire. Il constate que de par la structure géographique et les données historiques, les différents pays limitrophes sont incapables d'existence individuelle. De même que la Russie a besoin de ces pays, de même ces pays ne peuvent se passer de la grande Russie. Mais la

Russie future ne pourra pas être l'oppresseur qu'elle fut sous le tzarisme. Elle sera forcée de donner satisfaction, dans une très large mesure, aux allogènes dont les nombreuses revendications sont pleinement justifiées. M. Haumant s'attache surtout au problème polonais et petit-russien.

J.-W. BIENSTOCK.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Commandant Perreau : *Victoire chère et paix de dupes*, Paul Catin. — A. Lomont : *La route de la victoire*, Librairie Gédalge. — *Le Journal de Lee Meriwether*, Payot.

Le commandant Perreau, qui fut professeur de tactique et d'histoire militaire à Saint-Cyr, a entrepris de tracer un précis historique et critique de la grande guerre que nous avons subie de 1914 à 1919, — tout en en déplorant le résultat final : — **Victoire chère et paix de dupes**, comme l'indique le titre, — ce qui semblera toujours un résultat bien insuffisant après cinq ans d'efforts. Au cours d'une longue introduction, il constate d'ailleurs qu'on n'exécuta pas le « plan nécessaire », — le « débarquement dicté par la géographie et qui eût amené en moins d'un an » la capitulation de l'adversaire ; mais c'est une question qui devrait être discutée à part. Ailleurs il regrette avec raison qu'on n'ait pu atteindre les coupables de guerre, — et, en effet, c'est une question qu'il eût mieux valu ne pas soulever si l'on était incapable de mieux la résoudre. Il déplore de même l'insuffisance dérisoire, dans les débuts, de l'artillerie lourde et des mitrailleuses, — et à juste raison le fameux « recul de dix kilomètres » qui devait soi-disant éviter tout conflit prématuré et dont le résultat fut l'abandon de positions très fortes dont s'empara l'ennemi, qui s'empressa de s'y fortifier, et qu'il fallut ensuite reprendre. — Le volume suit cependant la marche de la guerre avec l'occupation de Mulhouse, les combats dans les Vosges, la bataille de Morhange (14-23 août 1914) et la retraite ; les combats victorieux de la trouée de Charmes ; la bataille de la Mortagne et celle du Grand-Couronné. En même temps, c'est l'invasion par la Belgique, Liége, Virton, Charleroi, Mons et la retraite des nôtres avec la course allemande sur Paris ; des succès partiels d'abord, et qui n'arrêtent pas la marche de l'adversaire (Rethel, Guise, Cateau-Cambrésis) ; enfin la bataille de la Marne, qui dura cinq jours et s'acheva par la

retraite des Boches,— mais qui réussirent malheureusement à s'accrocher en route — L'ouvrage, en somme, suit pas à pas la marche des événements. Il s'arrête de temps à autre et examine les faits, discute les responsabilités, les fautes et les erreurs commises. C'est la première publication de ce genre, à notre connaissance, et sur laquelle on pourra véritablement s'appuyer. — Le volume qu'accompagnent des cartes et des cartons s'arrête toutefois après la première étape. Le Commandant Perreau ne s'est pas engagé pour la suite, mais il est bien à penser qu'il continuera ce travail, dont il sera surtout intéressant de reprendre l'ensemble.

De M. A. Lomont la **Route de la Victoire** est, en résumé, toute l'histoire du conflit, histoire populaire et plutôt conventionnelle, — si l'on veut bien entendre qu'elle n'a aucune des préoccupations critiques que nous signalons dans l'ouvrage du commandant Perreau. Elle établit naturellement les responsabilités de l'Allemagne, parle de son plan de guerre et, après l'invasion de la Belgique et la bataille de la Marne, raconte la longue lutte dans les tranchées, des tentatives de percée du front en Artois et en Champagne; la bataille de Verdun et celle de la Somme, ainsi que les opérations hors de France. C'est ensuite le recul allemand (1917); l'offensive du mois d'avril, la victoire de la Malmaison, l'entrée des Etats-Unis et de la Grèce dans la guerre, les événements d'Italie et de Russie; en 1918, la nouvelle offensive allemande, la surprise du Chemin des Dames, l'offensive générale des alliés et la défaite allemande, l'armistice et le traité de paix. Chaque chapitre est suivi d'un certain nombre de documents et lectures se rapportant aux faits principaux qui ont caractérisé cette longue période. L'ouvrage, d'une lecture d'ailleurs intéressante, comporte des illustrations, portraits, cartes, plans, certains de Verdun, des terrains de la Somme, pris en avion, etc.

La littérature de guerre forme maintenant une très importante bibliothèque, dont la formidable masse fera sans doute reculer d'effroi, au premier abord, les historiens de l'avenir. D'où nécessité absolue d'opérer des sélections, et pour cela combien d'accablantes lectures ! — On peut donc indiquer, dès à présent, aux travailleurs futurs certains ouvrages qui méritent d'être mis à part à cause de leur intérêt, et c'est pourquoi nous signalons volontiers **le jour-**

nal de **Lee Meriwether**, *attaché spécial de l'ambassade américaine à Paris* (1916-1918). — Au début de son livre, l'auteur nous informe que ce journal n'a pas été écrit pour être publié, mais que ses pages ont été composées au fur et à mesure que les événements intéressants se produisaient. Bien loin de se plaindre de cette forme de rédaction, il faut s'en réjouir, car ce qu'elle peut perdre quelquefois en régularité de composition, elle le regagne largement en nous donnant des récits plus spontanés, plus vivants, ou pittoresques. M. Lee Meriwether avait été chargé par son gouvernement, à la suite des réclamations du ministre des Affaires étrangères d'Allemagne, et après entente avec le gouvernement français, de visiter les camps de prisonniers allemands en France, et il fut chargé d'opérer également pour les prisonniers autrichiens. Hâtons-nous de dire que ce diplomate put constater et fut très satisfait de voir que ces prisonniers étaient traités chez nous avec beaucoup d'humanité, avaient une nourriture saine et très suffisante et que, sauf au début où des installations pour des masses d'hommes aussi considérables nécessitaient des improvisations hâtives, les règles de l'hygiène furent toujours observées, — ce qui forme un contraste saisissant avec la façon cruelle dont un trop grand nombre de nos compatriotes ont été traités en Allemagne.

M. Lee Meriwether parcourut d'abord la Corse, où beaucoup de prisonniers avaient été dirigés dès le commencement des hostilités et logés en grande partie dans des monastères désaffectés ; et il nous fait un récit pittoresque et de bonne humeur de sa randonnée dans cette île, dont les merveilleux paysages excitent à chaque instant son enthousiasme et sa verve de voyageur américain. Sa description d'un repas improvisé dans une vieille auberge, où lui et sa mission osèrent d'abord à peine entrer, est pleine d'humour et de complète satisfaction gastronomique. L'auteur eut à visiter un certain nombre de camps en Normandie, toujours à la suite des réclamations de Berlin, et il put encore constater la parfaite inanité des reproches faits par nos ennemis, qui n'agissaient ainsi d'ailleurs que pour se livrer impunément à de prétendues *représailles* qu'ils désiraient justifier. — Après la déclaration de guerre de l'Amérique, M. Lee Meriwether séjourna souvent à Paris et assista, en 1918, aux nombreux exploits des avions allemands sur la capitale et aux bombardements de la

Grosse Bertha. La bonne humeur des Parisiens et leur insouciance du danger à ce moment plutôt critique le frappèrent beaucoup et non moins leur foi immuable, absolue dans la victoire finale des alliés. — Espérons maintenant que, retourné de l'autre côté de l'Atlantique,où son livre aura sans doute été publié,l'auteur pourra recommander la lecture de cet intéressant *Journal* à ceux de ses compatriotes qui ne vinrent pas en France pendant la guerre, et qui sont peut-être, en général, un peu trop portés à oublier que la Germanie, malgré sa défaite, — qu'elle ne reconnaît pas d'ailleurs,— serait toute prête à recommencer ses exploits glorieux, si nous nous laissions aller trop hâtivement à supprimer des garanties militaires que les habitants de New-York ou de San-Francisco sans parler de quelques autres trouvent sans doute excessives.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Pologne

La crise ministérielle. — La crise gouvernementale, ouverte le 2 juin, vient de se terminer le 30 : le ministère de Ponikowski s'est retiré, — le ministère Arthur Sliwinski prend sa place. Les deux figures les plus marquantes du précédent cabinet s'éclipsent: celle de M. Skirmunt, ministre des Affaires étrangères, et celle de M. Michalski, ministre des Finances. Mais ce n'est pas pour apprécier la valeur présumée des deux ministères que nous nous arrêtons aujourd'hui à cette crise gouvernementale. Elle dépasse en effet le cadre habituel des changements ministériels, non seulement par sa durée (quatre semaines de vacance ministérielle, après neuf mois d'existence du précédent cabinet), mais par son caractère essentiellement constitutionnel. On a tenté de l'expliquer, en Pologne il est vrai, par des causes plus apparentes : le désir des partis de gauche de s'assurer un gouvernement plus favorable à l'approche des élections ; le désir des représentants des paysans de pousser avec plus d'énergie à la réalisation de la réforme agraire que le ministre Michalski tendait à atténuer pour des raisons d'économie générale, enfin un certain mécontentement au sujet de la politique étrangère de M. Skirmunt à laquelle on a reproché tantôt d'être trop «personnelle », tantôt trop nuan-

cée et accommodante. Mais, sous cette surface mouvante d'intérêts immédiats, il n'est pas difficile de découvrir une cause d'ordre plus général.

En effet, au moment où la voix d'outre-tombe de l'ancien président de la République française proclame avec amertume la clairvoyante impuissance du premier magistrat français en face de la toute-puissance parfois mal éclairée du président du Conseil, il semble qu'on assiste en Pologne à l'essai de concentrer le pouvoir dans les mains du chef de l'Etat.

Considérons les faits. La crise a été provoquée par un geste de mécontentement du chef de l'Etat qui, dans sa déclaration du 8 juin aux représentants des partis, considérait le gouvernement de Ponikowski comme ne possédant pas la force et l'autorité suffisante qu'exigeait la situation tant intérieure aux approches des élections qu'extérieure à la suite du traité de Rapallo. Sans en référer à la Diète, M. Ponikowski s'est incliné. Un précédent a été créé ; le chef de l'Etat retirant sa confiance au cabinet, celui-ci démissionne.

En même temps le maréchal Pilsudski demandait aux représentants des partis de la Diète (« le convent des seniors ») de lui donner l'interprétation de l'article 3 de la « petite constitution (1) » rédigé comme suit : « Le chef de l'Etat désigne le gouvernement sur la base d'une entente avec la Diète. » Après des débats assez laborieux, la Diète a voté une interprétation selon laquelle l'initiative de la nomination du chef du gouvernement doit appartenir en principe au chef de l'Etat ; mais si le chef de l'Etat ne fait pas de proposition ou si cette proposition n'est pas acceptée par la Diète, c'est un organe de la Diète (la «commission principale » formée des représentants des partis) qui devra désigner le président du conseil. Par une lettre en date du 17 juin, le maréchal Pilsudski a exprimé sa satisfaction des motions adoptées à la Diète qui contribueront à préciser les principes de nomination des gouvernements. Mais, en même temps, ne voulant pas « rivaliser » avec la « commission principale », le maréchal Pilsudski a déclaré *se désister du droit d'initiative en ce qui concernait la nomination du nouveau gouvernement.*

(1) La petite constitution, c'est-à-dire la constitution provisoire votée le 20 février 1919, qui sera remplacée, après les élections, par la constitution définitive, adoptée le 17 mars 1921.

La « commission principale » en a pris acte et a désigné M. Przanowski, ancien ministre du Commerce, comme candidat à la présidence du conseil. Ainsi la crise a failli se terminer par un échec de l'initiative du chef de l'Etat, l'article 3 étant interprété dans un sens évidemment restrictif de son pouvoir.

Ici, cependant, un revirement complet s'est produit. M. Przanowski, combattu par les partis de gauche, s'est désisté et, après de longs débats, c'est le chef de l'État lui-même qui, cette fois, a désigné M. Arthur Sliwinski (25 juin). La contre-offensive a donc pleinement réussi. Le maréchal Pilsudski a annoncé la désignation de son candidat au maréchal de la Diète dans une lettre qui diffère radicalement de celle du 17 juin ; elle précise en *quelque sorte les conditions* de sa victoire : 1° Le chef de l'Etat retire son consentement à la solution du problème constitutionnel adoptée par la Diète et qu'il lui avait lui-même posé au début du mois et il exige de la « commission principale » une prompte solution « de cette question si grave et si essentielle pour l'Etat ». 2° Le maréchal Pilsudski exige du futur premier ministre un concours absolument « loyal », c'est-à-dire sincère et confiant, qui seul peut lui permettre de représenter efficacement l'Etat, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. L'absence de ce concours « doit nécessairement conduire, dit-il, à l'existence effective de deux gouvernements en Pologne et peut-être même davantage ».

Dans ces paroles, dont le sens paraît volontairement atténué, il n'est pas difficile de percevoir ce postulat essentiel : *la conformité sinon l'obéissance du gouvernement aux vues et à la politique du chef de l'Etat*. Le côté paradoxal de la situation, c'est que ce postulat de renforcement du pouvoir du chef de l'Etat trouve un appui enthousiaste et dévoué dans les partis de gauche, tandis que le centre et la droite défendent obstinément les droits de la Diète. Ce paradoxe appellerait de plus amples commentaires. Bornons-nous à dire aujourd'hui : quelles que soient les voies d'évolution où s'engage le régime polonais, il est nécessaire, tant au point de vue polonais qu'international et français principalement, que cette période de crises gouvernementales trop fréquentes et trop laborieuses aboutisse enfin à une organisation des pouvoirs stable, souple et surtout efficace, adéquate enfin à la situation géographique de l'Etat polonais. Si l'époque douloureuse des partages a prouvé surtout l'indestructible vitalité de la nation

polonaise, elle a montré aussi quelles menaces guettent perpétuellement l'Etat polonais qui semble particulièrement destiné à « vivre dangereusement », c'est-à-dire sans luxe politique aucun, fût-ce même un luxe d'initiatives et de controverses.

R. DE BROU.

§

Russie

LES UNIVERSITÉS ET LES ÉTUDIANTS EN RUSSIE SOVIÉTIQUE. — Arrivés au pouvoir, les communistes ne s'occupèrent pas, pendant l'année 1918, de l'enseignement supérieur. La liquidation de la guerre au dehors, l'affermissement de la situation politique au dedans, puis l'organisation de l'armée rouge étaient pour eux les seuls buts à atteindre pendant ce laps de temps.

A la fin de l'année 1918, le Commissariat de l'Instruction Publique, sous l'influence de la presse communiste, étudia la réforme de l'enseignement supérieur, qui fut promulguée au commencement de l'année suivante. Les traits principaux de cette réforme étaient les suivants : toutes les écoles des hautes études devenaient accessibles à toute personne ayant atteint l'âge de 16 ans, quelle que soit sa préparation scientifique antérieure ; tous les titres scientifiques, ainsi que les privilèges dont sont dotés les possesseurs de ces titres, les examens et les travaux scientifiques obligatoires pour obtenir la licence et le doctorat furent annulés ; il suffisait, pour avoir le droit de professer à l'université, de donner une leçon d'essai ; les agrégés et les chargés de cours furent assimilés aux autres professeurs.

En outre, les écoles de Droit furent remplacées par des écoles de Sciences sociales, c'est-à-dire que la plupart des cours professés aux écoles de Droit furent supprimés ; quelques cours furent adjoints à la « faculté ouvrière », destinée à préparer les militants communistes et accessible seulement aux gens présentés par des organisations communistes.

Le monde universitaire accueillit la réforme et s'en accommoda ; elle pouvait être pire qu'elle n'était ; tous les professeurs restèrent à leur place, à quelques exceptions près. Les professeurs nommés d'en haut ne fréquentaient pas les écoles : ils préféraient déployer leur zèle dans les administrations d'Etat. Néanmoins, la quantité des cours, — surtout à Moscou et à Petrograd, — a augmenté considérablement, à cause du grand nombre de professeurs nouveaux,

ainsi que le chiffre des étudiants attirés par la possibilité de se libérer du service d'Etat obligatoire et par l'appât d'une ration gratuite. Mais les professeurs volontaires ont dû bientôt cesser leurs cours, qui n'étaient pas suivis par les étudiants ; le chiffre de ces derniers est tombé, lui aussi, car on a été vite persuadé qu'une préparation était nécessaire.

Quant à l'administration des écoles supérieures, elle se composait alors pour moitié de professeurs, élus par leurs collègues, et pour moitié de représentants des étudiants. Le gouvernement bolchevik avait introduit cette innovation pour brouiller la jeunesse universitaire avec les professeurs. Il n'en fut rien en réalité. Recteurs et doyens, restés à leur poste, menaient une lutte acharnée pour défendre l'autonomie universitaire, et les étudiants les soutenaient de toutes leurs forces.

Les dirigeants des Soviets se persuadèrent bientôt que la réforme n'avait produit qu'un seul effet sensible : elle grevait le budget de dépenses supplémentaires énormes, sans avoir introduit dans l'enseignement l'esprit de la doctrine marxiste. La « démocratisation » des universités fut éphémère, puisque les étudiants n'ayant pas la préparation scientifique nécessaire s'en allaient en masse. Les savants, l'élite de la Russie, faisaient acte d'hostilité, en embrigadant les étudiants.

Les « Facultés ouvrières », elles aussi, ont déçu le pouvoir : les jeunes communistes entrés dans le milieu universitaire s'assimilaient très vite au reste des étudiants. Même en restant communistes, ils s'adonnaient, de préférence aux études techniques et abhorraient la politique.

La presse communiste recommença sa campagne contre les écoles de hautes études. Dans les meetings, les orateurs bolcheviks fulminaient contre le professorat. Une nouvelle réforme de l'enseignement supérieur fut introduite, en automne 1921. Les programmes d'études furent remaniés de fond en comble, l'administration universitaire réorganisée d'une façon radicale. A la base de la reconstruction se trouvait l'idée marxiste que la science « pure » était un « préjugé bourgeois », et que l'état socialiste était incompatible avec l'autonomie universitaire. Dorénavant les écoles de hautes études devaient satisfaire aux besoins de l'économie nationale. La division en Facultés, qui existait en Russie comme ailleurs, fut abandonnée. A la place des facultés des Let-

tres, des Sciences, etc., on institua des facultés Pédagogique, Chimique, de la Justice, des Musées, etc. M. Pokrovski, le commissaire pour l'Instruction Publique par intérim, a caractérisé le nouveau système par le mot allemand de *Beamtenschulen*, c'est-à-dire ; Ecoles de préparation des employés d'Etat.

Les universités, en Russie soviétique, se composent maintenant de trois facultés : faculté de Droit, faculté des Sciences économiques et faculté de Pédagogie sociale. La faculté de Droit se subdivise en sections Criminelle, Civile et Administrative. Celle des Sciences économiques en sections du Travail, de l'Industrie, de l'Economie rurale et de Statistique, et la faculté de Pédagogie en sections de Pédagogie générale et de Pédagogie spéciale. A Moscou et à Petrograd on trouve, en plus, une faculté de belles-lettres et à Moscou seulement une faculté des Relations extérieures, pour préparer les diplomates bolcheviks. Tout avait été prévu dans ce système, sauf le principal peut-être : à savoir la préparation des professeurs de langue russe. Au dernier moment on ajouta donc une faculté Ethnologico-linguistique.

Toutes les études purement théoriques sont exclues des programmes comme « absolument superflues », selon la déclaration de M. Pokrovski. La philosophie, par exemple, n'y est représentée que par la philosophie des sciences et la logique. Au lieu de la psychologie générale, les étudiants russes apprennent seulement la psychologie criminelle, celle de l'intuition littéraire et celle des foules. La philologie classique est supprimée complètement ainsi que l'étude des auteurs latins et grecs. En revanche, beaucoup de cours nouveaux ont été institués, tels que : procédure dans les administrations soviétiques, technique des décrets, pratique des écoles de travail, etc.

L'enseignement universitaire dure trois ans. Chaque année d'études comprend trois trimestres : d'automne, de printemps, d'été. Un nombre très restreint de professeurs fait les cours durant l'année entière : les uns ne sont occupés qu'en été, les autres ne le sont qu'au printemps. Le nombre des cours suivis obligatoirement par les étudiants est très considérable. Un « minimum scientifique » obligatoire dans toutes les facultés se compose des cours de physique, de physique cosmique (on lisait « cosmétique » dans le décret !) de biologie, de constitution soviétique des rapports entre le Droit et l'économie politique, de matérialisme

historique, d'histoire de la révolution russe et d'histoire du socialisme (ces deux derniers cours doivent être faits par des marxistes).

J'ai eu déjà l'occasion de comparer les procédés bolcheviks avec ceux de l'empereur Nicolas Ier dans mon article sur la presse soviétique, paru dans le *Mercure de France* du 1er juin. Il est aisé de faire la même comparaison en ce qui concerne l'enseignement supérieur. Il y a cent ans, le gouvernement russe, le plus réactionnaire qu'on ait subi en Russie, avait supprimé, lui aussi, l'enseignement de la philosophie dans les universités en le remplaçant par la logique, la pédagogie et la théologie : est-ce que le cours de matérialisme historique, obligatoire pour tous les étudiants des hautes écoles bolcheviks, ne correspond pas à l'étude de la théologie jadis exigée ?

Cette coïncidence étrange du régime actuel avec celui de Nicolas Ier s'accentue encore, si l'on compare les conditions de l'immatriculation dans les universités. Il ne reste plus rien de l'accessibilité initiale à l'enseignement supérieur. Comme à l'époque de Nicolas Ier, les écoles des hautes études sont devenues des institutions privilégiées et fermées. D'après le décret, les élèves des « Facultés ouvrières » sont admis sans aucun examen. Les personnes « dont les parents ne s'occupent pas de commerce et qui n'ont pas exploité les travailleurs sous le régime tsariste » sont reçues après examen. Les commissions d'examen se composent des professeurs de l'université, des représentants du pouvoir local et de ceux des unions professionnelles. Dure loi, en principe, mais dont l'application est loin d'être rigoureuse. Grâce au manque de scrupules des employés bolcheviks, très accessibles au pot-de-vin, il est aisé de se procurer un certificat d'origine prolétarienne. Ce sont les professeurs qui, le plus souvent, jouent le rôle principal dans les commissions d'examen (les autres membres ne sont pas assez cultivés pour traiter des matières scientifiques). Les lettres d'introduction ouvrent le chemin aux hautes études à bien des jeunes gens, et les non bolcheviks se procurent aisément les recommandations nécessaires.

La réforme administrative de l'enseignement supérieur comporte d'autres dispositions néfastes. L'autonomie universitaire est complètement abolie. Un conseil nommé par le Commissariat de l'Instruction Publique et composé de trois à cinq personnes se trouve à la tête de chaque université. Ce conseil désigne les mem-

bres des Conseils de faculté. Le recteur, président du Conseil universitaire, est nanti du droit d'abrogation de toutes les décisions prises par le Conseil qu'il préside ou par ceux de Facultés. Les présidents de Conseils de Faculté sont pourvus du même droit par rapport aux décisions de leurs Conseils respectifs. La représentation des étudiants est supprimée; elle est remplacée par celles des étudiants communistes nommés par les autorités. L'élection libre des professeurs par les universités n'existe pas ; c'est le Conseil Scientifique d'Etat à Moscou qui pourvoit à toutes les hautes écoles du corps enseignant, sauf les chargés de cours, qui sont nommés par le Conseil Universitaire. La liberté de l'enseignement est abrogée; les professeurs de l'université de Petrograd sont obligés de soumettre à l'approbation du Conseil les programmes détaillés de leurs cours.

Au moment de l'introduction de la réforme, plusieurs professeurs, savants de marque, furent mis à la retraite.

Il était facile de prévoir qu'un remaniement pareil se heurterait à l'opposition du corps enseignant et des étudiants. Les liens qui avaient toujours uni les professeurs et les élèves se resserrèrent. Un mouvement de protestation passa dans toutes les hautes écoles russes.

Ces derniers temps, lisons-nous dans le rapport présenté par le camarade Smirnov, président du Conseil des Délégués Ouvriers et Paysans à Petrograd, lors de la récente conférence, un mouvement très prononcé est réapparu au sein de la jeunesse étudiante ; il est suivi d'un état d'esprit analogue parmi les professeurs (*Gazette Rouge* du 21 mars 1922).

L'autonomie universitaire, « contre-révolutionnaire, archaïque et contraire au bon sens », selon la qualification du même journal bolchevik (numéro du 29 octobre 1921), est devenue un mot d'ordre et a rallié autour d'elle le professorat et les étudiants. Les organisations clandestines de ces derniers réapparaissent; elles convoquent des réunions interdites et dispersées par les autorités. Pour punir les étudiants, le gouvernement a prescrit de réduire le nombre des bourses de ravitaillement de 20 o/o, avec ordre d'en priver ceux qui se sont fait remarquer par leur hostilité à l'égard du régime communiste (*Gazette Rouge* du 17 novembre 1921), mais sans aucun résultat efficace. Au contraire, une conférence clandestine des délégués des étudiants de Moscou

et de Petrograd a lancé un appel véhément à la jeunesse russe, en l'invitant à lutter pour l'autonomie universitaire.

Les professeurs prennent part au mouvement sur un pied d'égalité.

Les professeurs des écoles des hautes études, écrivait la *Pravda*, le 17 février dernier, mènent une campagne acharnée contre le pouvoir soviétique. Ce sont les cadets, collaborateurs des *Dernières Nouvelles* (journal quotidien rédigé par M. Milioukof, à Paris) qui dirigent cet orchestre professoral. Notre école supérieure est devenue, ces derniers temps, un terrain de lutte des cadets contre le parti communiste.

Chose inouïe dans les annales de l'enseignement supérieur en Russie, une grève de professeurs a eu lieu au cours de cette année.

Une grève professorale a éclaté pour la première fois depuis 160 ans qu'existe l'Université de Moscou et cet événement extraordinaire se passe sous le pouvoir des ouvriers et des paysans, notait avec amertume la *Gazette Rouge* (nº 37).

La grève a été provoquée, d'une part par la réforme académique, de l'autre par une cause économique : le professorat insistait pour être payé en argent-or. Les professeurs de l'Ecole Technique Supérieure de Moscou se sont mis en grève, eux aussi, à la suite de la nomination d'un de leurs collègues, M. Tichtenko, au poste de président de l'Administration Centrale des Ecoles des Hautes Etudes. M. Tichtenko fut boycotté par le professorat de la capitale russe, et la campagne se termina par la révocation du professeur arriviste. Je ne cite que les faits les plus saillants.

Il est aisé de comprendre que les professeurs grévistes aient été soutenus chaque fois par les étudiants. Mais les étudiants communistes ? demandera-t-on. Est-il possible que le mouvement communiste n'englobe point la jeunesse et que les jeunes communistes ne soutiennent pas le gouvernement bolchevik ?

Emprisonné, lors de l'émeute de Cronstadt, l'année dernière, et me trouvant à la Prison Préventive de Petrograd, avec trois mille cinq cents autres prisonniers dont 20 o/o d'étudiants, je me suis livré à une enquête chez ces derniers pour établir le chiffre d'affaire des communistes. D'après mes investigations, le pourcentage d'adhérents au parti bolchevik ne dépassait pas deux pour cent !

Le taux est beaucoup plus grand, si l'on envisage le milieu spécifique des « Facultés ouvrières ». Ici, tout le monde est com-

muniste. Au moins, *de nomine*. Présentés par des organisations bolcheviks, logés, nourris et chauffés aux frais de l'Etat, les *rabfaki* (étudiants des « facultés ouvrières ») viennent aux réunions des étudiants en rangs serrés, et votent unanimement les propositions prescrites d'en haut. Les étudiants les boycottent, les chassent des meetings et les *rabfaki* se sentent mal à l'aise. Nombre d'entre eux ont déserté le camp bolchevik et ont adhéré, comme je l'ai dit plus haut, à la masse des étudiants.

Durant l'année scolaire qui touche à sa fin, les troubles universitaires n'ont pas discontinué. Entraînés par le mouvement, les étudiants russes commencent à participer aux événements purement politiques. Le gouvernement soviétique les y pousse. Ainsi, les étudiants sont obligés, d'après la Constitution des soviets, d'élire leurs représentants aux Conseils des délégués ouvriers et paysans. Ces élections ont donné lieu, cet hiver, à des meetings d'étudiants très mouvementés. A la suite de la grève des professeurs de l'Ecole Technique Supérieure de Moscou, plusieurs élèves de cette école furent arrêtés, ce qui a provoqué des troubles universitaires. Les atrocités commises par les autorités bolcheviks à l'égard des socialistes emprisonnés ont été, elles aussi, une cause d'effervescence dans la jeunesse.

Et tout ceci se passe dans des conditions matérielles affreuses. Le rapport présenté par M. Doiarenko, professeur à l'Académie de l'Economie Rurale à Moscou, au dernier Congrès Agronomique, constatait que cet excellent établissement scientifique se trouvait à la veille de la fermeture. Les professeurs et les employés ne touchaient pas leurs appointements depuis plusieurs mois.

Je ne trouve pas de mots, déclarait M. Doiarenko, pour vous faire comprendre l'état lamentable des étudiants. Ils s'abritent dans des hangars, souffrent de la faim, viennent aux cours à pied à des distances de 12 à 15 kilomètres.

Le §17 de la Constitution soviétique stipule que l'Etat bolchevik « se charge de l'organisation de l'enseignement supérieur et *gratuit* ». Les étudiants doivent recevoir de l'Etat une ration alimentaire, des gages et même le logement. Or, que se passe-t-il en réalité ? A Moscou, 39 °/₀ seulement des étudiants ont été logés, l'hiver dernier, dans des maisons communales. Ces maisons, écrivait le *Travail Communiste*, se trouvaient très loin des

hautes écoles et étaient très mal chauffées. Elles manquaient absolument d'ameublement, de linge et même de vaisselle. Quant à la ration distribuée aux jeunes gens et aux jeunes filles, elle contenait, d'après la même revue, 1.443 calories, tandis que la quantité minima nécessaire à des personnes s'adonnant au travail intellectuel est de 2.400 calories. Le chiffre le plus élevé des appointements était de 13.600 roubles. C'était au moment où une livre de pain valait deux fois plus cher. Les étudiants de Petrograd recevaient moins encore : de 3.500 à 6.500.

Les auditoires sont vides, se plaint *la Gazette Rouge*, car la jeunesse universitaire fournit son travail épuisant à décharger les navires sur le port. Les étudiants vendent leurs manuels pour se nourrir ; tout le monde le sait. Il y a parmi eux des bienheureux qui ont des parents à la campagne : ceux-ci leur envoient des provisions ; mais ils constituent une minorité infime, tout le reste souffre de la faim.

Ce ne sont que les fils à papa, fils de nouveaux riches, de communistes en vue ou de spéculateurs, qui suivent régulièrement les cours ; tous les autres, en mal de pain, se livrent au labeur le plus dur, qui consume leurs forces et prend tout leur temps.

Les professeurs se trouvent dans un état analogue. Un grand nombre d'entre eux sont forcés de s'adonner à des occupations auxquelles ils n'avaient jamais songé, tout en continuant à donner leurs cours. Les uns sont devenus employés d'Etat ou d'entreprises privées, les autres prennent un métier. M. Boukreieff, par exemple, professeur à l'Université de Kieff, mathématicien bien connu, est devenu cordonnier ; M. Iasnopolski, professeur d'économie politique à la même université, est devenu déménageur.

La nouvelle politique économique de Lenine n'a fait qu'augmenter le mal. Un droit d'inscription très élevé a été introduit qui chasse des hautes écoles un nombre considérable d'étudiants. Puis, on a prescrit à chaque école de pourvoir à son propre entretien. Ainsi, l'Institut pour le développement des relations extérieures, à Kieff, exploite une boulangerie ; l'Ecole Supérieure de l'Instruction Publique de la même ville tient à ferme les bains et poids municipaux ; et il ne faut pas oublier que ce sont des savants de marque et leurs élèves qui desservent le poids municipal.

D'ailleurs les résultats de tous ces sacrifices sont presque nuls. Une institution après l'autre se ferme. A la fin du mois d'avril, les Facultés suivantes avaient cessé d'exister : celle des Sciences

aux universités de Voronège, de Perm, de Nijni-Novgorod, de Tomsk et d'Irkoutsk, celle de l'Agronomie aux universités de Smolensk, d'Oufa et de Simferopol, celle de médecine à Petrograd et à Samara, celle des Arts et Métiers à Smolensk et à Perm, celle des Sciences sociales à Perm, à Tomsk, à Simferopol, celle de Pédagogie à Ekatérinbourg, etc., etc...

Les communistes continuent à fulminer contre « la science bourgeoise », contre les universités, « pépinières des préjugés et des fausses doctrines bourgeoises ». Sous leur domination, le nombre des institutions scientifiques diminue de plus en plus et l'enseignement dans celles qui restent est devenu l'apanage des acolytes du parti au pouvoir et des ploutocrates.

S. POSENER.

ART ANCIEN ET CURIOSITÉ

Collection Fouquet : objets d'art égyptien, égypto-grec, égypto-byzantin et égypto-arabe. — Collection Georges Bourgarel : dessins du XVIIIe siècle.

Le docteur Fouquet vivait, paraît-il, au Caire. La médecine devait l'intéresser assez peu. Par contre, il montra pour l'Art ancien une noble et fervente passion, dont témoigne toute sa collection d'objets égyptiens, grecs, égypto-grecs, égypto-byzantin, égypto-arabes. Quelle science, quelle patience, quel feu sacré ne lui fallut-il pas pour réunir un pareil ensemble ! Ceux qui ont pu le visiter à la galerie Georges Petit, où il fut exposé les 10 et 11 juin, garderont le souvenir des émotions ressenties et des réflexions mélancoliques auxquelles ils ont dû se livrer. Ce peuple d'Egypte qui, à un moment donné de l'Histoire, incarna une civilisation si raffinée, si délicieuse, si parfaite ; qui exerça sur ses voisins une influence de plus en plus évidente, — est-il vrai qu'il ait pu disparaître à peu près complètement ; que nous n'ayons de lui que quelques monuments de piété et quelques objets d'art ? Et nous, qui prétendons personnifier le progrès avec tant d'orgueil et de vanité, ne ferions-nous pas mieux de nous humilier ou d'avoir le sourire... sceptique ? Sans doute, nous volons dans les airs, nous faisons du cent à l'heure sur les routes, mais quel recul sur certains points ! Il suffirait, après avoir vu la **collection Fouquet**, d'aller faire un tour à nos Salons, pour éprouver une amertume irrésistible.

La dispersion de cette collection à la galerie Georges Petit, les

12 et 13 juin, n'avait pas attiré à Paris les amateurs et les grands marchands étrangers. On constata une fois de plus le mal causé par les fameuses lois sur les objets d'art. La vente, dirigée par Me Lair-Dubreuil, avec M. Arthur Sambon comme expert, s'effectua devant un public fort clairsemé. On assure que cette collection, heureusement introduite en France avant la guerre, avait été achetée aux héritiers du docteur Fouquet par un syndicat des grands antiquaires. Il est probable qu'ils n'ont pas fait la « bonne affaire ». La vente n'atteignit pas le million, alors que l'on pouvait compter sur le million et demi. Il est à remarquer cependant que les très beaux objets montèrent à des enchères acceptables. Une œuvre impressionnante garde toujours sa valeur.

Le no 19 présentait précisément une tête de vieillard en basalte vert d'une expression saisissante, au modelé d'une rare finesse. Cette œuvre fut adjugée 37.000 fr. à MM. Graat et Madoulé. M. Sevadjian acquit pour 48.500 fr., sur demande de 60.000 fr., un balsamaire en serpentine placé entre les pattes d'un lion d'un grand style. Un vase analogue, estimé 50.000 fr., resta à M. Sambon pour 38.000 fr. Sur demande de 50.000 fr. on adjugea au musée du Louvre, pour 39.000 fr., une figurine en bronze représentant un jeune prêtre d'Isis. La céramique donna lieu à de vives rivalités. M. Sevadjian emporta pour 30.500 fr., sur demande de 30.000 fr., un vase admirable de forme, d'émail, et de décoration. M. Kélékian donna 64. 100 fr. d'un grand vase ovoïde en terre rouge, à couverte d'émail blanc grisâtre, avec dessins en lustre mordoré, que l'expert estimait 80. 000 fr. On adjugea à M. Charles Vignier, pour 25. 500 fr., une charmante coupe, au fond noir décoré de trois paons.

On s'accorde à reconnaître que la vente de la **collection Bourgarel** fut un succès. Elle réalisa en effet un total de 499.380 fr. Reste à savoir le total qu'on aurait obtenu en d'autres circonstances. Cette collection de dessins du XVIIIe siècle comprenait 250 numéros. Nous étions donc en présence d'un ensemble assez rare. Mais tout n'y était pas de premier ordre. Comme toujours les principales pièces se sont assez bien vendues. Un *Portrait de jeune fille*, pastel de l'école française, monta à 19 000 fr. M. Paulme, l'expert, en demandait 20.000. Un dessin par Hubert Robert, *Berger et bergère à cheval traversant un palais ruiné*,

plume et aquarelle, fit 20.100 fr. Une vue de Paris, prise du Pont-Neuf, par Van Blarenberghe, alla à 7.200 fr.; une autre vue de ville fut adjugée à la princesse de Poix pour 5. 100 fr. Evidemment 7 et 5.000 fr. sont des prix. Mais sont-ils excessifs pour des gouaches aussi grandes, et d'une finesse pareille?

Il y a un an, à cette même date, le pauvre Bourgarel me parlait de sa collection de dessins avec un amour bien compréhensible. Il ne se doutait pas qu'elle serait si tôt dispersée, lui qui avait mis des années à la former. Ainsi sont les choses humaines !

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Bogdan Filow : *L'ancien art bulgare*. Avec des illust.; Alcan. 10 »

J.-G. Goulinat : *La technique des peintres* ; Payot. 7 50

Robert Rey : *Suzanne Valadon*. 28 reprod. de peintures et dessins, précédés d'une étude critique, de plusieurs lettres inédites de Degas, de notices biographiques et documentaires et d'un portrait inédit de l'artiste dessiné par elle-même et gravé sur bois par G. Aubert ; Nouv. Rev. franç. 3 75

Littérature

François de Bondy : *Pygmalion aux cent amours* ; Grasset. 6 75

Marguerite Burnat-Provins : *Le chant du verdier* ; Ollendorff. 5 »

Léon Daudet : *Le stupide XIX° siècle*, exposé des insanités meurtrières qui se sont abattues sur la France depuis 130 ans, 1789-1919; Nouv. libr. nat. 7 »

Charles Dodeman : *Le Journal d'un bouquiniste*. Illust. de A. Robida ; Tancrède. 10 »

Florian : *Œuvres* : *les Arlequinades* ; Heitz, Strasbourg. (Bibliotheca romanica.) 1 50

Galipaux : *Re-Galipettes*, Histoires de théâtre ; Férenczi. 6 75

André Lang : *Voyage en zigzags dans la République des lettres*. Avec 52 dessins de Don ; Renaissance du livre. 7 50

Bernard Palissy : *Œuvres* ; *Recepte véritable* ; Heitz, Strasbourg (Bibliotheca romanica). 1 50

Abbé Reneault : *Une fille inconnue de Pierre Corneille* ; Champion. » »

Honoré d'Urfé : *L'Astrée*, 1re partie, Livres IX-XII ; Heitz, Strasbourg. (Bibliotheca romanica.) 1 50

Ouvrages sur la guerre de 1914-1919

Major Victor Lefébure : *L'énigme du Rhin, la stratégie chimique en temps de paix et en temps de guerre*. Préfaces de M. le Maréchal Foch et du Maréchal Sir Henry Wilson ; Payot. 7 50

Mémoires du Grand Amiral von Tirpitz ; Payot. 15 »

Maurice Paléologue : *La Russie des Tsars pendant la grande guerre*, Tome II : *3 juin 1915-18 août 1916*. Aquarelles de G. Loukomsky ; Plon. 15 »

Gaston Raphael : *Tirpitz*. Préface du Vice-Amiral Ronarc'h; Payot. 6 »

Pédagogie

Marguerite Bodin : *L'institutrice* ; Doin. 10 »

Philosophie

Alphonse Momas : *L'âme de la terre*, s. n. d'édit. 3 »

Poésie

Adrienne Blanc-Périvier : *Les enchantements* ; Plon. 4 »

Vivian Grator : *Les lyres accordées* ; Chiberre. 5 »

Emile Henriot : *Aquarelles, 1914-1921* ; Emile-Paul » »

Jean Victor Pellerin : *32 décembre suivi de quelques mirlitons antérieurs* ; La Sirène. 8 »

Edmond Rostand : *Le Cantique de l'aile* ; Fasquelle. 6 75

Jean-Joseph Wencker : *L'âme de feu* ; les lettres françaises. 6 »

Marguerite Yvane : *L'œil du rêve* ; Chiberre. 5 »

Politique

E. Nicol : *Les alliés et la crise orientale* ; Edition universelle. 5 »

Raymond Poincaré : *Histoire politique*, chronique de quinzaine. Tome IV : *15 septembre 1921-15 janvier 1922* ; Plon. 7 50

Léon Savadjian : *Thrace orientale* ; Soc. gén. d'imprimerie et d'édition. 1 »

Questions médicales

Dr L. Dubreuil-Chambardel : *Les scolioses ou déviations de la colonne vertébrale*. Avec 52 fig. ; Flammarion. 10 »

Dr Clément Simon : *La syphilis*. Avec 45 fig. ; Flammarion. 10 »

Roman

Mathilde Alanic : *Rayonne* ; Flammarion. 7 »

Ferdinand Bac : *La volupté romaine*. Avec 100 illust. en couleurs par l'auteur ; Conard. 25 »

Julien Benda : *Les Amorandes* ; Emile-Paul. 6 75

Binet-Valmer : *Les jours sans gloire* ; Flammarion. 7 »

Olivier Brante : *L'âpre route* ; Bloud et Gay. 6 »

Alexandre Dumas : *La reine Margot*. Tomes I et II ; Nelson, chaque tome. 4 50

J. R. Faure Biguet : *La fiancée morte* ; Flammarion. 6 »

John Galsworthy : *Le domaine*, traduit de l'anglais par le Prince Antoine Bibesco ; Calmann-Lévy. 6 75

Gaston-Joseph : *Koffi*. Préface de M. G. Angoulvant ; Monde nouveau. » »

Abel Hermant : *Le petit prince. La clef* ; Flammarion. 7 »

Alexandre Kouprine : *Sulamite* ; traduit du russe par Marc Seménoff et S. Mandel. Préface de Camille Mauclair. Monde nouveau. » »

Pierre Mille : *Myrrhine courtisane et martyre* ; Férenczi. 6 75

Georges Ponsot : *Le roman de la rivière* ; Crès. 6 »

Henri de Régnier : *Romaine Mirmault* ; Plon. 3 »

Jules Romains : *Lucienne* ; Nouv. Revue franç. 6 75

Pierre de Vabrosc : *Le péché dont on meurt* ; Perrin. 6 »

Claude Varèze : *L'Indissoluble. Le boucher rouge* ; Plon. 7 »

A. de Villèle : *Mariage d'amour* ; Perrin. 7 »

Villiers de l'Isle-Adam : *Œuvres complètes : I. L'Eve future* ; « Mercure de France ». 15 »

Villiers de l'Isle-Adam : *Œuvres complètes : II. Contes cruels* ; « Mercure de France ». 15 »

Villiers de l'Isle-Adam : *Œuvres complètes : III. Tribulat Bonhomet, suivi de nouveaux Contes cruels* ; « Mercure de France ». 15 »

Sciences

A. Berthoud : *La constitution des atomes*. Avec 16 fig. ; Payot. 4 »

Daniel Berthelot : *La physique et la métaphysique des théories d'Einstein* ; Payot. 2 »

Paul Kirchberger : *La théorie de la relativité exposée sans mathématiques*. Préface de M. V. Lane. Traduction par Marcel Thiers Payot. 5

Sociologie

Erik Sjœstedt : *Le secret de la sagesse française*; les Lettres françaises. 6 »

Théâtre

André Gide : *Saül*, drame en 5 actes, 1898 ; Nouv. Revue franc. (Répertoire du Vieux-Colombier). 3 50

Jules Gondoin : *L'escapade interrompue*, comédie en un acte en vers ; Marguaritat. 1 »

Marie Lenéru : *La paix*, pièce en 4 actes. Préface de Mme de Noailles ; Grasset. 5 »

Varia

Annuaire de la Presse française et étrangère et du Monde politique, 1922 ; Paris. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Le Centenaire du déchiffrement des hiéroglyphes par Champollion le jeune. — A propos de Fréron. — Sur une interprétation nouvelle de la Tour Magne et quelques autres points de l'histoire antique de Nîmes. — La Tarika. — Le français des lois. — Une maison de Berlioz. — Le régime sec aux Etats-Unis. — Mort d'un descendant de Jean Nicot. — Au théâtre de Bussang. — Nouvelles de Russie. — Un recueil d'ex-libris français modernes. — Publicité littéraire. — Une histoire de la littérature mondiale en une heure. — Publications du *Mercure de France*.

Le Centenaire du déchiffrement des hiéroglyphes par Champollion le Jeune. — Maspéro commençait ainsi une monographie express sur l'*Egyptologie* (1) : « L'Egyptologie est née en France. Champollion le Jeune (1790-1832) en fut le fondateur. » Le 11 juillet on a célébré en Sorbonne le centenaire du déchiffrement des hiéroglyphes (1822). Car Champollion le Jeune, c'est, désormais, l'homme des hiéroglyphes. Sa vie, même ses autres œuvres, n'intéressent plus personne, à peine les professionnels. Sa hiéroglyphique vocation lui vint à l'âge de 17 ans et il avait juste terminé une grammaire égyptienne quand la mort le surprit. C'était un savant passionné, tenace et modeste. Son rôle, tout précieux qu'il ait été, aura en somme été plutôt ingrat : comme de tous les pionniers, la postérité ne retiendra de lui qu'une découverte. Voici comment il y parvint d'après sa *Lettre à Monsieur Dacier* (2):

... L'interprétation du texte *démotique* de l'inscription de Rosette par le moyen du texte grec qui l'accompagne m'avait fait reconnaître que les Egyptiens se servaient d'un certain nombre de caractères démotiques auxquels ils avaient attribué la faculté d'exprimer des sons, pour introduire dans leurs textes idéologiques les *noms propres* et les mots *étrangers à la langue égyptienne*.

... Le monument de Rosette nous présente l'application de ce système auxiliaire d'écriture que nous avons appelé *phonétique*, c'est-à-dire exprimant des

(1) Paris, Librairie Larousse (1915).

(2) Paris, chez Firmin-Didot, 1822.

sons dans les noms propres des rois *Alexandre*, *Ptolémée*, des reines Arsinoé, Bérénice, dans les noms propres de six autres personnages : Aétès, Pyrrha, Philinus, Aréia, Diogène, Irène, dans le mot grec ΣΥΝΤΑΞΙΣ et dans ΟΥΗΝΝ.

L'emploi de ces caractères phonétiques une fois constaté dans l'écriture démotique, je devrais naturellement en conclure que, puisque les signes de cette écriture populaire étaient empruntés de l'écriture *hiératique* ou sacerdotale, et puisqu'encore les signes de cette écriture hiératique ne sont .. qu'une représentation abrégée, une véritable *tachygraphie* des *hiéroglyphes*, cette troisième espèce d'écriture, l'*hiéroglyphique* pure, devrait avoir aussi un certain nombre de ses signes doués de la faculté d'exprimer les sons : en un mot, qu'il existait également une sorte d'*hiéroglyphes phonétiques*. Pour s'assurer de la vérité de cet aperçu, pour reconnaître l'existence et discerner même la valeur de quelques-uns des signes de cette espèce, il aurait suffi d'avoir sous les yeux écrits en *hiéroglyphes purs* deux noms propres de rois grecs préalablement connus et contenant plusieurs lettres employées à la fois dans l'un et dans l'autre, tels que *Ptolémée* et *Cléopâtre*, *Alexandre* et *Bérénice*, etc... Le texte hiéroglyphique de l'inscription de Rosette qui se serait si heureuse ment prêté à cette recherche, ne présentait à cause de ses fractures que le seul nom de Ptolémée. L'obélisque trouvé dans l'île de Philæ et récemment transporté à Londres contient aussi le nom hiéroglyphique d'un Ptolémée conçu dans les mêmes signes que dans l'inscription de Rosette, et il est suivi d'un second cartouche qui doit contenir nécessairement le nom propre d'une femme, d'une reine Lagide, puisque le cartouche est terminé par les signes hiéroglyphiques du genre féminin, signes qui terminent ainsi les noms propres hiéroglyphiques de toutes les déesses égyptiennes sans exception L'obélisque était *lié*, dit-on, à un socle portant une inscription grecque qui est une supplique des prêtres d'Isis à Philæ, adressée au roi Ptolémée, à Cléopâtre sa sœur et à Cléopâtre sa femme. Si cet obélisque et l'inscription hiéroglyphique qu'il porte était une conséquence de la supplique des prêtres qui, en effet, y parlent de la consécration d'un monument analogue, le cartouche du nom féminin ne pouvait être nécessairement que celui d'une Cléopâtre. Ce nom et celui de Ptolémée qui, dans le grec, ont quelques lettres semblables, devait servir à un rapprochement comparatif des signes hiéroglyphiques composant l'un et l'autre; et si les signes semblables dans ces deux noms exprimaient dans l'un et l'autre cartouche les *mêmes sons*, ils devaient constater leur nature *entièrement phonétique*. Une comparaison préliminaire nous avait fait reconnaître que dans l'écriture démotique ces deux mêmes noms écrits phonétiquement employaient plusieurs caractères tout à fait semblables. L'analogie des trois écritures égyptiennes dans leur marche générale devait nous faire espérer la même rencontre et les mêmes rapports dans ces mêmes noms écrits *hiéroglyphiquement* : c'est ce qu'a aussitôt confirmé la simple comparaison du cartouche hiéroglyphique renfermant le nom de Ptolémée avec celui de l'obélisque de Philæ, que nous considérions, d'après l'inscription grecque, comme contenant le nom de Cléopâtre. — Le premier signe du nom de Cléopâtre qui figure une espèce de *quart de cercle* et qui représente le K, ne devait point se trouver dans le nom de Ptolémée : il n'y est point, en effet. — Le second, un lion qui doit représenter le Λ est tout à fait semblable au quatrième signe du nom de Ptolémée, qui est aussi un Λ (Πτολ). — Le troisième signe du nom de Cléopâtre

est une *plume* ou *feuille* qui représenterait la voyelle brève E ; l'on voit aussi à la fin du nom de Ptolémée deux *feuilles* semblables qui ne peuvent avoir, vu leur position, que la valeur de la diphtongue AI, de ΑΙΟΣ. — Le quatrième caractère du cartouche hiéroglyphique de Cléopâtre, représentant une espèce de *fleur avec sa tige recourbée*, répondrait à l'O du nom grec de cette reine. Il est en effet le troisième du caractère du nom de Ptolémée (Πτο). — Le cinquième signe du nom de Cléopâtre, qui a la forme d'un parallélogramme et qui doit représenter le Π, est de même le premier signe du nom hiéroglyphique de Ptolémée. — Le sixième signe répondant à la voyelle Α de ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ est un épervier, et qui ne se voit pas dans le nom de Ptolémée, ce qui doit être en effet. — Le septième caractère est une *main* ouverte, représentant le T, mais cette main ne se retrouve pas dans le mot Ptolémée, où la deuxième lettre, le T, est exprimée par un segment en sphère qui, néanmoins, est aussi un T, car... ces deux signes hiéroglyphiques sont homophores. — Le huitième signe de ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ, ce qui est une *bouche* vue de face, et qui serait le P, ne se trouve pas dans le cartouche, et ne doit pas y être non plus. — Enfin le neuvième et dernier signe du nom de la reine, qui doit être la voyelle A, est en effet l'épervier que nous avons déjà vu représenter cette voyelle dans la troisième syllabe du même nom.

« Le résultat de ce raisonnement, a écrit M. Victor Loret, dans la très remarquable étude qu'il consacra à Champollion (1), le résultat était la lecture désormais assurée des trois lettres P, L, O, et la lecture hypothétique des neuf autres lettres... le résultat final, reproduit sur la dernière planche de son livre [*Lettre à M. Dacier*], était l'alphabet hiéroglyphique complet, si sûrement déterminé qu'aujourd'hui... qu'on lit l'égyptien comme le latin et le grec, rien n'est à changer dans l'alphabet donné par Champollion. » — AURIANT.

§

A propos de Fréron.

Quimper, le 23 juin 1922.

Monsieur,

La *Revue de la quinzaine* de votre livraison du 15 juin consacre à mon ouvrage sur *Elie Fréron* deux pages fort intéressantes, mais assez peu flatteuses pour mon héros.

Votre collaborateur, M. Emile Magne, me met ainsi dans un cas bien délicat. Il peut avec raison, si je lui en témoigne quelque mécontentement, me faire morigéner par Fréron lui-même qui, bien des fois, a pu répliquer aux auteurs grincheux qui l'accusaient de partialité et d'injustice que le jugement contre lequel ils s'insurgeaient, c'est eux seuls qui l'avaient provoqué en soumettant leurs livres à l'appréciation du public. Et, d'autre part, si, tenant compte pour moi-même de cette réplique que j'ai trouvée judicieuse quand elle s'adressait à Voltaire, à Mar-

(1) De la *Grande Encyclopédie*, t. X, p. 467, col. 2.

montel ou à d'autres, je laisse remettre en circulation les erreurs que j'ai pris la peine de réfuter, et cela à propos de mon livre même, n'est-ce pas déserter la cause de mon client et avouer, somme toute, la faillite de mon effort de réhabilitation en faveur de Fréron ?

Je veux donc ne pas récriminer du tout, et, d'ailleurs, rien dans l'article de M. Magne ne m'en fournit le moindre prétexte, mais puis-je laisser dire que, pardonnant de tout cœur à Elie Fréron « les injustices qu'il lança contre autrui », je me suis montré sans indulgence pour les injures dont il souffrit de son côté ?

Je n'ai eu aucune injure à pardonner à Elie Fréron : mon « esprit évangélique » s'est contenté de faire, après Brunetière, cette constatation absolument remarquable que, dans toute l'œuvre de Fréron, pourtant si considérable, si pleine de controverses et de discussions, l'on ne trouve pas une expression vraiment injurieuse à l'adresse de ses adversaires. Voltaire lui-même, Voltaire qui épuisa contre lui tout son répertoire d'épithètes malsonnantes et de gros mots de corps de garde, ne le fit jamais se départir de son calme et n'obtint pas de lui qu'il renonçât à ce « choix de tournures et de termes », à cette « modération de ton », à cette « courtoisie de polémique » qui étonnaient Brunetière. Maintenant, que j'aie « mal démontré » que Fréron fut une victime de Voltaire, c'est bien possible, et je ne prétends pas que les preuves que j'en ai apportées dussent faire sur tout le monde l'impression qu'elles ont faite sur moi. Cependant M. Magne me paraît beaucoup exagérer lorsqu'il affirme que les ennemis du critique « ne l'empêchèrent nullement de jouir d'un certain nombre d'honneurs et de passer ses dernières années dans une honnête aisance ». En effet, de nombreux documents que je n'ai eu qu'à insérer, tant ils étaient clairs et décisifs, établissent, au contraire, que ces ennemis l'écartèrent de tous les honneurs officiels. Et quant à cette « honnête aisance » de ses dernières années, j'ai montré les encyclopédistes s'efforçant d'exécuter à la lettre le mot d'ordre de Voltaire : réduire le coquin à la mendicité, et réussissant, surtout après 1770, à acculer peu à peu le lutteur à la gêne et à la ruine.

J'ajoute que ce fut une double joie pour Voltaire d'apprendre, en mars 1776, à la fois la mort de son adversaire et la détresse profonde où il laissait sa famille : nous en avons comme témoignage sa propre correspondance, son apologie personnelle qu'il rédigea sous le nom de Wagnière et la protestation indignée du fils du critique défunt, et c'est tant pis si force nous est de trouver au moins là « l'homme aux sentiments les plus bas » que M. Emile Magne a quelque peine à croire que fut jamais Voltaire.

Est-il plus vrai de dire que, dans cette lutte sans merci entre deux hommes, Fréron fut le provocateur et que Voltaire n'usa envers lui que d'un « droit de représailles » ? Je ne le crois pas non plus. L'on me fera

difficilement admettre, en effet, qu'un auteur ait le droit de se venger d'un critique, jusqu'à le réduire à la famine, parce que ce critique a eu le tort de ne pas trouver dans ses ouvrages autant de chefs-d'œuvre et de le lui dire en termes polis quoique spirituels, voire même caustiques.

Et si M. Magne m'objecte que Fréron refusa « les offres de paix » que lui fit parfois Voltaire, je répondrai qu'en effet, au témoignage de Fréron lui-même, Voltaire lui fit faire plusieurs fois des compliments et même des offres d'argent pour dire du bien de ses ouvrages, des invitations à venir applaudir ses tragédies, mais que le critique les déclina toujours très dignement. Si cette noblesse d'âme est un crime, j'accorde très volontiers à M. Magne que Voltaire s'en trouvait « justifié dans sa vengeance ».

M. Emile Magne écrit encore en terminant que Remy de Gourmont eût lu mon volume « avec étonnement ». C'est bien possible, mais la raison qu'il en donne n'est pas à l'honneur de cet écrivain. C'est, dit-il, que touchant Fréron il avait, en Vertot de la littérature, son siège fait : il croyait l'homme et l'écrivain suffisamment jugés par Voltaire, par ce Voltaire dont il écrivait : « Tout ce qu'il a bafoué mérite le mépris. »

M. Magne aussi me paraît être dans le même état d'esprit et pour lui, comme pour Remy de Gourmont, on n'a pas raison contre Voltaire. Cependant, il y a, à ma connaissance, trois victimes, au moins, passablement bafouées par Voltaire auxquelles la postérité a donné raison contre lui et qui ne font pas, aujourd'hui encore, très mauvaise figure dans le monde. L'une est cette Pucelle d'Orléans au sujet de laquelle il fut aussi mauvais patriote que fieffé polisson ; la seconde est la France, dont il a fait dans son *Discours aux Welches* la dernière des nations ; la troisième est le petit soldat français, qu'il a bafoué dans des vers au roi de Prusse, que nul n'a songé à rappeler dans nos inaugurations de monuments aux morts pour la Patrie ; et je ne parle pas de l' « Infâme » qui ne semble pas tout à fait tombé à ce degré de déconsidération où le voulait plonger Voltaire.

Pourquoi donc Fréron ne serait-il pas, lui aussi, une de ces victimes injustement flétries par le Patriarche ? C'est là un point d'histoire littéraire sur lequel l'autorité des documents doit être, il me semble, de plus de poids que celle de l'aphorisme le mieux frappé. J'admets fort bien, sur les dires de M. Magne, que les documents que j'ai produits en faveur de Fréron auraient étonné Remy de Gourmont. Ils ont étonné plusieurs autres : cela signifie, sans doute, qu'ils ne les connaissaient pas, mais ne veut, peut-être, pas dire qu'ils ne soient pas probants et, quoique défavorables à Voltaire, assez décisifs en faveur de Fréron, sa victime.

J'ose espérer de votre courtoisie, etc. FRANÇOIS CORNOU.

§

Sur une interprétation nouvelle de la Tour Magne et quelques autres points de l'histoire antique de Nîmes. — A propos de l'*écho* paru dans le *Mercure* du 1er juin dernier, M. Espérandieu, conservateur des Musées Archéologiques et Monuments de Nîmes, nous a adressé la lettre suivante :

Nîmes, le 4 juin 1922.

Monsieur,

Merci de m'avoir permis de connaître quelques beaux vers consacrés à nos monuments (1). Je n'ai malheureusement pas le temps de parcourir les Revues que reçoit la Bibliothèque Municipale. Je m'en rapporte généralement à des amis pour être informé de tout ce qui peut m'intéresser ; mais leur vigilance est plus d'une fois en défaut, — et je ne saurais leur en faire un crime. C'est ainsi que j'ai complètement ignoré votre article sur *Nîmes et Nostradamus* dans la *Revue des Langues Romanes* quand j'ai publié mon opinion sur la Tour Magne et j'en éprouve beaucoup de regrets.

On m'a fait lire cependant vos deux notes du *Mercure* (1er mars-1er juin 1922) et je vous sais gré de votre appréciation bienveillante sur mes écrits. Je ne crois cependant pas que la Tour Magne « ait été construite pour les murs de l'enceinte romaine de Nîmes ». Elle leur est bien antérieure et il sera facile de vous le montrer quand vous reviendrez à Nîmes. Je ne crois pas davantage à l'hypothèse d'un phare. Pour qui ? On pourrait aussi rapprocher la Tour Magne de la tour d'Ordre, à Boulogne, qui était bien, si vous le voulez, un phare, mais aussi un trophée. Voyez Thiersch, *Pharos*, 1909, p. 21 et, sur le monument lui-même, Vaillant, *Bulletin de la Comm. des Antiqu. Départ. du Pas-de-Calais*, VI, 1886, p. 314, gravure. Mais, sans doute, avez-vous pensé que la Tour Magne fut une tour à signaux et alors nous serions à peu près d'accord. Voyez la page 4, lignes 2 et suivantes de ma brochure : *La Tour Magne, notice sommaire* (Nîmes, 1922).

Veuillez, etc. E. ESPÉRANDIEU.

Evidemment, l'éminent membre de l'Institut pouvait avec raison supposer que, lorsque nous disions que la Tour Magne avait été construite à la façon des phares antiques, nous ne partagions pas l'opinion un peu naïve de ceux, — voir p. ex. Deyron, *Ant. de Nîmes*, 48, — qui voulaient qu'elle ait été érigée à une époque où la mer aurait baigné les coteaux pierreux de la cité de Nemausus. Mais c'est bien de l'historien Ménard que nous parlions, lequel, au tome VII de son *Hist. de Nîmes*, p. 101, — encore que se trompant de quelques années sur la date de leur construction par Auguste, — avait considéré le monument comme une tour de guet contemporaine des remparts, opinion que partagèrent maints auteurs au siècle dernier et que nous voulions seulement renforcer par des suggestions nouvelles. Nous n'avons pas, d'autre part, laissé d'observer, il y a bien longtemps déjà, que les murs de l'enceinte

(1) *Médailles Nimoises*, cinq sonnets publiés dans la *Revue de Marseille* du 28 mai 1922.

d'Auguste entouraient la Tour sans aucune liaison de matériaux, conférant à sa base apparente une forme irrégulière et la faisant apparaître comme de sept faces au lieu de huit. Mais cela ne prouve pas nécessairement l'antériorité de sa construction. La présence de la Tour gauloise, — ou celtique, — qui forma l'armature du monument peut avoir été cause de ce que les architectes, hésitant sur l'utilisation de ce noyau central, eussent provisoirement retardé l'édification de la Tour Magne et que celle-ci, loin d'avoir précédé le mur romain, n'ait été érigée qu'une fois sa construction parachevée.

Hypothèse, dira-t-on, mais le problème des monuments antiques de Nîmes n'est-il pas tout entier à base d'hypothèses? M. Espérandieu, dans la plaquette qu'il a consacrée en 1922 à la *Maison Carrée*, accumule les expressions dubitatives. Aux pages 16, 19 et 20 seulement, nous en avons compté 21.

C'est d'une bonne méthode. Nous permettra-t-il, — puisque nous avons abordé incidemment la question de la Maison Carrée, — de lui faire observer que même la reconstitution de l'inscription primitive de cet édifice, — dont nous fûmes le premier à entretenir les érudits, dans le *Mercure* du 1er septembre 1919, p. 189, — ne permet pas d'abord d'oublier ceci : que si l'on n'est pas même parvenu à s'entendre sur la longueur de la frise de cette Maison Carrée, — que l'on compare, par exemple, le plan gravé de Ménard, p. 37, avec les données d'Aurès, — l'on ne saurait, sur la foi d'une reconstruction tout de même précaire, fixer même hypothétiquement la date de construction de l'édifice. Depuis Séguier, dont M. Espérandieu a fort habilement repris une insinuation, l'on tourne, en effet, dans un cercle vicieux dans tout le débat de l'inscription frontale.

Séguier, en grand humaniste qu'il était, avait sans nul doute lu dans Suétone le passage de l'histoire d'Oct. Aug., XXIX, où il est dit que cet Empereur « *quaedam etiam opera sub nomine alieno, nepotum scilicat et uxoris sororisque fecit: ut porticum basilicamque Caii et Lucii* » (il fit même exécuter quelques travaux sous d'autres noms que le sien, par exemple sous ceux de ses petits-fils, de sa femme et de sa sœur: tels le Portique et la Basilique de Caius et Lucius...). On sait par Dion Cassius, d'autre part, — *Hist. Rom.*, LVI, 27, — qu'il s'agit du Portique de Livie bâti à Rome en l'honneur de Caius et Lucius Césars, en 765. Mais Séguier, s'il nous semble avoir été influencé par un texte dont la localisation exacte peut lui avoir échappé, a-t-il aussi bien réussi que l'admet M. Espérandieu dans sa reconstitution de l'Inscription? Les éditeurs de l'*Histoire Générale du Languedoc*, dans la réédition de Toulouse, XV, 586, se bornent à constater que, dans la seconde ligne de l'inscription, la marge de droite est plus grande. M. Espérandieu fait à ce propos siennes les observations de précurseurs de 1819

sur les « erreurs tellement multipliées » de cette deuxième ligne. N'est-il pas clair qu'il est puéril de vouloir chercher une date dans cette inscription ; qu'il ne s'y trouve, au mieux aller, que des titres et que les fonctions qu'ils désignent avaient vraisemblablement été exercées depuis longtemps quand on en fixa le souvenir sur la frise de la Maison Carrée? Il semble pédantesque de conseiller à un érudit vivant à Nîmes de relire le paragraphe IV du ch. II de l'ouvrage d'un Nimois, Gaston Boissier; pour y trouver la simple vérité d'histoire romaine qu'est l'étonnante vicissitude de l'usage des Temples antiques. Voir cependant cet endroit dans *La Religion Romaine d'Auguste aux Antonins*... Mais nous voici marris derechef dans l'obscure sylve des disputes d'érudition. Echappons-nous-en avant qu'il soit trop tard et puisque M. Espérandieu n'est point aussi totalement sourd qu'on nous l'avait laissé entendre, supplions-le, en prenant congé, d'entendre enfin le souhait déjà formulé ici en 1919 et toujours resté à l'état des *pia desideria* : que l'on se décide quelque jour, à Nîmes, à débarrasser la perspective de la Maison Carrée de l'odieuse provocation du *Lion noir*. — CAMILLE PITOLLET.

§

La Tarika. — Un de nos lecteurs d'Aïn-el-Arba nous adresse une mise au point relativement à la qualité de chef de la Tarika, que notre collaborateur M. Auriant donne à Si Ali el Morghani, dans son article du 1er juin (Egypte) sur la controverse soudanaise.

Il y a près de 60 confréries dans l'Islam, qui toutes dérivent de celle des Quadria (la confrérie-mere-Tarika el Ouçoul) et celui que M. Auriant qualifie de chef de la Tarika n'est en réalité que chef d'une confrérie toute récente et assez obscure de l'école des Khadiria. Cette confrérie fondée par un chérif Hanafi Mohamed Othman el Mirghani, mort à El Taïf en 1853, a une action très restreinte, d'autant plus que la confrérie s'est morcelée à la mort de son auteur, et cependant ses intrigues n'en sont pas moins redoutables.

M. Le Chatelier, dans son ouvrage sur les confréries du Hedjaz, donne d'ailleurs des renseignements précis sur le rôle politique joué par les cheikhs Mirghani envers le gouvernement anglais et les Egyptiens :

> L'abus que les chefs de la confrérie ont fait de leur situation, les intrigues dans lesquelles ils ont compromis leur caractère sacré, a porté une atteinte grave à leur prestige. Ils sont encore en Egypte, au Soudan, les suzerains de clans religieux, mais des groupes entiers d'adeptes se sont déjà séparés de la confrérie.

Les Egyptiens auraient bien tort de s'émouvoir des intrigues de Si Ali el Mirghani et de ses mokaddems.

§

Le français des lois

Paris le 1. 7. 22.

Monsieur,

Je ne veux pas intervenir dans le débat qui s'est institué au *Mercure* entre partisans et adversaires du projet de loi sur le Dépôt légal que pour me faire l'avocat d'une personne dont les droits ne sauraient être méconnus, surtout dans l'espèce, puisqu'il s'agit de littérature, et qui semble en tout état de cause devoir jouer le rôle de victime : je veux parler de cette pauvre langue française.

M. Vuibert et M. Morel discutent s'il faut entendre l'art. 19 du projet de loi comme visant alternativement ou conjointement les auteurs et *leurs ayants droit*. Or Littré (après La Palice) enseigne (V° *ayant*) qu'*ayant droit* veut dire *celui qui a droit à*. Peut-être les auteurs visés sont-ils des femmes écrivains et les ayants droit dont il s'agit leurs maris ? Sinon, on n'a le choix qu'entre deux interprétations superféministes, esclavagistes, socratiques ou... anthropophagiques.

Mais peut-être l'auteur du projet de loi a-t-il voulu dire : *ayants cause* (celui auquel les droits d'une personne ont été transmis, dit Littré *sub eodem verbo*).

Si le texte était ainsi rectifié, la discussion pourrait avoir un sens.

Mais auparavant !...

L'art. 10, dont M. Morel trouve la rédaction parfaitement correcte, signifie, grammaticalement, que les éditeurs étrangers sont tenus d'effectuer le dépôt... de leurs succursales : solution draconienne, mais à laquelle il fallait songer, pour augmenter le fonds étranger de la Nationale !

Mais ne demandons pas au législateur, qui ignore le sens des mots, de connaître les secrets de la grammaire ! Que penserait Stendhal d'une disposition, — choisie au pur hasard, — telle que celle de l'art. 17 de la loi du 28 avril 1919 sur la magistrature ? « Nul ne peut être nommé à (*sic*) la Cour de Cassation... s'il n'a été préalablement... avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de Cassation, étant ou ayant été membre du conseil de l'ordre, avocat ancien bâtonnier et ayant au moins vingt ans d'exercice de sa profession ! ! »

Il paraît difficile d'aller beaucoup plus loin dans la voie du galimatias triple.

Salutations distinguées.

JULIEN REINACH.

§

Une maison de Berlioz. — *L'Avenir* a publié, il y a quelque temps, un écho sur une maison de la rue Boursault, aux Batignolles, qui aurait été habitée par Berlioz en 1852. C'est là une erreur topogra-

phique assez grave, dont le premier auteur est notre éminent doyen, Adolphe Jullien, qui, voici bientôt quarante ans, publia la première grande biographie de Berlioz.

Celui-ci habita bien, en effet, 19, rue Boursault, mais à Paris, et non aux Batignolles qui, avant 1860, étaient encore une commune de la banlieue.

La rue Boursault, à Paris, tracée sur la propriété d'un ancien « nouveau riche » du premier Empire, Boursault, prédécesseur de la compagnie Richer, d'odorante mémoire, s'étendait entre la rue Blanche et la rue Pigalle, à l'époque où Berlioz l'habita entre 1850 et 1860. Lorsque la Ville eut annexé les communes suburbaines, la rue Boursault parisienne disparut nominalement, — comme tant d'autres, pour ne pas faire double emploi avec les voies du même nom de la périphérie. Et la rue La Bruyère, dont la rue Boursault n'était que le prolongement, annexa la rue Boursault. La maison de Berlioz, qui existe encore, porte actuellement le numéro 53 de la rue La Bruyère.

Kastner-Boursault, compositeur et critique, ami du maître de la *Damnation*, habitait non loin de là, et, à l'époque de Berlioz, un chanteur, alors célèbre, de l'Opéra, Prévost, habitait le même numéro 19. — J.-G.P.

§

Le régime sec aux Etats-Unis.

Monsieur le Directeur,

Dans la dernière Revue de la Quinzaine du *Mercure*, M. Henri Mazel écrit :

Il n'est nullement sûr, par exemple, que le régime sec dont se sont entichés les Etats-Unis ait donné de bons résultats ; certains assurent que, ni la santé, ni l'honnêteté publiques n'ont eu à s'en réjouir.

Parbleu !...

Voici bientôt trois ans que les Etats-Unis ont voté les fameuses lois « prohibitionnistes » et tous les journaux américains commencent à discuter la question de savoir si cette mesure radicale fut un bienfait ou une erreur sociale.

Les statistiques de police montrent à l'évidence que l'ivrognerie augmente d'année en année et notamment les quatre premiers mois de 1922 montrent une augmentation de 51 pour cent sur les cas d'ivresse constatés sur les quatre premiers mois de 1921.

Les cas d'alcoolisme violent (*acute alcoholism*) accusent pour janvier, février et mars, un excédent de 4.000 sur les trois premiers mois de 1921.

C'est qu'aujourd'hui la néfaste prohibition a fait de tout fermier, de tout paysan, voire de tout petit propriétaire, ouvrier ou employé, un

adroit fabricant d'alcool. Chacun a sa petite cuve à fermenter, son alambic de quatre à cinq litres. Tous les fruits donnent de l'eau de vie, le sucre même est mis à fermenter par l'ingénieux contempteur des lois. Voilà pour la classe moyenne ou pauvre.

Quant à la classe aisée, elle a mille moyens de satisfaire ses goûts. Il n'est pas un pharmacien qui ne vende de l'eau-de-vie à ses clients sous toutes les formes, sous toutes les étiquettes pharmaceutiques, élixir de Garus, ratafia des Iles, Elixir stomachique de Stougton, etc...

Puis, cet hiver, c'étaient les randonnées des stations de la Floride à la Havane en bateau, aux Bahamas en aéroplane, cela uniquement pour aller s'alcooliser en liberté.

Et maintenant, c'est la ruée des riches Etats du Nord-Est, de New-York, de Boston, de Philadelphie, des villes puritaines, sur Québec, sur Montréal, sur Toronto, où les hôtels vendent en un mois plus de vin, de liqueurs et d'alcools que jadis en trois ou quatre ans.

Et voici que le Gouvernement a dû donner l'autorisation de tourner la loi en permettant aux paquebots battant pavillon étoilé de vendre vins et liqueurs. C'est qu'en effet la loi de prohibition avait eu des conséquences désastreuses pour les Compagnies de Navigation qui étaient dans l'impossibilité de soutenir la concurrence avec les compagnies étrangères qui attiraient à elles toute cette clientèle d'assoiffés.

M. Albert Lasker, président du « Shipping Board », reconnaît franchement que les paquebots des compagnies américaines devront cesser de naviguer si on ne leur permet pas de vendre vins et liqueurs à leur clientèle. *A quoi nous servirait de subventionner nos lignes de navigation*, dit-il, *si nos paquebots restent sans passagers, ce qui arrivera inévitablement si on leur refuse les satisfactions accordées par les lignes étrangères ?*

Prohibitionnistes et anti-prohibitionnistes sont en opposition et il est certain que c'est sur ce terrain que lutteront les candidats aux futures élections.

Qui l'emportera, le régime sec ou l'autre ?

Attendons, observons... mais je parie pour *l'autre* !

Veuillez trouver ici, etc. LÉON LAFFITTE.

§

Mort d'un descendant de Jean Nicot.— C'est *le Perlot*, journal fondé pour la défense des fumeurs, qui nous apprend la mort d'un descendant direct du diplomate Jean Nicot, sieur de Villemain, lequel, comme chacun sait, importa en France, vers 1560, le tabac que lui avait offert un négociant flamand. Ce descendant, M. Jean Nicot de Villemain, était administrateur de l'*Eclaireur de Nice*. Par sa mère il se rattachait à une très ancienne famille niçoise dont il professait la tradi-

tion de simplicité avec le culte des vieilles coutumes locales. Il gardait aussi très vif le culte de son illustre aïeul, l'ambassadeur de Catherine de Médicis, mais il ne fumait point.

§

Au Théâtre de Bussang. — Le programme et les dates des représentions annuelles du Théâtre du Peuple de Bussang sont ainsi fixés :

6 août et 20 août : *L'Anneau de Sakountala* (1re représentation) du poète hindou Kalidasa, adaptation en 7 actes et en vers de M. Maurice Pottecher, musique de scène de M. Maurice Bagot.

13 et 17 août : *Le Sotré de Noël* (reprise), comédie rustique en 3 actes, mêlée de chants et de rondes populaires de Richard Auvray et Maurice Pottecher, musique de L. Michelot et G. Imbert.

On sait que ce théâtre, le premier en date et le plus célèbre des théâtres où fut renouvelée l'alliance de l'art dramatique avec la nature et le peuple, — ce mot pris dans sa plus large acception et embrassant l'élite aussi bien que la foule, — rouvrit ses portes l'an dernier avec un éclatant succès, après une interruption de sept ans et des dévastations causées par la guerre.

Il a été reconstruit sur un plan nouveau qui, tout en garantissant le public contre les intempéries, garde à la scène cette originalité de pouvoir mêler le décor naturel au décor peint, grâce à son fond mobile.

Depuis sa fondation qui remonte au 1er septembre 1895, il n'a donné, sauf deux représentations du Théâtre Antoine et du Théâtre du Vieux-Colombier, que des œuvres inédites, écrites spécialement pour lui ; et ces pièces sont jouées par une troupe d'amateurs réputés qui ont cette autre originalité, sans doute unique aussi, de rester anonymes sur l'affiche et le programme.

§

Nouvelles de Russie. — On lisait dans le *Petit Parisien* du 16 juin 1922 :

Gros émoi à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. La docte compagnie apprenait, il y a un an environ, la mort d'un de ses correspondants, M. Ouspansky, membre de l'Académie des sciences de Petrograd, assassiné, disait-on, par les bolcheviks. L'éloge du défunt fut prononcé et la vacance de son fauteuil fut déclarée. Au mois de décembre 1921, M. Conti Rossini, de Rome, lui succéda. Or, hier, une lettre du défunt parvenait à l'Académie. Le savant annonçait qu'il se portait à merveille et travaillait à un ouvrage sur Trébizonde.

On lisait dans tous les journaux de Paris du 17 juin :

M. Vandervelde aurait été assassiné à Moscou. Le bruit qui en a couru à Bruxelles est confirmé à Berlin...

Et le lendemain 18 juin :

Bruxelles, 17 juin (dép. Havas.)

Le *Peuple*, à propos du bruit de l'assassinat de M. Vandervelde, écrit que ce bruit ne repose sur rien.

Nous parlerons une autre fois des différentes maladies de Lénine...

§

Un Recueil d'Ex-libris français modernes est en préparation, et M. Xavier Havermans, qui en réunit les éléments, fait appel pour enrichir sa documentation à toute personne possédant des marques de bibliothèque (5, rue Gay-Lussac, Paris-v^e^).

§

Publicité littéraire. — On a signalé, à maintes reprises, l'ingéniosité dont font preuve les auteurs en mal de réclame. L'un d'eux n'a-t-il pas joint récemment aux exemplaires des livres qu'il envoie aux critiques une carte de visite de Claude Farrère où quelques mots de celui-ci recommandent instamment la lecture de « cette belle œuvre ».

Si on y regarde d'un peu près, on ne tarde pas à s'apercevoir que cette carte est la reproduction lithographique d'un autographe de M. Claude Farrière, destiné à quelque ami intime et que l'auteur s'est empressé de faire reproduire en autant d'exemplaires qu'il y a de critiques susceptibles de parler de lui.

Un autre s'est efforcé, s'il faut en croire l'*Opinion*, d'obtenir la mise à l'index d'un roman récent, espérant ainsi voir s'accroître le nombre de ses lecteurs de tous ceux que tenteront la chose défendue.

Mais le record est certainement détenu par M. Jos. Vattier. Cet auteur, qui appartient à la Société des écrivains de *l'Afrique du Nord*, s'est avisé que s'en remettre aux critiques du soin de juger son œuvre offre quelque péril dont le moindre est sans doute qu'ils la passent sous silence : aussi M. Jos. Vattier a-t-il adressé à plusieurs directeurs de journaux et revues une lettre leur annonçant l'envoi d'un article sur son propre livre, et un morceau choisi : « Vous pouvez, leur écrit-il, les insérer à titre gracieux dans vos colonnes. J'espère que ce morceau et cet article vous plairont. » On devine en quels termes M. Jos. Vattier parle dans cet article, qu'il signe L. DOMADE, de son « œuvre admirable ».

Au grand siècle, « l'honnête homme » s'excusait d'écrire...

§

Une histoire de la littérature mondiale en une heure. — Ce titre est plus joli en allemand. Il se lit ainsi :

Klabund. — *Geschichte der Weltliteratur in einer Stunde*, Dürr et Weber, Leipzig, 1922.

Dans *l'Alsace française*, M. Albert Blen, professeur agrégé de l'Université de Strasbourg, analyse avec malice cet ouvrage sensationnel où Virgile est rationné à douze lignes, Platon à trois et saint Augustin à

rien, alors que MM. P.-J. Jouve et Marcel Martinet se voient consacrer une demi-page. De même les noms de Paul de Kock et Henry Murger ne sont pas omis, alors que l'on chercherait vainement les noms de Pascal, de Descartes et de Montaigne.

Mais ne faut-il pas tenir compte de l'intention : dans ce livre de cent dix pages sur la littérature universelle, treize pages sont consacrées à la littérature française, alors que la Grèce n'en a que sept et Rome quatre...

Ah ! l'érudition allemande est une bien belle chose !...

§

Publications du « Mercure de France »

ŒUVRES COMPLÈTES DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM : I. *L'Ève future* ; II. *Contes cruels*; III. *Tribulat Bonhomet, suivi de Nouveaux Contes cruels*; 3 vol. in-8, sur beau papier (Bibliothèque choisie), à 15 francs le volume. Il a été tiré des tomes I et II 34 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 26 à 59, à 40 francs, et 550 exemplaires sur vergé pur fil, numérotés de 60 à 609 ,à 25 francs. Le tome III a été tiré à 59 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 59, et à 550 exemplaires sur vergé pur fil, numérotés de 60 à 609, à 25 francs.

Les *Œuvres complètes de Villiers de l'Isle-Adam* formeront 9 volumes. Les deux premiers d'*Eve future* et *Contes cruels* ont paru avant la guerre et sont depuis longtemps épuisés. Ils étaient de même format et tirés sur les mêmes papiers (à l'exception du pur fil) que les ouvrages de la « Bibliothèque choisie », mais ne faisaient pas partie de cette collection : ils ne s'en distinguaient que par une couverture spéciale. Nous mettons gratuitement à la disposition des acheteurs du tome III qui seraient déjà en possession des tome I et II des couvertures blanches de la « Bibliothèque choisie » pour ces deux tomes.

59 exemplaires sur vergé d'Arches étant tirés du tome III, et 25 exemplaires des tomes I et II ayant été compris dans le premier tirage, il a été tiré seulement 34 exemplaires de ces tomes.

Le premier tirage des tomes I et II ne comportait pas de volumes en pur fil : il en a été tiré 550 exemplaires, comme du tome III.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.